

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine

(1985)

Ils se sont connus à Lwow

Roman

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec

Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

DU MÊME AUTEUR

[LES SOLITUDES HUMAINES](#), Les Écrits du Canada français, Montréal, 1962.

VOYAGE EN POLOGNE, éd. du Jour, Montréal, 1962.

FUIR, éd. Déom, Montréal, 1963.

[SURVIVRE](#), éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1964.

UNE DEMI-HEURE AVEC... (textes historiques, en coll.), éd. Publications de Radio-Canada, Montréal, 1964.

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE « ROUGE », éd. Fides, Montréal, 1965.

[RUE SHERBROOKE OUEST](#), éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1967.

LES MILITANTS, éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1974.

L'ENVERS DE L'ENFANCE éd. La Presse, Montréal, 1976.

[LES LILAS FLEURISSENT À VARSOVIE](#), (Vol. I), éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1981.

Prix européen de l'Association des écrivains de langue française, Paris, 1982.

LA CHARGE DES SANGLIERS, (Vol. II), éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1982.

[CÔTE-DES-NEIGES](#), éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1983, France Loisirs, Paris, 1984.

THE LILACS ARE BLOOMING IN WARSAW, (trad. A.D. MartinSperry), New American Library, New York, 1985.

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

À partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Ils se sont connus à Lwow. Roman.

Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1985, 365 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

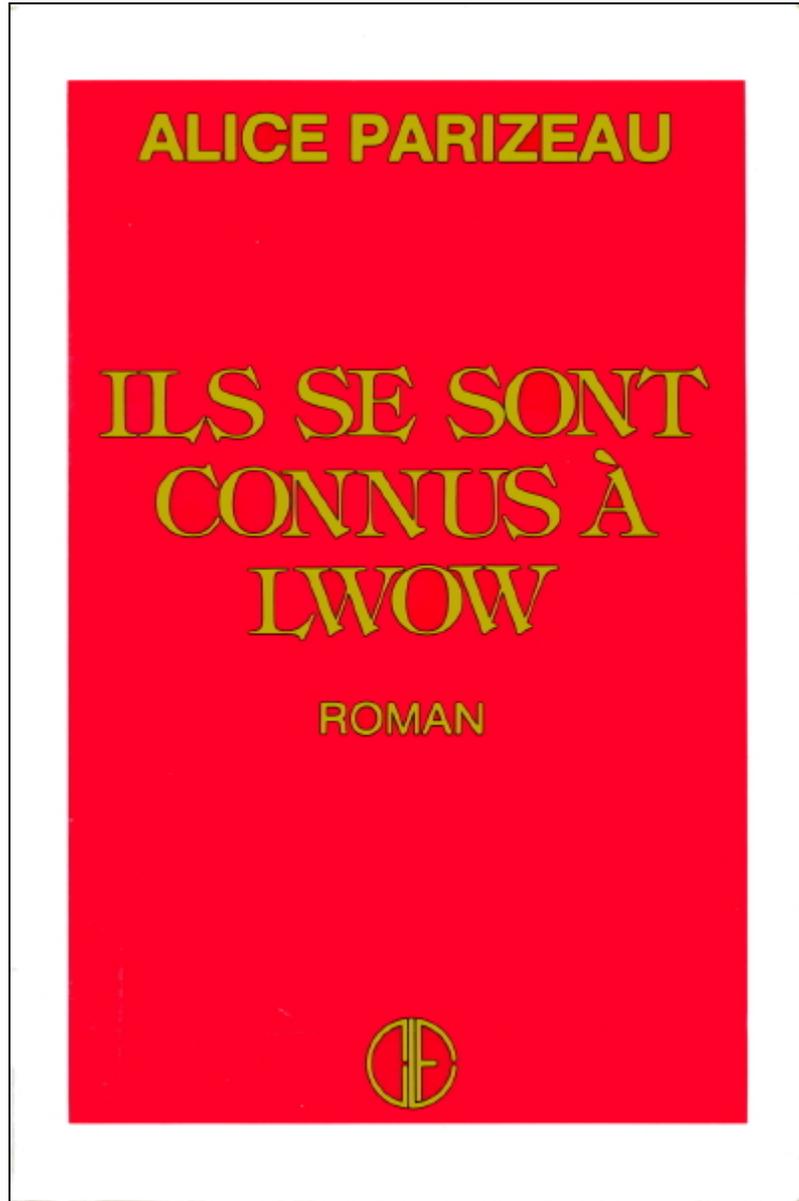
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 2 mars 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Ils se sont connus à Lwow. Roman.



Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1985, 365 pp.

Table des matières

Quatrième de couverture

Carte 1. Carte de la Pologne avec indication des terrains annexés après 1945 par l'U.R.S.S. dont la ville de Lwow.

Carte 2. Les Polonais déportés en U.R.S.S. en 1939-1940. Carte extraite du livre du père L.Z. KROLIKOWSKI, L'enfance volée. «Skradzione dzieciństwo». Londres : Editions Veritas, 1960.

- Chapitre 1. [L'attentat](#)
Chapitre 2. [Les vainqueurs](#)
Chapitre 3. [Maryla](#)
Chapitre 4. [Adieu Vera...](#)
Chapitre 5. [Le domaine de Catherina](#)
- Chapitre 6. [L'amnistie](#)
Chapitre 7. [Un spectacle de marionnettes](#)
Chapitre 8. [Demain la liberté](#)
Chapitre 9. [Le prix du sang](#)
Chapitre 10. [Bronek](#)
- Chapitre 11. [Canada, terre promise](#)
Chapitre 12. [La vie normale](#)
Chapitre 13. [Un voyage de nocces](#)
Chapitre 14. [La Polonaise](#)

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.
Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1985, 365 pp.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Lala et Broniek se sont connus à Lwow, où très jeunes ils vivent un grand amour dans un monde qui, en 1939, s'écroule sous l'occupation des Soviétiques, à l'époque, alliés de l'Allemagne. Déportés en U.R.S.S., sauvés grâce à l'accord signé par Staline avec le général Sikorski, ils deviennent soldats de l'armée polonaise du général Anders, évacuée en Iran.

Par la suite, Lala se retrouve en Grande-Bretagne, Broniek, devenu aviateur, est blessé à Monte Cassino, le père Wiktor s'occupe des enfants marqués par la déportation, qui font partie du groupe d'orphelins que Monseigneur Charbonneau recevra après la guerre au Québec, tandis que Zbigniew lutte en Palestine pour la création de l'État d'Israël.

La grande diaspora des exilés polonais qui ne retourneront plus jamais à Lwow, ville annexée en 1945 avec toute une partie de la Pologne par l'U.R.S.S., est forcée désormais d'affronter la vie normale. Dans cet univers occidental où les anciens combattants polonais ne sont plus que des « personnes déplacées », Lala qui rejoint sa tante à New York, se taille, comme actrice, une place au soleil et fidèle, jusqu'au bout, cherche à sauver Broniek ...

Un roman passionnant et une page d'histoire d'autant plus actuelle qu'elle apporte un éclairage humain à ce qui se déroule sous nos yeux, à la faveur de la « soviétisation ».

Les romans d'Alice Parizeau ont été des best-sellers. Lors de la récente parution des « Lilas fleurissent à Varsovie » aux Éditions New American Library

(1985), Liv Ullmann écrivait : « A moving document of a country that will give you knowledge and recognition, so that Poland and the destiny of its people will be a part of your life forever... », Côte-des-Neiges » son dernier roman dont l'histoire se déroule à Montréal, obtient en ce moment un vif succès en France.

« Les lilas fleurissent à Varsovie » et le deuxième volume « La charge des sangliers » ont été publiés en feuilleton par le journal « La Presse » et « Côte-des-Neiges » par les quotidiens « Le Soleil », « La Tribune » et « La Voix de l'Est ». « Les lilas fleurissent à Varsovie » entament avec succès une nouvelle carrière en livre de poche. Une traduction paraîtra prochainement en Hollande.

Nous tenons à remercier l'Institut Polonais de Montréal, ainsi que le personnel de la bibliothèque des Sciences sociales de l'Université de Montréal pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans nos recherches documentaires.

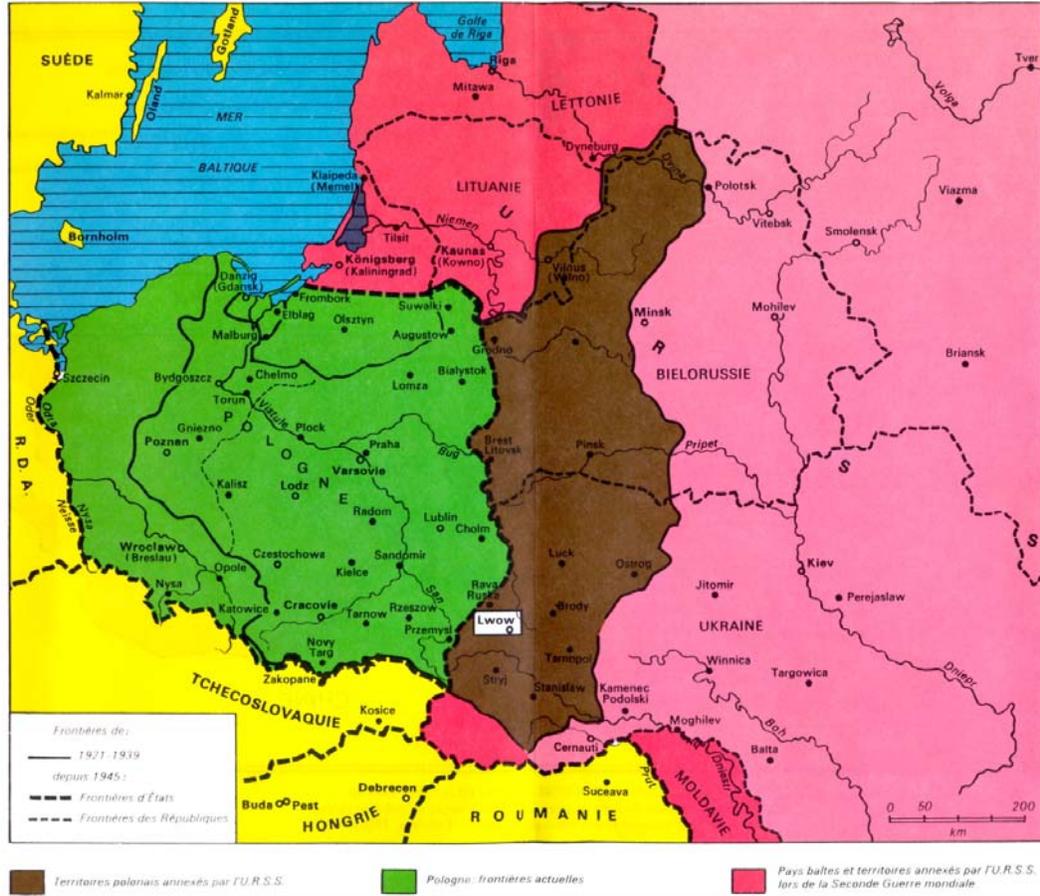
« **ILS SE SONT CONNUS À
LWOW** » est un roman.

Les personnages sont donc imaginaires bien que certains m'aient été inspirés par des êtres qui ont existé.

Carte 1.

Carte de la Pologne avec indication des terrains annexés après 1945 par l'U.R.S.S. dont la ville de Lwow.

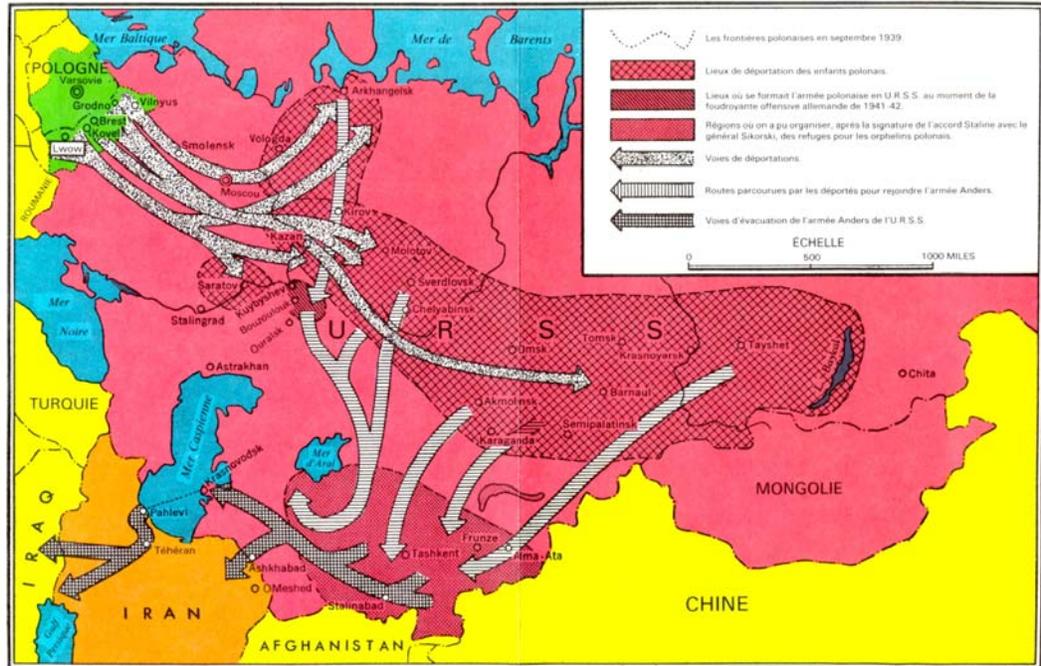
[Retour à la table des matières](#)



Carte 2.

Les Polonais déportés en U.R.S.S. en 1939-1940. Carte extraite du livre du père L.Z. KROLIKOWSKI, L'enfance volée. «Skradzione dzieciństwo». Londres : Editions Veritas, 1960.

[Retour à la table des matières](#)



Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 1

L'ATTENTAT

[Retour à la table des matières](#)

Il pleut, mais comme le cheval trotte sur le sentier, les couronnes des vieux chênes les protègent. Serrée contre son père, Lala se sent heureuse. Ses jambes se balancent dans le vide, ses mains saisissent par moments la crinière noire du cheval ; mais derrière son dos elle sent la poitrine de Witold qui l'entoure de ses bras tout en tenant les brides.

- Tu n'as pas peur ?

- Oh, non !

- Veux-tu galoper un peu ?

- Oh, oui !

À l'orée du bois le vent frappe leurs visages, des gouttes d'eau forment un léger écran de brume et le cheval les emporte en poussant un hennissement. Lala a l'impression que les mottes de terre, les fleurs des champs et les jolis cailloux ronds se mettent à fuir sous ses sabots. C'est ainsi qu'ils traversent la prairie, montent une côte et s'arrêtent. À l'horizon, là où le ciel et la terre se touchent, il n'y a, dans le paysage vide, que la silhouette d'un clocher qui rappelle la présence des hommes.

- On rentre, décide brusquement Witold.

- Encore un peu, papa ! supplie Lala. Regarde, là-bas, à droite...

La pluie a cessé et un dessin délicat, merveilleusement coloré, apparaît au loin. Proche du sol il s'élève sur le fond du ciel, les différences des couleurs s'accroissent et les rubans mouvants, roses, bleus et vert clair, étroitement unis, forment un demi-cercle parfait.

- Les fées annoncent le beau temps, dit Witold. Nous, les pauvres humains, nous appelons cela un arc-en-ciel, mais en fait c'est le signe magique qui apporte l'espoir.

- Les fées n'existent pas.

- Mais si, il s'agit juste de savoir écouter et regarder.

- Voyons papa, tu me traites comme un bébé. C'est parce que je suis une fille et que tu aurais voulu avoir un garçon.

- Pour moi, tu vaudrais tous les garçons du monde ! Allons petite, ce que je te confie est un secret entre toi et moi. Pas un mot à l'école. Les professeurs ne comprennent rien.

- Pourquoi ?

- Ils se fient aux manuels.

- Pourquoi ?

- Écoute, Lala, on va s'arrêter au village, manger un morceau et souffler un peu. Ensuite je répondrai à toutes tes questions.

Le sentier mène au chemin qui descend en pente jusqu'à la rue principale ensermée entre deux rangées de maisons basses. Le soleil se montre, pâle au début, et puis, peu après, il recommence à faire chaud. Dans les petits jardins, sous les fenêtres encadrées par des persiennes, les primeroles droites et pimpantes montent le long des murs et leurs grosses fleurs rouges, jaunes et blanches, largement ouvertes, ressemblent à autant de coupes délicates chargées de rosée. Le village paraît désert à cette heure de l'après-midi, mais au café quelques hommes bavardent accoudés au comptoir. Lala et Witold s'installent à la table du coin et se mettent à dévorer les grosses tranches de pain noir, recouvertes de fromage de la région, sur lesquelles coule le miel doré, doux et parfumé.

- Tu ressembles à un ourson noir, dit Witold en souriant.

- Tu me trouves laide, s'inquiète Lala.

- Pour moi, tu seras toujours la plus belle et je suis flatté de me montrer en ta compagnie, mais je crains que ta mère ne nous gronde. Tes pieds sont certainement mouillés...

- Juste un peu. Cela séchera et je vais m'arranger pour qu'elle ne le remarque pas.

Il existe entre eux une sorte de camaraderie complice qui les rapproche et les rend heureux. Cela étonne Maryla et, jalouse, elle l'accuse de jouer le rôle du père charmeur en lui laissant, à elle, celui de trouble-fête.

- Quand tu seras plus grande, je t'inscrirai aux concours hippiques, promet Witold. Je suis persuadé qu'un jour tu vas rafler le premier prix au grand dam d'un garçon quelconque.

- Maman ne voudra pas me laisser aller. Elle va considérer que ce n'est pas la place d'une fille et toi tu n'auras pas le temps de me défendre. Tu es trop occupé.

- Pour toi, je saurais trouver une heure ou deux. Je quitterais mon bureau en cachette de ma secrétaire et j'irais te chercher à l'école.

- Pourquoi ne le fais-tu pas maintenant ? Je vais avoir douze ans dans quelques jours et, à la rentrée des classes, cet automne, tu pourrais bien passer me prendre parfois à la sortie sans que je te fasse honte.

- Tu as raison, constate Witold, songeur. À force de ne penser qu'à mes clients, je me prive de beaucoup de joies. Sais-tu que je ne remarque même pas à quelle vitesse les années passent...

La porte s'ouvre et le vent la plaque contre le mur. Witold se retourne.

- Siemion, quelle surprise ! Viens un peu par ici pour que je puisse te présenter à ma fille. Quand j'avais ton âge, Lala, je montais avec Siemion comme ça, sans selle ni étriers, ma mère se fâchait et nous cavaliions comme des fous. Assieds-toi, Siemion, et qu'on lui raconte, à cette jeune demoiselle, nos exploits d'antan.

Grand, large d'épaules, mais plus mince que Witold, l'homme ne sourit pas. Sous ses cheveux blonds, ses yeux fixent Lala puis se posent sur le visage de Witold, froids, indifférents et presque hostiles.

- Le monde a changé, dit-il d'une voix rauque en s'asseyant à califourchon sur une chaise. Tu es polonais et moi ukrainien ; à l'époque, cela ne comptait pas pour nous, mais ce n'est plus vrai. Explique donc à ta fille ce qui s'est passé à Lwow et comment j'ai perdu mon frère.

- D'accord, accepte Witold, mais ne me contredis pas. Tu parleras après. On avait une arme pour trois ou quatre, on faisait partie des formations scouts et on se battait dans les rues de Lwow. Cela se passait en 1920. L'armée d'occupation, les Autrichiens, partait. On voulait reprendre en main notre ville, mais les Ukrainiens prétendaient que c'était la leur. Ils voulaient un pays indépendant. Tu le sais bien, Lala, je t'ai déjà emmenée au cimetière des « Aiglons », sur les tombes de mes copains qui sont tombés à ce moment-là. Admets donc honnêtement, Siemion, que vous nous avez attaqués dans le dos. L'amorce de notre armée, les Légions de Pilsudski, étaient en train de chasser les occupants allemands de Poznan et résistaient en même temps aux Soviétiques qui menaçaient Varsovie. Personne ne pouvait nous venir en aide ! On défendait chaque rue, chaque maison...

- Nous étions aussi jeunes et aussi mal équipés que vous, nous les Ukrainiens, et nous avons perdu, mais un jour nous aurons notre revanche, dit Siemion.

- Écoute, se fâche Witold, les Soviétiques ont exterminé chez eux des millions des tiens. Les purges, les procès et les déportations massives y sont monnaie courante. Et pourquoi tout cela ? Pour éviter que Kiev et les terres qui sont leur véritable grenier à blé puissent être réclamés par tes compatriotes qui rêvent d'une république autonome. Depuis que la Pologne est un pays indépendant, nous agissons de façon civilisée. Vous avez vos députés, votre parti et votre liberté de choix de la langue d'enseignement dans les écoles.

- Des quotas à l'université, comme les juifs, ironise Siemion, en médecine surtout...

- Le nombre de places est limité et on ne peut pas faire autrement. Les minorités...

- Justement, l'interrompt Siemion. Nous voulons la souveraineté, l'indépendance, l'autonomie complète !

- En attendant, vos mouvements clandestins qui se nomment l'Organisation Militaire Ukrainienne (U.W.O.), et l'Organisation des Nationalistes Ukrainiens

(O.U.N.), font du sabotage à Varsovie et ailleurs. Il n'y a pas longtemps encore votre Fedak Konovaletz a assassiné lâchement le colonel Pieracki. En Russie, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Plus encore, Konovaletz n'a pas été exécuté par notre police. Il a réussi à s'enfuir, il devait être votre porte-parole auprès de la Société des Nations, dénoncer les Soviétiques, mais eux ils ont su le faire taire. Tu le sais aussi bien que moi. L'année dernière, au café Atlantic, à Amsterdam, un certain Wallach, juif russe, agent du N.K.V.D., lui avait logé une balle dans le ventre. Chez nous, on ne vous empêche pas de publier vos propres journaux qui sont pourtant remplis de propagande haineuse, contraire à nos intérêts, tandis qu'en Russie la censure est vigilante !

- Tu es très au courant, constate Siemion avec un sourire ironique.

- Eh oui, soupire Witold en se calmant. Cela fait des années que je plaide les causes de certains gars qui s'imaginent qu'ils ont des droits parce qu'ils sont ukrainiens. Comme toi, ils prétendent qu'un jour Lwow va devenir la capitale de leur pays et que le drapeau blanc et or de l'Ukraine indépendante va flotter sur la Citadelle, mais dans l'immédiat ils commettent des attentats et se font prendre par la police.

Lala a envie de les interrompre, de casser quelque chose pour attirer l'attention de son père et finalement laisse tomber sa cuillère. Aussitôt Witold se penche, la ramasse, l'embrasse sur la joue et à nouveau l'oublie.

- Nous ne serons jamais du même côté des barricades, dit lentement Siernion, mais il est vrai que toi, personnellement...

- Laissons cela, proteste Witold. Je ne veux pas de ta reconnaissance. On parle beaucoup de la guerre. Dis-moi franchement, vieux frère, est-ce que vous et vos organisations clandestines, vous avez l'intention de nous tirer dans le dos ?

- Tu es officier de réserve ?

- Oui, Siemion.

- Alors tu dois comprendre que je ne peux répondre à une pareille question. Je ne suis qu'un militant. Il faudrait interroger les chefs.

- Peux-tu m'aider à les rencontrer ? Après tout, tes compatriotes me doivent quelques procès gagnés haut la main. En tant qu'avocat, j'ai plaidé pour eux des

causes impossibles et je n'ai même pas réclamé mes honoraires. J'ai pensé à toi et je l'ai fait avec plaisir.

- C'est d'accord, Witek. Siemion change de ton et use à l'égard de son vieil ami d'un diminutif qui leur était habituel. - Je passerai à ton bureau la semaine prochaine et on en parlera plus longuement.

- Je compte sur toi, dit Witold en se levant. Excuse-nous, mais il faut qu'on parte. Ma femme doit être inquiète. Viens, Lala.

Dehors, il y a le soleil et le vent qui soulève la poussière sur la route. Lala glisse sa main dans celle de son père, contente d'être à nouveau seule avec lui, mais au moment où ils détachent le cheval, Marusia, la bonne, arrive en courant, s'arrête, hésite devant la porte du café, puis remarque Witold et s'approche.

- Venez vite, dit-elle. Il est arrivé malheur à la Vieille Dame !

* * *

L'église de Marie-Madeleine est pleine de monde. Les gens qui arrivent se pressent sur le parvis et les placiers ont beaucoup de mal à faire les choses selon les règles. Jadwiga Zamska était aimée et respectée des puissants, comme des gagne-petit et tous, ils veulent lui rendre un dernier hommage. Entouré de Maryla et de Lala, Witold ne remarque personne. Il s'agenouille dans le premier banc et cache son visage dans ses mains. Devant l'autel, face au catafalque sur lequel on a placé le cercueil recouvert de crêpe noir, caché par les couronnes de fleurs blanches et rouges, le père Wiktor Janaga, curé de la paroisse et ami fidèle de la famille, lit l'évangile selon saint Jean, puis, là-haut, au-dessus de leurs têtes, les choeurs commencent à chanter. Les rayons du soleil, filtrés par les vitraux, dansent sur les visages, glissent sur les bancs en bois soigneusement cirés, et éclairent le plancher dont les lattes se mettent à briller comme saupoudrées d'or. Agenouillé non loin de Witold, Siemion est ému malgré lui. Madame Zamska avait fait construire l'hôpital, s'était occupée du Grand Théâtre et comme l'avait écrit le président du Conseil municipal dans le journal du matin, elle avait été une véritable bienfaitrice de la ville de Lwow. Pour Siemion, la vieille dame avait été la seule personne au monde à laquelle il pouvait tout dire. Les juges, les échevins et les officiers de l'armée qui sont assis à sa droite ne se doutent certainement pas que la défunte et son regretté mari, juriste distingué, annobli par François-Joseph et détenteur du

titre de baron qu'il n'avait jamais voulu porter d'ailleurs, considérant le ridicule de la particule « Von » devant son nom polonais, avaient déjà caché chez eux un étudiant ukrainien, recherché par la police pour participation à une manifestation interdite.

- C'était une façon pacifique de protester, lui avait dit Jadwiga Zamska, et je te comprends, Siemion. Je n'approuve pas, mais je comprends...

Ils voulaient qu'il devienne ingénieur et monsieur Zamski était prêt à payer ses études, mais Siemion refusa. Il était militant et seule la cause comptait. Installé à Lwow, il est devenu depuis conducteur de tramway. C'est un bon métier pour organiser des rencontres et des réunions clandestines, acheminer des messages et surveiller, sans jamais se faire remarquer, les allées et venues des patrouilles de police.

- Sanctus Dominus Deus, chantent les choeurs, sanctus...

Jadwiga Zamska fut déçue de ce que Siemion, le compagnon de jeux de son fils, enfant exceptionnellement doué pour les mathématiques, se contente de porter l'uniforme et la casquette de conducteur de tramway, mais elle ne le montra pas. Devenue veuve, elle recevait moins, mais « ses jeudis » étaient célèbres en ville. Quand Siemion avait reçu l'invitation pour s'y rendre, il n'en croyait pas ses yeux et pourtant il avait jeté le carton au panier. Reconnaître son attachement à la mère de Witek lui avait paru alors être une trahison et il ne voulait pas affronter les sommités qui fréquentaient sa maison. Tiens, les voilà justement, ces intellectuels polonais, pense-t-il, pour lesquels les Ukrainiens, exception faite de quelques poètes, ne sont que des primaires et des rustres. Là, à ma gauche, c'est Roman Meyer, poète et parolier des chansons qu'on fredonne partout, et à côté les responsables de « Lwowska Fala », émission de radio célèbre pour son humour. Zbigniew Schwartz, professeur d'université, auteur dramatique et traducteur de l'œuvre de Balzac, dont la photo paraît souvent dans les journaux à l'occasion de ses conférences publiques, semble mal à l'aise et cherche une contenance. Le docteur Zebrzycki, par contre, qui habite le même immeuble que Witold, prie avec ferveur entre sa femme et son fils Bronek. Grand, mince, avec ses cheveux blonds et ses yeux verts, il a l'air d'un garçon tranquille et studieux, ce Bronek, mais cela ne l'empêche pas de faire de la bicyclette en s'accrochant derrière les tramways, ce qui est dangereux et formellement défendu.

- As-tu vu le salaud ? murmure Roman Meyer à l'adresse de Zbigniew Schwartz.

- Qui ça ?

- Mais Karski, voyons, ce critique de bas étage qui me reproche d'être illisible. Vous, avec vos chansons, vous ne pouvez être éclaboussé par cet imbécile, vous avez votre public, tandis que moi, pauvre essayiste, qu'est-ce que je prends...

Ils ont tous les deux des cheveux noirs, bouclés et des yeux bruns, mais Roman Meyer a une séduction naturelle à laquelle on ne peut rester insensible, tandis que Zbigniew Schwartz a quelque chose de prétentieux dans son comportement qui le rend antipathique de prime abord.

- Agnus Dei qui tollis peccata mundi, répète machinalement Siemion.

Cela fait des années qu'il n'a pas mis les pieds dans une église et le sens des mots de la prière le frappe et le touche d'autant plus. L'agneau de Dieu, la mort et la résurrection, la naissance et le Golgotha... Derrière ses paupières fermées, Siemion revoit le dernier Noël passé dans la vieille maison de campagne de Zamskowice, entourée de son parc dont les grands sapins dormaient sous la neige. Cette nuit-là, tout lui semblait paisible, rassurant et beau. On l'avait fait monter dans les traîneaux à côté de la soeur de Witold, la belle Dora. Ils revenaient de la messe de minuit. Les flocons blancs, scintillants, tourbillonnaient et lui cachaient le dos du cocher. Sous les couvertures en fourrure, Dora glissa sa main dans la sienne et il osa se pencher et l'embrasser sur la bouche. Il avait cru alors, dans la naïveté de ses seize ans, que cela les liait pour toujours, mais au printemps, Dora s'en alla à Vienne et lui-même adhéra au mouvement indépendantiste ukrainien. À partir de là, rien n'était plus possible entre eux. Siemion fit l'apprentissage de la haine qui l'éloigna de ce qu'il avait aimé auparavant, y compris ses propres parents, de braves paysans, qui ne se souciaient que de leur lopin de terre et de leurs deux vaches. Des années ont passé depuis. Dora vit aux États-Unis, mariée à un diplomate, mes parents sont morts, tandis que moi, pense Siemion, je suis un homme seul, aigri et déçu, bien que personne ne se doute à quel point me pèsent les conflits et les luttes stériles que se livrent nos organisations clandestines. Quelqu'un touche son bras. Les gens sortent des bancs, se placent les uns derrière les autres et se dirigent vers l'autel. C'est la communion. Les sons graves de l'orgue se répercutent sous les voûtes ; Siemion, qui voudrait se recueillir, est obligé de se lever une fois

de plus pour laisser passer une dame qui traîne derrière elle une odeur de violette et, au même moment, il remarque le jeune homme qui entre par la porte latérale et se mêle aussitôt à la foule. Wolodia n'est certainement pas ici pour prier, pense-t-il, et sans hésiter il bouscule les gens, avance derrière le jeune homme, le saisit par le bras et le force à sortir avec lui.

- Tu es fou, dit Wolodia, tu me fais mal.

- Qu'est-ce que tu fabriques dans cette église ? demande Siemion en le retenant toujours de façon qu'il ne puisse pas bouger sans attirer l'attention des soldats qui montent la garde d'honneur devant l'entrée principale. Petit, fluet, Wolodia semble avoir peur, mais essaie de crâner.

- J'ai reçu un ordre et je dois l'exécuter, bafouille-t-il.

- Tu mens, murmure Siemion, ils m'auraient prévenu.

- Tu te fais des illusions, soupire Wolodia en se ressaisissant. L'aile gauche de notre groupe agit comme bon lui semble et le chef se méfie de toi. Dommage, nous étions prêts à lui organiser de belles funérailles à cette vieille dame. À cause de toi, c'est raté. Autant te prévenir qu'on te demandera des comptes.

- Ils t'ont envoyé seul ?

- Eh oui !

- C'est de la folie ! Tu te rends compte, j'espère, que grâce à moi tu l'as échappé belle. Tu ne serais pas sorti vivant de cette aventure.

- Oh ! une grenade, cela se dégoupille vite et j'ai de bonnes jambes, dit Wolodia, avec un soupire de soulagement à peine perceptible. Fais attention, je l'ai dans ma poche cette grenade. Inutile de me pousser comme ça.

Ils s'éloignent en marchant le long de la rue qui descend vers le centre de la ville. Le vent chaud agite la capeline d'une jeune fille qu'ils croisent ; la carrosserie de la voiture du président, en stationnement le long du trottoir, brille au soleil et le corbillard noir, aux parois vitrées surmontées de sculptures en bois, tiré par six chevaux, monte la côte. Siemion ne parvient pas à dominer le tremblement de sa paupière gauche, une sorte de tic nerveux, gênant et incontrôlable. Je vais obliger Wolodia à me rendre la grenade, se promet-il, mais je n'ai aucun moyen de vérifier s'il ne ment pas et s'il est vraiment seul.

Dans un instant, Witold et ses amis vont quitter l'église en portant sur leurs épaules le cercueil, le corbillard se mettra à rouler lentement vers le cimetière de Lyczakow, tandis qu'ils le suivront tous à pied avec Maryla, Lala et Witold, au premier rang et le père Wiktor Janaga à la tête du cortège funèbre. Un tireur installé dans une maison en bordure de leur chemin n'aurait qu'à choisir sa cible, pense Siemion et il a beau se consoler en se disant qu'il viserait plutôt les officiers aux uniformes couverts de décorations que Maryla ou Witek, il ne se sent pas rassuré pour autant. À nouveau il recommence, à interroger Wolodia tout en réalisant brusquement, à sa grande honte, à quel point l'ami de son enfance lui est encore cher.

* * *

Maryla pousse la porte. Les persiennes sont fermées et il fait frais à l'intérieur. La chambre de sa belle-mère ressemble à un salon, avec son alcôve, sa bibliothèque, ses meubles de style Biedermaier et son piano. Le lit étroit, surmonté de deux gros coussins brodés au petit point, imite une causeuse, mais n'évoque aucune intimité. Le matin même, Marusia, la bonne, a fait le ménage en pleurant et elle a placé un bouquet de roses rouges sur la table ronde, finement incrustée de nacre qui rappelle un lointain voyage à Venise. Dans la vitrine, d'autres souvenirs voisinent avec les objets d'artisanat polonais. Des figurines en porcelaine peinte, ramenées de Vienne, une croix en ivoire achetée à Paris et un edelweiss sculpté dans le bois par les montagnards de Zakopane. Sur le piano, la tête de Frédéric Chopin en bronze, des napperons en dentelle un peu partout sur les appuis-bras des fauteuils, un châle blanc oublié sur la chaise verte, des livres reliés en cuir rouge, souple et délicat, sur la table de nuit... Maryla a l'impression de violer l'intimité de la défunte madame Zamska et, pourtant, il lui faut ouvrir les tiroirs et sortir les bijoux. Elle hésite un instant, puis pense à Witold, à son air triste et grave et décide de lui obéir. Dora, sa belle-soeur qui vit à l'étranger, serait déçue de ne pas avoir sa part d'héritage...

« La guerre peut éclater, écrivait-elle au début de l'été. Insistez auprès de maman pour tout liquider au plus vite. N'attendez pas ! Quoi qu'il advienne, la Pologne sera toujours un pays incertain. »

Maryla se mord les lèvres pour ne pas sangloter. La Pologne n'est pas un pays incertain puisque nous et nos enfants sommes prêts à la défendre, pense-t-elle. Vendre... Ces meubles, ces objets sont sans prix !

Les chevaux peints par Kossak qui cavalaient dans leur cadre en bois sont d'autant plus vrais que le peintre a vécu quelques jours à Zarnskowice, et les volumes des romans de Sienkiewicz, dédiés par l'écrivain, ne peuvent être remplacés. La vieille maison ne saurait appartenir à d'autres puisque Witold est venu au monde sous son toit et que c'est ici qu'ils se sont fiancés par une soirée d'hiver, devant la cheminée du salon où le bois chantait en se consumant dans les flammes. Dans les recoins, au premier étage, dort l'écho des rires de Lala quand, petite fille, elle jouait à cache-cache avec Marusia. Sur le palier, le bois est légèrement incurvé par les traces de Brytan, le gros saint-bernard, devenu trop vieux pour avoir envie de courir dans le jardin. L'appartement à Lwow, c'est autre chose ; c'est un lieu de passage, une sorte de refuge temporaire, mais Zarnskowice, c'est à la fois le passé et le présent. Maryla se révolte. D'un mouvement sec, elle pivote sur ses talons et sort dans le corridor. Que Witold s'arrange pour dédommager sa soeur par des versements annuels ou autrement, peu lui importe ! Elle est prête à faire des sacrifices pour qu'il puisse disposer des sommes nécessaires ! Un peu de plâtre tombe du plafond qui s'écaille. Maryla le remarque, soupire et se dirige vers l'escalier. La vieille maison a besoin de réparations, mais cela se fera l'année prochaine, ou l'année d'après.

En bas, au salon, Lala est en grande conversation avec Roman Meyer qui, selon son habitude, est arrivé à l'improviste. Installé au piano, il est déjà en train de composer pour elle une chanson en frappant les touches des deux doigts, tandis que Lala debout à côté de lui, répète docilement les paroles qu'il lui souffle.

- Lala, jolie demoiselle, fille d'une mère très belle, ira se promener... Roman éclate de rire.

- Vous me traitez comme un bébé, j'ai douze ans, proteste Lala.

- Bel âge, mais moi j'en ai trente-cinq, ce qui me donne des droits. Crois-tu que je vais pouvoir présenter mes respects à ta mère ? Je sais que ton père n'est pas là et je tiens à en profiter. Oh, mais la voilà ! Maryla, je m'incline devant ton charme, ton élégance et ta beauté et je t'annonce que je viens de vendre trois de mes chansons, traduites en français mais refusées en France, à une compagnie

américaine qui se propose de les enregistrer telles quelles sur disques. Qu'en penses-tu ?

- Félicitations, mais je ne comprends pas. C'est vraiment trop compliqué.

Elle lui tend la main, il s'incline et l'effleure de ses lèvres, tandis que dans ses yeux bruns dansent de minuscules points dorés. Maryla aime beaucoup Roman, ami inconditionnel de Witold et de toute la famille ; mais en ce moment, sa gaieté, ses plaisanteries, l'énervent. Sur la bibliothèque trônent les photos, celle de Dora, jeune fille, Dora mariée, Dora à New York, avec son mari et des amis... Je vais les emporter avec moi, se promet Maryla, mais là-bas, sur le mur d'en face, le grand-père de Witold semble lui lancer un regard de reproche. Pourquoi se préoccuper des photos des vivants quand ce portrait devra rester ici !

- Il était bel homme, je te l'accorde, constate Roman en suivant son regard, mais la grand-mère de ton mari a eu tort de l'épouser. Il a juste pris le temps de lui faire six fils et il est parti, chaînes aux pieds, déporté en Sibérie.

- Ne plaisante pas, dit Maryla. Je suis inquiète. As-tu des nouvelles fraîches ? Witold a promis de me téléphoner, mais cela fait deux jours que je suis ici et que j'attends...

- Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, constate sentencieusement Roman en la prenant par le bras et en la forçant à s'asseoir. Ce qui est certain, c'est que tu es à bout de nerfs, ma belle. M'offriras-tu quelque chose à boire ? J'ai la gorge sèche comme du parchemin.

- Oh, je m'excuse ! Lala, va demander à Marusia de nous apporter du jus de framboise et de l'eau bien fraîche.

Maryla se lève et se tient un instant debout. Le soleil qui pénètre par la fenêtre éclaire ses cheveux blonds, dorés comme les blés, ses yeux vert foncé et la blancheur de sa peau.

Quel dommage que Lala ne ressemble pas à sa mère, pense Roman, en observant à la dérobée la lourde silhouette de Lala, trop grande et trop joufflue pour son âge. Comme si elle le devinait, Lala se tourne vers lui. Des cheveux noirs, sagement nattés dans le dos, des yeux gris, un nez trop petit, une bouche trop sensuelle, puis un grand sourire qui efface tout le reste. Roman ne résiste pas, se penche,

embrasse Lala sur les deux joues, l'accompagne jusqu'à la porte et revient vers Maryla.

- Je préfère être connu dans mon patelin plutôt que d'arpenter les pavés de Paris en quête d'un problématique succès, n'empêche que je viens de recevoir une offre sérieuse. Si seulement l'attaché culturel de notre ambassade à Paris s'en occupait, l'affaire serait dans le sac, mais il ne m'aime pas. Vois-tu, je suis beaucoup plus polonais que Witold. Lui est né comme ça ; moi, c'est un choix. Je suis juif et polonais, ce qui rend nos chers antisémites fous de rage. Forcément, ils ne peuvent pas comprendre, ils sont trop bornés ! Veux-tu m'aider en y allant à ma place, cela me rendrait un immense service. Witold est d'accord.

- Il n'est pas question que je fasse une chose pareille, mais cessons de plaisanter. Tu devrais partir en France toi-même et sur-le-champ. Si les Allemands déclenchent la guerre, te rends-tu compte de ce qui peut t'arriver ? J'ai vu des réfugiés autrichiens, un brave pâtissier de Vienne avec sa femme et leurs enfants qui n'avaient même pas de vêtements de rechange. J'ai vu...

- Laisse, je ne suis pas un dramaturge mais un poète et un chansonnier qui tient surtout à faire rire les gens.

À travers la fenêtre ouverte s'introduit le bruit des pas, puis les voix des soldats qui chantent en marchant : *Morze, nasze morze, wiernie ciebie bedziern strzedz, mamy rozkaz cie utrzymac, albo na dnies, na dnies twoim ledz, z honorem...* (Mer, notre mer, fidèlement nous allons monter la garde, ou encore sombrer dans tes flots en sauvant l'honneur.)

- J'aime les Polonais, dit pensivement Roman. J'aime les routes de campagne, où il me faut rouler lentement pour ne pas écraser les poules qui, royales et indifférentes, picorent selon leur fantaisie ; j'aime les églises de Cracovie, les curés et les rabbins courageux, comme on ne saurait en trouver ailleurs. J'adore traîner sur les dunes de la Baltique, faire de l'alpinisme à Zakopane, me moquer des précieuses ridicules qui hantent Krynica, Rabka et autres villes d'eau, me promener dans les quartiers juifs de Varsovie et discuter avec les mauvais garçons de Lyczakow. Je ne saurais vivre ailleurs. À Paris, à Londres ou à New York, je perdrais mon sens de l'humour et je deviendrais nostalgique. Donne-moi donc une vodka, j'ai à te parler.

C'est donc pour cela qu'il est venu, pense Maryla, il a quelque chose à me dire. Cela fait des années que cela dure. Quand Witold doit me faire de la peine, il compte sur Roman en espérant qu'il saura être plus délicat que lui. La bouteille en cristal tremble dans ses mains, mais elle se domine et verse le liquide transparent sans en répandre une goutte, tandis que Roman marche de long en large en s'es-suyant le front avec son mouchoir.

- Nous sommes mobilisés tous les deux, dit-il finalement. Nous partons de-main soir. Witold est en train de ramasser l'argent dont il peut disposer. Il va te le remettre ce soir. Prends les bijoux et les objets de valeur faciles à emporter. Ta place dans le train et celle de la petite sont réservées. Paris est une belle ville et tu pourras toujours la découvrir en vendant mes derniers disques aux Polonais qui y habitent en permanence, ou en traduisant mon dernier volume de poèmes... Ce qui compte, c'est de sauver Lala.

Les traits de Maryla se durcissent, son sourire s'efface, mais elle pousse un soupir de soulagement. C'était donc cela ! L'ultime tentative de Witold de la pro-téger. Jamais il ne comprendra qu'ils sont égaux, qu'une femme a les mêmes droits d'affronter le danger qu'un homme, qu'une mère ne cesse pas pour autant d'être la compagne et l'amie de celui qu'elle aime et qui est le père de son enfant.

- Il est ridiculement chevaleresque mon Witold, constate-t-elle, mais au lieu de l'attendre ici, je rentre avec toi à Lwow. Comme ça, on sera ensemble plus longtemps.

- Maryla, tu es complètement folle ; les nouvelles sont très mauvaises, je t'en supplie... J'ai des amis à Paris, ils t'attendent, ils vont s'occuper de toi.

Roman voudrait la prendre dans ses bras et écraser sa bouche sous ses lèvres. La femme de mon meilleur ami, pense-t-il, noblesse oblige, mais face à la mort qui nous attend tous, elle n'est plus de mise cette noblesse-là. La robe légère flotte autour du corps mince de Maryla, souligne sa taille, ses seins petits et fermes et son cou gracile. Les jambes aux chevilles fines, les pieds menus, glissés dans des sandales blanches qui frappent impatiemment le plancher, chaque détail, chaque mouvement esquissé par cette femme, éveille en lui un désir sensuel, insurmonta-ble, qu'il ne veut plus cacher. Roman se lève d'un bond. Trop tard ! Maryla sort en courant chercher Lala et demander à Marusia de s'occuper de la maison en son absence. Roman entend ses pas dans l'escalier, sa voix merveilleusement jeune et

se dit une fois de plus que sa loyauté à l'égard de Witold est un anachronisme. Si Maryla voulait l'aimer, il saurait la rendre heureuse ! Le temps de Dieu se rétrécit déjà comme une peau de chagrin, demain il sera loin et c'est le dernier jour dont il dispose... Mais Maryla semble ne plus remarquer sa présence. Elle met Lala dans l'auto, sur le siège avant, s'installe en arrière, parle avec Marusia, lui recommande d'être prudente et Roman ne peut qu'observer son visage dans le rétroviseur. Ensuite, Lala, ravie, chantonne comme une ritournelle la mélodie fraîchement apprise ; Maryla se tait et Roman conduit aussi vite que possible. Pourtant, quand ils arrivent à Lwow, la nuit tombe déjà sur la ville.

- Te reverrais-je ? demande-t-il bêtement, en aidant Maryla à décharger les paniers et les sacs.

- Sûrement, lui répond Maryla qui ignore son émotion, préoccupée uniquement par l'idée de retrouver Witold. Lala l'embrasse, se précipite à l'intérieur, monte la première et sonne à la porte. Quand son père ouvre, elle lui saute au cou et se serre contre lui.

- Tu ne partiras pas, papa, dit-elle, promets-moi que tu vas rester avec nous.

Sans un mot, Maryla tend à Witold un immense bouquet de fleurs des champs et il la prend dans ses bras. Wisia emmène Lala à la cuisine, descend chercher les bagages et se met à préparer du thé. Dans le cabinet de travail de Witold, la lumière de la lampe verte, tamisée et chaude, éclaire la bibliothèque du fond que Maryla fixe obstinément à travers ses larmes.

- Comment as-tu pu croire un instant que j'allais partir à l'étranger sans toi ? dit-elle. C'est insensé. Tu m'envoies à la campagne, tu expédies Roman pour me mettre au courant, tu...

- Chut, c'est fini. Agenouillé devant elle, Witold embrasse ses mains, puis pose sa tête sur ses genoux. – J'étais heureux de penser qu'il est possible encore de vous épargner la guerre, à toi et à Lala. La France va résister, l'Angleterre aussi. Ce sont des puissances militaires qui peuvent vaincre, tandis que nous, nous n'avons pas assez de moyens. Notre aviation...

- Oh ! laisse, je t'en prie. Je ne veux plus discuter.

- Écoute-moi quand même, c'est important. Après mon départ avec l'armée, tu vas demander au bureau de wagons-lits Cook l'annulation et le remboursement de

vos deux billets. Je te demande pardon, mais je ne sais pas si j'aurai encore la possibilité demain de le faire moi-même. J'ai été à la banque et j'ai retiré tout ce que je pouvais. J'ai réussi à avoir des francs français et des dollars-or. Les francs sont cachés dans les romans de Balzac, sur le dernier rayon de cette bibliothèque, les zlotys dans le dictionnaire allemand et les dollars-or derrière les oeuvres de Pouchkine. Tu te souviendras ? Balzac, dictionnaire allemand, Pouchkine...

- J'ai peur des Soviétiques...

- Tu as tort. De ce côté-là, nous n'avons rien à craindre. Ils ont signé avec nous des accords et ils ne vont pas les violer. Et puis le fascisme et le communisme, c'est l'eau et le feu. Staline ne s'entendra jamais avec Hitler, même pas sur notre dos. Nous ne sommes plus à l'époque de la Grande Catherine et de Frédéric-Guillaume II. L'histoire se répète, mais pas à ce point-là quand même ! Les dictateurs d'aujourd'hui ne sont pas unis par des liens de famille comme l'étaient les monarchies absolues.

Maryla caresse doucement les cheveux de Witold qui l'entoure de ses bras.

- Mon pauvre petit, qu'est-ce que tu vas devenir toute seule. Quand maman vivait, je pouvais compter sur elle, mais maintenant... Tous mes amis partent...

- Les femmes et les enfants restent toujours en arrière ; c'est la loi de la guerre, soupire Maryla en se blottissant contre son épaule. Cesse de t'en faire pour moi. Pense à toi un peu. Tu n'es pas débrouillard pour deux sous. Oh ! Witek, te rends-tu compte que c'est notre dernière nuit ?...

Elle renverse sa tête en arrière de façon à pouvoir le regarder. Witold se penche, leurs lèvres se rejoignent, puis il la repousse légèrement, se lève, éteint la lumière, tourne la clef dans la porte et revient jusqu'au sofa. Dans la pénombre, la peau nue de Maryla se détache dans toute sa blancheur sur le fond rouge foncé du cuir. Witold la couvre de baisers, caresse ses longues jambes, remonte jusqu'en haut et l'écrase sous son poids. Lentement, il l'emmène avec lui dans un univers où, en dehors de leurs corps, tout est dépourvu de sens, mais quand elle veut lui répondre, quand elle bande ses muscles et tend son corps dans un mouvement qui lui est propre, il la force aussitôt à céder, dominateur, seigneur et maître.

Maryla se soumet, emportée par le tourbillon, les joues en feu, les dents serrées. L'amour et la haine, la tendresse et la sauvagerie se mêlent en cet instant

unique, puis il y a entre eux un soupir d'extase, mais ils restent accrochés l'un à l'autre et s'endorment ainsi. Le soleil est déjà levé quand Maryla se réveille dans un éclat de rire. Elle se souvient d'une scène de son rêve, celle où Roman, déguisé en prestidigitateur, chantait : « Les Polonais sont les meilleurs amants », en faisant des grimaces drôles, puis, la réalité lui revient à la mémoire et dans sa gorge il n'y a que le sanglot qu'elle réprime.

- Il est tard, murmure Witold. Je dois me présenter à la caserne.

Wisla sert le petit déjeuner dans la salle à manger. Maryla, gênée, verse le thé dans les tasses en cachant tant bien que mal la rougeur de son menton, écorché par la barbe de Witold ; tandis que lui, vêtu de son uniforme d'officier, ne remarque rien et se tait. Ensuite tout se passe très vite. Sur le balcon, Maryla et Lala, serrées l'une contre l'autre, regardent le beau capitaine s'éloigner, tandis que derrière elles, Wisla sanglote. Quelques passants lèvent la tête et Maryla recule à l'intérieur en pensant que la femme d'un avocat connu ne doit pas afficher ses sentiments en public. Bronek arrive peu après et emmène Lala faire une randonnée en bicyclette. En apparence, la vie continue.

Au bureau de wagons-lits Cook, Maryla est fort bien reçue et on lui rembourse ses billets avec empressement. La demande est telle que les deux places redevenues disponibles sont immédiatement vendues à des Français qui attendent au comptoir. Ce qui est surprenant, pense Maryla en marchant dans la rue, c'est que le soleil soit toujours aussi beau et chaud. À l'église Marie-Madeleine, plusieurs bancs sont occupés. Les gens, des femmes surtout, prient. Maryla essaye de faire le vide dans sa tête, de se concentrer, mais son cœur bat trop fort dans sa poitrine.

- Mon Dieu, faites qu'il revienne, murmure-t-elle, Sainte Vierge ramène-le moi sain et sauf. Sainte-mère, ayez pitié de moi...

* * *

- Nous voulons nous battre et défendre Lwow contre les Allemands. La mobilisation nous concerne autant que les Polonais. Quels sont les ordres que tu as reçus ? Je refuse de continuer à attendre. Je ne suis pas un lâche ! Olgiard se tient debout et frappe la table de son poing serré.

- Il est certain que nos chefs vont négocier avec Hitler l'instauration d'un Gouvernement Ukrainien Indépendant, mais pour le moment les contacts ne sont pas encore établis, dit Siemion. On nous demande d'être prêts, c'est tout.

La petite maison de la rue Grodecka est pleine de monde. Siemion s'approche de la fenêtre et regarde les rangées de bâtiments identiques, tristes, collés les uns aux autres. Ils ont été construits il y a des années, à l'époque de l'occupation autrichienne et ils sont toujours là, en face de la gare de triage, mi-casernes, mi-lieux d'habitation, destinés aux familles des cheminots. Autour il n'y a ni arbres, ni pelouses et c'est plus loin seulement, là où s'étend le vieux cimetière de Grodek, qu'apparaissent les taches de verdure.

- Ils n'ont même pas déclaré la guerre, les Boches, crie Wacek, et c'est avec ces bandits-là que notre commandement veut négocier ? Vendredi, quand les bombardiers allemands ont commencé à survoler la ville, j'ai pensé que c'étaient les nôtres, je veux dire les Polonais. Je ne suis qu'un cheminot pas très instruit, mais je vous préviens tous que je ne crois pas que les Boches vont tenir parole. Des propos en l'air, cela ne coûte pas cher, mais on ne peut pas leur faire confiance. Mes copains polonais ne me pardonneront jamais de les avoir trahis et ils auront raison !

Il se tourne, ouvre la radio et semble se désintéresser de ce que Siemion pourra faire ou dire. Je ne les contrôle plus, pense Siemion. Ce qui leur importe, c'est de sauver Lwow, leur ville, d'aider les Polonais, d'agir...

« *Uwaga, uwaga, nadchodzi.* » « Attention, attention, ils arrivent », annonce la voix du speaker. « Je répète, attention, attention, ils arrivent. » Presque aussitôt les bruits de la ville explosent, dominés par le vrombissement des avions qui se rapprochent, puis le son strident se répercute, s'amplifie, se prolonge au-delà de la résistance humaine, les bombardiers se détachent du ciel les uns après les autres et piquent vers la terre. Les canons se mettent à tirer à la Citadelle, mais les oiseaux de fer, avec leurs swastikas peints sur les ailes, paraissent invulnérables. Siemion ne parvient pas à détacher ses yeux des monstres qui brillent au soleil, puis c'est le choc, la bombe tombe quelque part, non loin de là, et il est projeté par terre. Les vitres volent en éclats, les murs tremblent, le plancher se dérobe sous ses pieds et en face, du côté nord, celui du cimetière, il n'y a plus de mur, juste un trou béant. Siemion entend des gémissements, essaie de se lever pour venir en aide aux au-

tres, mais n'y parvient pas. Ses jambes sont couvertes de morceaux de plâtre, de planches et de débris divers. La poussière devient si épaisse qu'il ne voit pas ses propres mains et, épuisé par la toux spasmodique qui le fait trembler, il abandonne. Brusquement, c'est le silence, puis le son strident de la sirène qui annonce la fin de l'alerte et des voix qui proviennent d'ailleurs, comme d'un autre monde.

- Par ici, il faut les dégager. Allez chercher les civières.

Souple et agile. Bronek rampe en avant, suivi de Lala. Depuis deux jours, ils font partie des formations de jeunes organisées dans les quartiers. Ils aident les policiers et les pompiers, conduisent les blessés valides dans les hôpitaux et servent de messagers.

- Ne vous agitez pas, dit Bronek en rapprochant son visage de celui de Siemion. Attendez un peu.

Dans le rayon de soleil qui perce la lourde poussière grise qui retombe lentement, Siemion voit Lala déplacer avec ses mains nues les briques et les éclats de bois. Elle se dépêche comme elle peut et peine, tandis que Bronek à côté d'elle tire la grosse poutre. Un pompier dont le casque brille dans la lumière aveuglante prend Siemion sous les bras, le soulève un peu, un autre l'aide ; la douleur dans ses jambes lui arrache un cri, mais ils parviennent à le dégager et à le glisser sur une civière. Autour, les gens courent, les pompiers installent de longs tuyaux, l'eau gicle sur les décombres et des gouttes légères éclaboussent son visage. La rue Grodecka n'est désormais qu'un champ de ruines.

- N'ayez pas peur, monsieur, dit Lala en essuyant son visage avec un mouchoir sale. L'hôpital n'est pas loin. Si on me le permet, je viendrai vous voir. Bonne chance !

À nouveau, Siemion est soulevé de terre, mais cette fois il parvient à se dominer et à ne pas crier. Fallait-il vraiment qu'il rencontre la fille de Witold Zamski et que la petite lui sauve la vie ? Fatalité, ironie du sort ? Siemion n'a plus envie de réfléchir et de s'interroger. Tout ce qui lui importe, c'est que la douleur dans ses jambes cesse. Brusquement, l'action politique lui paraît dérisoire et ridicule. Il ne demande qu'une chose : être capable de marcher et de se mouvoir à sa guise. Le blessé, couché sur l'autre civière, est très pâle et garde ses yeux fermés. À travers la fenêtre ouverte, l'odeur de la fumée pénètre dans l'ambulance. Au loin, les canons de la Citadelle se font entendre à nouveau. Mais où est l'armée polonaise ?

se demande Siemion. On dit que le général Sosnkowski avec ses trois divisions se bat pour empêcher l'encerclement de la ville, mais les bombardiers allemands survolent Lwow impunément et personne n'a encore vu nos avions de chasse ! L'ambulance s'immobilise devant l'hôpital. Sur le trottoir d'en face, il y a foule. Chargés de paquets, entourés d'enfants, les gens attendent debout, ou assis sur leurs valises.

- Les réfugiés nous arrivent de partout, dit la vieille religieuse qui trotte à côté de la civière sur laquelle on porte Siemion. Des familles entières ! Ils fuient les Allemands qui avancent et il paraît que ces salauds n'hésitent pas à lancer à leurs trousses des avions qui piquent très bas et les canardent à bout portant à la mitraille. Autrefois, la guerre était une affaire de militaires, mais cette fois-ci, c'est la population civile qui sert de cible. On prépare des repas pour eux à l'hôpital, mais je ne sais vraiment pas où ils vont dormir cette nuit. Si les Boches recommencent à bombarder, ils ne pourront même pas descendre dans notre abri ; ils sont trop nombreux !

On allonge Siemion sur un des lits de la grande salle et attentif à la douleur qu'il ressent dans son côté gauche, il ne songe plus qu'à la domestiquer. Il y va de sa fierté d'homme !

- Ce n'est rien, dit le docteur Zebrzycki qui l'examine. Pas de fracture. Juste des contusions. Dans une semaine tout rentrera dans l'ordre. Vous ne serez pas capable de danser, mais pour marcher derrière une jolie fille, il ne devrait pas y avoir de problèmes.

Le docteur Zebrzycki a un visage très jeune, mais ses cheveux sont blancs, tandis que sa moustache dont les bouts remontent est restée noire, ce qui lui donne un air constamment amusé. Il se comporte, en outre, comme si la guerre n'existait pas et comme si les blessures et la maladie n'étaient que des incidents mineurs faciles à éliminer grâce à son art. Siemion s'efforce de lui rendre son sourire et de se montrer reconnaissant, mais déjà les religieuses obligées de libérer le lit, le mettent sur une civière placée par terre, près de la porte. Le sang, les visages défigurés, les bandages blancs, les gémissements... Le corps de Siemion se couvre de sueur. Pour la première fois de sa vie, il se sent impuissant et il a peur. Olgierd et Wacek avaient raison, pense-t-il. Notre chef ne se rendait pas compte de ce qu'il nous imposait en nous ordonnant de ne pas nous impliquer dans les combats. En

fait, il aurait été préférable de porter l'uniforme polonais et de se battre avec l'armée. En ce moment, Witek doit être en première ligne, tandis que moi, je vais être obligé, dès que je sortirai d'ici, de ramasser des gars pour participer à la défense civile. Nos petits voyous ne tarderont pas à profiter de la situation pour piller et voler au nom de leur prétendu droit de vengeance du peuple opprimé. Si Olgierd et Wacek sont encore vivants, ils vont m'aider, mais s'ils ont été tués je serai seul. Inutile de compter sur les autres ! Siemion se redresse sur son coude, regarde les blessés autour de lui, ne reconnaît personne et retombe, épuisé, sur sa civière. Peu après la vieille religieuse le lave, lui fait des pansements et le rassure de son mieux.

- Cela fait mal, dit-elle, mais avec l'aide du Bon Dieu cela passera. Allons, tournez-vous pour que je puisse vous faire une piqûre.

Elle n'a pas beaucoup d'espace pour se mouvoir entre les civières, des blessés l'appellent, d'autres, couchés plus près, saisissent le bas de sa longue jupe bleue, voulant la retenir, et pourtant elle s'occupe de Siemion comme s'il était unique et comme si elle avait tout son temps.

- Tâchez de dormir maintenant, lui recommande-t-elle en le couvrant, c'est le meilleur remède.

Docilement Siemion ferme les yeux et, le soporifique aidant, ne se réveille qu'au moment où on distribue le déjeuner. Devant lui, il y a le sourire de Lala qui lui tend un petit pain beurré et un verre de thé brûlant qui fume.

- Vous avez passé une bonne nuit ? lui demande-t-elle poliment. Je retourne à la maison et si vous voulez quelque chose de particulier, dites-le moi ; je le demanderai à maman.

- Merci petite, dit Siemion. Tu sais, cela me paraît drôle de te revoir ici. As-tu des nouvelles de ton père ?

- Non, soupire Lala en se redressant. Au revoir, monsieur. Il faut que je me dépêche. Maman doit être inquiète. Elle n'a certainement pas fermé l'oeil de la nuit.

Dehors, il fait chaud, mais elle court en se faufilant entre les réfugiés qui, sans se soucier des rares voitures qui passent, envahissent la chaussée. C'est ainsi qu'el-

le arrive couverte de sueur devant la porte de leur immeuble où elle rencontre Wisia qui va justement chercher de l'eau à la pompe, à deux rues de là.

- Ta mère est chez la femme du docteur, dit-elle. Viens avec moi. Tu es toujours partie avec Broniek et j'ai du mal à arriver. Sans eau courante, ni électricité, il n'est plus possible de cuire la soupe pour tous ces réfugiés qui passent demander de la nourriture.

- Broniek et moi faisons partie de la défense civile, récite fièrement Lala en balançant au bout de son bras le seau vide. Papa se bat pour nous défendre et moi je l'aide à ma manière.

Devant la pompe, il y a une longue queue et elles se placent au bout, derrière un monsieur âgé qui raconte à la ronde que les divisions du général Sosnkowski ont repoussé les Allemands du côté de Wereszyca. Les bulletins officiels ne le mentionnent pas, mais selon lui ce n'est qu'une précaution destinée à ne pas dévoiler aux Boches les positions occupées par l'armée polonaise. Peu après, les sirènes se mettent à hurler et couvrent le reste de ses paroles. Est-ce la fin ou le début d'une alerte ? Personne ne le sait. Comme les canons de la Citadelle se taisent, les femmes décident de rester sur place pour ne pas perdre leur tour. Puis, au moment où Lala et Wisia remplissent leurs seaux, un homme les repousse. Il tient dans ses bras son enfant dont le visage est ensanglanté. On l'entoure, on lui pose des questions et on lui donne des conseils. Il commence à verser de l'eau sur la tête du petit garçon, explique qu'il a été blessé non loin de là, par une brique qui s'était détachée du toit sans aucune raison apparente, et brusquement se met à le bercer sans se rendre compte que l'enfant ne respire plus.

- Allons-nous-en, décide Wisia.

- Mais voyons, proteste Lala, il faut l'aider, chercher un médecin...

- Obéis, ordonne sèchement Wisia sur un ton qui lui est à ce point inhabituel que Lala n'ose pas résister.

En silence, elles avancent ensuite en faisant attention de ne rien renverser, pas une goutte, et c'est plus tard seulement que Wisia dépose son seau et fait le signe de la croix.

- Il est mort, l'enfant, dit-elle, n'oublie pas de dire une prière pour lui et n'en parle pas à ta mère. Elle est déjà assez nerveuse sans cela, la pauvre dame...

* * *

- Ma femme vient de téléphoner de Varsovie, raconte Zbigniew Schwartz à Maryla. Je ne vous cache pas que cela va mal. L'avance des panzers allemands est fulgurante. Les nôtres se battent partout, devant Varsovie, comme à Gdansk, à Westerplatte. Elle ne veut pas que j'essaie de la rejoindre parce qu'elle estime que je ne réussirai pas. Les routes sont encombrées par les réfugiés qui servent de cibles aux chasseurs allemands et empêchent notre armée d'avancer. À la fin de notre conversation, elle m'a parlé des Soviétiques, mais je n'ai pas compris ce qu'elle voulait m'expliquer au sujet d'un prétendu accord entre eux et les Boches. La communication a été coupée. C'est impossible, Maryla, Staline et Hitler n'ont pas pu faire une alliance. C'est impensable !

- Oh, je ne sais plus, soupire Maryla. Je suis contente que vous soyez venu me voir. C'est tout.

- Maman !

Lala entre en coup de vent et s'arrête au milieu du salon.

- Monsieur le curé veut des couvertures et des coussins. Broniek est allé chercher son père. Il y a une femme qui accouche et on ne peut pas la transporter à l'hôpital. Elle est à l'église. Vite, maman ! La nef est pleine de réfugiés et ce sont des familles avec des enfants très jeunes. Il faut les installer pour la nuit !!

Maryla s'affaire, sort les draps de la grande armoire, des sachets remplis de lavande tombent par terre, objets inutiles et dérisoires qu'elle ne ramasse pas et dit à Wisia de chercher des bandages et des calmants chez la femme du docteur.

- Restez donc ici, demande-t-elle à Zbigniew en lui jetant un regard suppliant. Je crains toujours que Witold essaye de communiquer avec moi en mon absence.

- Soyez tranquille, je vais attendre votre retour, la rassure-t-il.

Dans la rue il fait sombre. Là-haut, les lumières des phares de la Citadelle se croisent, fouillent le ciel, reculent, avancent, s'allongent et se rétrécissent en cherchant les oiseaux de fer, porteurs de la destruction. À l'église Marie-Madeleine, les bougies allumées devant l'autel éclairent la figure du Christ qui meurt sur la croix. Il y a des gens partout, sur les bancs et dans les coins, près des colonnes, mais sûre d'elle, Lala conduit Maryla à la sacristie où une femme, étendue sur le

matelas posé par terre, gémit doucement. Le docteur Zebrzycki enlève sa veste et remonte les manches de sa chemise. Le père Wiktor apporte une cuvette remplie d'eau ; Bronek déplace la table et Wisia se met à aider simplement, naturellement, en fille de campagne habituée à se débrouiller.

- Allez vous coucher, les enfants, ordonne le curé à Lala et à Bronek, demain je vais avoir besoin de vous dès la première heure. Rentrez chez vous.

La femme saisit la main de Maryla et ne la lâche plus, comme si cela pouvait lui apporter le courage nécessaire pour supporter ses spasmes. Petit à petit, le bras de Maryla s'ankylose, mais elle n'ose pas se déplacer. Le père Wiktor sort à son tour. Le docteur Zebrzycki se penche, la tête du bébé commence à sortir, une masse gluante, rouge, coule et forme sur le plancher une grosse tache sombre. La femme hurle comme une bête blessée. Maryla essuie son visage tandis que Wisia rapproche un peu la lampe à pétrole de façon à éclairer son bas-ventre. Un cri strident qui se prolonge comme s'il ne devait jamais cesser et les ongles de la mère s'enfoncent dans la paume de Maryla...

- Voici, ma soeur, dit le docteur Zebrzycki en se redressant et en tendant à quelqu'un le bébé.

C'est à ce moment seulement que Maryla s'aperçoit qu'une religieuse dont la cornette blanche luit dans la pénombre se tient derrière elle.

- Votre mari sera content d'avoir un fils, ajoute le docteur qui déjà s'apprête à partir à l'hôpital.

- Je ne sais même pas où il est, murmure la femme, il est parti à la guerre.

Des curieux posent des questions à voix basse, mais Maryla ne répond pas, se fraye un chemin et sort, voulant retourner au plus vite chez elle où le téléphone sonnera peut-être...

- C'est un scandale, proteste une voix sur le parvis. Permettre qu'une femme accouche à la sacristie ! On nous traite, nous les réfugiés, comme des mendiants, c'est indigne d'un pays civilisé. Où sont les services hospitaliers, l'administration...

- Cessez de vous plaindre, dit Maryla, les gens de Lwow font ce qu'ils peuvent.

Quelques bruits d'explosions, atténués par la distance, se mêlent au bruit des canons qui continuent de tirer à la Citadelle et la sirène d'alarme se déclenche à nouveau. Les lueurs des incendies s'élèvent sur le ciel, du côté de Lyczakow. Maryla ne trouve pas sa clef et c'est Zbigniew qui lui ouvre la porte.

- Je devrais rentrer chez moi, dit-il. Lala dort déjà. Elle était épuisée.

- Restez avec moi. Vous allez coucher dans la chambre d'amis, lui propose Maryla.

- Je suis bien chez vous, mais je me sens désespérément inutile, soupire Zbigniew. À la seule vue du sang, je perds conscience. Je ne sais qu'écrire.

- Vous devriez raconter ce qui se passe dans cette ville, la barbarie de cette attaque et le drame des réfugiés, lui dit Maryla.

- Je ne trouve pas les mots qu'il faudrait pour exprimer ce que nous vivons ici. J'ai beau essayer, je n'ai ni le talent ni la sensibilité nécessaires. Pourtant je sais, je suis profondément persuadé que nous sommes les derniers témoins d'un monde condamné à disparaître.

Le bruit des avions qui s'approchent fait trembler le plancher et Maryla se précipite à la fenêtre. Dans le ciel où les lignes lumineuses se croisent apparaît un point noir, le tir de l'artillerie antiaérienne s'accélère et soudain quelque chose se détache du firmament, se transforme en un feu d'artifice, s'entoure de fumée, redevient une boule rouge et descend vers la terre pour s'écraser finalement quelque part au loin. Aussitôt, une lueur d'incendie monte au-dessus des toits et Maryla se met à frapper ses mains l'une contre l'autre, comme une petite fille.

- Un avion boche vient d'être abattu, crie-t-elle presque. Notre défense gagne. Witold avait raison, nous avons des tireurs hors pair ! On va les repousser, les Boches, vous verrez !

Zbigniew la prend par le bras et la force à s'asseoir.

- Ce que vous pouvez être imprudente, grogne-t-il. Vous risquez d'être blessée par des éclats de verre, estropiée, mais cela vous importe peu ! C'est de l'inconscience ! Vous refusez de descendre à l'abri, ce qui est déjà contraire à toutes les règles, mais de grâce ne restez donc pas à la fenêtre...

On frappe à la porte. C'est une femme de la défense civile. Elle demande des volontaires pour apporter de l'eau. Des flammèches volent dans la rue, s'accrochent aux branches des arbres et on craint l'incendie. Zbigniew et Maryla sortent en emportant des seaux vides. Autour du puits, on se bouscule et on ne parle que du bombardier allemand qui a été abattu. Quelqu'un affirme que les divisions du général Sosnkowski ont gagné la bataille et reviennent à Lwow. Les Allemands reculent. La victoire est proche !

Le jour se lève quand finalement Maryla, tout habillée, se jette sur son lit et s'endort malgré le bruit des canons qui continuent de tirer. Zbigniew, resté seul au salon, sort de sa poche un carnet et se met à écrire.

« Aujourd'hui, le 19 septembre, pour la première fois nous avons parlé de victoire, mais je n'y crois pas. Si la France et la Grande-Bretagne ne nous viennent pas immédiatement en aide, nous ne pourrons pas résister. Je suis fatigué, mais lucide. Il faut que je retourne à Varsovie. Il faut que je retrouve ma femme et mes enfants. J'ai encore des chances de les sauver. »

Il relit à mi-voix ces quelques phrases, secoue la tête, arrache la feuille, la déchire en petits morceaux et s'apprête à recommencer, mais il y a trop de pas dans les escaliers, trop de va-et-vient pour qu'il puisse continuer à rester immobile, assis dans son fauteuil. Zbigniew ouvre la porte et se trouve face à face avec Witold. Son uniforme est couvert de poussière, ses bottes marquent le parquet de grosses traces et, sans lui dire bonjour, il se dirige comme un somnambule vers la chambre à coucher.

- Maryla, dit-il, c'est moi. Tu n'es plus seule, je suis revenu !

Les voilà debout, dans les bras l'un de l'autre et Zbigniew s'apprête à partir pour ne pas les déranger, mais déjà les voisins arrivent comme si toute la maison savait que le capitaine Zamski est là.

- Les Allemands reculent, dit Witold, nous les avons battus, mais ils menacent d'envoyer des bombardiers et de raser la ville si Lwow ne capitule pas d'ici deux jours. En fait, cela n'a plus d'importance ! L'armée soviétique avance. Staline et Hitler ont conclu une entente. Les voilà frères à présent ! Le commandement russe a communiqué avec notre état-major. Il nous demande de capituler et nous promet en échange sa protection contre l'aviation allemande. Ils ont même parlé de la

solidarité des Slaves. Witold se passe la main sur le front et regarde les gens autour de lui, comme s'il venait seulement de réaliser qu'ils l'écoutent.

- Et notre armée ? demande la femme du docteur Zebrzycki. Où est le général, où sont nos divisions ?

Witold ne répond pas. Il n'a pas le droit d'avouer que l'armée a reçu l'ordre de se replier du côté des frontières roumaine et hongroise, de les franchir coûte que coûte et de parvenir en France où elle devra se joindre aux formations des Alliés. Pour la dernière fois, ils ont chanté ensuite l'hymne national et ils ont crié que la Pologne libre vivra ! Il ne peut pas leur raconter non plus comment il avait obtenu une permission spéciale pour lui et pour quelques-uns de ses hommes de revenir à Lwow, ni comment ils ont dû manoeuvrer pour passer entre les lignes allemandes de Janowo à Brzuchowice et de là jusqu'aux faubourgs de la ville. À Lyczakow, Witold a dû laisser son cheval qui l'avait servi fidèlement à partir du moment où il avait été obligé d'abandonner sa voiture militaire, faute d'essence, et de l'incendier pour qu'elle ne tombe pas entre les mains de l'ennemi.

- Maryla, murmure-t-il, en embrassant sa main.

- Tu vas te baigner et te changer, dit-elle en cherchant un moyen de quitter le salon plein de monde.

La femme du docteur Zebrzycki essaie de calmer les voisins qui commentent entre eux chacune des paroles du capitaine, discutent, s'énervent et posent des questions sans réponse.

- Entre les Soviétiques et les Allemands, il n'y a pas à hésiter, pérore Zbigniew. S'il nous faut capituler, il vaut mieux négocier avec les Russes.

- C'est votre avis, objecte la femme du docteur, mais pas le mien. Vous, vous êtes israélite et vous avez encore quelque chose à espérer des communistes, mais moi je les ai vus à l'œuvre en 1920 et même si je n'étais alors qu'une adolescente, je ne suis pas prête à l'oublier.

- Ils ont évolué depuis, proteste mollement Zbigniew Schwartz. Ce ne sont plus des hordes sauvages. Tout vaut mieux que les fascistes et la Gestapo !

Dehors, la sirène hurle et les bruits des détonations s'éloignent. Gênés, les gens sortent les uns derrière les autres et Zbigniew reste seul.

- Je t'aime, dit Witold en entraînant Maryla dans leur chambre à coucher. Nous sommes ensemble, c'est l'essentiel !

Serrée contre lui, Maryla ferme les yeux. Il a raison, pense-t-elle, quand il est avec moi je n'ai plus peur de rien, puis elle le repousse légèrement et va dans la salle de bains où Wisia pose les seaux d'eau qu'elle vient de chauffer. Lala est encore partie par l'escalier de service avec Broniek pour courir Dieu sait où, mais, étrangement tranquille, Maryla est persuadée en cet instant qu'aucun mal ne peut lui arriver puisque Witold est de retour à la maison.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 2

LES VAINQUEURS

[Retour à la table des matières](#)

- Non, ne le faites pas, je vous en supplie. Cela serait une trahison !

Zbigniew Schwartz plaide, tantôt humble et tantôt prêt à user de la menace. C'est son imprimeur qui l'a prévenu que la communauté juive de Lwow est déjà en train de mettre sur pied le Comité de Réception chargé de souhaiter la bienvenue aux Soviétiques et à leur glorieuse Armée Rouge. Il a vu les tracts, la signature du rabbin et, sans hésiter, il avait décidé d'intervenir, mais maintenant, face au petit homme, vêtu de son manteau noir, un chapeau sur la tête, il se rend parfaitement compte de l'inutilité de sa démarche.

- Vous n'avez pas l'air de savoir ce qui se passe clans les régions occupées par les Allemands, dit le rabbin en caressant sa barbe blanche bouclée et striée de fils noirs. C'est notre seule chance de protéger notre communauté.

- Les Russes se sont entendus avec les fascistes. Ils se valent !

- Oui et non, soupire le rabbin. Les Juifs russes vont nous aider. Ils sont organisés là-bas. Après tout, Marx était juif et Engels aussi. N'oubliez pas non plus qu'il y a parmi nous des communistes et que je ne peux pas les empêcher de faire ce que bon leur semble. Ils ne viennent pas au temple et n'ont aucun respect pour

le Talmud. D'ailleurs, vous non plus vous ne faites pas partie des pratiquants. C'est la première fois que cela m'arrive de vous parler.

- Rabbi, j'ai beaucoup d'amis dans cette ville, chrétiens et Juifs et je les connais bien. Jamais ils ne nous pardonneront une manifestation pareille. Les antisémites vont jubiler. Ça sera la confirmation de leurs accusations. Ceux qui prétendent que les Juifs sont toujours prêts à trahir pour sauver leur peau auront une arme contre nous.

- Oh, vous savez, pour vos amis polonais, un bon Juif c'est celui qui abandonne sa religion et se fait baptiser et encore, jusqu'à la troisième génération ils sont prêts à lui reprocher qu'il ne soit pas un goy aussi pur qu'eux-mêmes. Vous, ils vous tolèrent parce que vous êtes célèbre, riche et non pratiquant, mais ils ne méprisent pas moins pour autant nos traditions, nos coutumes, notre façon de nous habiller et de vivre entre nous. Il y a déjà eu des pogromes dans cette Pologne indépendante que vous aimez tant ! Et puis, pour nous, l'enjeu est de taille... À vous, je peux bien le dire, Staline a promis de créer une république juive libre, le Birobidjan. Savez-vous ce que cela peut signifier pour l'avenir de notre peuple ?

- Il ne tiendra pas parole. Vous et les vôtres vous avez tort de faire confiance aux Soviétiques. Souvenez-vous des pogromes qui ont eu lieu en Russie...

- Il faut essayer, il faut tout essayer ! Pactiser d'abord, négocier et ensuite seulement réagir. Avec les Allemands, il n'y a rien à faire, cela vous le savez aussi bien que moi. Au fait, votre femme et votre fils ne sont-ils pas à Varsovie ?

- Oui, admet Zbigniew qui baisse la tête en éprouvant subitement un sentiment de honte.

- Laissez-moi maintenant, je m'en vais parler aux représentants de notre communauté et je verrai ce que je peux faire, conclut le rabbin en changeant de ton. Je le fais pour vous et je compte qu'un jour viendra où moi à mon tour j'aurai l'occasion de vous demander d'intervenir en faveur de notre peuple. Sait-on jamais ? L'avenir dure longtemps.

J'ai échoué, pense Zbigniew. Les juifs que je connais, des intellectuels pourtant, sont des lâches qui suent la peur. Ce n'est pas leur faute, mais c'est ainsi. Nous ne cessons pas d'être persécutés partout dans le monde, collectivement et à titre individuel et ce qui compte avant tout, c'est de survivre et de sauver nos en-

fants. Si nous pouvions avoir un pays, une république indépendante, cela serait différent. Moi-même, je n'aurais plus de complexes et les difficultés que j'éprouve parfois à me situer entre mon attachement à la Pologne et mes origines seraient aplanies.

Dehors, dans la grisaille qui précède l'aube, le calme et le silence lui donnent envie de crier. Les canons se taisent. Plus de sirènes, plus de détonations ! Les voitures et les files de réfugiés ont disparu. L'Armée Rouge a encerclé la ville. Zbigniew accélère le pas et parvient jusqu'à l'Hôtel George. Le chasseur qui se tient devant le reconnaît et lui sourit. Le grand hall est plein, mais le préposé à la réception, droit comme un piquet, lui répond avec sa politesse habituelle. Non, il est impossible de téléphoner à Varsovie, toutes les communications sont coupées. Zbigniew ressort, décidé de rentrer chez lui et de s'enfermer dans sa chambre, mais au lieu de cela, il monte machinalement la rue abrupte, puis une autre encore, jusqu'aux hauteurs d'où on domine la ville, s'arrête pour souffler et se retourne. C'est à ce moment que le bruit se déclenche. Des formations de soldats soviétiques se confondent dans un ensemble qui, de loin, en raison de la couleur de leurs uniformes sans doute, fait l'effet d'une coulée de boue dans laquelle on ne distingue que les étoiles rouges peintes sur les camions. Ils marchent sur la chaussée, sur les trottoirs, ils occupent toute la place et avancent ainsi entre les maisons silencieuses, comme mortes. Le soleil monte à l'horizon. Voici les tanks qui roulent, puis à nouveau des soldats et puis brusquement un petit groupe d'hommes vêtus de noir sort à leur rencontre. Ils portent une banderole rouge sur laquelle quelque chose est inscrit en lettres blanches, mais de sa place Zbigniew ne peut distinguer les mots. La coulée de boue ne s'arrête pas, les contourne, les avale et les dépasse. Plus tard, il apprendra que c'était la délégation de la Communauté juive de Lwow, sortie souhaiter la bienvenue à la glorieuse Armée

Rouge, qui avait été obligée ainsi de céder la place sous peine d'être piétinée sous les bottes des soldats.

Sans trop savoir pourquoi, Zbigniew se met à courir. Il veut retrouver Witold et Maryla, leur parler, entendre le son de sa propre voix et ne plus être seul ! Les lourdes portes de l'église Marie-Madeleine sont fermées. Il le remarque puisque c'est un phénomène inhabituel, mais ne s'arrête pas et continue de descendre la côte. Une femme sort de la rue Sapieha en traînant un sac en jute, trop lourd pour qu'elle puisse le soulever, Zbigniew l'aide, et ils font un bout de chemin ensemble.

- Mon mari est encore à la Citadelle, explique-t-elle. Les gens vident les entrepôts pour que les vivres ne tombent pas entre les mains des Russes. Quand les Soviétiques arrivent quelque part, la faim n'est pas loin. Mon mari est Ukrainien et nous avons vécu en Ukraine russe. Il était douanier, mais comme moi je suis polonaise, j'ai pu m'arranger pour qu'on revienne au pays. Là-bas, les gens mouraient comme des mouches. Les agents du N.K.V.D. disaient que c'est à cause des mauvaises récoltes qu'il n'y a que des rats à manger, mais moi je peux jurer que ce n'est pas vrai ! Ils ont pris les animaux et les récoltes. Ils ont déporté des villages entiers en Sibérie et ceux qui sont restés ont été torturés. Je les ai vus comme je vous vois. C'était horrible ! Six millions de morts qu'on avait comptés au recensement. Tous des Ukrainiens ! Quand quelqu'un n'avait plus la force de se traîner, les agents du N.K.V.D. l'achevaient d'un coup de revolver ou encore à la mitrailleuse. Ici à Lwow, pendant les trois années que cela a duré, on a eu l'impression, mon mari et moi, d'être au paradis et voilà que ça recommence. Je vous remercie, monsieur, c'est ici que je m'arrête.

Zbigniew regarde le visage de la femme, ses yeux qui expriment la peur, et s'éloigne très vite.

- Que le bon Dieu vous protège, monsieur, crie-t-elle encore.

Dieu des Juifs ou Dieu des chrétiens ? se demande bêtement Zbigniew en arrivant chez Witold où ils sont tous en train d'écouter la radio.

« Les Soviétiques sont vos amis, annonce la voix du speaker. Nous allons aider les pauvres et empêcher les riches de les exploiter. Vive le camarade Staline ! Vive l'amitié de nos deux peuples slaves ! Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ... »

Maryla tourne le bouton et un phénomène curieux se produit. La voix du speaker continue à répéter le même appel, mais cette fois-ci elle parvient par la fenêtre dont les vitres ont éclaté en morceaux lors du dernier bombardement allemand. Witold se lève et s'approche. Dans la rue, le haut-parleur accroché à une lanterne diffuse le communiqué du commandement soviétique. Sur la chaussée, un détachement de soldats polonais passe lentement. Leurs uniformes sont en loques. On leur a arraché les boutons et les insignes ; leurs pantalons sont retenus par des cordes, ils n'ont plus de chaussures et posent avec précaution leurs pieds nus sur les pavés chauffés par le soleil. L'armée des vaincus quitte la ville.

- Les Russes ont menti, dit Witold, ils ne respectent pas les conditions de la capitulation. Il était entendu que nous allions déposer les armes, mais que nos soldats seraient libres de rentrer chez eux dans les meilleures conditions possibles. Le haut commandement soviétique s'est engagé à fournir l'essence pour les camions.

- Assez, dit Roman en se plaçant à côté de lui. Tu vas nous attirer des ennuis. On peut t'entendre en bas. Tu es complètement inconscient !

C'est à ce moment que Lala arrive et se jette dans les bras de sa mère. Derrière elle apparaît Siemion qui boite. Visiblement gêné, il s'arrête au milieu de la pièce.

- Bonjour, murmure-t-il. J'ai cru bon de ramener la petite. Elle est venue me rendre visite à l'hôpital et c'est là qu'elle a vu la fusillade. Ils ont tué une cinquantaine de personnes. C'était juste en face. Ils les ont placées les visages contre le mur et ils ont tiré...

- Qui ils ? demande bêtement Zbigniew.

- Les Soviétiques ! Il faut croire que c'est leur mode d'exercer la justice. Ces gens-là ont pillé paraît-il les entrepôts de vivres. Un officier du N.K.V.D. a annoncé qu'il n'a pas l'intention d'attendre que les tribunaux polonais statuent. Les juges sont des bourgeois, a-t-il déclaré et ils seront exécutés à leur tour.

- Maman, oh maman, sanglote Lala, c'était horrible. Ils tombaient et ne pouvaient plus se relever. Maman...

- Siemion, dit lentement Witold, Siemion, vieux frère...

Maryla sort avec Lala tandis que Roman et Zbigniew entourent Siemion.

- Racontez-nous donc cette affaire en détail, insiste Roman. Cela me paraît énorme, une pareille barbarie. J'ai de la peine à y croire.

- C'est pourtant vrai et je l'ai vu comme je vous vois, constate tranquillement Siemion. Witek, je viens d'apprendre qu'on peut passer sans contrôle du côté occupé par les Allemands, mais que cela ne durera pas. Les Boches commencent déjà à poster des gardes dans les environs de Przemyśl. Ils vont établir une sorte de frontière, paraît-il. Veux-tu partir avec moi ?

- Ma femme et mes enfants sont à Varsovie, dit Zbigniew. Je me demande si je ne devrais pas...

- Tu es complètement fou, intervient Roman. Elle a des chances de se cacher, mais toi avec ton nom et ton physique, tu vas être repéré immédiatement. Et puis à Varsovie, tu es connu comme le loup blanc. Tu seras à la merci du premier sa-laud qui te fera chanter, ou plus simplement ira te dénoncer à la Gestapo. Écoutez, messieurs, il faut essayer de parvenir jusqu'à la frontière hongroise. C'est la seule façon de sauver nos têtes et d'être encore utiles à quelque chose ou à quelqu'un.

- Le président Ostrowski a dit aux habitants de cette ville : « Je reste avec vous pour le meilleur et pour le pire », murmure pensivement Witold. Moi aussi je reste !

C'est étrange la vie, pense Siemion. Zbigniew Schwartz, professeur d'université, Roman Meyer, poète et chansonnier, célèbre dans tout le pays, et même Witek, mon copain d'autrefois, semblent attacher beaucoup d'importance à mes paroles. C'est comme si ces messieurs les intellectuels perdaient plus facilement pied dans un monde hostile, où les règles du jeu changent, que nous, habitués à vivre au jour le jour d'une paie à l'autre.

- Et toi, Siemion, qu'en penses-tu ? demande Witold.

Siemion ne répond pas. Il vient de rencontrer le chef de l'Organisation militaire clandestine ukrainienne, mais au lieu des directives claires, il n'a eu droit qu'à des recommandations vagues. Ne pas aider les Polonais, se montrer coopératif à l'égard des Soviétiques, entrer dans la milice, ou passer du côté occupé par les Allemands. Ne pas perdre de vue l'objectif principal, la création d'une république ukrainienne autonome avec, pour capitale, la ville de Lwow. Après un long moment de réflexion, Siemion déclara que lorsque sa plaie sera cicatrisée, il retournera à son travail. L'entretien fut bref et froid. Siemion n'aime pas son supérieur chez lequel il doit pourtant continuer à se présenter et sa méfiance à son égard ne date pas d'hier.

- La petite te demande, dit Maryla en revenant au salon. Elle veut être avec son père.

Witold entre dans la chambre de Lala qui, inconsolable, continue de trembler et de sangloter. La vision de ces hommes sains et vivants qui sont tombés sur le pavé dans des positions étranges ne disparaît pas. C'est comme si la scène se déroulait encore devant ses yeux. Assis sur le bord de son lit, il lui parle, la berce comme une enfant, et elle finit par s'endormir, mais les larmes continuent de cou-

ler à travers ses paupières closes. Ému, il reste immobile à côté d'elle, se demandant comment il parviendra à la protéger au fil des jours. Soudain, le téléphone sonne dans le corridor et il se précipite craignant qu'elle ne se réveille.

- Nous venons de recevoir l'ordre de nous présenter à la Citadelle ce soir, à huit heures. Le général compte sur vous et sur les officiers que vous parviendrez à rejoindre, dit une voix qu'il ne parvient pas à identifier.

- De qui vient cet ordre ? Le général va-t-il être présent ? demande Witold, mais ses questions demeurent sans réponse et dans l'écouteur, il n'y a que le bruit monotone, répétitif et agaçant. Witold compose le numéro d'un capitaine de réserve qui, comme lui, a décidé de rejoindre sa famille à Lwow au lieu de se diriger du côté de la frontière hongroise.

- Plusieurs collègues seront chez moi au début de la soirée, viens nous rejoindre, dit-il. En attendant, je vais essayer de me renseigner.

- Tu n'iras pas, se met à crier Maryla dès que Witold lui explique qui a appelé. Tu n'iras pas à la Citadelle ! Là, tout de suite, je vais faire disparaître ton uniforme. Tu n'es plus capitaine ! Nous avons capitulé. Je ne veux pas être séparée de toi. Je ne veux pas !

Maryla, si calme d'habitude, ne se contrôle plus. Elle tape du pied, s'agrippe à son bras et le secoue. Siemion, Roman et Zbigniew se tiennent autour d'eux ne sachant quelle attitude prendre.

- Maryla a raison, dit Zbigniew. C'est une drôle de conception du sens de l'honneur que vous avez tous, vous les officiers. Ce qui compte, c'est la vie. Vous avez défendu le pays, vous vous êtes battus contre les Allemands, mais maintenant que les Soviétiques sont entrés, vous êtes redevenus des civils.

- Il n'appartient qu'à moi de prendre la décision.

Witold se redresse et recule légèrement pour se libérer de l'emprise de Maryla.

- Discutez donc cela entre vous, décide Roman. Moi, il faut que je parte. Un groupe s'organise et nous avons trouvé l'homme qui nous promet de nous faire franchir la frontière.

Zbigniew lui jette un regard envieux. Lui au moins sait que faire dans cet univers de cauchemar. Siemion boîte jusqu'à la sortie et il le suit. Restés seuls, Maryla et Witold s'affrontent.

- Tu n'as pas le droit d'aller à la Citadelle, supplie-t-elle. Sans toi, je suis perdue et il y a la petite. Elle est dans un drôle d'état. Il faut l'aider, la rassurer et je me sens incapable de lui raconter n'importe quoi. Nous ne savons pas ce qui va nous arriver demain et toi tu ne penses qu'à l'honneur. C'est fini, nous avons perdu la guerre. Le pays est occupé. Il faut juste essayer de rester ensemble et de survivre.

- Tu es injuste, chérie, dit Witold en la forçant à s'asseoir, et tu as tort de te mettre dans un état pareil sans même savoir ce que je me propose de faire. Écoute, il faut que je rencontre les autres, des officiers comme moi, et qu'on décide ensemble. Personne de nous ne veut mourir pour rien, mais il s'agit de maintenir le contact, d'être solidaire, de ne pas agir égoïstement. Maryla, comprends donc que si je suis revenu au lieu de continuer à me replier avec mes hommes du côté de la frontière et essayer de passer en Hongrie ou en Roumanie, c'était pour ne pas vous abandonner toi et Lala ! Je n'ai qu'un but, ma chérie, te protéger, te sauver... Je te promets que nous allons examiner ensemble toutes les solutions possibles, mais en attendant, Maryla, cesse de me considérer comme un homme irresponsable.

- Jure-moi que tu ne vas plus jouer au héros, insiste Maryla. Jure-le moi ! Au lieu de remettre ton uniforme et de te rendre à la Citadelle, ce qui est de la folie, occupe-toi des réfugiés, des gens qui n'ont plus rien et qui ne savent pas où se loger. Witold...

À nouveau le téléphone sonne. Ce sont des officiers qui appellent. Ils sont plus nombreux dans la ville que Witold ne l'aurait cru et cela le rassure. Maryla, à côté de lui, angoissée et nerveuse, le force à répéter ce qu'ils disent. Varsovie a capitulé et là-bas l'armée allemande fête déjà sa victoire, tandis qu'ici, à Lwow, au centre-ville, les Soviétiques continuent de fusiller des gens sans aucune autre forme de procès. Ceux qui ne se rendront pas à la Citadelle risquent d'être traités comme des déserteurs. Maryla s'éloigne, retourne au salon et s'approche de la fenêtre. En bas, dans la rue, les soldats désarmés continuent de marcher. Certains poussent devant eux des chariots avec des blessés, d'autres soutiennent des camarades qui ne peuvent pas avancer sans aide et tous paraissent à bout de forces.

D'un geste, Maryla saisit dans le vase le bouquet de marguerites et se met à les lancer. Les fleurs blanches tombent sous les pieds nus des soldats, quelqu'un relève la tête, Maryla agite la main, l'homme se penche, ramasse une fleur et l'accroche à sa veste, puis d'autres l'imitent. Ces marguerites, c'est tout ce qu'ils emportent de cette ville qu'ils ont défendue avec l'espoir de vaincre les envahisseurs de l'Est et de l'Ouest. Le soleil, indifférent, brûle leurs visages et, sur les chariots, les blessés gémissent. Deux femmes sortent de l'immeuble avec des pichets d'eau dans leurs mains et s'approchent, mais aussitôt le garde soviétique les repousse et jette les pichets par terre où ils se brisent. Maryla se retourne pour ne plus rien voir ni entendre et retrouve Witold qui a revêtu déjà son uniforme et se tient devant elle, prêt à partir.

* * *

- Won, won, won, crie l'officier soviétique, tandis que les trois jeunes gens qui l'accompagnent refoulent les réfugiés en leur arrachant leurs valises. Ils portent sur leur bras droit des brassards rouges et font leur besogne avec entrain.

- Un instant, dit le père Wiktor. Grand, imposant dans sa soutane, le curé de la paroisse Marie-Madeleine se tient devant l'autel et la foule s'écarte pour laisser à l'officier soviétique un passage jusqu'à lui.

- Veuillez me pardonner, dit lentement le père Wiktor. Je connais le latin et le français, mais je ne parle pas votre langue. Désarçonné, l'officier s'arrête, mais les trois jeunes gens le rejoignent aussitôt.

- Allez-vous-en, curé, dit l'un d'eux.

- Avez-vous un ordre écrit ?

- Nous sommes les représentants de la Milice des Citoyens et toi, camarade, tu dois nous obéir.

- Ici, c'est la maison du bon Dieu et n'importe qui peut y trouver refuge, dit le père Wiktor.

Le capitaine soviétique hésite un instant, puis fait signe aux miliciens de se taire.

- Menez-nous au séminaire, *towarichtch*, dit-il en polonais.

Les réfugiés se rapprochent pour mieux entendre et les miliciens réagissent en les repoussant.

- *Pachli*, leur ordonne l'officier. *Pachli won !*

Comme des chiens que leur maître vient de frapper, les miliciens s'éclipsent.

- Ce sont des Juifs, des Ukrainiens, et nos chers communistes à nous, murmure une voix dans le groupe de réfugiés. Ils les aident bien, les « Camarades ».

Dans la rue, le père Wiktor se dirige vers le séminaire et, comme d'autres officiers russes se joignent à eux, il paraît conduire ainsi une délégation effectuant une visite protocolaire. Les haut-parleurs installés sur les arbres diffusent des communiqués :

« La glorieuse Armée Rouge a libéré votre ville des capitalistes et des profiteurs. Nous allons instaurer le pouvoir du peuple ! »

Le long des maisons pendent trois portraits immenses, démesurés, qui cachent les fenêtres. Marx et Lénine, graves et songeurs, y voisinent avec un Staline souriant, en uniforme de maréchal.

Pourvu qu'ils n'arrêtent pas les séminaristes, pense le père Wiktor, pourvu que mon vicaire parvienne à les faire sortir avant qu'on y arrive. Devant le séminaire, les haut-parleurs diffusent en russe des chants de l'Armée Rouge, mais la grande maison sombre semble vide. À l'intérieur, le silence fait résonner leurs pas sur les dalles de pierre. Les officiers s'arrêtent au parloir et se mettent à discuter entre eux. Un peu à l'écart, le père Wiktor attend et prie sans remuer les lèvres.

- Les peuples n'ont pas besoin de curés, lui dit finalement le capitaine soviétique, donc à quoi bon former des séminaristes. Cette maison sera donnée à nos familles, mais pour le moment on va la fermer. Quand nos femmes et nos enfants arriveront, tu m'apporteras les clefs à mon bureau, à l'Hôtel de Ville. Tu demanderas le capitaine Gregory du N.K.V.D.

Le père Wiktor qui sort derrière le capitaine Gregory referme soigneusement les portes et, voyant que les officiers soviétiques s'éloignent sans faire attention à lui, se met à marcher en direction de l'église orthodoxe où on l'attend. Tel que prévu, le pope le reçoit à la sacristie et leur conversation ne dure pas longtemps.

- Je me charge de les nourrir, nos étudiants, répète le père Wiktor, mais de votre côté, il s'agira d'assurer leurs études. Merci pour tout et j'attends de vos nouvelles.

Il a été très compréhensif le pope et prêt à collaborer, pense le père Wiktor en retournant chez lui. Tout dépend maintenant de l'autorisation que je vais obtenir de l'évêque. Va-t-il accepter cette collaboration avec les églises orthodoxes ? Plongé dans ses réflexions, il remarque à peine que les haut-parleurs se taisent et que, entourés de banderoles rouges sur lesquelles on a inscrit des slogans en lettres blanches, éclairés avec des lampes tellement fortes qu'elles font paraître pâles les lumières des réverbères, les portraits de Staline ressemblent ainsi à ceux d'un dompteur de cirque russe. Il fait chaud. Les odeurs des tilleuls et des marronniers flottent dans l'air. Au presbytère, la religieuse qui a préparé son souper cueille des pommes dans le jardin. Elle le prévient qu'il ne mangera pas seul et que deux frères l'attendent. Épuisés par un long voyage, ils voudraient pouvoir rester au presbytère pendant quelques jours sans que cela se sache. La chambre arrière, qui donne sur la cour, fera l'affaire à condition que les volets demeurent fermés. Le père Wiktor soupe avec les frères, les installe, puis s'enferme dans sa chambre et se met à prier. Au moment où il ouvre son bréviaire, une feuille de papier glisse par terre.

« L'Association de la lutte armée est créée, lit-il. Notre premier objectif consiste à aider les réfugiés, les familles des personnes fusillées ainsi que celles des soldats que l'occupant est en train d'arrêter contrairement à l'esprit et à la lettre de l'armistice. Aidez-nous, mais soyez prudents ! La Pologne n'est pas morte tant que nous vivons. »

Le père Wiktor plie le papier, le cache soigneusement dans le tiroir de son bureau et essaie de réfléchir à ce qu'il dira à son évêque. En premier lieu, il lui parlera de la nécessité de loger les réfugiés qui campent dans son église, et ensuite de ce Gregory, officier du N.K.V.D. et de son ton menaçant, mais il insistera surtout sur l'obligation de sauver la jeunesse et d'assurer la relève. C'est ça la priorité ! Si les prêtres orthodoxes tiennent parole, nos séminaristes pourront terminer leurs études, pense le père. Les Soviétiques vont les laisser tranquilles pour le moment. C'est contre nous, les catholiques romains, qu'ils se déchaînent tout en s'efforçant de se gagner la sympathie des Ukrainiens. En ce qui a trait à l'Association de la

lutte armée, je n'en soufflerai pas un mot, se promet le père, il est inutile de l'inquiéter. On verra cela plus tard...

* * *

- Je vous en supplie, venez ! Maman ne nous parle pas et refuse de manger. Le docteur Zebrzycki dit qu'il faut attendre, que cela passera, mais moi j'ai peur.

- Voyons, Lala, j'y suis déjà allé en vain. Ne me demande pas de forcer la porte de ta mère. Roman regarde le jeune visage tendu vers lui, les yeux gris et le petit menton pointu, volontaire, qui tremble drôlement - C'est bon, décide-t-il. Je prends mon veston et je te suis, mais ça sera bien la dernière fois. Tu m'entends, espèce de diablotin en jupon ?

Il pleut. Les feuilles sont tombées plus tôt que de coutume et la grisaille d'automne fait paraître les arbres plus noirs. Devant les magasins vides, les gens font la queue.

- Comment te débrouilles-tu pour manger ? demande Roman, comme s'il était normal de poser pareille question à une fille de treize ans.

- Ça va bien. Marusia nous envoie de la campagne de la farine et du beurre, un peu de légumes et beaucoup de pommes. Wisia garde la maison et s'occupe de maman, tandis que moi je me lève très tôt et je suis la première devant la porte du boulanger. Il me connaît et il me garde toujours une miche de pain chaud et parfois, quand il le peut, des petits pains. L'essentiel c'est de forcer maman à manger. Elle ne prend rien. Juste du thé le soir.

Lala fait passer Roman par l'escalier de service et il pénètre dans la grande cuisine, dont les murs et le plancher sont en carreaux bleus et blancs. Wisia n'est pas là ; la pièce est déserte et les grands chaudrons en cuivre, qui brillent de propreté, paraissent parfaitement inutiles.

- Ils sont venus, raconte Lala. Des miliciens, des soldats soviétiques, un officier du N.K.V.D.... Heureusement, le docteur Zebrzycki est arrivé, il leur a expliqué que maman a une maladie contagieuse et ils ont préféré réquisitionner des chambres ailleurs. L'appartement de tonton Zbigniew est occupé depuis ce matin par un officier russe et il va déménager chez nous. J'aurais préféré que ce soit vous, soupire Lala, mais Wisia est contente d'avoir un homme à la maison.

- Comme ça, je suis dans tes bonnes grâces, essaie de plaisanter Roman, bien qu'au moment où ils entrent dans la chambre de Maryla, il se sent mal à l'aise.

- Maman, c'est Tonton Roman, dit Lala en l'embrassant sur la joue. Il veut te parler. C'est important, ma petite maman. Sa voix est suppliante et enfantine.

Maryla se redresse, s'appuie sur les coussins et Roman se met à genoux devant son lit. Lala est partie. Ils sont seuls. Sans réfléchir, Roman allume la lampe de chevet et aussitôt il regrette ce geste. Changée, méconnaissable avec ses cheveux en désordre et son air hagard, Maryla le fixe de ses yeux vides.

- Maryla, c'est moi, Roman. Maryla, Witold est vivant. Il y a un espoir. Les officiers qui sont allés à la Citadelle ont été fusillés dans la cour, paraît-il, mais ceux qui se sont présentés Place Bernardynski sont vivants. J'ai parlé avec des témoins oculaires. Habille-toi, arrange-toi et on va aller ensemble s'informer à la prison si Witold est parmi eux.

- Je sais que je ne le reverrai plus, je le sens, murmure Maryla.

- Ah, vous les femmes avec vos fameux pressentiments !

Roman saute sur ses pieds et se met à marcher de long en large. C'est le seul moyen qu'il trouve de résister à l'envie de la prendre dans ses bras, de la couvrir de baisers, de la caresser et de lui avouer qu'il l'aime comme un fou et que c'est à cause de cet amour-là qu'il est toujours à Lwow au lieu d'être en route pour la France.

- Maryla, tu es un être responsable, dit-il, tu as une fille qui a besoin de toi, tu risques d'être obligée d'évacuer cet appartement n'importe quand, sans même avoir la possibilité d'emporter les objets les plus essentiels et, au lieu d'agir, tu restes couchée ? Tu n'as pas le droit de ne penser qu'à ton chagrin ! Les gens que j'ai pu interroger prétendent que, quand nos officiers désarmés se sont réunis sur la Place Bernardynski, ils n'ont pas été encerclés par les troupes du N.K.V.D., mais par l'armée. Une souricière, une ruse indigne d'un peuple civilisé, je te l'accorde, mais je n'ai jamais prétendu pour ma part que les Russes sont, ou seront, un jour, un peuple civilisé. Roman continue de parler pour ne pas retrouver le silence et l'expression hagarde de Maryla. - En somme, Witold, capitaine de réserve, est en ce moment prisonnier de guerre, ce qui explique pourquoi il ne peut t'écrire

puisque, selon la Convention de Genève... Maryla, je t'en supplie, Maryla, il ne faut pas...

Roman se précipite, la prend dans ses bras, parce qu'il ne peut supporter ses sanglots, et la serre contre lui. Les traits de Maryla se durcissent, elle le repousse et essaie de se lever.

- Donne-moi une cigarette, dit-elle, et de la vodka avec du thé très chaud. Tu as raison. Je dois penser à Lala. Je vais essayer de la faire passer en France. Moi, je resterai ici et je vengerai Witold.

- Bonne idée, bonne idée, conclut Roman, mais pour cela il te faut prendre des forces, manger, vivre...

Il disparaît à la cuisine, revient avec un plateau et le place sur la table.

- Tu vas manger, ordonne-t-il, ta fille a fait la queue pendant quatre heures pour t'apporter ce pain. Les confitures ont été envoyées de la campagne par ta fidèle Marusia.

- Les Soviétiques ont refusé de faire partie de la Convention de Genève, je m'en souviens maintenant, dit Maryla. Pourquoi me parlais-tu tantôt de cette Convention ?

Roman répond n'importe quoi, s'embrouille un peu, puis la force à manger, vitupère et l'accuse d'être une mère indigne, injure ultime qui la fait réagir. Il a de la chance, Witold, pense-t-il, personne au monde ne souffrirait ainsi à cause de moi. Un instant, l'image de la belle Iwonka lui revient à la mémoire. Pendant toute une année, elle a été son interprète favorite et sa muse, mais quand ils se quittèrent à Varsovie, il fut content d'être libéré de sa présence. L'exigeante, l'envahissante Iwonka... Tapie dans un coin du lit, Maryla essaie de mâcher un bout de tartine et le bruit dans le corridor la fait sursauter.

- Excuse-moi, dit Roman. C'est Zbigniew qui arrive avec ses bagages. Je vais l'aider et je reviens.

Wisla et Lala traînent les valises jusqu'à la chambre d'amis. Zbigniew est déjà parti à l'université où on lui offre, paraît-il, de prononcer une série de conférences. Il ne rentrera que dans la soirée et probablement tard. Non, pense Roman, je ne peux retourner dans la chambre de Maryla et continuer à lui mentir. Quand elle ira mieux, quand elle se ressaisira, je lui parlerai de mon amour. Cela sera plus hon-

nête. Il embrasse Lala et s'en va. Dehors, un couple l'aborde. Un homme, une femme et des enfants chargés de sacs...

- Nous ne savons pas où aller, dit l'homme. On a réquisitionné notre appartement. Mais oui, il y a une heure à peine. Le N.K.V.D.... C'est pour leurs familles. Il y a dans les yeux clairs de l'homme une sorte d'étonnement enfantin.

- C'est le concierge, intervient la femme. Il indique les gens dont il veut se débarrasser. Des locataires qu'il n'aime pas. Vous ne connaissiez pas quelqu'un qui pourrait nous louer une chambre ? Juste pour deux ou trois jours, le temps de nous retourner. De toute façon, nous avons décidé de partir. Il paraît que le pont près de Przemysl sera ouvert en fin de semaine et qu'on pourra passer de l'autre côté. Nous avons de la famille à Varsovie. Ils nous recevront.

- Entre les « Kacapy » et les Boches, il n'y a pas à hésiter, constate l'homme. Les Allemands sont quand même plus civilisés et, avec eux, on saura au moins à quoi s'attendre. Quand ils décident d'expulser des gens, ils préviennent, paraît-il, une semaine à l'avance.

Roman hésite un instant. Dans les bras de la femme, le bébé suce une tétine et ses deux enfants s'accrochent à sa jupe.

- Venez chez moi, dit-il. J'ai un petit appartement, mais on va s'organiser. Ce n'est pas loin d'ici.

C'est agréable d'agir, d'aider et d'avoir l'impression de sauver des êtres humains. En tournant la clef dans sa porte, Roman pense que c'est une sorte de victoire qu'il est en train de remporter sur l'arbitraire, la cruauté et la contrainte. Le couple se confond en remerciements. Les enfants courent partout, tandis que le bébé, couché sur le lit, se met à pleurer. En quelques instants, le salon se transforme en une sorte de campement de bohémiens et Roman cesse d'être chez lui. Les meubles familiers, les livres, les tableaux... Tant pis ! Qu'ils emportent ce qu'ils voudront. Roman les laisse là et sort. Au café du coin, toutes les tables sont occupées, mais le garçon lui indique un tabouret au comptoir, lui apporte une bière et le gratifie d'un sourire amical. Il fait chaud, les petits rideaux cachent la grisaille du ciel et le bruit des voix crée l'illusion d'une sorte de camaraderie, mais cela ne dure pas. Les miliciens arrivent avec des boîtes en carton et se mettent à circuler entre les tables. Autour de Roman, c'est le silence, des regards affolés ou

encore, ce qui est pire, des sourires timides, obséquieux, qui mendient l'attention des agents du pouvoir.

- À vous de voter, lui dit un des miliciens. Le plébiscite, c'est sacré. Voici votre bulletin. Signez ici.

- Je n'ai pas de stylo, objecte Roman. J'irai demain au bureau de votation.

- Non, maintenant et tout de suite ! ordonne l'homme, tenez camarade.

Roman prend le stylo qu'il lui tend. Je suis en train de voter, pense-t-il, pour que ma ville, mes champs, ma terre natale, deviennent la très soumise et très reconnaissante République de l'Ukraine de l'Ouest, partie intégrante de l'U.R.S.S. Quelle dérision ! Il avait raison le bonhomme qui s'installe en ce moment chez moi. Les Boches valent mieux que cette gabegie soviétique. Eux au moins savent tuer proprement ! Le garçon passe à côté de lui avec son plateau chargé de bocks de bière, les fait basculer, le liquide doré se répand, les bocks roulent par terre et, profitant de la surprise du milicien, Roman recule jusqu'à la porte et se sauve. Derrière lui, il y a des cris et des protestations, mais personne ne le poursuit. Où aller, que faire ?

Il passe l'après-midi au Grand Théâtre. Ils sont plusieurs à y trouver refuge. Des acteurs, des chanteurs, des écrivains, le directeur et quelques machinistes. L'habilleuse prépare du thé et des sandwichs. La fumée des cigarettes flotte au-dessus des têtes. Les Soviétiques exigent qu'on rouvre le théâtre, qu'on recommence à jouer et qu'on monte un opéra. Deux chanteuses sont prêtes à se produire si on leur promet, en échange, une voiture qui ira les conduire à Przemysl d'où elles pourront passer en zone occupée par les Allemands. Les jeunes femmes entourent le directeur qui ne cesse de faire craquer les jointures de ses doigts et refuse de se prononcer.

- Je vais ranger les papiers dans mon bureau, dit-il finalement. Toi, Roman, viens avec moi. J'ai ton texte. Autant te le rendre tout de suite. J'ai trouvé un passeur, lui murmure-t-il, dès qu'ils se retrouvent seuls. Un gars formidable ! Il fabrique de faux passeports, sait comment traverser la frontière hongroise et veut m'emmener. En France, on nous attend. Notre armée est en train de se reconstituer à Angers. Les communiqués de la B.B.C. de Londres sont très explicites. J'ai reçu aussi un message. Un petit bout de papier que quelqu'un a glissé sous ma porte. Nous partons ensemble, n'est-ce pas ?

- Oui, répond Roman, mais je te dirai demain si je serai seul ou accompagné. Combien demande-t-il, ton artiste ?

- On le paye en dollars ou en pièces d'or ; pour le montant, on peut discuter.

- C'est parfait, je te retrouve ici demain matin à huit heures. D'ici là, essaye de faire préciser le prix.

Ils se serrent la main, échangent un sourire complice de vieux amis heureux de pouvoir compter l'un sur l'autre et Roman s'en va. Quand il arrive chez Maryla, Zbigniew est en train de pérorer au milieu du salon. Le docteur Zebrzycki, sa femme et Bronek, l'écoutent et Lala, assise par terre, à côté du divan sur lequel sa mère est allongée, tricote avec application.

- Je ne partirai pas sans Witold, dit Maryla qui semble aller mieux. Je vais l'attendre ici pour qu'il ne soit pas obligé de me chercher. Il reviendra, j'en suis certaine maintenant. Le père Wiktor a reçu des nouvelles. Les Soviétiques les détiennent dans un camp destiné aux officiers. On finira bien par savoir où il se trouve et comment lui faire parvenir des colis.

- Ici, les choses vont s'arranger, intervient Zbigniew. J'ai rencontré à l'université deux savants soviétiques. Des gens cultivés, intéressants, et parlant bien le polonais. Nous avons discuté de la littérature française et j'ai été agréablement surpris par l'étendue de leurs connaissances. Ils ont lu mes livres et ils m'ont demandé des dédicaces.

- Ah ! s'ils vous ont demandé des dédicaces, c'est que ce sont de fins lettrés, ironise le docteur Zebrzycki.

- Libre à vous de vous en moquer, rétorque Zbigniew. Ce qu'ils m'ont promis, c'est d'intervenir auprès du N.K.V.D. en faveur des intellectuels. Quand ils ont su que j'ai été expulsé de mon appartement, ils ont été indignés. C'est quand même bon signe, non ?

- Ta naïveté ne te fait pas honneur, se fâche Roman. Tu me fais penser à ces juifs autrichiens qui, jusqu'au dernier moment, espéraient que Hitler ne chasserait pas de Vienne des gens aussi cultivés et aussi riches qu'eux.

- Tes comparaisons sont monstrueuses, dit Zbigniew. Les Soviétiques ne sont pas antisémites. Un des professeurs m'a raconté que, dans l'armée comme dans le N.K.V.D., à l'université comme dans l'industrie, les Juifs détiennent des postes

importants. Plus encore, selon lui, l'entente entre Staline et Hitler n'est qu'un moyen de gagner du temps et de se préparer pour l'affrontement final. Je lui ai parlé de ma femme, de mon fils et de mon intention d'aller les rejoindre à Varsovie. Eh bien ! imaginez-vous que cet homme, fort sympathique au demeurant, m'a annoncé aussitôt que je ne devais pas risquer ma vie inutilement puisque, dès le printemps, ils vont refouler les Boches et libérer la Pologne. À l'entendre, ce n'est qu'une question de mois. Oh ! Maryla, je lui ai parlé aussi, tu t'en doutes bien, de l'arrestation des officiers et de Witold. À la guerre comme à la guerre, m'a-t-il rétorqué, en m'assurant qu'ils vont tous revenir bientôt, après les vérifications et les enregistrements d'usage. Maryla s'anime et un peu de rouge monte sur ses joues pâles.

- Il a dit cela ? C'est donc vrai ?

- Mais oui, ma chère, et c'est certainement un scientifique de premier ordre.

Autant la rassurer, pense Zbigniew, inutile de lui répéter ce que ce Russe m'a dit textuellement : « Ne vous mêlez pas de cela, professeur. » Demain, j'irai voir le rabbin. On ne peut pas leur faire confiance. Il est évident, cependant, qu'ici on a une chance de négocier, tandis que là-bas, sous les Boches, les Juifs doivent porter l'Étoile de David.

- Nous avons une nouvelle à vous annoncer, dit le docteur Zebrzycki. Nous avons décidé, ma femme et moi, de partir à Varsovie. Ma mère est une vieille dame et elle vit seule. Comme médecin, je trouverai toujours un moyen de m'organiser et de l'aider.

- Prendrez-vous de l'argent et une lettre pour ma femme ? demande Zbigniew.

- C'est entendu, mais si nous sommes arrêtés à la frontière, je ne réponds de rien.

Bronek s'en va, pense Lala, tout en cessant de tricoter et son coeur se met à battre très vite dans sa poitrine.

* * *

La neige sur les trottoirs craque sous les pieds. Le ciel est bleu, le soleil brille et le froid rend l'air léger.

- Couverture de laine, couverture de laine, crie Lala en se frayant un passage parmi les gens qui, comme elle, essaient de vendre au marché ce qu'ils possèdent. Les clients sont rares en cette heure matinale. Ils se promènent de l'un à l'autre, marchandent, discutent et parfois achètent. Des regards d'envie convergent alors vers ceux qui comptent l'argent et peuvent aller se réchauffer dans le petit café en face. Avec le fichu sur la tête et une grosse veste dont le col est généralement remonté, ils ressemblent tous à des paysans venus d'une campagne lointaine. Les manteaux et les chapeaux attirent l'attention et on se fait arrêter dans les rues sous l'accusation d'appartenir à la bourgeoisie ; alors chacun se déguise de son mieux.

- Vite Lala, les miliciens arrivent, murmure Bronek en la poussant devant lui. Viens avec moi.

Lala se retourne, ne remarque rien, mais obéissante, le suit. Au moment où ils parviennent devant la porte vitrée du café sur laquelle le froid dessine des arabesques, un mouvement se fait dans la foule. En un clin d'oeil, les vendeurs se dispersent, le bruit des bottes résonne dans les rues adjacentes, la place du marché se vide, quelques sifflements encore, puis les cris des miliciens. Lala et Bronek entrent dans le café, font signe au patron qui se tient devant le comptoir et se glissent dans le couloir étroit qui mène vers la cour arrière.

- Attends un peu, propose Bronek. Ils ne viendront peut-être pas. Il fait plus chaud ici que dehors. As-tu vendu quelque chose ?

- Oui, les nappes. Il me reste juste la couverture. Lala s'appuie contre le mur et respire profondément. - On est bien ici, constate-t-elle. J'ai les pieds gelés.

- Enlève tes chaussures, ordonne Bronek en se mettant à genoux.

Il dépose à côté de lui le paquet de livres retenus par une grosse ficelle et lentement, délicatement, se met à masser ses orteils.

Cela fait plus de deux mois qu'ils travaillent ensemble. En décembre, juste à la veille des fêtes de Noël, les Soviétiques ont annoncé que les zlotys étaient retirés de la circulation. Aussitôt, on avait cessé de les accepter. Pour acheter du pain, il faut des roubles ! Maryla vend donc ce qu'elle peut et Lala se charge de l'écouler au marché, dans les rues et dans les portes cochères des maisons à appartements.

- J'ai trouvé un peu de bois, annonce Bronek tout en continuant à réchauffer dans ses mains les pieds de Lala. Ta mère sera contente. Chez nous, on brûle la

table de la salle à manger et, comme elle est grande, papa prétend qu'on tiendra jusqu'à la fin de la semaine. Je suis heureux qu'on reste à Lwow. Tu sais, c'est grâce à monsieur le curé Janaga. Il a convaincu papa de ne pas partir à Varsovie avant le printemps. Il paraît qu'en avril ils vont donner des permis officiels à ceux qui voudront s'en aller. Et d'ici avril... Bronek fait un vague geste de la main, sourit à Lala et se redresse. - Ça va mieux ?

- Oh oui, merci !

Le corridor est étroit. Bronek bute sur le paquet de livres et brusquement le voilà serré contre Lala. Leurs corps se touchent et surpris, ils n'osent bouger ni l'un, ni l'autre. Leurs souffles s'entremêlent, leurs bouches se rejoignent, Lala ferme les yeux, Bronek entoure ses épaules de ses bras et elle cesse de se raidir. C'est un long baiser, doux et délicat, qui permet à Lala de pénétrer dans un monde inconnu, délicieux, où il fait chaud et où aucun danger ne peut plus la menacer.

- Nous voilà fiancés, dit Bronek en adoptant un ton solennel et en reculant un peu. Ce soir, je parlerai à ta mère.

- Elle dira que nous sommes trop jeunes, bafouille Lala. Pour maman, je ne suis qu'une petite fille. Elle ne me comprend pas.

- Nous nous sommes embrassés et tu es à moi à présent. Tu m'entends Lala ? Qu'ils le veuillent ou non, nos parents, c'est fait ! Ne crains rien. Je saurai les convaincre. Je t'aime tant !

Doucement, il fait glisser son fichu, sombre et triste, caresse ses cheveux, puis recommence à l'embrasser, tandis que Lala, rouge de honte, ne peut s'empêcher de se serrer contre lui.

- Ils sont partis, leur crie le patron, vous pouvez sortir les jeunes. Bronek lâche Lala qui se passe la main sur la figure, se redresse, arrange son fichu, puis lui demande d'une voix légèrement tremblante :

- Ça ne se voit pas ?

- Qu'est-ce qui ne se voit pas ? s'étonne Bronek.

- Ce que nous venons de faire ?

- Espèce de gourde, rit Bronek, je ne t'ai pas barbouillée de suie. Allons, il faut que je me débarrasse de mes livres et toi de ta couverture. Je vais t'aider à marchander.

Il crâne, mais il est aussi gêné que Lala et s'arrange à la sauvette.

- Prenez donc du thé, vous deux, propose le patron, Ça vous fera du bien. Ce n'est vraiment pas un temps à mettre un chien dehors, alors à plus forte raison des enfants comme vous.

Le café est plein, toutes les tables sont occupées, une foule de gens se tient le long du comptoir, mais le patron semble avoir pour Lala et Bronek des attentions spéciales. Il leur verse du thé, fouille dans un tiroir et trouve deux morceaux de sucre qu'il leur tend. Les clients protestent.

- Il ne me reste que de la bière et de la vodka, crie le patron, et c'est tout ! Al-lons, ne poussez pas comme ça ! C'est inutile. Je suis seul et il vous faut attendre votre tour. Non, je n'ai pas de sucre, pas de thé, pas de café, pas de pain. Rien... Attention !

Un officier soviétique entre, accompagné d'une femme. C'est une Russe. On les reconnaît facilement en ville. Toutes ont de longs manteaux, avec des cols en fourrure qui montent haut en arrière de la tête et des bérets blancs, aux bords durs qui ne font pas de plis, comme ceux, bleu foncé, que portaient autrefois les écoliers. Généralement, elles se promènent les yeux baissés sans parler à personne, mais on les déteste parce qu'elles vident les magasins qui ont encore quelque chose à vendre. Sous leurs manteaux rouges, noirs ou verts, trop serrés sur leurs formes opulentes, et uniformément laids, elles portent des robes achetées à Lwow, ou encore, ce qui est plutôt drôle, des chemises de nuit qu'elles considèrent comme des toilettes d'apparat. Selon Bronek, ce sont des folles, selon Wisia, ce sont des « sales sauvages » et, selon le docteur Zebrzycki, ce sont des Asiatiques.

Les gens s'écartent, l'officier soviétique et sa femme s'installent devant le comptoir et réclament en russe trois bocks de bière chacun, comme s'ils tenaient à se prémunir à l'avance contre une pénurie éventuelle. L'homme vide en silence les trois bocks, l'un après l'autre ; la femme l'imité, s'essuie la bouche du revers de la main, le prend par le bras et ils s'en vont. Aussitôt, les langues se délient et les commentaires fusent comme s'il s'agissait d'une réunion d'amis et non pas de clients d'un café, étroitement unis par la haine du couple qui vient de partir.

- Des sauvages, de vrais sauvages...

- Pas de manières...

- On a réquisitionné deux chambres chez nous. Ils se lavent les mains dans la cuvette du cabinet et s'étonnent que l'eau coule si vite quand on tire la chaîne. Le colonel a bu ma bouteille d'eau de Cologne. Il croyait que c'était de la vodka.

- Et salauds avec ça... À l'école des Ursulines, ils ont installé une commission juive qui doit décider des programmes.

- Mon fils est obligé d'aller deux fois par semaine à leurs réunions. Ils veulent en faire un Komsomol, un membre de plus, en somme, de la nouvelle organisation des jeunes qui a remplacé toutes les autres ! Plus de scoutisme, plus de jeunesses chrétiennes, tout doit se faire comme chez eux.

- C'est juste le début. Ce qui nous attend sera pire encore. Mon frère est parti. J'aurais dû le suivre. Je viens de recevoir une carte. À l'heure qu'il est, il est en Hongrie et il a des chances de parvenir en France rejoindre notre armée là-bas. Je regrette de ne pas avoir fait la même chose, mais ma femme ne voulait pas. Avec de jeunes enfants, ce n'est pas facile de se décider à franchir la frontière verte. C'est un très gros risque !

- Attention, dit le patron.

Quatre miliciens entrent. Eux aussi viennent se réchauffer, mais ils se font servir gratuitement partout en pourchassant tous et chacun à leur manière.

- Vous n'avez pas vu les spéculateurs ? demande le plus âgé avec un sourire en coin. Donnez-nous donc de la bière et que ça saute.

- Allons-nous en, décide Bronek en tirant Lala par le bras.

Ils se glissent jusqu'à la porte et, une fois dans la rue, se mettent à courir en direction de la gare. Près du petit square, des vendeurs proposent leur marchandise. En quelques minutes, Lala réussit à trouver un acheteur pour sa couverture de laine, tandis que Bronek rencontre un camarade de collège qui accepte de se charger de son paquet de livres. Ce sont de petits services qu'on se rend parfois entre amis. À la gare, ils tombent sur Wisia qui traîne péniblement un gros panier.

- Vous allez m'aider, dit-elle. C'est bien trop lourd !

L'ami de Wisia, un cheminot vient de lui faire cadeau d'un sac rempli de charbon. Une vraie fortune ! Caché dans le panier en osier, il est d'autant plus difficile à manier. Ils doivent éviter, en outre, les principales artères pour ne pas tomber sur la milice ou sur une patrouille soviétique, et le chemin leur paraît très long.

- Madame sera contente, répète Wisia en soufflant, tandis que Bronek fait de son mieux pour tenir le panier à la même hauteur qu'elle. Lala marche tantôt devant eux et tantôt derrière en assurant ainsi le rôle de vigile. Quand ils arrivent à destination, Bronek est trempé de sueur malgré le froid et Wisia a du mal à respirer. Il reste juste à monter au deuxième étage sans faire de bruit pour ne pas être remarqué des autres locataires. Le butin est trop précieux. Le partage ne servirait à rien puisque tout le monde a froid dans l'immeuble où il n'y a plus de chauffage central. En haut, sur leur palier, la porte est largement ouverte et Lala, inquiète, entre la première. Sa mère, debout, est en train de soigner Marusia couchée sur le divan du salon.

- Elle arrive de la campagne, dit Maryla. Elle a pu se sauver, mais elle a été obligée de marcher longtemps, la pauvre. Apportez-moi des couvertures ! Je ne parviens pas à la réchauffer.

Marusia pleure et claque des dents., Wisia se précipite à la cuisine pour faire bouillir de l'eau et Bronek, avec Lala, pousse le gros panier qui fait gémir les lattes du parquet nu. Marusia se redresse, se calme un peu et se met à parler en sanglotant.

- Les Russes sont venus, des soldats et des officiers. Ils ont mis le feu. Tout a brûlé ! La maison de la vieille dame, les livres, son portrait... Tout ! Les gens dans le village... Les officiers soviétiques entraient dans les maisons et leur ordonnaient de partir. Ils les chassaient dehors comme ils étaient, pieds nus dans la neige, en pleine nuit. Ma mère et mon père ont pu s'habiller parce que les soldats étaient occupés à piller la grange du voisin. Les officiers du N.K.V.D. allaient dans des camions d'un village à l'autre... Personne n'était sur ses gardes... On ne s'y attendait pas ! Sainte Vierge, qu'est-ce qu'ils vont devenir maintenant ? Sainte Vierge...

Marusi continue de murmurer des paroles décousues, des prières, puis les noms de voisins jusqu'à ce que Maryla parvienne à lui faire boire du thé et à lui faire avaler un peu de gruau. Le soir tombe dehors et on allume la lampe à pétrole. Le docteur Zebrzycki arrive de l'hôpital, puis Zbigniew rentre à son tour. Le doc-

teur ausculte Marusia et lui donne une pommade pour ses engelures, tandis que Zbigniew se met à l'interroger tranquillement, calmement. Petit à petit, l'image se précise, se transforme en évidence, devient claire et cohérente.

Dès le début de janvier, des officiers du N.K.V.D., avec leurs casquettes rondes, sont venus dans la région. Ils ont ordonné aux paysans de couper du bois du matin au soir jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la forêt. Certains officiers habitaient les presbytères, dont les curés avaient été arrêtés et expédiés Dieu sait où ; d'autres avaient réquisitionné des maisons, dont celle de Zamskowice. Marusia s'était sauvée chez ses parents et attendait. Il y a une semaine, les Soviétiques ont fait venir des miliciens. ils ont arrosé les planchers avec de l'essence et ils ont brûlé Zamskowice. L'incendie a duré plus de trois jours et les gens des environs voyaient les lueurs de loin sans pouvoir intervenir. D'ailleurs personne n'avait plus la tête à cela puisque les mauvaises nouvelles circulaient dans les villages. On parlait des déportations massives en Sibérie, mais on ne croyait pas encore qu'une pareille chose puisse se produire. Marusia, pour sa part, ayant ramassé ce qu'elle pouvait dans les décombres de Zamskowice se proposait de partir pour Lwow, mais il n'y avait pas moyen de se rendre jusqu'à la gare puisque les « Kacapy » avaient pris les chevaux et toutes les autres bêtes à l'exception des poules. Finalement, le laitier proposa de la conduire et il vint la chercher chez ses parents. Cela se passait à la tombée de la nuit. Le village était entouré de camions. remplis d'officiers du N.K.V.D. Le laitier et Marusia se cachèrent dans le sous-bois d'où ils virent, de leurs propres yeux, les gens chassés de leurs maisons qui marchaient pieds nus dans la neige, en tenant leurs enfants dans leurs bras...

- Des déportations massives, mais c'est impensable, répète Zbigniew, les Soviétiques sont venus en amis... On doit protester à Genève ! La Croix-Rouge ! Une pareille barbarie est inconcevable à notre époque !

- L'Occident est loin, soupire le docteur Zebrzycki et jusqu'à ce qu'ils apprennent à Paris ou à Londres ce qui se passe ici, beaucoup d'eau coulera dans la Vistule. Vous avez trop d'illusions, mon cher professeur. Soyez donc un peu réaliste. Après les cultivateurs, ça sera notre tour, j'en suis certain.

- Vous, vous ne cessez pas de vous imaginer que les Boches sont plus civilisés que les Soviétiques, se fâche Zbigniew. Forcément, vous n'êtes pas d'ascendance

juive comme moi et vous croyez que les Polonais seront épargnés, mais vous vous trompez.

- Voyons... proteste le médecin.

- Bon, bon, je m'excuse. Nous sommes tous nerveux, inquiets, et cette brave fille exagère certainement. Je m'en vais de ce pas rencontrer mon ami, le commandant soviétique et exiger des explications. Ensuite...

- Penses-tu que je pourrais parler à ta mère ce soir ? murmure Bronek à l'oreille de Lala.

- Oh non ! rétorque Lala. Demain ! Va-t-en maintenant. Demain matin, si tu arrives très tôt, maman sera plus calme. Demain...

* * *

« Maryla, ma chérie. Je suis en Roumanie. À cette distance, j'ai le droit de t'avouer la vérité. Je t'aime Maryla ! Par amitié pour Witold je me suis tu, mais il faut que je te l'écrive maintenant. Nous partons bientôt d'ici pour la France. J'emporte avec moi ta petite photo, que j'ai réussi à chiper dans ta chambre. Elle ne me quittera pas quoi qu'il advienne. Embrasse Lala. Je prends tes mains dans les miennes, je regarde tes yeux, ton visage, tes cheveux... À très bientôt, Maryla, et n'oublie pas, je ne pouvais pas rester, il fallait que je parte pour que je puisse être digne de toi. »

Maryla tourne et retourne la carte dans ses mains. Une femme honnête peut-elle garder en souvenir une pareille déclaration d'amour ? Roman... Maryla se refuse le droit d'évoquer son visage, ses grands yeux bruns, la boucle de cheveux qui lui tombe constamment sur le front, son sourire mi-tendre mi-ironique... On sonne à la porte et, comme prise en faute, Maryla glisse la carte dans sa poche. Wisia, Marusia et Lala sont parties faire la queue devant les magasins d'alimentation. Grâce à cette couverture de laine si bien vendue par Lala, elles ont l'argent nécessaire. Zbigniew est allé rencontrer son officier du N.K.V.D. pour lui expliquer une fois de plus qu'il n'est pas civilisé de déporter massivement les paysans polonais et ukrainiens en Sibérie... Maryla soupire et va ouvrir. Bronek porte son costume du dimanche. Solennel, il lui tend un dessin, joliment encadré et un petit bouquet de fleurs. Malgré son inquiétude, Maryla ne peut s'empêcher de constater

qu'il est fort beau garçon. Pour la première fois elle le voit ainsi. Après tout, elle l'a connu enfant et sa présence lui est aussi habituelle que celle de sa propre fille.

- Entre donc, dit Maryla en se ressaisissant. Qu'est-ce qui se passe ? Où as-tu trouvé des fleurs en cette saison ? Oh qu'il est beau ce croquis de Lala ! Tu sais, il est ressemblant. Bravo ! Tu as un talent de portraitiste !

Bronek toussote, puis, sans reprendre son souffle, se met à réciter des phrases apprises par coeur, comme s'il craignait qu'elle ne l'empêche de terminer.

- J'aime Lala. Je vous demande sa main. Nous sommes jeunes, mais nous sommes prêts à attendre. Nous voulons nous fiancer. Plus tard, quand la guerre sera finie, je deviendrai artiste-peintre et je gagnerai beaucoup d'argent.

Maryla sent le rire monter dans sa gorge, se domine, baisse la tête, refoule les protestations qui lui viennent à l'esprit, évite de l'interrompre pour lui dire qu'il est ridicule et que Lala n'a que treize ans et soudain son regard s'accroche aux murs d'où on a enlevé tous les tableaux, au parquet nu, au tapis roulé qu'elle se propose de vendre, à la vitrine vide... Dès son arrivée, Zbigniew l'a aidée à cacher les bibelots afin que l'appartement paraisse moins bourgeois, comme il disait, et moins suspect lors des visites de la milice et du N.K.V.D. Il n'y a pas de chauffage et malgré ses deux chandails et son manteau d'hiver, elle en est consciente comme si le froid avait pénétré au plus profond de son être. Et c'est dans ce désert que Bronek ose parler d'avenir...

- Ne riez pas, ne protestez pas, supplie Bronek en lui tendant les fleurs. C'est sérieux nous deux.

L'amour, pense Maryla, c'est tout ce qui reste avant le drame final. La carte de Roman dans sa poche, ses propres prières insensées pour que Dieu préserve Wiltold qui est probablement déjà mort quelque part dans une prison soviétique, et maintenant cet adolescent qui parle d'avenir. Devant Bronek, affolé, Maryla éclate en sanglots et c'est lui qui prend ses mains dans les siennes et les embrasse comme le ferait un homme. Elle se ressaisit alors et s'approche de la fenêtre.

- Tes parents sont-ils au courant de ta démarche ?

- Oui, j'en ai parlé à papa. Il est d'accord.

- Lala aura quatorze ans en avril. Mon mari n'est pas là. Comment veux-tu que moi, ici, dans ce vide...

- Nous nous aimons, répète Bronek.

- Les êtres humains évoluent, les situations changent, pensez-y tous les deux. Je t'aime comme mon fils Bronek, mais il s'agit de Lala, une petite fille qui...

Maryla ne termine pas sa phrase. Elle est assez grande Lala pour vendre divers objets au marché noir, pour faire la queue devant les boulangeries et les charcuteries, pour préparer des sandwichs et courir avec d'autres enfants à la gare les proposer aux voyageurs afin de gagner ainsi quelques sous. Lala assume des responsabilités que, moi, je suis incapable de prendre, pense Maryla. Sans elle, je ne sais pas comment on survivrait, alors de quel droit est-ce que je me permets de contrarier les projets de ces deux enfants ?

- Qu'attendez-vous de moi, demande-t-elle doucement, que j'organise des fiançailles officielles, que j'invite monsieur le curé Janaga et que je lève un verre à votre santé ?

- Avec votre permission, dit Bronek, nous irons voir monsieur le curé, Lala et moi. On ne veut pas de réception. Et maintenant, je vais essayer d'allumer le feu. Il fait diablement froid ici.

Déjà il s'affaire, enlève son veston du dimanche, va à la cuisine et Maryla est bien obligée de le suivre. Quand Marusia arrive avec Wisia, le thé est prêt. Elles ont obtenu du saucisson fait avec de la viande de cheval, deux grosses miches de pain noir encore chaud, une livre de sucre et plusieurs boîtes d'allumettes. Lala rentrera plus tard, quand elle vendra à la gare au prix fort les sandwichs qu'elles ont réussi à préparer à la hâte dans la salle d'attente. Maryla s'efforce de se montrer joyeuse, coupe le pain, félicite, arrange les fleurs de Bronek et puis, incapable de continuer à se dominer, elle s'en va en prétextant une course. L'église Marie-Madeleine est vide, mais elle trouve le père Wiktor au presbytère, entouré de gens et dès qu'il la remarque, il lui fait signe de passer dans la sacristie. Là, autour de la longue table, il n'y a qu'un petit groupe d'hommes et de femmes que Maryla connaît bien.

- Les derniers réfugiés sont casés, leur annonce le père Wiktor en souriant. Voilà une bonne chose de faite. Ce soir ou demain, d'autres vont arriver et je compte sur vous pour préparer des nouvelles listes d'adresses des gens prêts à les recevoir, mais pour le moment ça va. Nos concitoyens de Lwow sont d'une générosité qui fait plaisir à voir. Bon, passons à nos affaires. Le nom de notre organi-

sation est changé. *Zwiazek Walki Zbrojnej* devient *Armia Krajowa* (L'Armée du Pays), son sigle est « A.K. » et le mot d'ordre pour l'ensemble de notre territoire occupé par les Allemands et par les Soviétiques « La Pologne lutte ». Nous venons de recevoir de l'imprimerie des journaux clandestins à distribuer. Vous les donnerez à vos amis, ou vous les glisserez sous les portes, mais attention, soyez prudents. Les arrestations et les perquisitions se multiplient. Les miliciens rapportent bien des choses aux officiers du N.K.V.D. C'est très triste, mais il ne faut pas juger. Certains veulent sauver leur famille, les communistes polonais ont oublié la liquidation, en 1936, de leurs leaders et s'imaginent que les Soviétiques sont nos amis slaves, tandis que les Ukrainiens espèrent obtenir un pays indépendant. Les Chocholy * font du travail de leur côté et en ces temps troublés, les slogans et la propagande trouvent des oreilles réceptives. Donc, je vous le répète, soyez très prudents autant dans vos actes que dans vos jugements. Je vais vous présenter maintenant un de nos nouveaux membres. Écoutez-le attentivement et faites-lui confiance. Il sait mieux que personne ce qui se passe.

Le père Wiktor ouvre la porte et Maryla, surprise, voit entrer Siemion Batyka. Il lui fait signe de la tête, puis se met au bout de la table et commence à parler. Siemion revient de la campagne et il raconte, infiniment mieux que Marusia, les camions noirs, les enfants accrochés à leurs parents, pieds nus dans la neige, les cris des officiers du N. K.V.D., les animaux tués à bout portant, les lueurs des incendies et les trains bondés de la marchandise humaine qui, en ce moment-même, sont en route pour la Sibérie.

- On évalue à 800 000 le nombre de déportés et ce n'est pas fini, dit-il d'une voix calme et comme métallique. L'Armée Ukrainienne de l'Insurrection, l'U.P.A., section de Lwow, se joint à l'A.K., conclut-il. Vous pouvez compter sur nous. Oubliez les conflits passés. Notre cause est désormais commune.

- Je réponds de Siemion comme de moi-même, ajoute le père Wiktor. Maryla, donnez donc à chacun des copies de ce petit journal qui est là dans le coin. En sortant d'ici, arrangez-vous pour ne pas être ensemble. La prochaine réunion aura lieu chez vous, Maryla, les miliciens rôdent dans les environs et surveillent un peu trop le presbytère.

* Surnom qu'on donnait aux Ukrainiens considérés comme complètement russifiés.

Wiktor Janaga leur fait signe de la main et sort. À l'église, derrière l'autel, un moine l'attend et il a hâte de le retrouver puisque de sa décision dépend, pour une large part, son action future. Les deux religieux, qui ont passé la nuit au presbytère l'automne dernier, lui ont laissé en partant une boîte remplie de pièces d'or. Cet or appartient au Vatican. Doit-il le faire parvenir coûte que coûte à Rome ou l'autorise-t-on à le distribuer ? Lui permet-on en haut lieu de financer la fabrication des faux papiers qui vont permettre aux paysans en fuite de passer du côté allemand ? Et les religieuses, réduites à servir comme servantes à la troupe de ballet russe qui occupe leur couvent, auront-elles la possibilité de se faire remplacer en douce et d'aller travailler à l'hôpital où la situation est catastrophique ? Il y a aussi les séminaristes et sa promesse de leur assurer l'essentiel. Je n'ai plus un sou en caisse, j'ai tout distribué aux réfugiés, pense le père Janaga, c'est cela que je lui dirai en premier lieu. Sainte Vierge, aidez-moi à être persuasif ; cet argent, il me le faut absolument ! La haute silhouette du père Janaga disparaît à l'intérieur de l'église. Maryla termine la distribution des petits journaux imprimés sur un papier très mince et sort avec Siemion.

- Avez-vous un peu de bois pour vous chauffer ? lui demande-t-il.

- Oui, oui, tout va bien, le rassure-t-elle en remontant le fichu sur sa bouche parce que le vent froid l'étouffe. Witold serait heureux de savoir que vous êtes avec nous.

- Il reviendra, Witek, dit Siemion. Je l'ai connu tout jeune et je compte sur son énergie et sa résistance.

Maryla lutte contre le vent et ne sait plus si ce sont les paroles de Siemion ou les morsures des minuscules glaçons sur ses joues qui lui font monter des larmes aux yeux. Elle le quitte à regret, rentre à la maison et trouve Zbigniew en train de pérorer, faute d'un autre auditoire, devant Marusia et Wisia qui se tiennent respectueusement devant lui.

- Ah ! Maryla, enfin te voilà, dit-il. J'ai des nouvelles importantes ! Il l'aide à enlever son manteau et, tandis que Marusia et Wisia disparaissent à la cuisine, il adopte un air de conspirateur. - Je reviens de l'université. Nous avons eu une réunion avec des savants soviétiques. Des gens brillants qui connaissent la littérature française et l'admirent autant que moi. Des scientifiques de premier ordre. Ils nous ont invités, moi et quelques autres collègues, à faire un voyage à Moscou.

Nous allons assister à un colloque qui sera d'une importance capitale pour l'analyse et la synthèse de l'oeuvre de Balzac. Tu comprends, c'est à travers une collaboration universitaire de ce niveau qu'on parviendra à créer des liens d'amitié entre nos deux peuples. La méfiance des Russes à notre égard est compréhensible, mais une fois la glace brisée, ils vont changer. L'officier du N.K.V.D., un certain Gregory, assistait à la réunion et j'ai pu lui glisser un mot au sujet de ce qui vient de se passer dans nos campagnes. Selon lui, les communistes se doivent de punir les Koulaks, exploiters des pauvres, mais j'ai été très persuasif et je crois qu'il a fini par comprendre que nos paysans n'ont rien de commun avec leurs Koulaks de l'époque de la révolution. Tu vois, Maryla, il faut les informer, il faut négocier et, petit à petit, les choses vont changer. Remarque, je suis particulièrement bien placé pour remplir une pareille mission. Ils connaissent mes livres, mes articles et mes traductions de Balzac. En plus, le fait que je ne cache pas mes origines juives tout en n'étant pas pratiquant les rassure. Ils détestent les catholiques et surtout les curés. Forcément, Marx a dénoncé « la religion, cet opium du peuple » et ils sont tous très marqués par l'éducation qu'ils ont reçue et par la propagande stalinienne.

- Tu pars quand ? demande Maryla.

- Au début du mois d'avril. D'ici là, j'ai l'intention de talonner ce Gregory pour avoir des nouvelles de Witold. Pour le moment, il a promis de se renseigner et de communiquer avec moi dès qu'il aura une réponse des autres services dont relèvent les prisonniers de guerre. En France, l'administration est centralisée ; chez eux, ce n'est pas le cas.

Maryla se passe la main sur la figure.

- Tu sais Zbigniew, dit-elle, si je ne te connaissais pas depuis tant d'années, je dirais que tu es en train de trahir. Es-tu totalement inconscient ou essaies-tu de te berner ?

- Ah ! les femmes, se fâche Zbigniew. Pour vous, il n'y a que deux couleurs - le blanc et le noir. Les nuances et les demi-teintes n'existent pas. Demande donc à Wisia de m'apporter le thé dans ma chambre. J'ai promis de présenter la semaine prochaine une conférence publique et il faut que je l'écrive. Le capitaine Gregory exige que je lui soumette mon texte le plus rapidement possible. Pour te tranquilliser, je t'annonce que des écrivains ukrainiens, et pas des moindres, vont y assister ainsi que le comte Wielski dont l'hôtel particulier n'a pas été réquisitionné grâ-

ce à mes représentations auprès des autorités du N.K.V.D. J'espère que tu viendras et qu'on ira ensemble à la réception qu'il se propose d'organiser en mon honneur ?

- Non, rétorque sèchement Maryla. Je n'irai pas.

- Le comte sera très déçu. Il a connu les parents de Witold et il tient beaucoup à ta présence. Tu ne devineras jamais comment j'ai plaidé la cause du comte ? Tu m'écoutes, Maryla ! J'ai eu la sagesse de rencontrer des officiers du N.K.V.D. à leurs bureaux et de leur expliquer que le comte Wielski a écrit dans sa jeunesse un article sur Lénine.

- C'est un mensonge, se fâche Maryla.

- Oh, toi ! tu me fatigues avec ta morale obtuse et rigide. Bientôt le comte aura quatre-vingts ans et il est de mon devoir d'aider cet illustre vieillard, auquel Lwow doit son théâtre, à mourir dans son lit. Il a distribué sa fortune aux acteurs et aux écrivains ; c'est un véritable mécène, ne l'oublie pas, et il faut lui épargner l'expulsion !

Zbigniew tourne les talons et va s'enfermer dans sa chambre. Debout devant la fenêtre, Maryla scrute l'ombre. La nuit vient de tomber et Lala n'est toujours pas de retour. Inquiète, Maryla souffle sur la vitre gelée, aménage un petit rond lui permettant de voir ce qui se passe dans la rue et reste ainsi dans le noir à regarder, puis c'est Zbigniew qui revient. Il veut lui lire le début de sa conférence ; le courant électrique est coupé une fois de plus, mais il apporte la lampe à pétrole, la force à s'asseoir en face de lui et c'est une avalanche de mots, de dates et de détails. Heureusement, on frappe à la porte et Maryla échappe ainsi à la longue description des voyages de Balzac qui passait par Lwow en chemin pour le château de Wierzchownia où l'illustre romancier courtisait Hanska-Hofmanowa. Hélas, ce n'est pas Lala ! L'inconnu qui entre est un homme âgé, dont le visage disparaît sous un chapeau gris, profondément enfoncé sur sa tête.

- Monsieur Schwartz, c'est ici ? demande-t-il. J'ai une lettre pour lui. Excusez-moi, mais je suis très pressé.

Maryla prend l'enveloppe tandis que les pas de l'homme résonnent déjà dans la cage d'escalier.

- C'est une lettre de ma femme, murmure Zbigniew ému. Elle écrit que je dois rester ici et essayer de la faire venir avec notre fils. À Varsovie, les boutiques jui-

ves sont fermées... Les universités sont fermées... Les professeurs juifs sont en prison. Et il y a eu des « chasses à l'homme » dans les rues. Les S.S. tuent à bout portant ceux qui se sauvent. Elle n'ose pas sortir, la pauvre... Elle se cache chez des amis polonais sous un faux nom... Oh ! Maryla, c'est horrible. C'est le génocide !

- Avale ça, lui ordonne-t-elle en lui versant un verre d'alcool de cerise de sa fabrication. Ça te fera du bien.

Docilement, Zbigniew vide le verre et se remet à relire sa lettre. Ses lèvres tremblent.

À la cuisine, Wisia tire les cartes à Marusia et elles sont à ce point absorbées qu'elles sursautent quand Maryla entre. Elle voudrait bien leur demander si elles savent où est Lala, se retient, décide de téléphoner au docteur Zebrzycki, n'obtient pas de réponse et, pour tromper son inquiétude, s'habille et sort porter les journaux clandestins chez des gens qui habitent dans les environs. Un détachement de soldats soviétiques passe en chantant « Que vive notre camarade Staline ... ». La courte strophe se termine par un bruit semblable à un hoquet et ensuite les soldats recommencent. Les voix sont belles, profondes, mais c'est le bruit des bottes aux semelles criblées de gros clous ronds qui prédomine. Au coin de la rue, le grand portrait de Lénine couvre toute la façade de la maison et, comme il est brillamment éclairé, il est visible de loin. Maryla serre, sous son fichu, les copies du journal. Ce sont ses armes à elle contre ces soldats, cette image détestée et cette réalité quotidienne qui la rendent de plus en plus vulnérable...

* * *

Les applaudissements, le bruit des chaises, la conférence est terminée. Les officiers du N.K.V.D. en uniforme et les professeurs soviétiques en costume noir entourent Zbigniew qui, heureux, souriant, détendu, écoute les éloges avec un évident plaisir. Maryla pense à Lala qui, en vain, a fait la queue devant Zamarstynow, l'ancienne prison militaire, pour passer un colis. Depuis des semaines, Lala ne parlait que de ce jour où, en raison des fêtes de Pâques, on avait promis d'accepter des paquets pour les prisonniers. Avec Bronek, ils s'étaient mis en tête que Witold était enfermé là, dans une sombre cellule d'où il n'avait aucun moyen de communiquer. Il est vrai que c'est la pire des deux prisons de Lwow puisqu'à

Sainte Brigide deux religieuses, qui se cachent sous de faux noms et des vêtements laïcs, parviennent encore à passer des messages. Maryla n'a pas été surprise d'apprendre qu'on a refusé le colis sous prétexte que les officiers, en tant que prisonniers de guerre, sont détenus ailleurs, mais Lala a beaucoup pleuré. Mentalement, elle se met à prier la Sainte Vierge de protéger sa fille et, quand Zbigniew s'approche, elle sursaute.

- Ah ! Honoré de Balzac, quel génie, s'extasie quelqu'un. Nous ici, nous avons toujours été fascinés par sa culture et la France nous est très proche.

Compassés et graves, les professeurs soviétiques renchérissent tandis que les officiers du N.K.V.D. écoutent en hochant la tête et en riant entre eux.

- Je suis à bout, constate Maryla.

- Je t'accompagne, décide Zbigniew. Il prend congé, serre les mains et sort avec elle dans la rue où, en cette fin de mars, la neige commence à fondre et le vent humide apporte la promesse du printemps.

- Je viens d'apprendre, dit Zbigniew, qu'à partir de la semaine prochaine, on va nous donner des passeports. Ils vont nous enregistrer, quartier par quartier, vérifier nos papiers et nous interroger sur notre profession. Ceux qui sauront leur plaisir recevront un passeport valable pour cinq ans ; les autres pour des périodes plus courtes ou pas du tout. Les artistes, les médecins et les Juifs seront privilégiés. Les jeunes auront intérêt à insister sur leur ferme volonté de faire partie des Kom-somols.

Maryla ne réagit pas, mais quand, une fois de retour chez eux, il répète la même chose à Bronek qui les attend avec Lala, elle se rend compte brusquement de quoi il s'agit.

- Jamais je n'accepterai un passeport soviétique, déclare Bronek qui devient tout rouge. Jamais !

- Je crois savoir que tu veux te fiancer avec Lala, dit Zbigniew, et que tu tiens à ne pas être envoyé en Sibérie. Toi, Maryla, tu attends toujours Witold et j'ai bien l'impression que si tu ne te débrouilles pas pour calmer ce jeune homme, tu n'auras aucune chance de rester ici... Allons, un peu de sérieux ! Moi, professeur d'université, je n'ai qu'à me déclarer juif et je serai doublement protégé. Lala et Bronek doivent présenter leur candidature pour devenir membres des mouve-

ments des jeunesses communistes et cela dès demain. Toi, Maryla, tu vas te trouver avec mon aide des origines juives comme de bien entendu, et le talent de pianiste de concert brimé par les riches mécènes défenseurs forcenés du capitalisme. Apprenez tout cela par coeur, moi je m'en vais dormir.

Ils ne se couchèrent pas cette nuit-là. Maryla essaya, malgré elle, de persuader Bronek de discuter avec sa mère et son père avant de prendre une décision. Aux petites heures, il avoua finalement qu'il ferait n'importe quoi pour rester avec Lala et pour ne pas partir avec ses parents à Varsovie. Lala, optimiste par nature, ne cessa pas de prétendre que Zbigniew se trompait et qu'une mesure pareille ne serait jamais mise en vigueur.

Deux jours plus tard, des affiches apparurent un peu partout. Dans les journaux et à la radio, on annonça que les bureaux d'enregistrement étaient ouverts dans chaque quartier. La semaine sainte commençait. Les gens priaient dans les églises, devant les autels couverts de crêpe noir, devant le tombeau du Christ installé à côté, selon l'usage, et couvert de fleurs. Le jeudi saint, pendant que Zbigniew travaillait sur sa conférence pour le colloque de Moscou, la milice et le N.K.V.D. étaient venus perquisitionner. En quittant la cuisine, le milicien ne se gêna pas pour prendre le sac de farine apporté de la campagne par Marusia, mais Zbigniew le récupéra en se plaignant en russe à l'officier du N.D.V.D. qui, sur le champ, gifla le milicien et rendit le sac.

Le dimanche de Pâques, avant la première messe, le père Janaga fiança dans la sacristie Bronek et Lala qui échangèrent de petites croix, cadeau du docteur Zebrzycki. Cela leur paraissait plus sérieux que la traditionnelle bague de fiançailles. Émus, ils se tenaient par la main et souriaient à Maryla qui ne savait quelle contenance prendre. Le lendemain, très tôt, ils se retrouvèrent tous au bureau d'enregistrement du quartier où ils passèrent la journée debout, dans un corridor rempli de monde, avant de rencontrer l'homme en uniforme du N.K.V.D. qui posa à Maryla quelques questions sur sa profession de pianiste et qui lui ordonna de revenir dans une semaine. Le docteur Zebrzycki, en tant que médecin, avait reçu sur le champ une sorte de certificat temporaire pour lui et pour sa famille et il avait pu retourner à l'hôpital. Quand Maryla fut capable enfin de quitter le sinistre bureau d'enregistrement et de rentrer chez elle, la voix du speaker annonçait justement par haut-parleur que ceux qui n'avaient pas de passeports soviétiques ne seraient pas autorisés à passer du côté allemand, via Przemysl. Selon l'entente, ces passe-

ports seront exigés par les autorités d'occupation allemandes. La ville semblait vide et seules les queues devant les magasins démontraient que la vie continuait derrière les fenêtres closes.

À la fin du mois de mars, Lala vendit, pour un prix inespéré, le tapis de la bibliothèque. Cela se passa par un matin de pluie et de grêle. Le tapis était lourd et Lala avait du mal à se tenir sur ses pieds couverts d'engelures. À l'arrivée du printemps, elle commença à avoir des démangeaisons et la pommade à l'ichtyol que Maryla appliquait sur ses orteils sentait mauvais et n'aidait pas beaucoup. Debout, appuyée contre un mur, les yeux fermés, Lala attendait le client providentiel. La femme qui s'arrêta devant elle parlait un polonais hésitant, n'avait pas de béret blanc et ses vêtements ne ressemblaient pas à ceux des Soviétiques. Grande, mince, très blonde, l'inconnue paraissait craintive. Elle demanda le prix, examina le tapis et sans marchander, décida de le prendre. Lala encaissa l'argent et s'éloigna le plus rapidement possible, de crainte que l'inconnue ne change d'avis et ne lui demande un remboursement. Le temps était frais, mais le soleil brillait. Un soleil délicat, comme voilé par la timidité du printemps qui ne réchauffe pas, mais caresse les visages, les branches des arbres, et jusqu'aux pierres grises des maisons. Au magasin de E. Wedel, vide depuis des mois, les gens assiégeaient la porte d'entrée.

- Qu'est-ce qu'on peut avoir ici ? demande Lala à une jeune fille.

- Des chocolats russes, répondit l'autre très excitée. La queue est juste en train de se former, on peut se mettre ensemble ici, derrière ce monsieur qui se fraye un chemin.

Lala qui ne cessait de serrer dans ses doigts le paquet de roubles enfouis dans la poche de sa veste put acheter ainsi un kilo de chocolats enveloppés dans des papiers de couleur. À la grande épicerie à côté, on exposait dans la vitrine des conserves de homards, des boîtes rondes en fer blanc avec des dessins de crabes sur le côté, et Lala fit à nouveau la queue. Vers l'heure du midi, elle avait des chocolats, des boîtes de conserve et l'impression d'être devenue très riche. Heureuse, elle parvint à ignorer les immenses inscriptions traitant de la fraternité des peuples, de la victoire du communisme et de la haine des exploités bourgeois, s'efforça de ne pas entendre les appels diffusés par les haut-parleurs pour dénoncer les riches aux bons officiers du N.K.V.D. et se contenta d'imaginer le sourire de

sa mère quand elle jetterait à ses pieds l'argent et les paquets. Une fois arrivée à la maison, Lala se précipite dans la chambre de Maryla qui est en train de corriger les travaux des élèves des cours clandestins qu'elle donne depuis peu.

- Ferme les yeux, maman, ordonne-t-elle.

- Drôle de jeu, répond Maryla en souriant, tu deviens autoritaire, ma parole.

Lala étale sur le lit les billets de banque, les chocolats et les conserves, puis embrasse sa mère.

- Tu peux regarder...

Maryla se lève de sa place, s'approche, touche de ses doigts les billets et les boîtes rondes et quand elle se retourne vers sa fille, ses yeux sont pleins de larmes.

- Où as-tu eu tout cela ? Es-tu certaine que tu as pu obtenir autant de façon honnête ? Explique, Lala, je ne parviens pas à y croire...

Le même soir, Bronek et Lala préparent un festin. C'est le dîner d'adieu. Zbigniew part dans une semaine pour son congrès à Moscou. Les derniers jours ont été très durs pour lui. Les appels téléphoniques ne cessaient pas. Tantôt il devait se présenter chez l'officier du N.K.V.D. attaché à l'université et tantôt chez celui qui était chargé de l'organisation du voyage et de la vérification des papiers. Après chacune de ces entrevues précédées par de longues attentes, Zbigniew jurait qu'il n'irait pas au congrès, qu'il détruirait les textes de ses cinq conférences et qu'il annoncerait tout cela à la radio afin d'expliquer aux gens qu'ils ne devaient pas se laisser séduire par les promesses et les invitations des « Kacapy », professeurs d'université, admirateurs présumés de la littérature française et spécialistes de Balzac. Il plaisantait tout en surmontant tant bien que mal ses craintes, ses angoisses et ses remords. Il évitait le docteur Zebrzycki qui, de son côté, s'efforçait de ne pas lui manifester son mépris, il forçait Maryla à subir des heures de lecture et de correction de ses textes et il se plaignait de souffrir d'insomnie.

- J'aurais dû refuser, disait-il à Maryla, mais maintenant il est trop tard. D'ailleurs, je ne serai pas le seul de ma catégorie. Deux autres collègues sont ravis de s'y rendre, tandis que ceux qui n'ont pas été invités crèvent d'envie. Moi au moins, je me propose de remplir une mission, tandis que notre cher mathématicien ne rêve que de visites touristiques, de caviar et de promenades sur la Place Rouge.

Que pensera mon fils de tout cela quand il sera en âge de comprendre ? Sera-t-il capable de réaliser que son père a fait des sacrifices pour la cause commune ?

Maintenant, il préside la table en mangeant délicatement la chair blanche et rose de homard. Silencieux, il observe à la dérobée Maryla, tandis que Bronek suit des yeux Lala. Ils sont seuls. Marusia et Wisia sont parties à la gare. Soir après soir, dès la tombée de la nuit, elles se glissent sur les voies secondaires, se rapprochent des trains de marchandises qui attendent et interrogent les cheminots. Les wagons sont plombés, les soldats soviétiques se tiennent devant et il est impossible de savoir qui se trouve à l'intérieur : des paysans de leurs villages, des animaux, des sacs de farine ?

- Je trouverai Witold, promet Zbigniew. Ici j'ai échoué, mais à Moscou, à l'université, ça sera une tout autre situation.

D'un geste tendre, il prend la main de Maryla, la porte à ses lèvres et la force à esquisser un sourire. Au fond de la pièce, les vitres tintent légèrement dans leurs cadres de bois, tandis qu'en bas, dans la rue, passe une colonne de tanks russes. Comment peut-il s'illusionner à ce point ? se demande Lala. C'est à croire qu'il joue la comédie. À son âge, il doit savoir que ce voyage n'a pas de sens et qu'il va lui faire beaucoup d'ennemis. Le père Janaga ne s'est pas gêné pour le lui dire devant moi, et pourtant monsieur le curé est un homme bon, qui ne critique jamais personne. Il fait chaud, l'appartement lui semble confortable et accueillant et les traits de sa mère sont moins tendus. Grâce à la vente du tapis, elles ont assez d'argent pour passer l'été. Lala soupire d'aise et se promet d'oublier Zbigniew Schwartz dès qu'il sera parti pour son fameux congrès à Moscou.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 3

MARYLA

[Retour à la table des matières](#)

Ils adoptent des airs graves et compassés qui conviennent à leur statut de professeurs d'université de Lwow, mais ils ont peur. Le compartiment où on les installe, celui de première classe, voisine avec deux autres, remplis de soldats dont les mitraillettes sont pointées vers le corridor. Ce qu'il faut, C'est de la diplomatie, pense Zbigniew. Ils sont méfiants comme la plupart des demi-civilisés, mais dès qu'ils s'imaginent qu'on les admire, ils deviennent gais et amicaux. Il ferme les yeux, en appuyant sa tête contre les coussins du dossier recouverts d'un volant blanc en simili-dentelle, évoque l'image de sa femme et c'est celle de Maryla qui se superpose. J'y laisserai ma peau au besoin, mais je retrouverai Witold, se promet-il. Suis-je amoureux, à mon âge ? Peut-on aimer deux femmes à la fois, la sienne et celle d'un autre ?

Le train se met en branle. Le soleil éclaire les voies secondaires et les wagons de marchandises soigneusement fermés, puis les petites maisons basses se mettent à défiler de plus en plus vite. Reverrai-je encore Lwow, se demande Zbigniew, ou vont-ils nous liquider... Ils l'ont déjà fait par le passé, avant la guerre, en attirant à Moscou les leaders du parti communiste polonais, leurs meilleurs agents et leurs défenseurs, jugés pourtant par Staline trop nationalistes !

« Quoi qu'il advienne, lui a dit le rabbin, vos livres vont rester. Cessez d'avoir des craintes. Vous pouvez remplir un rôle important. Il ne faut pas reculer. Dès votre arrivée là-bas, prenez contact avec les intellectuels juifs. Parlez-leur du Birobidjan, région autonome juive, où nos coreligionnaires sont autorisés à étudier et à travailler en yiddish. En Ukraine, en Biélorussie comme à Moscou, Staline a ordonné la fermeture de nos écoles. En 1938, il y en avait plus de trois cents, maintenant il ne reste plus rien. Ils ont oublié que Marx, Trotski, Davidovitch Bronstein de son vrai nom, comme des millions d'autres communistes et pas des moindres, sont des Juifs. Ils ont oublié que c'est dans notre peuple qu'ils ont puisé des propagandistes de premier ordre. Rappelez-le partout ! Tâchez de parvenir jusqu'au Birobidjan. C'est cela votre mission et elle aura, je vous le prédis, une portée historique. L'alliance entre Staline et Hitler ne se maintiendra pas longtemps. Ils auront besoin de nous ! Toutes les informations que vous me rapporterez à votre retour seront immédiatement transmises en Occident. Je m'en charge ! De l'attitude des Soviétiques à l'égard de notre peuple dépendra peut-être l'issue de la guerre ... »

Zbigniew se lève. Il éprouve l'envie de ne plus voir les mines renfrognées de ses deux collègues qui font semblant de lire des journaux et n'osent pas parler entre eux.

- Où allez-vous, camarade ? lui demande l'officier qui surgit devant lui dans le corridor.

- Me laver les mains, répond Zbigniew en souriant.

- Allez, allez, dit l'officier en faisant signe aux soldats de le laisser passer.

Zbigniew s'arrête un peu plus loin, essaie en vain d'ouvrir la fenêtre, constate que le wagon est vide et qu'en dehors d'eux personne n'a été autorisé à monter. Le train est bondé pourtant à un point tel que des passagers se tiennent sur les marchepieds au risque d'être estropiés ou tués. Il les voit en se penchant par la fenêtre des cabinets, largement ouverte, et sans trop savoir pourquoi il les envie. Sommes-nous des professeurs invités à un colloque ou des prisonniers, se demande Zbigniew et aussitôt il décide de réagir à sa manière.

- Vous allez vous blesser, plaisante-t-il en russe en croisant les soldats dans le corridor. Nous sommes des invités de marque, mais ce n'est pas une raison de nous assurer une pareille escorte !

Les soldats ne répondent pas, lui lancent des regards hostiles et s'écartent devant l'officier du N.K.V.D. qui l'accompagne jusqu'à son compartiment.

- Les ennemis du peuple sont partout, constate-t-il, et nous tenons à vous recevoir dignement, professeur. Vous êtes des nôtres et cela ne plait pas nécessairement à vos compatriotes, curés et capitalistes réactionnaires de Lwow. Nous allons y mettre bon ordre, mais pour le moment autant prendre des précautions. Venez manger, on vous attend.

Dans le wagon-restaurant, on les installe tous les trois à une table, tandis que les officiers du N.K.V.D. occupent les deux autres. Zbigniew se met à parler des beautés de Moscou, telles que, à l'époque de Voltaire, les décrivaient les visiteurs français, ses collègues renchérisent et l'atmosphère change. Entre Polonais, ils ont l'impression ainsi de retrouver un univers différent, une culture, et d'une citation à l'autre, ils se mettent à discuter en français, ce qui déplaît aux Soviétiques qui ne comprennent pas. S'ils m'expédient en Sibérie, ou m'exécutent dans l'une de leurs fameuses prisons tristement célèbres, se dit Zbigniew, mon fils va considérer jusqu'à la fin de ses jours que son père était un salaud qui a collaboré avec les envahisseurs. Il faut absolument que je m'en sorte, ne serait-ce que pour pouvoir le retrouver et lui expliquer que les apparences peuvent être trompeuses ! Le rire méprisant de Maryla résonne dans ses oreilles et le caviar qu'on lui sert a un goût tellement amer qu'il a du mal à l'avalier, tout en n'osant pas repousser son assiette...

* * *

Une lourde brume traîne dans les rues de Lwow. La nuit est sombre, froide, et sur la chaussée le vent balaye la neige. Wiktor Janaga dit ses prières et se couche. Dieu est miséricordieux, pense-t-il et la Sainte Vierge veille sur nous puisque Siemion a réussi à sauver le réseau. Non seulement il a identifié l'agent du N.K.V.D. qui s'était infiltré dans leur unité de maquis, mais encore il a prévenu à temps les membres qui étaient en contact avec cet homme. Et tout cela discrètement, calmement, sans effusion de sang et sans bruit. C'est Siemion encore qui a organisé des contacts avec le médecin de la prison de Zamarstynow qui fait parvenir, depuis, aux prisonniers affamés, torturés et isolés, parmi lesquels il y a beaucoup de prêtres et de religieuses, un message rassurant, un peu de tabac, un

morceau de pain... Il est vrai que certains Ukrainiens collaborent avec le N.K.V.D. et qu'on lui reproche à lui, curé de Marie-Madeleine, de ne pas les dénoncer dans ses homélie, mais est-ce que les sacrifices de Siemion pour la cause commune ne rachètent pas leur veulerie et leur lâcheté ?

Le père Wiktor ne parvient pas à trouver le sommeil. Serai-je capable de résister à la torture ? se demande-t-il. Si on m'arrête, Dieu me donnera-t-il la force de me taire ? Il y a du bruit dehors. Des camions roulent sur les pavés. Le père se lève, s'approche de la fenêtre et soulève discrètement le rideau, puis ses gestes deviennent précis et rapides. Il éteint la lumière, quitte sa chambre et téléphone à Maryla.

- Les camions militaires occupent l'espace devant l'église. D'autres arrivent et se placent plus haut, du côté de Polytechnique. Leurs phares sont éteints. Prévenez qui vous pourrez, habillez-vous et réveillez Lala. Il vaut mieux être prudent. On ne sait jamais...

Le père Wiktor raccroche et compose le numéro de Siemion. Un accent étranger, rude, un long silence... Il dépose le récepteur, enfle à la hâte ses vêtements et cherche son bréviaire, mais la porte d'entrée cède sous les coups, les soldats l'entourent, le poussent dans la rue vers les camions, et empêchent son vicaire de le rejoindre.

- Vite, vite ! hurlent-ils !

Le père trébuche, on le bouscule, les gens l'aident à monter dans le camion déjà plein et il avance à tâtons à l'intérieur, pour faire de la place à ceux qui arrivent encore, poussés dans le dos à coups de crosse.

- C'est vous père ? murmure un homme. Allons, pour nous c'est fini, mais la Finlande continue la lutte et la ligne Maginot est invincible. La Grande-Bretagne, la France, nos alliés vont nous venger !

Un bruit mat, un cri, la porte se ferme, la ferraille grince, le camion roule. Deux femmes racontent que leur voisine vient de sauter du troisième étage. La malheureuse a eu de la chance ; elle est morte !

- Sainte Vierge, Mère de Dieu..., prie à haute voix le père Wiktor.

Autour, on reprend les paroles de la prière et à force de réentendre ainsi le son de leurs propres voix, les gens réagissent. Les langues se délient, on proteste, on

s'interroge mutuellement sur la destination du convoi et certains vont jusqu'à crier que les « Kacapy », les prétendus frères slaves, ne peuvent déporter impunément les 500 000 habitants de la ville de Lwow, qu'une pareille barbarie est impensable au vingtième siècle et que l'Occident ne saurait y être insensible. Le camion avance lentement, s'arrête, les soldats leur ordonnent de se taire, jurent et frappent les parois avec la crosse de leurs fusils. Quelques coups de feu éclatent dehors, tirés en l'air, mais les femmes se mettent quand même à chanter, suivies aussitôt par les hommes, et c'est en chantant toujours qu'ils arrivent à la gare. Dans la grisaille de l'aube, la porte arrière s'ouvre, les officiers les forcent à sauter et, comme cela exige de l'agilité et de l'habitude, certains tombent sur la chaussée, tandis que d'autres reculent à l'intérieur. Dans l'affolement général, une femme met son bébé dans les bras de l'officier qui, gêné, est bien obligé de le tenir un instant. Le père Wiktor essaie de compter les camions rangés face aux wagons d'un rouge sale, délavé, vers lesquels on les fait courir maintenant. Le désordre est indescriptible. Des femmes et des hommes en vêtements de nuit, des gens en lourds manteaux d'hiver qui traînent des paquets et des valises, des enfants qui pleurent, des poussettes, des paquets mal retenus avec des bouts de ficelle, deux infirmes privés de béquilles qui rampent par terre, des religieuses et des prêtres, un groupe de moines, des séminaristes... L'évêque leur a ordonné de se mettre en civil afin d'éviter les arrestations et les représailles, mais ils ont dû décider de lui désobéir puisque les voilà en soutane ! Le père Wiktor se rapproche, un gros chien-loup tenu en laisse par un officier lui barre le chemin, on le frappe dans le dos pour lui faire franchir plus vite le passage à niveau et il se retrouve devant un wagon où des bras secourables se tendent et le hissent sur la haute plate-forme.

- Où est ton Dieu, curé ? crie le capitaine Gregory.

Il voudrait lui répondre, mais couché à plat ventre, il aide ceux qui sont encore en bas, comme s'il s'agissait de les sauver en les arrachant à la foule, où les coups de crosse pleuvent, les chiens-loups aboient et les Soviétiques dans leurs uniformes couleur de boue ne cessent de tirer en l'air et de jurer. C'est ainsi qu'il voit soudain devant lui le visage de Maryla, se penche et la lève littéralement du sol.

- Lala, où est Lala ? lui demande Maryla. Elle était avec Marusia et Wisia dans un autre camion parce que dans le nôtre, il n'y avait plus de place. Mon père, où est Lala ?

- Chut ! Dans ce désordre, elle parviendra peut-être à leur échapper. Chut !
Courage, allons...

Maryla pose sa valise tout en cherchant des yeux sa fille, mais elle est trop énervée pour remarquer dans la cohue sa haute silhouette, juste là, de l'autre côté des rails, avec Broniek qui la tient par le bras et lui parle.

- Mes parents et ta mère sont ensemble, dans ce wagon de droite. Pour eux, il est trop tard, mais nous deux nous avons encore une chance. Marusia et Wisia ont filé. Il y a un passage entre les voies et, de l'autre côté, les cheminots vont nous aider. Elles m'ont expliqué comment s'y rendre. Lala, ma chérie, viens...

Il la prend par la taille et essaie de l'entraîner de force, mais Lala résiste.

- Je ne peux pas laisser maman, dit-elle. Lâche-moi !

Lala court vers les wagons, s'enfonce dans la foule, s'éloigne, mais plus rapide et plus fort Broniek joue des coudes et parvient à la rattraper. Le soleil brille à présent au-dessus de leurs têtes. Indifférent à ce qui se passe autour, il la prend dans ses bras, l'embrasse sur la bouche et les voilà seuls au monde, serrés l'un contre l'autre. C'est un baiser étrange, qui donne à Lala le vertige et une sensation de bonheur telle qu'elle voudrait qu'il dure indéfiniment. Les muscles de Broniek se tendent contre ses cuisses, elle se colle contre lui, sa poitrine s'appuie sur son torse et ils sont rivés ainsi l'un contre l'autre comme s'ils étaient nus.

- Swolotch, kurwa jewo mac ! hurle un officier.

- Jamais je ne cesserai de t'aimer, murmure Broniek. Tu es à moi et je suis à toi. Nous allons partir avec nos parents. Tu as raison, nous ne pouvons pas les quitter ainsi, mais nous reviendrons, Lala, je te le promets !

* * *

Ce sont les plus élémentaires exigences du corps qui sont les plus pénibles. Le wagon est rempli à craquer. Pour que les uns puissent se coucher, d'autres doivent se tenir debout. Au début, ils établissent un horaire et un roulement, mais au fur et à mesure que les journées passent, ils cessent de le respecter. La nuit, on s'allonge comme on peut, les corps s'écrasent, s'enchevêtrent, les jambes surtout, les enfants ballottés sur les planches disjointes pleurent et un bébé ne cesse de crier. Cela fait plus d'une semaine qu'ils vivent ainsi enfermés. Le train s'immobilise parfois pen-

dant de longues heures et ils espèrent qu'on ouvrira les portes et qu'on leur permettra de descendre, mais il n'y a alors que les voix des soldats qui font la ronde et frappent contre les parois en leur ordonnant de se taire. Plusieurs profitent de ces moments-là pour s'accroupir au-dessus du tuyau installé dans le fond et faire leurs besoins. Maryla a emporté un drap et elle le tient devant Lala pour la cacher, mais quand sa fille lui rend le même service, elle est malade de honte. Bronek a réussi à trouver un trou dans les planches et à l'agrandir un peu de façon à ce qu'on puisse voir à l'extérieur, mais le train s'arrête toujours en dehors des gares, là où il n'y a ni indications de lieux, ni inscriptions. Le docteur Zebrzycki calcule tant bien que mal les distances parcourues, ce qui n'est pas facile parce que le convoi se traîne, ou encore accélère, à un point tel que les essieux grincent comme s'ils allaient se casser. Madame Zebrzycka s'occupe du bébé et de la mère qui l'allait, Maryla est chargée de l'organisation des chants et le père Wiktor fait réciter les prières matin et soir. Lala voudrait bien être avec Bronek, mais comme les gens les connaissent puisqu'il s'agit pour la plupart de voisins de leur rue, Maryla surveille sa fille de crainte qu'on ne la juge mal. C'est à la fois touchant et risible. Le jour, Bronek se débrouille pour être près d'elle, mais dès la tombée de la nuit, il s'éloigne, ce qui fait qu'il a alors la plus mauvaise place à côté du tuyau où les planches sont souillées et l'odeur insupportable. Il ne se plaint pas et par sa constante bonne humeur déride les plus pessimistes.

- Les poux, je cherche les poux, annonce-t-il sur le ton d'un marchand ambulancier. Ce sont des poux soviétiques qui quittent Lwow avec nous, pour rentrer enfin au pays auquel ils appartiennent. Ce n'est pas pour rien que, dès leur arrivée dans notre ville, nos libérateurs rouges cherchaient fébrilement les bains publics spécialisés dans l'extermination des poux géants, spécimens rares, qui n'existent que chez eux ! Leur civilisation, c'est celle de l'épouillage collectif. Mesdames, messieurs, je vous propose l'épouillage individualisé. Les poux, je cherche les poux...

Malgré les démangeaisons, l'angoisse et la faim, les gens finissent par rire. Au début, certains avaient des provisions qu'on partageait équitablement avec tout le monde, mais au fil des jours elles s'épuisent et puis il n'y a rien à boire... Des femmes s'évanouissent, les enfants pleurent... Bronek parvient pourtant à leur faire oublier parfois la faim et la soif et ils lui sont reconnaissants.

- Nous n'aurons même pas droit à une balle dans la nuque, répète le docteur Zebrzycki au père Wiktor. Ils vont nous laisser mourir de faim. Quelle barbarie ! À côté de leurs méthodes, celles des Allemands ont le mérite d'être logiques et expéditives. J'aurais dû partir à Varsovie sans attendre la fameuse ouverture officielle de leur fichue frontière installée à Przemysl. Ce n'est pas pour rien qu'ils nous avaient annoncé qu'on pourrait passer à la fin du mois d'avril. Cruauté asiatique ! Les déportations massives comme celles-là, voilà ce qu'ils se proposaient de nous offrir avant.

Huit jours, neuf jours, et puis un matin, le convoi s'arrête au milieu des champs, les portes coulissantes s'ouvrent et ils peuvent descendre sur la voie. Les officiers ordonnent aux hommes de les suivre et les femmes restent alignées là, debout, les mains derrière le dos, face aux soldats qui pointent vers elles leurs carabines, tandis que d'autres procèdent à la fouille des wagons vides. Il fait chaud. Le soleil brûle les visages et, aveuglant, fait cligner les yeux. Les mouches, grosses, noires, brillantes, piquent les bras et les jambes nus.

- Je ne le reverrai plus jamais ! murmure à Maryla la femme du docteur. Vont-ils le séparer de Bronek, ou les laisser mourir ensemble ? Mon Dieu, pourquoi cela nous arrive-t-il, pourquoi ?

- Ils reviendront, chuchote Maryla en remuant à peine les lèvres de crainte que les soldats ne le remarquent. Ils reviendront...

Lala se sent mal, sa tête tourne et elle domine avec peine ses nausées. Des papillons de couleur dansent devant ses yeux. Elle a beau serrer les dents, cela ne passe pas. Elle lève la main pour les chasser, mais un soldat se précipite et attache ses bras avec une grosse corde. Collée contre le wagon, Lala ferme les yeux. Ses membres s'engourdissent, elle a mal et elle n'en peut plus ! Se laisser aller, glisser par terre, se coucher... Non, elle doit tenir pour ne pas peiner sa mère et pour être digne de Bronek. Lala remue légèrement ses épaules, ses hanches, grimace pour se débarrasser des mouches, avance et recule sa tête et, à travers tous ces mouvements, retrouve une sorte d'équilibre qui lui permet de demeurer consciente jusqu'au moment où dans les champs vides, apparaissent au loin des gens qui marchent en rangs. Ce n'est plus son pays, c'est la terre russe, terre de l'exil et de l'horreur, mais dès qu'elle parvient à distinguer Bronek dans le groupe, un gros sac de jute brun sur le dos, elle l'oublie.

- On apporte à manger, crie-t-il et il sourit, bien qu'un officier pointe sur lui son revolver pour lui imposer le silence.

Les soldats comptent leurs prisonniers, les femmes et les hommes séparément, se trompent, recommencent, les officiers hurlent ; le capitaine Gregory, que le père Wiktor connaît, s'approche de Lala, défait la corde, masse légèrement ses bras endoloris et s'éloigne sans proférer un mot. Les heures passent. Quand on pousse enfin les gens dans les wagons, les ombres du soir enveloppent le paysage vide. Maryla tremble de froid et Lala essaie de réchauffer ses mains, mais sa mère qui claque des dents au point de ne pas pouvoir parler lui fait signe de chercher leurs affaires. Les soldats ont éventré les paquets et les valises, ils ont fouillé et volé les objets de valeur et chacun ramasse maintenant ses vêtements éparpillés partout. Ils n'ont rien en dehors de ces quelques vestes, blouses ou couvertures, trésors uniques qui leur rappellent une autre vie. Une nuit glaciale succède à la journée chaude et épuisante. Les soldats allument des lampes qu'ils posent par terre devant eux. Dans, les wagons, on ouvre les sacs avec les rations qu'on vient de distribuer.

- Mange mon petit, dit Maryla en lui tendant un gros biscuit sec, moi je n'ai pas faim, mais toi tu risques de perdre connaissance. Ton organisme ne peut résister à un jeûne pareil. Mange !

Lala promet de revenir tout de suite et s'approche de la porte ouverte. Inquiète, elle attend le retour des hommes avec madame Zebrzycka et surveille les allées et venues des soldats. Une locomotive siffle sur la voie parallèle, arrive à leur hauteur, les lumières de ses réflecteurs les aveuglent et, brusquement, une multitude de silhouettes noires commencent à grimper dans les wagons. Pressés, haletants, les hommes arrivent, saisissent leurs affaires et repartent, tandis qu'un groupe de femmes se ruent pour occuper leurs places.

- Tu dois être content, curé, crie le capitaine Gregory en passant à côté du père Janaga. On sépare les hommes des femmes ! Comme ça la vertu sera protégée et les gars n'iront pas regarder sous les jupes des filles.

- C'est inhumain ce que vous faites, lui répond le père Wiktor d'une voix assez forte pour être entendue de la foule. Révoltant et indigne ! Il y a des bébés parmi nous, des jeunes enfants, des gens âgés et des malades...

- Vous, les Polonais, vous êtes tous des aristocrates, hurle le capitaine Gregory. On va vous apprendre en Sibérie à vivre comme nous ! Ton Dieu, curé, va nous aider à punir les ennemis du peuple !

Lala cherche dans l'ombre le père Janaga, mais ils ont dû l'assommer pour le faire taire parce qu'il ne répond pas, bien qu'elle répète à plusieurs reprises son nom. Elle avance un peu, des bras forts l'entourent et des lèvres chaudes écrasent sa bouche.

- Je te retrouverai, murmure Broniek. Je t'aime ! Je suis dans le même wagon que le père Wiktor. Ne t'en fais pas pour lui.

Les soldats commencent à verrouiller les portes et des bruits de ferraille, lugubres, prolongés, interminables, comme une sinistre plainte, s'élèvent d'un wagon à l'autre. Serrée contre Lala, Maryla essaie en vain de mâcher le gros biscuit sec.

- Je ne peux pas, c'est trop dur, se plaint-elle comme une enfant.

- C'est tout ce que nous avons reçu, maman. Plus loin, peut-être, de braves gens vont nous apporter de l'eau. La prochaine fois, quand le train va s'arrêter, je me débrouillerai, ajoute-t-elle encore, sûre soudain de pouvoir accomplir l'impossible puisque Broniek a su la retrouver et l'embrasser.

Maryla soupire et repousse le sac qui contient sa ration. Lala l'allonge tant bien que mal sur la couverture qu'elle réussit à étendre dans leur coin, se colle contre la paroi du wagon pour lui laisser plus d'espace et demande à madame Zebrzycka de reculer un peu. Avec l'arrivée du nouveau groupe de femmes, l'atmosphère dans le wagon a changé. Elles cherchent leurs affaires, s'interpellent, se chamaillent, tandis que celles qui étaient là avant s'organisent pour ne pas laisser aux « étrangères » la possibilité de s'installer à l'intérieur de la masse compacte qu'elles forment au milieu du wagon. Dans le noir, chaque mot, chaque remarque qu'elles échangent, prend une signification démesurée. Le train s'ébranle, les wagons roulent, le rythme s'accélère et les fait trembler, puis se stabilise, devient monotone et petit à petit tout se calme.

- Ne t'en va pas, Witold, murmure Maryla, ne me laisse pas seule ! Ils vont te tuer, toi et les autres. J'ai froid, Witold...

Lala et la femme du docteur la couvrent de leur mieux et lui parlent jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse, mais dès que Lala se retourne, Maryla se réveille.

- Le père Wiktor, commence-t-elle à supplier, je veux le père Wiktor. Il faut que je me confesse. J'ai péché... J'ai reçu une carte de Roman. Elle est là, dans ma poche. Roman...

La locomotive siffle, les planches disjointes tremblent sous les genoux de Lala près de sa mère. Ils passent dans un tunnel, le bruit couvre tout pendant un instant, puis c'est un long silence. Maryla semble dormir et Lala décide de s'allonger en se serrant contre elle pour la protéger du froid. C'est ainsi qu'elle s'endort à son tour en pensant à Bronek, et la réalité se transforme en rêves dans lesquels Bronek et son père partent à cheval et refusent de l'emmener avec eux. Le lendemain matin, dès le réveil, le wagon est surchauffé par le soleil et les femmes à moitié dévêtues, font la chasse aux poux. Humiliées et risibles, elles écrasent les minuscules insectes avec leurs ongles, examinent les coutures de leurs vêtements en les tenant devant elles, se grattent, soupirent et crient. Lala coiffe doucement les cheveux de sa mère, secoue le peigne et recommence. Fiévreuse, épuisée, Maryla paraît insensible à ce qui se passe autour d'elle. Madame Zebrzycka frotte ses tempes avec l'eau de Cologne qui lui reste. Elle a une pneumonie, pense-t-elle, et je n'ai même pas d'aspirine à lui donner. Il y a aussi le bébé qui ne pleure plus et respire à peine... Mais qu'est-ce que j'attends pour essayer de faire arrêter ce train ? D'un bond, la femme du docteur se redresse et se met à parler.

- Nous allons nous habiller et nous allons taper dans les cloisons jusqu'à ce qu'ils se décident à faire quelque chose. C'est la seule façon de sauver le bébé et madame Zamska. Êtes-vous d'accord ?

On l'écoute, on réagit, et voilà que les femmes se mettent debout, l'une à côté de l'autre et que, de leurs poings serrés, elles frappent les parois du wagon. Celles qui sont en arrière relayent celles en avant et elles hurlent d'une seule voix : Ouvrez ! L'écho porte le bruit vers les autres wagons et on a l'impression que le convoi entier essaie de leur venir en aide en reprenant le même cri. Lala, accroupie à côté de sa mère, essuie son visage couvert de sueur, lui murmure des mots rassurants, l'embrasse, mais Maryla ne répond pas. Affolée, elle colle son oreille contre sa poitrine, n'entend rien, saute sur ses pieds et se fraie un chemin jusqu'à

madame Zebrzycka qui, convulsivement, continue à frapper la paroi avec ses poings endoloris.

- Venez vite, maman ne respire plus, crie Lala, vite !

Personne ne l'entend, alors elle prend la femme du docteur par la manche et l'entraîne. Agenouillée près de Maryla, elle essaie de compter son pouls, n'y parvient pas et son regard rencontre celui de madame Zebrzycka qui exprime une détresse telle que Lala baisse les yeux la première. Le train ralentit justement et Lala se met près de la porte en espérant qu'il s'arrêtera, mais il repart, accélère, quelqu'un tombe en jurant et puis les prisonnières recommencent à crier de toute la force de leurs poumons.

- Ma pauvre petite, murmure la femme du docteur en entourant de son bras les épaules de Lala, ma pauvre fille...

Lala rampe jusqu'au coin où sa mère est allongée, se couche à côté d'elle et se met à lui parler comme si les mots pouvaient encore l'atteindre. Dehors, le soleil disparaît, il commence à faire plus frais à l'intérieur, mais le vacarme ne cesse pas. Il est plus de minuit quand les femmes, épuisées, abandonnent leurs postes. Certaines s'approchent de Lala et lui caressent les cheveux en passant, tandis que d'autres s'attardent, mais Lala ne remarque rien ni personne. Elle refuse d'admettre que sa mère est morte.

- Ce n'est qu'un évanouissement, répète-t-elle, tu verras, maman, tout ira bien. Ensemble, on retrouvera papa. Tu verras.

Dans l'ombre, le visage pâle de Maryla n'est plus qu'une tache claire. Quelqu'un allume un bout de bougie et se met à réciter des prières. Le bruit des roues sur les rails semble les scander, les répéter et les magnifier. Madame Zebrzycka sanglote en tenant la main de Lala dans les siennes.

- Nous avons fait ce que nous avons pu, murmure-t-elle. Une fièvre trop forte, un arrêt du coeur. Dieu l'a voulu ainsi. Il faut se résigner...

- Tu sais, maman, continue à chuchoter Lala, je vais te soigner et tu guériras. Je ne te quitterai pas. Jamais ! Je t'aime tant, maman. Je ne sais pas comment te le montrer, mais je t'aime plus que Bronek, plus que tout au monde. Tu m'entends, maman, n'est-ce pas que tu m'entends ?

Un jour et une nuit s'écoulaient encore avant que Lala n'accepte de comprendre et de se rendre à l'évidence. Comme un animal, elle se blottit alors contre sa mère et personne ne parvient à l'arracher de sa place. Les lèvres serrées, les yeux fermés, elle ne répond pas à la femme du docteur qui craint qu'elle soit en train de perdre la raison. Quand le convoi s'immobilise, trois jours plus tard, Lala ne réagit pas. Dès que les soldats déverrouillent le wagon, madame Zebrzycka, avec l'aide d'une autre femme, la porte dehors en espérant que l'air frais la ranimera, mais elle se recroqueville sur le remblai et ne bouge pas. Le capitaine Gregory s'approche et écarte les soldats qui les entourent, leurs carabines surmontées de baïonnettes pointées vers la jeune fille. Alignés devant les wagons, les mains derrière le dos, les gens regardent. L'odeur nauséabonde qui règne dans le wagon vide où est couchée Maryla Zamska fait reculer les officiers du N.K.V.D. qui s'apprêtent à monter et ce sont deux soldats qui sortent le cadavre et le déposent par terre, non loin des rails.

- Assassins ! crient les femmes.

Les gardes se précipitent, frappent, poussent les gens dans les wagons et referment les portes. Le capitaine Gregory fait signe, le train se met à rouler, les soldats sautent sur les plates-formes entre les wagons et il n'y a plus sur les rails que deux sous-officiers qui attendent les ordres. Il fait beau, le soleil chauffe et les employés du kolkhoze voisin qui travaillent dans les champs observent furtivement la scène. Le capitaine Gregory sort son revolver, tire un coup en l'air et se penche au-dessus de Lala qui semble évanouie.

- Faites venir quelqu'un, camarades, pour enlever le cadavre, dit-il, je me charge de celle-là !

Dans les champs, les kolkhoziens recommencent à couper les foins avec leurs faucilles, tels des esclaves qu'un maître suprême vient de rappeler à l'ordre, tandis que le capitaine Gregory pousse doucement Lala du bout de sa botte jusqu'à ce qu'elle roule un peu sur elle-même et reprenne conscience.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 4

Adieu Vera...

[Retour à la table des matières](#)

- À la santé de notre Staline, qu'il vive longtemps ! Vous ne buvez pas, professeur ?

Zbigniew Schwartz lève son bras, porte le verre rempli de vodka à sa bouche, renverse légèrement sa tête en arrière, repose le verre vide sur la table et s'approche de la fenêtre ouverte. Le plus difficile reste à faire : cracher sans qu'ils s'en aperçoivent... Zbigniew se penche, crache et s'essuie la bouche. Ouf ! ça y est, mais comment éviter de recommencer ? se demande-t-il. Cela fait deux semaines que cela dure. Les limousines noires qui viennent les chercher tous les matins à l'hôtel, les rues de Moscou à peine entrevues par les fenêtres, l'université, les collègues soviétiques, les conférences longues, ampoulées et sans intérêt, des repas trop copieux pris dans la salle à manger du recteur, des rencontres avec des assistants-professeurs, empressés, obséquieux et muets, dont les yeux vides le fixent avec insistance, et des verres de vodka qu'il lui faut avaler en leur compagnie. Son propre exposé sur l'attachement que Balzac manifestait à une Polonaise fut salué par des applaudissements dont la durée et l'intensité ont été exactement les mêmes que ceux qui suivirent toutes les autres conférences. Chaque heure, chaque moment, semblent se dérouler selon un plan prévu à l'avance ; carcan immuable, épuisant et humiliant. À quelques reprises, Zbigniew tente de s'isoler avec des professeurs soviétiques, ne serait-ce que pour se rendre compte s'ils sont ignorants

ou paralysés par la censure, mais aussitôt un officier surgit à côté d'eux, puis le traducteur officiel et son adjoint.

D'une journée à l'autre, Zbigniew espère rencontrer la personne qui, comme le rabbin l'avait prévenu à Lwow, lui fournirait des renseignements concernant la république juive du Birobidjan, mais les voilà à l'avant-veille de leur retour et rien ne se passe. Maryla avait raison, pense Zbigniew. Je suis ridicule. Je n'aurais pas dû accepter leur invitation. Ce colloque n'est qu'une sinistre parodie de la science destinée à nous impressionner et à nous faire parler. Une fois de plus, il essaie d'échanger quelques mots avec son collègue polonais, aussi perdu que lui et aussi mal à l'aise, mais en vain.

- Vous aurez toutes les occasions de discuter entre vous à votre retour à Lwow. Ici on parle russe.

Derrière la jovialité du ton du professeur soviétique qui intervient ainsi, il y a une menace et Zbigniew a beau se raisonner, il ne peut pas en faire abstraction. En fait, il vit une sorte de dédoublement de sa propre image. Le grand professeur Schwartz, reconnu comme une sommité dans son domaine, est accompagné d'un « autre » qui l'observe et ne cesse d'avoir peur. Zbigniew regarde sa montre, s'éclipse, descend l'escalier monumental de l'université, enfile le corridor tapissé d'affiches où des multitudes d'étudiants saluent un Staline souriant, pousse la porte noire du fond et bouscule un inconnu qui est en train de boutonner son pantalon.

- Demande une femme pour cette nuit au chauffeur qui va te ramener à l'hôtel, murmure-t-il en yiddish. Insiste pour t'en aller d'ici le plus rapidement possible.

Surpris, Zbigniew n'a pas le temps de réagir et déjà l'homme disparaît. A-t-il vraiment entendu ses ordres, ou est-ce qu'il s'agit d'un mirage ? Peu importe ! Très vite, il remonte, s'incline cérémonieusement devant le camarade-doyen, puis devant le camarade-recteur, parle de sa fatigue et de sa migraine et obtient le privilège insigne de ne pas assister au dîner et de partir seul dans la limousine noire. Le conducteur est large d'épaules. Sa grosse nuque, poilue, déborde le col de sa veste noire, réglementaire, aux boutons dorés.

- Êtes-vous marié, camarade ? demande Zbigniew.

- Divorcé, répond le chauffeur qui semble particulièrement loquace puisqu'il ajoute aussitôt : j'aime les femmes et j'en connais qui ne sont pas farouches. Des bonnes communistes. Aimerez-vous en rencontrer une ce soir ?

- Oui, à condition qu'elle vienne dans ma chambre avant minuit.

M'a-t-il parlé ou est-ce que je deviens fou et j'entends des voix, se demande Zbigniew en descendant de la limousine et en essayant de capter le regard du chauffeur, qui baisse la tête et ne répond pas à ses vœux de « bonne nuit » murmurés en yiddish. Dans le hall, un groupe d'officiers allemands attend l'ascenseur. Grands, minces, droits, ils se conduisent en conquérants qui appartiennent à une civilisation supérieure. Autour d'eux, les Russes, en costumes noirs, de coupe démodée, s'affairent comme s'il s'agissait de clients de marque, tandis qu'ils échangent entre eux des sourires narquois. L'ascenseur est bloqué au troisième et le chasseur va le chercher. On leur demande un peu de patience. Zbigniew pense à sa femme et à son fils, au brassard avec l'étoile de David qu'ils sont obligés de porter là-bas, à Varsovie, et réprime un frisson, puis très vite, monte au deuxième étage où sur une chaise, trône la femme de chambre dont le tablier blanc orné de dentelle paraît ridicule sur son corps trapu, serré dans une robe noire trop étroite. Elle va y rester toute la nuit, en surveillant les va-et-vient des clients, dont certains lui demanderont du thé qu'elle ira préparer comme à l'accoutumée dans le réduit où brille le samovar en cuivre. Au début, Zbigniew avait pensé l'amadouer en lui offrant un pourboire, mais elle avait empêché l'argent sans manifester la moindre réaction et, le soir même, il l'avait surprise dans sa chambre en train de fouiller dans ses affaires. Il sort la grosse clef de sa poche et ouvre sa porte. Il fait froid à l'intérieur et le décor lui paraît plus sinistre encore que la veille.

- L'alliance avec l'Allemagne ne durera pas, lui ont dit les professeurs soviétiques. Nous allons libérer votre pays des fascistes. Ne vous en faites pas, camarades. Nous sommes forts, nous sommes riches et nous sommes puissants. Nous les battons. Notre glorieuse Armée Rouge attend le signal.

Zbigniew essaye d'oublier les officiers allemands et les professeurs soviétiques, prend un livre posé sur la table, remarque qu'une fois de plus on a déplacé ses papiers, s'énerve, les lance dans un tiroir et ouvre la fenêtre. L'air froid lui fait du bien. Après demain, je vais être dans le train, pense-t-il. Au bout du voyage, il y aura la rue qui monte à pic, l'appartement, l'odeur des violettes, la présence de

Maryla, le visage rond de Lala, et les rires de Marusia et de Wisia à la cuisine. Que vais-je leur dire, se demande Zbigniew, moi qui n'ai même pas été capable jusqu'à présent d'évoquer le nom de Witold devant mes hôtes soviétiques, de leur poser la moindre question et d'obtenir ne serait-ce que des bribes de renseignements ? Je ne suis qu'une marionnette entre leurs mains. Le grand professeur polonais, le spécialiste et le traducteur de l'oeuvre de Balzac qui a posé sur la photo de groupe devant l'université de Moscou, devant la statue de Staline sur la Place Rouge et devant le Kremlin. La Pravda a publié le résumé de ma conférence. Avec ça, ils sont certains de me tenir ! Ces photos, cet article, me suivront comme une malédiction ! L'amitié de nos deux peuples slaves et les toasts que j'ai acceptés de porter à cette amitié-là ! Zbigniew revoit l'expression d'égarement de la jeune Marusia en train de raconter comment le N.K.V.D. réveillait les gens de son village en pleine nuit pour les emmener Dieu seul sait où, dans le froid et dans la neige. Combien de familles ont-ils déportées ainsi ? Des centaines ? Des milliers ? J'ai cru avoir une mission, mais en fait je ne suis qu'un traître, pense-t-il.

On frappe et une femme se glisse à l'intérieur sans attendre qu'il lui ouvre la porte. Petite, très mince, elle paraît perdue dans l'ombre avec son fichu sur la tête, qui cache ses cheveux blonds. Zbigniew allume la lampe. Elle a le nez busqué, des lèvres minces, des yeux verts et sa peau est d'une blancheur de porcelaine de Saxe.

- Je m'appelle Vera et je suis à ta disposition camarade-professeur pour toute la nuit, dit-elle en russe en lui tendant un bout de papier.

« Attention, lit Zbigniew, on nous écoute. Une fois couchés, nous pourrions parler à voix basse, mais faites jouer la radio et éteignez la lumière. »

- C'est mon tarif, précise Vera en reprenant le papier. Je suis connue ici à l'hôtel et je n'ai pas de maladie. Est-ce que je te plais, camarade-professeur ?

- Oh oui, déshabille-toi, je te trouve très belle.

Brusquement, Zbigniew retrouve ses moyens et son sens de l'humour. Son sourire chaleureux, sa façon d'aider la jeune femme à enlever son manteau, la rassurent. Elle se détend, arrange machinalement ses cheveux et, sans peine, lui donne la réplique.

- Nous allons nous allonger, si tu le veux bien, dit Zbigniew, l'un à côté de l'autre dans le noir et nous allons nous laisser bercer par une musique douce. J'ai besoin de musique pour faire l'amour. Cela ne te dérange pas ?

- Oh non ! répond la jeune femme, bien au contraire.

Un instant plus tard, ils sont couchés sous la couverture, tandis que la radio diffuse des marches militaires qui n'ont rien de sentimental.

- « Mets ta rose auprès de ma rose », récite à haute voix Zbigniew en français, tandis que Vera chuchote à son oreille en yiddish.

- Il faut passer en Occident les renseignements que je vais te donner. D'ici, je ne peux pas, mais de Lwow c'est encore possible. Retiens bien les noms. Beria organise des purges au Birobidjan. La région autonome juive est maintenant un lieu d'exécutions massives. Chaque jour, ils fusillent plusieurs familles juives et, comme d'autres arrivent pour prendre leur place, aidées et encouragées en cela par le N.K.V.D., cela ne cessera jamais. Les malheureux ne savent pas ce qui les attend. Ils ignorent que le mouvement ouvrier juif a été décapité, qu'Esther Froumkin a été arrêtée et tuée dans les caves de la Lubianka d'une balle dans la tête. J'ai vérifié et j'ai des preuves. Moshé Litvakov a été jugé. Sous la torture, il a fait des révélations sur la prétendue trahison des Juifs nationalistes et trotskistes. Vous vous souviendrez du nom : Moshé Litvakov. Il a été exécuté peu avant Simon Dimanstein, ami de Lénine. Le N.K.V.D. a le bras long ! Notre journal Der Emess a cessé de paraître, ils ont démoli les locaux et ils ont arrêté l'équipe. Mais la pire nouvelle concerne la disparition de Liberberg. Certains s'imaginent encore qu'il est en vie, comme si on pouvait se cacher dans ce pays. Vous direz au rabbin de Lwow que Liberberg a été torturé et exécuté et qu'il faut que cela se sache. Toutes nos écoles sont fermées. Les livres et les manuels scolaires en yiddish sont défendus. Mon père a été arrêté et sauvagement assassiné parce qu'il en avait quelques copies dans son armoire. Je veux venger mon père et je suis prête à n'importe quoi pour cela ! Maintenant que nous sommes devenus les alliés des Allemands, les pogromes ont lieu un peu partout, dans les campagnes éloignées comme ici, dans certains quartiers de Moscou. Ils ne se gênent plus et ne cherchent même pas à le cacher. Contre cela, nous ne pouvons rien, mais nous essayons de prévenir les gens et leur épargner l'exode et la mort. Ils promettent aux Juifs qu'ils auront de bons logements au Birobidjan et pourront y travailler dans des kolkhozes modè-

les. Ils leur disent que, depuis le début de la guerre contre les capitalistes anglosaxons, on expulse de la région les Coréens et les Japonais et qu'on dispose ainsi au Birobidjan de places pour eux. Des centaines de familles laissent tout pour partir là-bas en chantant. Nous savons que tous seront exécutés et il faut que le monde entier le sache pour qu'on intervienne enfin en leur faveur, là-bas, en Occident. Dites-le au rabbin de Lwow. Dites-le lui ; il saura ce qu'il faut faire pour nous aider.

Zbigniew se lève, fait couler l'eau et, penché au-dessus de l'évier, asperge ses mains, sa figure et son cou. Cela lui fait du bien. Mentalement, il répète les noms que Vera lui demande de retenir et soudain, il sent la peur pénétrer en lui. Sortira-t-il vivant de cette aventure ? Tout n'est que propagande et mensonge, en somme, et le vieux rabbin de Lwow, que Vera considère comme un sauveur tout puissant, n'est qu'une dupe. Zbigniew respire profondément, parvient à contrôler ainsi les crampes d'estomac qu'il commence à ressentir et retourne auprès de Vera. Il allume deux cigarettes, en glisse une entre les lèvres de la jeune femme et, allongé sur le dos, il regarde les ombres qui dansent sur le plafond.

- À Lwow, certains Juifs font partie de la milice qui dénonce et pourchasse des Polonais. Ici, parmi les officiers du N.K.V.D. qui assistent au colloque, il y a des Juifs, murmure-t-il. Savent-ils ce qui se passe au Birobidjan ? Ils détiennent quand même une parcelle du pouvoir...

- Ceux qui savent se taisent ! Vous ne vous rendez pas compte de ce que signifie la torture, les déportations et les camps... Et puis tout le monde espère que l'alliance sera rompue. Quand les Russes se battront contre les Allemands, ils auront besoin de nous. C'est notre seule chance de survivre en tant que peuple ! Pour moi, c'est différent ! Ils m'ont forcée à travailler pour le N.K.V.D. et je n'ai plus rien à perdre. Avant de crever, je vais venger mon père et ma soeur !

- Je t'aime, chérie, dit Zbigniew à haute voix, mais je n'ai plus vingt ans. Il est temps de dormir. Demain, je dois être très tôt à l'université.

- Es-tu heureux d'être à Moscou ? Que penses-tu de tes collègues d'ici ? demande Vera sur le même ton.

- Brillants... Des scientifiques de premier ordre. Ils ont une connaissance de la littérature française qui ne cesse de me surprendre. Remarquables ! Bonne nuit, Vera.

Zbigniew ferme la radio. Dans le silence qui s'installe dans la pièce, il entend la respiration de la jeune femme. Il a beau reculer jusqu'au bord du lit, il sent l'envie de la prendre monter dans chacun de ses muscles. Est-ce lui, ou est-ce Vera qui se rapproche et se colle contre lui ?

- Viens, supplie-t-elle, je veux faire l'amour en yiddish...

Il la prend doucement, délicatement, avec beaucoup de tendresse, jusqu'à l'orgasme et quand son corps se détend, il couvre son visage de baisers en lui murmurant des mots doux.

Nationalisme polono-juif, ou fierté d'homme mûr, se demande Zbigniew au moment où Vera s'endort, roulée en boule comme une toute jeune fille. Il est fatigué, son coeur bat trop vite dans sa poitrine, mais il se sent sûr de lui et satisfait. Le jour se lève quand la jeune femme se réveille. Il regarde son visage, son expression d'affolement et il éprouve une immense pitié.

- Tout est bien, Vera, dit-il. Nous sommes ensemble. Te reverrai-je avant mon départ ?

Agile comme une chatte, elle saute sur ses pieds, s'étire, se lave, s'habille, ouvre la radio et monte le son.

- Si tu veux que je vienne ce soir, il me faut quelque chose, lui souffle-t-elle à l'oreille en l'embrassant, une confidence...

- Je cherche un ami, un officier polonais qui a été arrêté à Lwow, Witold Zamski. J'ai promis à sa femme et à Lala de le retrouver et de leur donner des nouvelles.

- Qui est Lala ? demande Vera en se maquillant devant le petit miroir avec un rouge à lèvres qui sent les bonbons acidulés.

- C'est sa fille. Elle a treize ans.

- C'est bon, je vais essayer. Un baiser rapide sur la joue, un geste de la main et déjà la porte se referme.

Zbigniew prend une chemise propre, la dernière qui lui reste et l'enfile. Ses gestes sont lents, mais précis et il en retire un certain plaisir. Il a cessé d'avoir peur. Si on m'arrête maintenant, se dit-il en quittant l'hôtel, je saurai au moins pourquoi. Une fois à l'université, au lieu d'écouter les exposés et de prendre part

aux discussions, il ne cesse de se répéter mentalement les noms des femmes et des hommes, torturés et exécutés, dont il devra raconter l'histoire au rabbin de Lwow. Pendant un court instant, un remords surgit, celui d'avoir vécu une nuit d'amour avec Vera pendant que sa propre femme se débat, seule, à Varsovie, mais il l'efface aussitôt avec une facilité surprenante. Elle ne le saura jamais, se dit-il, n'est-ce pas l'essentiel !

- Alors professeur, content du colloque ?

L'officier du N.K.V.D. qui se tient devant lui arbore un sourire engageant.

- Je compte que vous ne manquerez pas de dire à vos compatriotes polonais que nous sommes leurs amis et que les officiers de l'armée polonaise qui ont été arrêtés à Lwow et envoyés dans les camps des prisonniers de guerre vont être libérés sous peu. Tenez, ce capitaine de vos amis, rappelez-moi donc son nom...

- Witold Zamski, dit avec empressement Zbigniew.

- C'est cela, Witold Zamski sera sans doute de retour quand vous arriverez chez vous. Allez, bientôt nous combattons côte à côte les fascistes. Ce n'est qu'une question de temps !

Un geste désabusé, une légère tape sur l'épaule et l'officier s'éloigne visiblement amusé par l'expression ahurie de Zbigniew. Si Vera vient cette nuit, se promet-il, je vais lui demander des explications et autant que possible des détails. Tendue, énervé, il est obligé d'assister au dîner du recteur, de boire de la vodka et de parler de la littérature française, ce qui lui semble outrageusement dérisoire. La surveillance ne se relâche pas. Il ne peut être question de prétexter à nouveau un mal de tête et de rentrer plus tôt à l'hôtel. C'est le dernier soir et chacun doit respecter les préséances et subir jusqu'au bout les discours officiels.

- La grande et généreuse patrie socialiste vous reçoit de son mieux, dit le doyen en se levant.

Esther Froumkine, Moshé Litvakov, Simon Dimanstein, le journal Der Emess, Liberberg, se remémore Zbigniew, en applaudissant avec les autres. Comme ils repartent le lendemain, la soirée se prolonge. On se remercie, on se congratule, on souligne pesamment « la valeur scientifique incontestable des communications entendues lors de ce colloque », ainsi que la qualité « exceptionnelle » des intervenants et leur apport à la culture communiste et on boit à la grande fraternité des

peuples slaves. Il est plus de minuit quand Zbigniew se retrouve enfin dans son lit où il se met à lire en espérant que Vera arrivera bientôt, mais les lettres sautent devant ses yeux. Pendant des années, il avait cru en son travail, en son oeuvre, comme il le disait parfois pompeusement et maintenant dans cette chambre anonyme, tout cela est remis en cause. Ses travaux, ses traductions, ses longues nuits passées devant sa table de travail, ses conférences, ses discussions avec les étudiants, ses polémiques dans les journaux et ses succès sont utiles à qui, en fin de compte ? J'ai gaspillé ma vie et celle des miens, se dit-il. Ma science, mon savoir, ne valent pas plus qu'un tas de feuilles mortes que les balayeurs ramassent dans les rues. Au lieu d'avancer, de lutter contre les systèmes qui étouffent et écrasent les êtres humains, je me suis amusé à ressusciter et à faire connaître un écrivain français qui n'était en fait qu'un bon vivant doté de génie. Pourquoi ? Une balle dans la nuque dans les caves de la Lubianka, c'est cela la culture de notre époque, le reste n'est qu'une façon de satisfaire temporairement ses ambitions et de gagner sa vie. Il faut que je l'explique à Vera et que j'essaie de me justifier devant elle... Zbigniew s'étire, écrase son mégot et attend en luttant contre le sommeil, mais au bout de la nuit, il n'y a que la grisaille du matin, un goût amer dans la bouche et la lumière dérisoire de la lampe de chevet qu'il avait négligé d'éteindre. Zbigniew fait sa valise, place dans le fond les chocolats qu'il a réussi à mettre dans ses poches, lors des diverses réceptions, et quitte sa chambre sans se retourner. Pendant tout le trajet jusqu'à la gare, il ne cesse de penser à Vera. J'aurais dû glisser de l'argent dans son sac, se dit-il, elle ne doit pas manger à sa faim. Les délégués de l'université qui l'accompagnent posent des questions et prennent des notes, mais il répond machinalement, sans trop se soucier, contrairement à ses habitudes, de ce qu'il avance ainsi. À la dernière minute, juste avant le départ du train, les officiers du N.K.V.D. leur offrent quelques cartes postales de Moscou, qu'on leur avait défendu d'acheter auparavant, et des paquets individuels qui contiennent des conserves de homard et du hareng de la Baltique, du caviar, de la vodka russe et des chocolats. Maryla sera contente, se dit Zbigniew en souriant au photographe qui, pour la dernière fois, leur demande de poser pour lui, puis monte avec ses deux collègues dans le compartiment, tandis que des soldats s'installent à côté. L'attente, dominée par l'angoisse, puis le soupir de soulagement quand les roues se mettent à tourner...

- Je tiens à vous demander pardon, dit Wieslaw Lutowski, professeur de littérature polonaise et critique littéraire. Avec d'autres, nous vous avons souvent reproché vos préoccupations internationalistes, vos écrits ne concernant que Balzac, au détriment de nos propres romanciers, en un mot votre passion pour la littérature française. Maintenant, je suis prêt à faire amende honorable. Il aurait été impossible de parler lors de ce colloque de nos poètes et de nos prosateurs sans blesser la sensibilité de nos hôtes. Leurs oeuvres, leurs références historiques, sont dominées par des sentiments anti-russes. La recherche de l'indépendance et de la démocratie authentique, la haine des tsars et le refus du matérialisme marxiste sont là ! Grâce à vous, on a pu placer le débat à un autre niveau et faire preuve de culture universelle !

Zbigniew regarde par la fenêtre le paysage qui défile de plus en plus vite. Autrefois, les attaques de ce même collègue dans les revues et dans les journaux le rendaient furieux, mais assez curieusement, en ce moment précis, où l'autre s'en excuse, il les trouve justifiées. Car que reste-t-il face à l'oppression absolue sinon le nationalisme défensif obtus et étroit au besoin et faisant bon marché de tout ce qui n'est pas polonais, chrétien ou juif, peu importe ? Seuls les mots qui servent à dénoncer et à attaquer continuent de compter, tous les autres ne sont plus qu'un luxe inutile ! Zbigniew n'a pas envie de discuter. Il ferme les yeux et s'efforce de dormir. Les heures passent, lourdes et monotones jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les premières inscriptions en polonais et se mettent à crier de joie sans se préoccuper des réactions des Soviétiques. Cela ne dure qu'un très court instant, mais les lie étrangement. Bohdan Mazurski, le mathématicien, admet à voix basse qu'il croyait qu'on les avait invités à Moscou pour les arrêter et les déporter sans que cela se sache. Zbigniew sifflote une chanson populaire et, ensemble, ils reprennent le refrain sous les regards surpris des officiers qui se promènent dans le corridor.

À Lwow, on les fait descendre sur une voie secondaire et les soldats les accompagnent à travers les entrepôts jusqu'à la voiture qui les attend dans un terrain vague. Le chauffeur en uniforme, silencieux et indifférent en apparence, conduit vite. Zbigniew arrive le premier à destination. Ils se donnent l'accolade, se serrent les mains en riant comme des gens qui viennent d'échapper à un grand danger et se quittent en se promettant de se retrouver bientôt.

Zbigniew monte l'escalier quatre à quatre, puis surpris s'arrête sur le seuil de l'appartement. À l'intérieur, il y a des gens qu'il ne connaît pas, le désordre, des valises, des sacs et de jeunes enfants qui se traînent par terre, puis le visage désolé de Wisia.

- Déportés... Partis... Tous partis, dit-elle à Zbigniew. Madame, mademoiselle, le docteur, monsieur le curé... Tous partis. Ils sont venus la nuit et... Des sanglots l'empêchent de finir sa phrase. On ne sait où aller, Marusia et moi. On n'ose pas retourner à la campagne. Emmenez-nous monsieur. Ici, ce sont les familles des officiers. Des Soviétiques...

- J'entends bien, dit bêtement Zbigniew en écoutant les jurons qu'échangent justement entre elles deux grosses femmes vêtues de robes fleuries, des fichus sur la tête. Prenez vos affaires et venez.

Dans la rue, le vent du printemps apporte l'odeur de la terre mouillée. Il fait frais en ce début de mai, et des plaques blanches, mélange de neige et de glace, marquent encore certains endroits où l'ombre les protège contre les rayons du soleil.

- Nous allons chez Siemion, décide Zbigniew.

- L'Ukrainien ? L'ami de monsieur ? Il a été déporté lui aussi, soupire Wisia. Le presbytère est fermé. On a essayé d'aller dans une autre église, celle de la rue Mickiewicza, mais il y avait des sentinelles devant et on nous a empêchées de passer. Oh ! monsieur, c'est terrible ce qui nous arrive...

Je suis encore « un monsieur », pense Zbigniew, un professeur qui a son bureau. Je vais les laisser là-bas et j'irai chez le rabbin. Ensuite, on avisera. A l'université, le calme et la paix règnent. Le vieil appariteur qui le connaît s'incline respectueusement, lui ouvre la porte avec ses clefs, s'en va, revient avec trois verres de thé et un peu de sucre, puis disparaît. Zbigniew sort de sa valise les biscuits et les chocolats, les donne aux deux bonnes, va voir l'officier soviétique en charge de l'administration, obtient le permis de réoccuper l'appartement de Maryla, insiste en gesticulant jusqu'à ce qu'il accepte d'envoyer la milice pour faire évacuer les lieux et finalement, à minuit, ils réintègrent les pièces vides et sales d'où les lits, les tables, les chaises, les armoires et même les lustres ont disparu. Assis par terre, sur le plancher de la cuisine, ils mangent le caviar rapporté par Zbigniew, mais

dans la lumière crue de l'ampoule privée de son globe, qui pend du plafond sur sa corde, les jeunes visages de Wisia et de Marusia paraissent tristes et résignés.

- Voyons, les rassure Zbigniew, nous avons un toit, des murs et je vais me débrouiller pour dénicher des lits. Courage mes filles. Je suis là ! Racontez-moi comment tout cela est arrivé.

Marusia renifle et se tait, tandis que Wisia, plus dégoûrée, parle en s'efforçant de ne pas omettre le moindre détail. Zbigniew serre les poings. Je vais affronter les officiers du N.K.V.D., se promet-il, sauver Maryla et démontrer au rabbin qu'il a eu tort de rêver qu'une république juive puisse exister en Union Soviétique. Malgré le sinistre aspect de sa chambre où les détritrus mal balayés traînent partout, il se sent fort, optimiste et capable de vaincre n'importe quel obstacle. Les Russes sont des primaires, des Asiatiques sans culture, ni foi, pense-t-il, mais pour les faire marcher, il suffit de ne pas être dupe de leur propagande. J'ai réussi à remplir ma mission sous le nez de leur police secrète et il me sera d'autant plus facile de me battre ici que les « Kacapy » me font confiance et me respectent...

La journée du lendemain s'écoule en démarches diverses et le soir, Zbigniew revient avec des miliciens qui apportent trois lits pliants, ce qui lui vaut l'admiration sans bornes des deux jeunes filles. Wisia et Marusia ont frotté et lavé les planchers et elles tombent de sommeil. Au salon, seul, les mains dans le dos, Zbigniew se promène d'un coin à l'autre en réfléchissant. Le rabbin a été arrêté et, avec lui, plusieurs personnalités de la communauté juive. Le concierge ne voulait lui donner aucun renseignement.

- Allez-vous en, a-t-il dit. Et n'oubliez pas, si on nous interroge je ne vous connais pas. Monsieur le rabbin est parti avec des officiers soviétiques qui sont venus le chercher, c'est tout ce que j'ai vu...

La nuit se traîne, les heures s'écoulent et Zbigniew continue à tourner en rond. Peu avant la levée du jour, des coups ébranlent la porte d'entrée. Quand les officiers du N.K.V.D. entrent, Zbigniew va à leur rencontre.

- Je suis prêt, dit-il.

Il se sent étrangement calme. Tout ce qui lui importe, c'est de sauver Wisia et Marusia qui dorment dans la chambre à côté de la cuisine. Les officiers l'entourent, le poussent dehors et il bute sur les marches plongées dans le noir. C'est fini,

il n'est plus responsable de rien et de personne. Il est en train de subir le même sort que les autres, et à partir de là, nul ne pourra plus l'accuser d'avoir été une dupe ou un traître.

* * *

Il est beau ce couvent, pense Witold en regardant l'imposante construction. De l'endroit où il se trouve, au bord du lac, la masse de pierre se détache, majestueuse, sur le fond bleu du ciel. Cela fait plus de deux mois qu'il végète au camp d'Ostachkov où il est arrivé de Starobielsk. Situé sur une île, le vieux couvent construit en 1864 lui était apparu sous un manteau de neige et il avait cru que la vie y serait plus supportable. Dès le premier jour, on lui donna une cellule de moine, un lit, de vrais draps et le commandant soviétiques annonça par haut-parleur que les Soviétiques traitaient les prisonniers de guerre polonais infiniment mieux que les Allemands, que les officiers ne travaillaient pas et que les soldats disposaient de locaux séparés. Le soir, dans un coin de sa cellule, il avait trouvé une inscription en polonais, effacée en partie par le temps, mais suffisamment lisible pour qu'il puisse comprendre que le couvent avait été construit par les insurgés de 1863, patriotes polonais déportés après l'insurrection contre l'occupant russe. À partir de ce moment-là, il s'était senti lié avec un passé qui lui était proche et, au cours de la première semaine, il avait vécu dans une espèce d'état second. Il cherchait à reconstituer dans sa mémoire l'histoire de la Pologne et de ses cent années de partages du XIXe siècle. La nuit, il luttait contre les rats et contre les punaises dont le vieux couvent était infesté, le jour il se promenait de long en large dans la petite pièce où, pour la première fois depuis sa captivité, il pouvait s'isoler et même quand il la quittait pour chercher son repas, il évitait soigneusement de parler avec les autres. Plongé dans une sorte de torpeur, il ne se posait plus de questions sur son propre sort, priait beaucoup et, avec la pointe d'une aiguille, essayait de graver sur les planches de son lit l'image de Lala. Il fut arraché de cette quiétude par un événement pénible qui se produisit au moment où, dehors, sa gamelle à la main, il attendait sa ration de soupe. Le froid était vif. Devant lui, les soldats, hâves et épuisés, avançaient lentement. Les gardes criaient et juraient et les gros chiens-loups couraient derrière eux tenus par des laisses trop courtes. Le pâle soleil de l'hiver paraissait indifférent et immobile là-haut, au-dessus des tourelles.

Un officier de police, un capitaine polonais, passa le long de la rangée et l'homme vêtu d'une veste molletonnée qui versait la soupe remplit aussitôt sa gamelle.

- Non seulement vous, les officiers, vous ne travaillez pas comme nous, murmura le caporal qui se tenait à côté de Witold, mais encore vous avez des privilèges. Charogne ! jura-t-il en crachant par terre.

Cette nuit-là, Witold se glissa à l'insu des gardes dans l'église orthodoxe désaffectée, où se trouvait le dortoir des soldats. Le caporal Bolek lui servait de guide. Massés comme des animaux dans un espace beaucoup trop restreint, les hommes couchaient sur des lits superposés, montés sur quatre étages et faits de planches mal assemblées sur lesquelles il n'y avait ni sommiers ni matelas. Le froid, l'humidité et l'odeur d'excréments prenaient à la gorge. Dans l'éclairage tremblant d'une bougie, Witold discuta avec un groupe de jeunes de la guerre et de la paix, de l'existence au camp et des pressions constantes exercées par les officiers du N.K.V.D. chargés de la propagande.

- Notre état-major nous a abandonnés, disaient les soldats. Ils nous ont menti. Ils prétendaient que nous étions prêts à résister aux Allemands. C'était faux ! Pas d'avions, pas de tanks, pas d'équipement, rien ! Et maintenant les voilà qui sont en sécurité en Roumanie, tandis que nous, nous sommes en train de crever de faim et de froid. Même ici, en captivité, vous ne coupez pas du bois avec nous, enfoncés dans la neige jusqu'à la taille, vous ne construisez pas de ponts, vous vous reposez de la défaite... Vous, les officiers, vous avez vos quartiers, vos privilèges, vos droits. Vous êtes une classe à part !

Brusquement, Witold comprit les subtilités de la propagande soviétique et se rendit compte qu'il lui fallait réagir avant qu'il ne soit trop tard. Dans le cas d'une révolte sanglante, où la masse des soldats s'attaquerait à quelques dizaines d'officiers, principalement non pas de l'armée mais de l'ancienne police polonaise, le N.K.V.D. se contenterait de photographier le carnage. Ce n'est pas un hasard si un atelier de photographie fonctionne dans ce camp, pense Witold, et qu'on prenne sans cesse des photos de nos cellules. Patiemment, il expliqua ensuite aux soldats dont il ne voyait pas les visages dans l'ombre les causes de la capitulation et la nécessité absolue pour les débris de l'armée polonaise de continuer la lutte en Occident, en France surtout dont la ligne Maginot résistera à l'attaque des Allemands. Il revint chez lui tard dans la nuit et dès le lendemain commença à deman-

der au garde de l'emmenner chez le commandant du camp ; mais l'homme secouait la tête en silence et il dut attendre la réunion que le N.K.V.D. organisait chaque semaine à la chapelle du couvent. Assis parmi les officiers de police qu'il ne connaissait pas, il se sentait seul. Les discours se succédaient. Il y était question de la supériorité de l'économie soviétique, de la culture marxiste et de la nécessité d'y adhérer, de la défaite de la Pologne bourgeoise, antisémite et arriérée et de leur devoir à eux, prisonniers de guerre, de comprendre que leur pays venait de disparaître définitivement de la carte du monde.

- Plus tard, peut-être, quand nous vaincrons les capitalistes, concluait le dernier des conférenciers, nous aiderons les Polonais à instaurer chez eux un ordre nouveau. Nous sommes des frères slaves et Staline est bon.

Dans la chapelle, les Soviétiques applaudissaient, les officiers polonais se taisaient et quand Witold se leva, toutes les têtes se tournèrent vers lui.

- Vous avez une haute idée de votre culture, déclara-t-il d'une voix mal assurée parce que la peur paralysait chacun de ses mouvements. Au nom de votre culture et de la nôtre, je voudrais vous demander de me traiter, moi capitaine de l'armée polonaise, prisonnier de guerre, de la même façon que nos soldats.

Il y eut des chuchotements, les Soviétiques, visiblement surpris, se consultaient et Witold, debout, eut l'impression que cela ne finirait jamais.

On leur ordonna ensuite de retourner dans leurs cellules et un garde emmena Witold dans un réduit sans lumière, où il resta plusieurs jours. Les rats dansaient la sarabande, l'eau suintait sur les murs et se transformait en longs glaçons blancs qu'il léchait parce qu'on ne lui donnait pas à boire, mais très vite le froid le rendit insensible. Tantôt il récitait à haute voix des poèmes, craignant de perdre l'usage de la parole et de devenir fou, et tantôt il commençait de longs dialogues avec Lala, sur la vie, sur son avenir et sur les véritables buts de l'existence. Il imaginait ses réponses, s'efforçait de reconstituer ses réactions d'autrefois et, à force d'évoquer sans cesse le visage de sa fille, finissait par s'imaginer qu'elle était là avec lui. Quand on l'emmena, inconscient, à l'infirmerie, il avait une forte fièvre et ses mains étaient marquées de traces rouges, dues aux morsures des rats.

Witold se secoue. J'ai eu de la chance, pense-t-il. Le médecin polonais m'a bien soigné et depuis, j'ai pu faire la paix avec moi-même et avec les autres. Ils

n'ont pas voulu me laisser travailler avec nos soldats, mais de temps en temps, comme c'est le cas aujourd'hui, je peux quand même être avec eux.

- Un transport vient d'arriver, lui souffle le caporal Bolek, rentrez vite capitaine, les « Kacapy » vont se déchaîner et ils vont encore vous enfermer dans les souterrains.

Parmi les soldats, il est considéré comme un héros et ils s'efforcent tous de l'aider et de le protéger. Même les gardes russes manifestent, à son égard, une certaine complicité et ferment souvent les yeux sur ses allées et venues. Il est plus de midi quand Witold se retrouve dans sa cellule de moine avec sa gamelle remplie de soupe chaude. Il l'avale lentement, une cuillerée après l'autre, pour mieux calmer sa faim tout en réfléchissant sur le moyen de rencontrer quelqu'un du groupe des nouveaux venus. Ils savent peut-être ce qui se passe dans le monde ! Les journaux soviétiques qu'on leur donne parfois consacrent des pages et des pages aux grandes réalisations des ouvriers qui parviennent à dépasser la norme, mais les renseignements sur l'évolution de l'offensive allemande sont rares. Les Soviétiques se battent en Finlande, cela est certain puisque le boulanger, un vieux moine libéré de prison où il avait été enfermé pendant des années, raconte qu'à Ostachkov, au village, des soldats blessés sont soignés tant bien que mal, à l'hôpital installé dans l'ancienne tannerie ; mais que se passe-t-il en France ? Des pas résonnent dans le corridor, la porte s'ouvre et deux gardes qu'il ne connaît pas l'emmènent au bureau du commandant. Assis derrière sa table de travail, le colonel du N.K.V.D. se cure le nez avec son doigt.

- On a ici un homme qui prétend être médecin et deux autres qui sont, selon lui, des infirmiers de son hôpital. Ce sont des civils de Lwow. Je veux savoir si vous les connaissez.

- Il y avait beaucoup de médecins et d'infirmiers à Lwow, constate prudemment Witold.

- Ces gens-là vont travailler à notre hôpital d'Ostachkov et je ne veux pas les envoyer là-bas sans vérifications préalables. Autant les rencontrer ensemble.

Un moment d'attente, la crainte irraisonnée qui lui serre la gorge et Witold est placé face à face avec le docteur Zebrzycki, accompagné de Siemion Batyka et du père Wiktor. Au début, il a du mal à les reconnaître. Ils ont maigri, ils portent des

barbes, et le visage autrefois calme et avenant du père Wiktor est parcouru de tics nerveux.

- Bonjour, docteur, dit Witold en se dominant et en s'avançant, la main tendue. Content de vous retrouver ici avec vos deux infirmiers. Ils m'ont bien soigné à l'époque où j'étais à l'hôpital pour la fracture de mon bras.

- Haracho, dit le colonel, emmenez-les donc au réfectoire, capitaine, et profitez de l'occasion pour parier un peu entre vous.

Comment leur faire comprendre, se demande Witold, que ce n'est qu'une ruse pour mieux s'assurer qui ils sont et d'où nous nous connaissons. Chaque mot que nous allons échanger sera écouté et rapporté par les informateurs qui ne manquent pas parmi nous. L'espoir est tenace, ils s'imaginent qu'à force de servir les Soviétiques, ils seront libérés !

- C'est aujourd'hui l'anniversaire de naissance de l'Isariote, murmure-t-il à l'adresse de père Wiktor. Plusieurs vont fêter ce soir.

- Eh oui ! soupire le père, c'est un nom très fréquent et particulièrement à la mode.

Au réfectoire, ils sont aussitôt entourés par des officiers, comme si tout le monde savait déjà qu'ils font partie d'un nouveau transport. Witold se met à raconter à la ronde l'histoire de la fracture de son bras et de son séjour à l'hôpital afin que Siemion, le père et le docteur ne soient pas obligés de répondre aux questions qui fusent de partout. Peu après cependant, les gardes le repoussent. Ils escortent le docteur vers la sortie, tandis que Witold essaye en vain de lui emboîter le pas. Au dernier moment, il parvient juste à demander à Siemion des nouvelles de Maryla et de Lala, mais en réponse, celui-ci ne peut que lui faire signe de la main et lui sourire de façon rassurante. Je les reverrai, se promet Witold qui retrouve une raison de vivre et d'espérer. Il n'est plus seul, il a avec lui des compagnons de route, des amis sûrs sur lesquels il peut compter. À partir de ce moment-là, il se met à penser à la façon d'organiser leur évasion ; il échafaude des plans fous et il ne parvient plus à dormir ; mais le temps passe et personne ne sait où le docteur et les deux présumés infirmiers ont été emmenés. Le boulanger affirme qu'ils travaillent à l'hôpital du village, mais ce n'est guère sûr parce que le vieil homme radote et ne se souvient même plus pourquoi il a été condamné à vingt-cinq ans de détention dans un camp en Sibérie. Le mois de mai se termine, l'air

devient tiède et le lac se libère de sa carapace de glaces. Un souffle d'optimisme se répand et rend les gens moins moroses, comme s'ils s'attendaient que le soleil leur apporte un changement. Seul le caporal Bolek ne cesse d'être pessimiste et de prétendre que les « Kacapy » sont en train de préparer des transferts et des déportations vers le Nord. C'est par un bel après-midi de dimanche, après la prière que Witold organise dans les dortoirs des soldats, qu'on les prévient qu'une réunion aura lieu, puis les événements se précipitent. Sur la grande place, devant le couvent, ils se tiennent tous au garde-à-vous, quand l'officier soviétique leur annonce que les ententes ont été signées et que ceux qui le voudront seront échangés contre les prisonniers de guerre polonais détenus par les Allemands.

- N'oubliez pas, quand vous serez de retour chez vous, de raconter que vous avez été bien traités ici, crie l'officier. Nous espérons que vous saurez reconnaître à quel point nous nous sommes préoccupés de votre bien-être et de votre sécurité. Vous êtes libérés et vous partez demain. Les locaux que vous avez occupés recevront nos jeunes pour lesquels nous installons ici une merveilleuse base de sports nautiques. Vive le camarade Staline !

Les gardes qui pointent leurs carabines surmontées de baïonnettes les regardent bêtement comme s'ils ne savaient plus ce qu'ils peuvent permettre et ce qu'ils doivent leur interdire, mais peu après, les officiers du N.K.V.D. donnent l'ordre de l'évacuation du couvent. Aussitôt, les hommes se mettent à chercher leurs affaires, craignant qu'elles ne disparaissent et c'est un branle-bas général et joyeux. Au bureau central, on les photographie une fois de plus, une photo de profil, deux de face et deux de dos. Ensuite, c'est la signature des papiers et des documents selon lesquels l'État soviétique s'engage à rembourser les montres, les alliances et les autres objets de valeur saisis lors des fouilles. Les formalités durent jusqu'à tard dans la nuit et toute la journée du lendemain. Massés sur les abords du lac, tremblant de froid, les prisonniers regardent l'eau qui clapote à leurs pieds en charriant des immondices et des déchets qu'on avait jetés pendant l'hiver sur la glace, sans se soucier de ce qui arriverait au moment du dégel. De grosses barges noires, longues et basses, retenues par des chaînes, se balancent le long de la berge. Il est défendu de parler et de chanter, de se coucher et de s'asseoir. Vers l'heure du midi, on distribue la soupe et, soudain, Witold voit Siemion qui se fraie un chemin jusqu'à lui en se faufilant parmi les hommes qui attendent avec leurs gamelles.

- Je n'espérais plus te revoir, dit Witold, tu ne peux pas savoir comme je suis heureux que nous soyons ensemble.

- Eh oui ! essaie de plaisanter Siemion, le fringant infirmier te salue. Tu nous a sauvé la vie à nous tous, avec ton histoire de fracture. Ils étaient déjà prêts à nous expédier plus loin, dans le nord. Grâce à toi, on va se retrouver bientôt chez nous, à Lwow.

- Maryla et Lala ? demande Witold au père Wiktor qui arrive à son tour. Affolé, car on va les séparer à nouveau, il ne parvient pas à formuler autrement sa question. Maryla et Lala ? répète-t-il.

Le père hésite, penche la tête et s'apprête à répondre quand un soldat le saisit par l'épaule et le force à avancer, tandis que deux autres traînent déjà Siemion et le docteur Zebrzycki. Witold veut les suivre, mais le chargement commence et des centaines d'hommes courent autour de lui comme s'ils craignaient de ne pas parvenir à temps jusqu'aux barges. Combien sommes-nous, se demande Witold à bout de souffle, six mille, sept mille ? Mon Dieu, comment vais-je les retrouver dans cette foule ? Il marche aussi vite qu'il le peut, mais son coeur bat dans sa poitrine d'une façon étrange, perceptible, qui fait mal. Il serre les dents, parvient jusqu'à la passerelle et monte sur la première barge parce que quelqu'un crie que c'est là que se trouve l'infirmerie et le docteur. Une sorte de cabine est accrochée au bout du bateau, au-dessus du vide, telle une excroissance surprenante qui semble fragile et prête à se détacher n'importe quand. Sous les pieds de Witold, les rondins bougent, il bouscule par mégarde un petit homme qui essaie de le dépasser et pénètre le premier à l'intérieur de la coque, où il fait noir et où la puanteur le saisit à la gorge. À tâtons, il se dirige vers la droite, repousse les gens agglutinés aux pieds de l'étroite échelle éclairée par un filet de lumière, trébuche sur les marches, tombe, roule sur le plancher glissant, sa tête cogne contre quelque chose de dur et il perd connaissance.

Là-haut, dans la cabine ouverte d'un côté, le père Wiktor regarde les berges noires de monde, écoute les chants que le vent apporte jusqu'à lui et cherche des yeux Witold. Accroupi par terre, le docteur aide un jeune garçon qui ne parvient pas à se hisser seul jusqu'à la plate-forme en planches. Quelques instants plus tard, plusieurs hommes sont couchés dans le réduit, allongés par terre et à ce point serrés les uns contre les autres qu'on ne peut plus bouger sans risquer de frapper leurs

bras et leurs jambes. Le docteur Zebrzycki examine les plaies, fait des pansements de fortune et Siemion distribue les aspirines. Le père Wiktor s'agenouille et parle à chacun à voix basse, conscient que les mots sont le seul remède dont il dispose. Le temps passe. Il fait chaud et les mouches qui dansent autour de leurs têtes, petites, à peine visibles, s'introduisent partout et piquent jusqu'au sang. Les ombres du soir commencent à descendre sur les tourelles du couvent. Les soldats soviétiques et les chiens quittent les berges où il n'y a plus personne.

- Je vais chercher Witold, décide Siemion en enjambant les malades et en se glissant jusqu'à l'échelle qu'il descend avec l'agilité d'un chat, puis il crie qu'un blessé qui ne peut monter demande de l'aide et le docteur le suit.

Resté seul avec les malades qui gémissent, le père Wiktor allume la lampe à pétrole, la suspend sous le plafond et se retient en s'accrochant convulsivement à une planche de la cloison pour résister à la brusque secousse qui fait trembler la barge. Libérés de leurs attaches, les bateaux flottent sur le lac et les vagues frappent les coques. En bas, dans les entrailles noires, les hommes recommencent à chanter, mais bien que la mélodie se veuille gaie, le père la trouve lugubre. Des heures s'écoulent, les malades cessent de geindre et s'endorment ou écoutent en silence les voix qui montent sur l'eau et se perdent au loin. Sans trop savoir pourquoi, le père Wiktor ne cesse de fixer les berges qui s'éloignent de plus en plus vite. Il a une très bonne vue et, malgré la distance, il distingue le long de la plage une sorte de masse noire qui s'avance dans l'eau. Cela l'étonne, mais il n'a pas le temps de réfléchir, car aussitôt, une sorte de claquement sec se répercute, des éclats de bois se mettent à voler autour et des fontaines jaillissent entre les barges pour retomber en les balayant et en les écrasant sous leur poids. Un des bateaux prend feu, l'incendie se propage sur son toit et lèche ses côtés jusqu'à ce qu'il explose en trois morceaux qui disparaissent très vite, emportés par le courant qui les aspire vers le fond. Aveuglé par les trombes d'eau, le père Wiktor enserre de ses bras une poutre, mais elle cède sous son poids et il plonge dans le bouillonnement blanchâtre, glacé, qui le fait tourner sur lui-même. Assommé, paralysé par le froid, incapable de résister, il se laisse porter par une vague plus forte qui le repousse, puis il sent contre lui quelque chose de dur, le saisit à pleines mains et ne le lâche plus. Quand il émerge à la surface, il flotte couché sur une bille de bois. Autour de lui, l'eau est sombre, teintée de rouge et un peu plus loin, à sa droite, des planches en flammes dansent sur les vagues comme animées d'une vie qui

leur est propre. Quelques sifflements stridents, des hurlements inhumains et, à nouveau, des geysers d'eau jaillissent autour de lui. Instinctivement, le père Wiktor plonge, nage un peu sous la surface, remonte et ses mouvements s'accroissent. Dans sa jeunesse, il avait participé aux concours de natation, lors desquels il avait remporté plusieurs prix et son corps semble retrouver sa souplesse d'autrefois. La lune, grosse boule dorée, roule entre les nuages. Le père Wiktor se retourne sur le dos et se repose un peu. Derrière lui, il y a les lueurs de l'incendie, comme si le lac était en feu, mais devant c'est l'eau noire qui l'entraîne sans qu'il puisse résister. De temps en temps seulement, il relève la tête, mais comme il ne distingue rien à l'horizon, il s'abandonne. Le lac se jette dans la Volga, ce qui accroît, ses chances d'échapper aux soldats qui continuent, sans doute, de tirer là-bas, au loin, sur l'autre bord. Sans trop savoir comment il parvient ainsi jusqu'à l'endroit où l'eau est moins profonde, ses pieds s'enfoncent dans le sable, puis il y a une touffe d'arbustes auxquels il s'agrippe pour se hisser à bout de bras sur le bord, où il tombe parmi les fougères. Le silence sonne dans ses oreilles, son cœur bat très vite et il s'évanouit. Quand le froid du matin le réveille, il voit d'abord les rayons du soleil qui brillent au-dessus de sa tête et il les contemple sans comprendre où il se trouve, ni pourquoi. À ses pieds, l'eau luit doucement, le vent agite les herbes hautes et l'univers semble imprégné d'une paix à ce point parfaite qu'il s'agenouille pour remercier le Seigneur. C'est en croisant ses mains qu'il s'aperçoit que ses paumes saignent et réalise subitement ce qui vient de se produire. C'était donc cela la libération à la soviétique et le retour au pays ! Un carnage, une boucherie barbare dont il est peut-être le seul survivant.

- Pourquoi, mon Dieu, crie-t-il, pourquoi m'as-tu sauvé moi et pas les autres ? Pourquoi ?

Le son de sa propre voix résonne en lui et une peur abjecte le pousse à s'enfoncer dans la forêt et à courir en se cognant contre les arbres, jusqu'à la clairière où, épuisé, il s'écrase sur la mousse, les membres endoloris et la tête vide.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 5

Le domaine de Catherina

[Retour à la table des matières](#)

- Ma fille ne doit pas pleurer en public, aimait répéter son père. Je veux que tu le comprennes bien. Quand tu seras grande, tu susciteras l'envie, mais personne ne devra avoir l'occasion de te plaindre.

Lala est arrivée jusque là, jusqu'à cette grande chambre, haute et étroite, mais quand elle vit dans le fond, suspendu sur le mur, le tapis de la bibliothèque de leur appartement et quand la femme qui le lui avait acheté au marché de Lwow lui tendit les bras, elle éclata en sanglots.

- Viens ici, petite, disait-elle dans son polonais hésitant. Je m'appelle Catherina et je vais prendre soin de toi. Tu seras heureuse avec moi, je te le promets. Mais il ne faut pas me quitter. Jamais ! C'est une belle propriété que nous avons ici.

Lala repousse la femme et recule. Elle ne veut pas qu'on la touche et elle est prête à se défendre avec ses dents et avec ses ongles. Elle essuie ses larmes, se domine et ressemble brusquement à un animal prêt à bondir.

- La faim, nous avons tous faim, dit Catherina. Nous allons dîner maintenant. Dans la salle à manger, la table est dressée.

Ses mains s'agitent, elle ouvre une porte imaginaire, le corps légèrement penché en avant et se dirige à petits pas jusqu'à la table couverte de livres et de papiers, parmi lesquels traînent des croûtons de pain, des assiettes sales et quelques grosses pommes rouges.

C'est un buffet somptueux, poursuit Catherina, comme tu peux t'en rendre compte toi-même, mais j'ai demandé au cuisinier de ne pas faire de viande. Me voilà végétarienne à présent. De nos jours, les gens n'ont pas de morale. Je me suis laissé dire que certains tuent et débitent des chevaux ! C'est criminel ! Nous allons faire de l'équitation tous les matins dans notre jardin et j'aime les chevaux.

D'un geste, Catherina montre les dessins du tapis sur le mur.

- Ce sont des bêtes sensibles et intelligentes qui savent éviter les plates-bandes. Regarde comme les massifs de fleurs sont beaux. C'est un jardin à la française... Mais je parle, je parle et toi tu as sans doute envie de te sustenter. À ton âge, c'est important. Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

- Lala...

- Oh, comme c'est bien, se réjouit Catherina en frappant ses mains l'une contre l'autre, poupée, ma grande poupée. Vois-tu, cela fait longtemps que Gregory, mon mari, me promet de m'amener une fillette comme toi, mais il est très occupé et oublie que moi j'attends. Ce n'est pas de l'égoïsme de sa part, juste du surmenage. À force de voyager d'un bout à l'autre, du pays, à force d'assumer des responsabilités liées à sa charge, il néglige la vie de famille, bien que ce soit elle qui compte le plus. N'est-ce pas Lala ? Moi, ici, je vois à tout, je m'occupe de tout et je surveille même les travaux dans les champs. Tu vas m'aider Lala, mais il faut que je te prévienne tout de suite de quelque chose. Viens plus près, c'est un secret et on peut nous entendre. Catherina se penche à l'oreille de Lala et murmure : Nous sommes entourés de gens méchants. Sous aucun prétexte, nous ne devons quitter le domaine ! L'année dernière, j'ai pu partir parce que Gregory était avec moi et me protégeait, mais je me le reproche encore parce que les amis de Gregory nous ont critiqués et que cela n'est pas bon pour sa carrière et pour l'avenir de notre pays. C'est étrange, mais je ne me souviens plus où nous avons été, ajoute-t-elle en se passant la main sur les yeux.

- À Lwow, dit Lala en la regardant avec haine, à Lwow, en Pologne...

- La ville du lion, enchaîne Catherina, où les gens parlent polonais comme moi, ce qui déplaît à Gregory. Elle grimace et adopte un ton plaintif. - Mon mari dit qu'il ne me comprend pas, mais cela est faux. Il dit aussi que je suis sa reine et me traite comme sa servante. C'est à croire que seules les illusions comptent et que les réalités n'ont pas d'importance. Il y a, hélas, les besoins du corps : boire, manger... Je vais faire du thé. J'ai soif.

Catherina allume le réchaud à gaz sous le samovar en argent et tourne le dos à Lala qui se met à dévorer le pain rassis et les pommes. Cela fait plus de deux jours qu'elle n'a pas mangé, enfermée dans le camion où le capitaine Gregory l'avait fait monter avec plusieurs hommes dont les pieds étaient enchaînés et qui n'osaient ni parler ni même bouger leurs bras. C'est ainsi qu'elle est arrivée à Moscou sans savoir si ces prisonniers, à moitié morts, étaient des Russes ou des Lithuaniens. Le capitaine Gregory vint la chercher dans l'enceinte de la prison où on fit descendre les hommes en les poussant dans le dos et en tirant en l'air. Ensuite, sans proférer un mot, il l'emmena dans cet étrange appartement où elle est enfermée depuis avec cette femme à moitié folle qui est la sienne.

Catherina verse le thé, s'installe dans un fauteuil berçant et se met à somnoler. Laisse à elle-même, Lala examine les fourrures, empilées par terre, la grande armoire sculptée remplie de livres, une autre armoire, fermée celle-là, le sofa recouvert de soie brodée qui a certainement connu des temps meilleurs, le grand lit en cuivre, la table, les vêtements répandus un peu partout et, finalement, le balcon sur lequel donne une petite porte basse. Catherina ouvre les yeux.

- Tu me détestes et tu ne veux pas rester dans notre domaine, pourtant moi, je n'ai rien d'autre à t'offrir. Crois-tu que tu vas t'habituer ? Je serais si heureuse de t'avoir avec moi, de te donner des cours de russe et de...

Elle marche un peu, prend un châle très coloré, le traîne derrière elle, s'approche de Lala, comme pour caresser son visage et, au moment où Lala recule, la retient en se servant de son châle comme d'un lasso.

- Morveuse, aristocrate polonaise, tu te prends pour qui ? demande-t-elle à voix basse en souriant ironiquement. J'essaie comme je peux de t'éviter ce qui m'est arrivé. J'avais ton âge quand je suis partie avec Gregory. La maison flam-bait. Ils les ont assassinés tous : mes parents, mes frères, la grand-mère... Tous...

- Qui ils ? bafouille Lala.

- Les Bolcheviks. C'était la révolution. Marx, Lénine, liberté, prolétariat, et Gregory... Il parlait comme un livre et tirait du pistolet. Depuis, il m'aime. Étrange, hein ? J'ai promis d'être sage et de ne plus casser la vaisselle, à condition qu'il m'amène une enfant... Tu es mon cadeau et ma récompense pour bonne conduite, mais je te conseille de te montrer reconnaissante...

À nouveau, le ton de Catherina change. Elle lâche Lala, s'éloigne, chantonne un peu, s'approche de la fenêtre, tire les rideaux et se couche sur le lit. Lala n'ose pas bouger de son coin et petit à petit, la fatigue aidant, elle se roule dans les fourrures et reste ainsi, assise par terre, immobile. À travers la mince cloison éclatent des cris, le bruit de jurons et de coups, la maison vibre, s'anime et commence à vivre d'une façon particulière qui lui est propre. Catherina saute sur ses pieds, entraîne Lala derrière le paravent et lui annonce qu'elles vont plonger ensemble dans l'eau délicieuse du lac.

- Notre domaine, dit-elle, comprend plusieurs lacs. Aujourd'hui, nous allons nager dans celui qu'on appelle « Le lac des cygnes ». Viens Lala, aide-moi un peu.

Catherina place par terre une grande bassine, enlève ses vêtements, tend à Lala une bouteille remplie d'un liquide qui dégage une forte odeur de goudron, lui demande de la frotter, puis de la savonner. Sur la peau blanche, il y a des plaques rouges, marques de poux. Lala, prise de pitié, penche le broc en métal, arrose les maigres épaules et s'applique à bien rincer. Catherina se tait. Dans la pièce voisine, ou peut-être dans la cage d'escalier, une femme crie si fort qu'on a l'impression qu'elle est là, et qu'on la verra apparaître d'un instant à l'autre. Le bruit fait trembler le paravent, mais Catherina semble ne pas l'entendre. Elle ordonne à Lala de se déshabiller et s'occupe d'elle comme d'une petite fille. L'eau dans la bassine est grise. Les poux qui flottent sur la surface sont à ce point nombreux qu'on voit distinctement la masse des minuscules points. Saisie de dégoût, Lala soulève avec peine la lourde bassine et la vide dans la cuvette des cabinets. Ce n'est pas possible ; je ne vais pas rester enfermée ici, pense-t-elle, puis l'image de sa mère couchée sur le plancher du wagon lui revient à la mémoire et elle se met à pleurer. Quelque part, au loin, le train doit continuer à rouler en emportant Bronek qu'elle ne retrouvera sans doute jamais plus.

« La contrainte, la domination barbare n'auront qu'un temps, disait son père, et notre culture survivra à condition qu'on se tienne debout. »

Courageusement, Lala se redresse, retourne dans la pièce, s'installe en face de Catherina qui, sur la table recouverte d'une nappe en dentelle jaunie, dispose le pain sec et les verres remplis de thé et se met à poser des questions. Au fur et à mesure que le temps passe, elle découvre que Catherina ne sait pas où est située la maison qu'elle habite, ne connaît pas du tout la ville, n'est pas sûre qu'elles sont à Moscou et ne tient même pas à se renseigner. Elle répond n'importe quoi, récite des poèmes, rit aux éclats, joue avec ses longs cheveux et parle de Gregory comme d'un jeune homme qui doit l'emporter sur son cheval noir à travers la steppe. Quand Lala s'approche de la porte en espérant pouvoir l'ouvrir, Catherina réagit pourtant. Souple et agile comme un chat, elle la prend par les épaules, la secoue et se met à chuchoter qu'elles vont être fusillées toutes les deux et que sans Gregory, il ne faut pas franchir le seuil. D'ailleurs, la porte est fermée à clef et seul Gregory peut la déverrouiller de l'extérieur.

La journée se passe ainsi, le bruit derrière les cloisons cesse et Lala s'endort, couchée sur les fourrures, au pied du lit en cuivre. Dans son sommeil, il y a son père en uniforme d'officier, le tapis de la bibliothèque, une route sans fin et une multitude de gens qui marchent. Witold emporte le tapis avec son image brodée du jardin à la française et elle court derrière, mais ne parvient pas à le rejoindre, puis il y a Catherina qui l'embrasse, la caresse, la fait danser au milieu de la pièce et se montre tantôt très gentille et tantôt silencieuse et comme absente. Pour elle, le temps ne compte pas et il semble que leur mode d'existence est fixé une fois pour toutes. C'est la troisième ou la quatrième nuit seulement que Lala se réveille en sursaut. La lumière du plafonnier est allumée. Le capitaine Gregory se tient debout, au milieu de la pièce, avec Catherina dans ses bras. La tête enfoncée dans les fourrures, Lala ne bouge pas. Ils éteignent, le lit grince, il y a des soupirs, de petits cris, puis le ronflement de l'homme. Lala se met à ramper jusqu'à la porte, se redresse, essaie de faire tourner la poignée, mais en vain. Il ne lui reste qu'à retourner à sa place et à attendre. Sa décision est prise. Tôt ou tard, elle finira par s'évader par le balcon. Il doit y avoir un moyen de glisser le long du mur jusqu'en bas, ou peut-être même de sauter, qui sait ? Le lendemain matin, quand Lala affronte le capitaine Gregory, elle est calme et tranquille.

- Tu as de la chance d'être acceptée dans le « domaine », lui dit-il en riant. Je dois partir à nouveau, mais je reviendrai. La mère Russie est grande et c'est un privilège de pouvoir rester dans notre belle ville de Moscou. Apprécie et sois reconnaissante ! Et n'oublie pas, personne ne doit savoir que tu vis ici. Tu n'as pas de permis, pas de papiers ; bref, tu n'existes pas ! Si les voisins te dénoncent, tu te retrouveras en Sibérie.

Lala regarde Catherina, étrangement jeune dans son déshabillé en satin blanc, ses longs cheveux dans le dos, et se tait. Le capitaine Gregory avale son thé, mange goulûment, s'essuie la bouche avec sa main, se lève, attache son ceinturon, embrasse Catherina et s'en va.

- Il a apporté des douceurs, chantonne Catherina en montrant à Lala les victuailles empilées pêle-mêle dans l'armoire. Il est bon, Gregory. Avec lui, je n'ai jamais eu faim. C'est l'essentiel, n'est-ce pas, petite, de ne pas avoir faim ?

- Je veux apprendre le russe, lui annonce Lala. Vas-tu m'aider ?

Visiblement ravie, Catherina fouille dans la bibliothèque, sort des livres, du papier et des crayons. Leur première leçon commence et à partir de ce moment Lala retrouve un peu d'espoir. Pour s'évader, il lui faut connaître à la perfection la langue des barbares et ne plus se distinguer d'eux, ni par son accent ni par ses manières. C'est cela l'objectif ! L'été passe, chaud, lourd, étouffant, puis arrivent enfin les fraîcheurs de l'automne. À l'occasion d'une de ses visites nocturnes, le capitaine Gregory leur apporte un calendrier et cela permet à Lala de rayer les jours, de s'organiser de façon à prier longuement le dimanche et de retrouver ainsi un peu de cette identité qui est la sienne et qui demeure la seule et unique forme de défense contre la séquestration qu'elle est en train de vivre.

- Tu as tort, petite de t'entêter, lui répète Catherina. Ici, c'est un pays sans dimanches et sans fêtes. Les cloches ont cessé de sonner ! On ne fête que les anniversaires des discours officiels et des parades militaires.

Cela l'amuse pourtant de se mettre à genoux à côté de Lala parce que cela lui rappelle son enfance. À Noël, elle échangent de petits cadeaux et, pour le Nouvel An, elles vident ensemble une bouteille de vin. Les visites du capitaine Gregory sont rares et elles doivent économiser la nourriture puisqu'on ne peut jamais prévoir à l'avance quand il arrivera. Dehors, il fait très froid et, enveloppées dans les fourrures, elles claquent des dents. Lala parle russe, lit en russe, récite des vers en

russe et aime particulièrement Pouchkine. Désormais, elle connaît tous les livres de la bibliothèque par coeur, y compris l'histoire des guerres de Napoléon, son héros préféré. Elle écrit aussi en russe des lettres destinées à son père que le capitaine Gregory emporte avec lui en promettant de les lui faire parvenir.

- Il ne peut pas te répondre, la console-t-il, quand elle demande pourquoi elle ne reçoit jamais de ses nouvelles, mais tu verras, si tu t'occupes bien de Catherina, je vais l'amener un jour. Il est en bonne santé, il pense à toi et il aime tes lettres.

Le capitaine Gregory, officier du N.K.V.D., exige qu'elle écrive à son père en russe, c'est sa façon de la dominer et de contrôler jusqu'à ses pensées, mais Lala se méfie et attend son heure. En avril, elle parvient à dégeler la porte du balcon avec de l'eau chaude et se glisse dehors, la nuit. Leur « domaine » est situé au troisième étage d'un grand immeuble gris et Lala est prise de vertige à force de respirer l'air frais après tous ces mois passés à l'intérieur. La lune éclaire le ciel noir, le vent souffle, le monde lui paraît beau et mystérieux, son coeur bat dans sa poitrine et ses mains s'agrippent à la balustrade. Elle sait que son évasion aura lieu dès qu'il fera un peu plus chaud, qu'elle réussira à rejoindre son père et qu'elle retrouvera Bronek, mais lors de sa visite suivante, le capitaine Gregory apporte un sac de clous et se met à les fixer à l'aide d'un marteau le long de la porte.

- Vous ne devez, dans aucun cas, vous montrer sur le balcon, dit-il. Autant le condamner pour que vous n'ayez pas de tentations.

De toute évidence, le capitaine tient à Catherina, mais ne veut pas que ses camarades du N.K.V.D. sachent où elle vit et profitent de son état pour le ridiculiser, lui. Il ne saurait être question de la placer dans une de ces institutions psychiatriques qui ne sont que des prisons sinistres, ou des laboratoires expérimentaux. Cela pourrait lui coûter son poste ! Catherina ne cesse de parler à tort et à travers, au lieu de se taire comme il convient à une Russe qui tient à survivre. Lala comprend que la voilà transformée en esclave d'une esclave, mais ne se décourage pas. « Nous ne sommes pas et nous ne serons jamais un peuple d'esclaves, disait son père. Nous défendrons jusqu'au dernier la civilisation chrétienne et la culture occidentale. » Sans être tout à fait sûre de ce qu'il entendait exactement par là, elle se souvient de chacune de ses paroles. Il faut que je réussisse à leur échapper, se promet Lala, il faut que je sois digne de papa. Je vais essayer en juillet, quand les récoltes mûrissent, quand on peut se cacher dans les bois et se nourrir sans trop de

peine de petits fruits. En juin cependant, par un beau lundi ensoleillé, le capitaine Gregory arrive tôt le matin, ce qui est contraire à ses habitudes. Il est nerveux, il transpire à grosses gouttes et il ne se gêne pas pour parler ouvertement devant Lala.

- Les Allemands nous ont attaqués, dit-il. Lwow a été bombardé et ils vont l'occuper sous peu. Notre armée se replie sur des positions prévues à l'avance. C'est la guerre ! Nous partons d'ici. Prends tes affaires, Catherina, je t'emmène chez ma mère à la campagne.

- Mais, Gregory, supplie Catherina, je ne peux pas laisser ainsi notre « domaine », donne-moi un peu de temps...

Il traitait de la même manière les déportés, pense Lala. Nous aussi, nous devons partir sur-le-champ, sans même avoir le temps de prendre un manteau, mais Catherina c'est quand même sa femme ! Ils sont étranges, ces Russes...

- Tu vas retrouver ton père, lui dit Gregory. Maintenant que nous sommes en guerre contre l'Allemagne, les officiers polonais vont avoir des privilèges. Contente ? Lala qui tremble de la tête aux pieds s'appuie contre le mur. - Allons, vite, je n'ai pas de temps à perdre. Vite !

Catherina pleure et se débat. Gregory la retient, Lala ramasse les vêtements et cherche la grande valise sur l'armoire. Comme ça, pense-t-elle, je ne peux pas me sauver comme je l'ai rêvé et je suis obligée de suivre cet homme que je hais. C'est lui qui a tué maman. S'il avait accepté d'arrêter le train et de la soigner, elle aurait survécu...

Catherina se met à geindre comme une enfant ; énervé, le capitaine lui assène une gifle sonore, ce qui la calme, puis il l'entraîne dehors en emportant la valise et en faisant signe à Lala de se dépêcher. Elle parvient encore à se retourner et à revoir la porte qu'elle avait rêvé de franchir. Sous la grosse plaque sur laquelle figure le nom du capitaine Gregory, officier supérieur du N.K.V.D., un écriteau indique qu'il est défendu de déranger sous peine de poursuites prévues par règlement. Brusquement, Lala comprend pourquoi personne n'a jamais songé à frapper à cette porte-là.

Merci, Sainte Mère, pense Lala en dévalant l'escalier, bien qu'il lui semble que quelqu'un, quelque part, se soit moqué d'elle, de ses efforts, de ses rêves et de ses

timides tentatives d'échapper à son sort de captive. En bas, il y a la rue, le soleil, le vent qui apporte des odeurs indéfinissables, des soldats qui marchent en chantant, des femmes qui réparent un bout de trottoir et le grincement du tramway qui tourne. Lala sourit sans trop le savoir et sautille un peu sur place pour se convaincre qu'elle en est encore capable. Ensuite, c'est le bruit de la portière qui se ferme, les coussins de l'auto et la pénible obligation de se tenir tranquillement assise à côté du capitaine Gregory ; mais, de l'autre côté de la vitre, il y a quand même des gens, des drapeaux qui flottent et des inscriptions en lettres d'or sur de larges bandes rouges qui annoncent que la « Patrie socialiste lutte contre les agresseurs fascistes ». Consciencieusement, Lala lit les affiches et essaie de retenir les noms des rues afin de comprendre dans quelle direction ils roulent. Catherina, en arrière, paraît dormir. La voiture saute sur les pavés inégaux, des carrioles chargées de légumes, attelées de chevaux, les obligent à attendre au croisement et Gregory se met à jurer. Sous le soleil, les maisons basses des faubourgs paraissent pauvres et lépreuses ; les gens qui font la queue devant l'immeuble administratif ressemblent à des mendiants et une eau sale, grise, recouverte par endroits de mousse blanche, déborde des caniveaux. Constamment forcé de ralentir, le capitaine Gregory ne cesse de jurer et c'est seulement sur la grand-route qu'il se calme et allume une cigarette.

- Ma mère a sa maison et un petit lopin de terre, dit-il. Ce n'est pas loin du kolkhoze où mon père travaillait et où il avait été décoré de l'ordre de Stakhanov. Ah ! il savait travailler mon père, et c'était un bon communiste...

Gregory aspire la fumée, se tait un instant, puis ajoute :

- Ma mère, Natacha Petrovna, est une femme fière, alors avec Catherina c'est compliqué. Elle ne l'aime pas et voudrait que je divorce pour en épouser une autre, capable de lui donner des petits-enfants. Elle ne tient pas à ce que les voisins sachent que son aîné vit avec une femme qui n'a pas toute sa tête... Toi tu peux l'amadouer, tu es jeune, solide et capable d'aider dans le potager comme à la maison. Moi, de mon côté, je te promets que tu auras des nouvelles de ton père. De toute façon, on ne te gardera pas indéfiniment. Une bouche à nourrir, c'est beaucoup de nos jours.

Le silence retombe entre eux. Il veut m'acheter avec de vagues promesses, pense Lala, mais si j'essaie de sauter de la voiture et de m'enfuir, il n'hésitera pas à

tirer... De tous ses yeux Lala regarde les cabanes en terre battue, les gens, les arbres et les champs qui s'étendent des deux côtés de la route. Elle a du mal à croire que, pendant plus d'une année, elle n'avait vu que les murs de la sinistre chambre de ce « domaine » que Catherina essayait d'embellir à l'aide des fantômes qui lui paraissaient plus vrais que la réalité. Le capitaine Gregory a emporté un saucisson, du pain et des tomates qu'il mange tout en conduisant et Lala en profite pour se couper deux gros morceaux. Le vent qui pénètre par la fenêtre fouette son visage, lui fait oublier ses éternelles démangeaisons et lui procure un profond bien-être. Et puis, par moments, des poules courent sur le chemin et le capitaine Gregory est obligé de freiner, tandis qu'à d'autres endroits, les ornières sont à ce point profondes qu'il s'arrête pour les examiner avant de s'y engager, ce qui permet à Lala d'entrouvrir la portière et d'avoir ainsi une illusion de liberté.

Merci, mon Dieu, prie-t-elle mentalement, merci pour ce que tu me donnes...

Catherina refuse de sortir de son mutisme et d'ouvrir les yeux. Quand, tard dans la nuit, ils arrivent enfin devant la maison basse située à l'entrée du village, Gregory doit la porter dans ses bras parce qu'elle s'agrippe à la carrosserie et se débat, ne voulant pas quitter la voiture. La femme, petite et maigre, qui vient à leur rencontre les observe en silence. Comme son fils, elle a le visage gris et des yeux verts sur lesquels tombent de lourdes mèches de cheveux noirs en désordre. Elle porte une longue chemise de nuit d'une couleur indéfinissable, un manteau noir passé par-dessus à la hâte et des bottes qui font ponctuer d'un bruit sinistre chacun de ses pas. Les retrouvailles avec son fils et sa belle-fille se limitent à bien peu de chose et c'est seulement quand le capitaine Gregory lui donne le sac de farine et des conserves de viande qu'elle se ravise et l'embrasse.

- Allons dormir, dit-elle. Ce n'est pas l'heure des retrouvailles familiales, mais des perquisitions. Tu le sais certainement mieux que moi, n'est-ce pas, Gregory ? C'est ton métier, pas le mien.

La maison se compose d'une pièce et d'une remise à outils où on permet à Lala de s'installer. La porte reste ouverte, il fait chaud, le vent agite doucement les feuilles des arbres, les étoiles brillent et la terre battue sur laquelle elle s'allonge lui semble douce et parfumée. Lala ferme les yeux et, en attendant que les autres s'endorment, essaie de retrouver sous ses paupières l'image de son père, puis, très doucement, elle se met à ramper jusqu'au seuil. Au moment où elle se redresse

prête à courir droit devant elle, un gros chien-loup surgit de l'ombre et se met à aboyer. Affolée, Lala recule vers le fond de la remise. Ce ne sont plus les murs et les portes verrouillées qui l'empêchent de partir, mais cet animal enragé, l'immensité des terres vides qui entourent la petite maison et l'inutilité des routes qui semblent ne mener nulle part.

* * *

Le capitaine Gregory a l'habitude de donner des ordres et la résistance de l'officier du N.K.V.D. qui lui fait face l'énerve.

- Je vous répète, camarade, dit Lavrenti, que votre capitaine Zamski a dû être libéré. Ses lèvres minces bougent à peine pendant qu'il parle et ses petits yeux verts se plissent drôlement derrière ses lunettes.

- Il a été échangé avec les autres officiers polonais au camp d'Ostachkov contre les prisonniers détenus par les Allemands. Cette opération faisait partie du plan plus large prévu par les accords que nous avons signés à l'époque. À ce moment, comme vous le savez, on ne pouvait prévoir que les fascistes allaient nous attaquer sauvagement et nous étions prêts à respecter les engagements pris.

- Je veux savoir la vérité, dit très calmement Gregory, et en tant que votre supérieur je vous ordonne de me répondre clairement. Selon mes informations, le convoi qui devait escorter les sept mille prisonniers de guerre n'a jamais quitté Ostachkov. Pourquoi ?

- Vous prendrez bien un verre de vodka, camarade, propose Lavrenti.

- Non, merci, jamais le matin. Mon père qui était un grand communiste et un bon patriote m'a élevé ainsi. Personne ne l'ignore dans cette maison, en dehors de vous.

- Je ne suis en poste que depuis peu, se justifie Lavrenti, mais je vous admire beaucoup camarade. Vous avez parlé de patriotisme et c'est justement de cela qu'il s'agit. Notre premier devoir consiste à protéger notre mère patrie, à mener une lutte impitoyable contre ceux que le camarade Staline qualifie d'« ennemis intérieurs » et à veiller à ce que notre pensée commune soit monolithique. Les prisonniers sont montés sur les barges. Il est exact qu'ils étaient sept mille environ. Lavrenti joue avec son coupe-papier et évite le regard de Gregory. - Un fort courant,

un équipement usé, un accident en somme... Nos valeureux soldats ont été obligés de tirer pour éviter les évasions. De l'avis du commandant de l'opération, il n'y a pas eu de survivants... Que voulez-vous camarade, nous sommes en guerre et nous manquons de tout. Les barges, les bateaux, les trains, doivent être réservés pour l'armée, les transports et l'entretien des prisonniers ne sont que gaspillage inutile.

- Pour produire, il faut des bras, dit le capitaine Gregory, et les « Zek » nous sont indispensables.

- Ceux-là étaient sur le point d'être échangés, sourit ironiquement Lavrenti en allumant une cigarette, mais oublions-les. Je me suis laissé dire, camarade, que vous vous opposiez à la doctrine du réalisme bolchévique et que vous vous êtes prononcé dès le début pour un conflit armé avec les fascistes. Vous devez être content à présent que cela se réalise ! Quand partez-vous au front ?

- Dans une semaine, répond le capitaine Gregory en se levant. Nous attendons l'équipement dont nous avons besoin.

- Ah ! l'équipement, soupire Lavrenti. Entre vous et moi, camarade, notre pacte avec les Nazis devait nous permettre de rattraper certains retards, mais il semble que ces vingt-deux mois n'ont pas été une période suffisante.

Gregory lui fait signe de la main, sort du bureau, monte un étage, pousse la porte de la salle à manger qu'on appelle le « Buffet », demande qu'on lui serve du thé avec des bliny à la confiture et, pour ne pas être dérangé par ses collègues, ouvre devant lui le journal de l'armée. C'est inacceptable, pense-t-il, comment ont-ils pu exterminer ainsi des prisonniers de guerre ? Ce sont des méthodes indignes de vrais communistes ! Ce Lavrenti semble se moquer de ses supérieurs. Il m'a parlé d'ennemis intérieurs, ce qui signifie qu'il y aura à nouveau des purges et des exécutions... Non, Lala ne peut pas rester chez ma mère sans papiers ni permis ! En mon absence, ils sont capables de les envoyer toutes les trois aux travaux forcés en Sibérie. Catherina ne survivra jamais à un tel voyage !

Gregory repousse son assiette, se lève et retourne dans son bureau où il commence à rédiger une directive destinée à l'officier du N.K.V.D., responsable du district rural où est domiciliée Natacha Petrovna. « Les femmes des ouvriers, détenteurs de l'ordre de Stakhanov et leurs proches doivent continuer à recevoir un approvisionnement spécial et cela malgré ... » Malgré quoi ? se demande Gregory en se grattant la tête. Si les pénuries persistent, si les kolkhoziens continuent à

partir pour la guerre en laissant en plan les récoltes avec d'autant plus d'empressement qu'ils savent que, dans l'armée, ils seront mieux habillés, rémunérés et nourris, sa directive ne sera jamais appliquée... Le téléphone sonne. Les ordres sont changés. L'avion l'attend. Il prendra le commandement d'un détachement d'officiers du N.K.V.D. qui est déjà sur place, dans les environs de Minsk. Est-ce la vengeance de Lavrenti ? se demande-t-il une heure plus tard en se bouchant les oreilles de ses deux mains parce que les vibrations de l'appareil le rendent sourd. L'avion est plein, mais les officiers se taisent et se surveillent plus que d'habitude. À l'atterrissage, un camion les attend et le chauffeur traverse Minsk en trombe, au risque d'écraser les gens qui quittent la ville, en formant de longs cortèges ininterrompus. Les fenêtres des maisons sont fermées et les portes de bâtiments publics barricadées derrière des sacs de sable. Au quartier général, on le reçoit mal.

- J'ai besoin d'essence, de cartouches et de chaussures pour les soldats, crie un homme grand et lourd dont les sourcils épais surmontent des yeux petits et bridés, tandis qu'une moustache rousse cache une partie de ses joues. Je n'ai que faire des officiers du N.K.V.D. On nous a promis des vivres et les camions n'arrivent pas ! Nos liaisons radio sont très mauvaises. L'ennemi nous entend mieux que nos propres troupes. Vous vous croyez malins, là-bas à Moscou, mais nous ici nous ne savons plus où donner de la tête.

- Soyez prudent, camarade général, on peut nous entendre, dit Gregory. Moi, je connais vos mérites et je vous admire beaucoup et, en plus, je sais me taire, mais pas les autres.

- Peu m'importe, constate le général en tirant nerveusement sur sa moustache. Nous devons repousser l'attaque. C'est vital ! Les fascistes sont bien équipés. Un bouc émissaire, vous connaissez ça, capitaine Gregory et pas d'hier ! Allons, je pars. Prenez le camion, faites monter les hommes et suivez-moi.

Gregory n'a pas le temps de répondre. Le vrombissement des bombardiers allemands couvre tous les autres bruits. C'est l'attaque ! Les officiers courent rejoindre leurs formations, les bombes explosent, l'artillerie antiaérienne tire, mais les avions de chasse ne prennent pas part au combat. Ils ont été cloués au sol et on voit de loin la lueur de l'incendie qui est en train de dévorer leurs carcasses. Le capitaine Gregory s'en rend compte, mais les officiers du N.K.V.D. qui montent avec lui sur la plate-forme du camion semblent inconscients de la situation. Des

jeunes, des blancs-becs, juste bons pour procéder aux filatures, aux interrogatoires et à la surveillance des trains des déportés, pense Gregory. Ils ont liquidé les anciens et la relève n'est pas prête.

Les bombardiers piquent vers le sol, se redressent, remontent avec un sifflement qui fait trembler la terre, puis c'est une longue série d'explosions qui se succèdent. Une fontaine de boue et de sable s'élève devant le camion, le chauffeur aveuglé freine, redresse les roues et s'arrête. Le moteur ne tourne plus. Les officiers sautent à terre et le capitaine Gregory les entraîne derrière lui, en direction des positions de l'artillerie que cache un sous-bois, mais au même moment, des soldats apparaissent en face. Ils courent en hurlant et en jetant leurs armes, suivis des officiers qui, en vain, essaient de les regrouper. C'est la débandade, comme en 1920, pense Gregory ; mais à l'époque, j'étais parmi les soldats qui fuyaient tandis que maintenant, je suis capitaine du N.K.V.D. et je dois les arrêter, ces lâches ! Il sort son revolver, tire en l'air, mais la marée humaine se déverse autour de lui et le dépasse, remplacée aussitôt par la vague qui suit derrière, comme si l'étrange course ne devait plus jamais prendre fin. Dans une crise de rage, il vise les soldats qui sont les plus proches, ses officiers l'imitent, quelques hommes tombent et aussitôt ils sont piétinés par d'autres.

- Vous êtes fous, hurle un grand bonhomme dont l'uniforme d'aviateur est déchiré. Reculez ! Les Boches... Ils encerclent nos formations et font des prisonniers ! Reculez...

Le capitaine Gregory, surpris, tire machinalement. C'est sa dernière cartouche. L'aviateur se penche, ramasse une carabine automatique et se rapproche en tirant dans un mouvement semi-circulaire, semblable à celui des faucheurs qui avancent dans le blé haut, fourni et mûri à point. Les officiers du N.K.V.D. reculent et le capitaine Gregory, surpris bascule en avant.

- Catherina, crie-t-il, comme si elle pouvait le protéger contre la douleur qui éclate dans sa poitrine, mais dans le bruit infernal, personne ne l'entend et personne ne se soucie de lui.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 6

L'AMNISTIE

[Retour à la table des matières](#)

- Tu n'es pas belle, Lala, mais cela peut s'arranger. Les yeux verts de Catherina brillent, elle penche légèrement sa tête et ses longs cheveux blonds tombent en cascade. - Cesse de bouger et laisse-moi faire !

Catherina tient dans sa main un morceau de betterave fraîchement coupé et frotte les joues de Lala. Le jus de la betterave colore la peau blanche.

- Tes lèvres à présent. Ouvre la bouche.

Lala se débat et essaye de se libérer, mais les ongles de Catherina s'enfoncent dans son bras. Cela fait mal.

- Il est temps de partir, dit Natacha Petrovna. Tâche de ne pas te montrer, Catherina, et ne parle à personne. Viens Lala.

La mère du capitaine Gregory repousse Catherina d'une bourrade qui la fait tomber sur le lit défait et elles sortent. Devant la cabane, la vieille femme s'arrête, roule entre ses doigts crochus une mèche de coton, la trempe dans le liquide noir que contient le récipient rouillé posé par terre, et la place dans une fente. Aussitôt, les insectes brunâtres qui montent en une rangée ininterrompue vers le toit, se répandent et se détachent du mur. De ses grosses bottes couvertes de croûtes de boue séchée, qu'elle n'enlève jamais de crainte de se les faire voler, Natacha Pe-

trovna se met à écraser les punaises en jurant à voix basse. Petite, maigre à faire peur, elle a l'air ainsi, avec son fichu noir qui entoure étroitement son visage osseux, d'une sorcière sortie d'un conte pour enfants. Lala se gratte. C'est plus fort que tout ce besoin de calmer ses démangeaisons. Sa tête est couverte de gales. Les poux sont là, dans ses cheveux, dans ses vêtements, dans chaque repli de sa peau ; mais la nuit, ce sont les punaises qui l'empêchent de dormir et elle voudrait que le feu prenne pour que ces planches infestées de vermine s'écroulent enfin.

Sur la route, le vent soulève des colonnes de poussière qui aveuglent. Il est très tôt, le soleil vient à peine de tracer des lignes roses à l'horizon, mais déjà l'air est étouffant. Natacha Petrovna marche vite et Lala a du mal à la suivre. D'autres femmes sortent maintenant des maisons basses. Elles portent des fichus noués sous le menton et leurs visages semblent fermés, ce qui les rend pareilles à un point tel qu'on a du mal à distinguer les plus âgées des plus jeunes. Avec sa jupe trop courte, ses pieds nus, sa chemise d'homme et ses cheveux surtout, soigneusement nattés et coiffés en couronne autour de sa tête, Lala suscite la méfiance et l'hostilité. En dehors de Natacha Petrovna, personne ne lui adresse la parole et, isolée, Lala vit dans ses propres rêves et fantasmes, tantôt gais et tantôt tristes.

Au kolkhoze, le vieil homme, le dernier qui reste puisque les autres ont été mobilisés, passe un long moment à les tâter de ses mains crasseuses. Son travail consiste à les surveiller et à les fouiller pour s'assurer qu'elles n'emportent rien et il le fait avec un évident plaisir. Lala réussit à s'esquiver et à rejoindre la première rangée des faucheuses. Penchée en deux, couverte de transpiration, tout en travaillant elle se raconte des histoires toujours pareilles, où Bronek tient la première place. Il surgit du sous-bois, l'enlève et ils partent ensemble à cheval vers la grande maison blanche où son père les attend. Marusia et Wisia apportent le lait caillé, au jardin, le pommier sauvage forme au-dessus de leurs têtes une arcade verte et Bronek prend sa main dans les siennes.

- C'est pour toi, dit Natacha Petrovna, en lui tendant un morceau de pain.

C'est déjà l'heure du midi. Les femmes s'arrêtent, forment des groupes et échangent des propos à voix basse. Seule, à l'écart, Lala dévore. Le gros pain noir est bon au goût, mais l'épaisse tranche disparaît trop vite. Lala se met à croquer des graines d'épis de blé, puis mâche des tiges d'herbe et des feuilles couvertes de poussière qui poussent en touffes le long du ravin. La faim est en elle, exacerbée

obsédante, et il lui semble que jamais elle ne parviendra à calmer les spasmes de son estomac qui se contracte quand elle mange. Pendant quelques jours, elle avait essayé de ne rien avaler et cela allait mieux, mais Catherina l'avait forcée à prendre un peu de soupe le soir et aussitôt la faim s'était déchaînée à nouveau. Je n'ai pas assez de volonté, se dit Lala. Pourtant, il est plus facile de jeûner que de se nourrir ainsi, sans jamais connaître la satiété.

Des camions militaires roulent sur la route, des soldats marchent derrière en chantant et, brusquement, une foule de femmes et d'enfants débouchent en face. Un jeune garçon parvient jusqu'à Lala et se laisse tomber par terre à côté d'elle.

- D'où viens-tu ? demande Lala.

- Les Allemands, dit le garçon essoufflé. Ils avancent. Des réfugiés de Moscou ont été logés dans notre village et le N.K.V.D. nous a ordonné de partir. Nous avons pris le train avec maman ; mais à la première station, il a fallu descendre. Il n'y avait plus de place pour nous, les soldats montaient. Depuis, on marche.

Quelques officiers du N.K.V.D. surgissent sur la route, les soldats s'écartent, les officiers encadrent les femmes et les enfants et les emmènent vers le sentier qui s'enfonce dans la forêt. Ils crient et ils tirent en l'air. Autour de Lala, les faucheuses se remettent au travail comme si elles ne voyaient rien.

- Toi, là-bas, appelle un officier, viens !

Docile, le garçon qui a parlé à Lala se lève et s'en va. Elle le suit des yeux, mais quand les chiens policiers se mettent à aboyer, elle se retourne, prise de panique, et ne remarque plus que l'adolescent lui fait signe de la main. Peu après, les soldats entrent dans les champs, piétinent les récoltes et fouillent, leurs carabines pointées en avant, prêtes à tirer. Les faucheuses reculent jusqu'à la route. Natacha Petrovna prend Lala par la main et se met à marcher plus vite que les autres. C'est ainsi qu'elles parviennent jusqu'à la maison où Catherina les reçoit sur le seuil.

- Ils ont éventré le matelas, dit-elle, et ils ont cassé de la vaisselle, mais mon Gregory a su les chasser. J'ai montré sa photo... Où va-t-on dormir cette nuit, Natacha Petrovna ?

Avec ses cheveux en désordre et sa longue chemise de toile grise, elle a l'air d'une toute jeune fille, fragile et émouvante.

- Tes papiers, demande Natacha Petrovna, ont-ils exigé tes papiers ?

- J'ai montré la photo de Gregory, chantonne Catherina, sa belle photo en uniforme...

Il fait sombre à l'intérieur. De menus objets, des débris, quelques vêtements et la paille du matelas, recouvrent le plancher en terre battue. Elles rangent en silence. Dehors, les cris se rapprochent, puis c'est une suite de détonations, les chiens qui aboient, et à nouveau le bruit des camions qui roulent.

- Je vais aux nouvelles, décide Natacha Petrovna. Fais de la soupe, Lala, et attendez-moi ici sans bouger.

Elle noue son fichu et sort, tandis que Catherina, calmée, s'allonge sur le dos et fait semblant de dormir. La nuit tombe. Les branches mortes que Lala est en train de brûler dégagent de la fumée qui noircit le chaudron dans lequel elle fait bouillir de l'eau, en y délayant soigneusement un peu de farine. Quand Natacha Petrovna revient, la maison est rangée et le souper prêt. Elles allument un bout de bougie et s'installent autour du chaudron dans lequel, chacune à son tour, elles plongent leurs cuillères, tout en luttant contre la ruée de moustiques qui se posent sur leurs visages et leurs bras nus.

- Des lâches, grogne Natacha Petrovna. Au lieu de défendre le pays comme mon Gregory, ses collègues du N.K.V.D. cherchent des espions. Des ennemis « intérieurs », comme ils disent. Ils fusillent au village, devant la vieille église. Cela fait peur, selon eux, et décourage les autres !

Lala voudrait demander si le jeune garçon qui était dans les champs avec elle est parmi les suspects, mais n'ose pas.

- On gagne la guerre, on gagne la guerre, chantonne Catherina, Gregory va arriver et m'emmenner.

Leurs ombres s'étirent sur le mur, puis Natacha Petrovna crache par terre, essuie sa cuillère et souffle la bougie. Il fait chaud, Lala se couche près de la porte et ferme les yeux. L'image de Bronek danse sous ses paupières et, quand la lumière du jour la réveille, elle a l'impression de lui avoir parlé, mais ne se souvient plus de ses paroles à lui.

- On va au village, lui dit Natacha Petrovna, lave-toi et coiffe tes cheveux. Tiens, mets ce fichu, il est propre.

De son côté, elle fouille dans la grande caisse et sort un chapelet en ambre qu'elle cache aussitôt dans sa poche. Ensemble, elles partent sur la route en laissant au lit Catherina, qui refuse de se lever. Au moment où elles s'engagent dans la rue principale, les cloches se mettent à sonner. Pour la première fois depuis vingt-cinq ans, les portes de la petite église orthodoxe sont ouvertes. Les gens âgés entrent les premiers et commencent à chanter, tandis que les jeunes hésitent et laissent passer un groupe d'officiers du N.K.V.D. Le capitaine se place en avant et lève la main pour indiquer qu'il veut parler. Aussitôt les chants cessent.

- Notre patrie est menacée, dit-il d'une voix forte. Nous devons prier pour nos valeureux soldats qui se battent contre les fascistes. Le pope va arriver sous peu.

Un murmure se propage dans la foule, puis les gens recommencent à chanter. Penchée en avant, Lala prie pour le repos éternel de sa mère. Peu lui importe, en ce moment, ce qui va arriver, seul le souvenir de Maryla est en elle, comme un remords. Selon la coutume, les femmes s'embrassent et les visages qui se tournent vers Lala surprennent parce qu'ils sont détendus et presque souriants. Natacha Petrovna essuie furtivement les larmes qui remplissent ses yeux. C'est ainsi qu'autrefois, dans sa jeunesse, les fidèles se saluaient à l'époque de Pâques et l'évocation du passé a une emprise telle qu'elle prend Lala dans ses bras et la serre contre sa poitrine. Les officiers du N.K.V.D. sortent et les gens les suivent sans oser s'attarder sur le parvis.

- Il a bien parlé, le capitaine, dit un vieil homme à Natacha Petrovna. Je n'en ai plus pour longtemps, mais je me battraï contre les Allemands s'ils arrivent au village. Avec ma pelle et ma faux, je me battraï... Pas pour Staline, pas pour le Parti, pour la terre... notre terre ! Il se mouche et soupire. - Ça fait longtemps, Natacha Petrovna, qu'on n'a pas eu l'occasion de se parler. Très longtemps ! Pourtant, on a été à la petite école ensemble, vous et moi. Vous vous souvenez ?

- Eh oui ! répond Natacha Petrovna en arrangeant machinalement son fichu. Vous aviez un beau chien et il me léchait les mains.

- À vous, mais pas à votre mari et à votre fils... Mon chien n'aimait pas les uniformes... À présent, il n'y a plus de chiens au village. On les a mangés ! La faim... Les gens ne savent plus ce qu'ils font !

- On se reverra, dit Natacha Petrovna en entraînant Lala.

L'homme ne bouge pas de sa place. Il a l'air triste et songeur.

- Cela fait du bien d'entendre les cloches, dit Natacha Petrovna, un peu plus tard quand elles sont seules sur la route. C'est beau ! On sait que les dimanches existent. Nous l'avons oublié ici. Cela fait plus de vingt ans que les jours se suivent et se ressemblent.

Au kolkhoze, les faucheuses travaillent avec ardeur comme pour rembourser l'invisible maître pour cette heure consacrée aux prières, improductives par définition et pouvant même être considérées par la haute administration comme une action antipatriotique. Vers la fin de l'après-midi cependant, le vieux gardien leur crie d'aller à la cafétéria. La longue pièce basse, fermée depuis plus d'un an, est vide. Les bancs et les tables ont disparu. Au bout, sur l'estrade destinée aux orateurs, deux officiers du N.K.V.D. installent un poste de radio haut et large.

- Camarades, annonce un des officiers, vous allez entendre maintenant l'appel du maréchal Staline. Retenez chaque mot, car c'est un message qui nous concerne tous.

Il tourne les boutons, obtient une série de bruits, puis c'est la voix de Staline : « Nous devons mener une lutte impitoyable contre ceux qui cherchent à désorganiser l'arrière, à répandre la panique, à propager de fausses nouvelles, contre les déserteurs et les lâches. Tous ceux qui compromettent de la sorte la défense du pays devront être immédiatement déferés aux tribunaux militaires. Ces tribunaux sont déjà institués partout, dans les villes et dans les villages et ont pleins pouvoirs * ...

Les officiers se tiennent à proximité du poste, mais ce qui arrive brusquement est à ce point imprévisible que personne ne s'avise d'intervenir. Une autre voix couvre celle de Staline : « Voilà vingt-quatre ans que vous vivez dans la crainte et que vous avez faim. On vous avait promis du pain et c'est à la famine qu'on vous a réduits. Des millions d'entre vous, en ce moment même, sont enfermés dans des cellules ou dans des camps de travail forcé. Vos maîtres ont détruit votre foi dans l'église orthodoxe... Qu'a-t-on fait de votre droit de parler et d'écrire ? Mort aux parasites du peuple russe ! Renversez vos tyrans ! C'est le Grand Quartier Général des armées allemandes qui vous parle et vous demande ... »

* Extrait d'un discours de Joseph Staline, de l'époque.

Un des officiers coupe le son. Le silence s'installe dans la salle. Les femmes n'osent pas bouger.

- Won, allez-vous-en, hurlent les officiers. Rentrez chez vous, camarades ! Soyez vigilantes ! Vous l'avez entendu, l'ennemi est partout !

Le soir du même jour, juste au moment où Natacha Petrovna découpe la petite pastèque verte qu'elle a réussi à faire pousser derrière la maison, des hommes arrivent.

- Sous peine de poursuites, vous devez nous donner votre poste de radio, camarade, annoncent-ils en ouvrant d'une poussée la porte qui se met aussitôt à frapper contre le mur. Toutes les radios sont réquisitionnées ! On vous les rendra après notre victoire finale sur l'envahisseur.

- Je n'ai jamais été assez riche pour avoir un poste de radio, dit Natacha Petrovna. Cherchez si vous ne me croyez pas, camarades !

Pressés, ils n'insistent pas et remontent dans le camion qui les attend sur la route et qui est déjà rempli de postes de radio jetés pêle-mêle. Catherina sort la pastèque qu'elle avait cachée sous les couvertures. La chair rouge est délicieuse. Elles dévorent tout, les pépins noirs et l'écorce verte, dure sous la dent et bien plus savoureuse que les herbes. C'est un vrai festin, mais quand Lala se couche, la faim est là, présente et d'autant plus exaspérée que le repas a été exceptionnel. Le lendemain, une voisine les réveille très tôt. L'ordre vient d'être donné de s'habiller avec soin. Il y aura une visite au kolkhoze. Des étrangers. Il faut se montrer à son avantage.

- Je vais avec vous, annonce Catherina en sautant du lit. Je veux avoir des nouvelles de Gregory.

Natacha Petrovna a beau crier, se fâcher, la menacer de son poing, Catherina ne cède pas. Une fois sur la route, elle se calme cependant et paraît craintive. Quand une voiture s'arrête à leur hauteur, elle s'accroche à Lala et cache sa figure derrière son épaule.

- Voici nos vaillantes femmes, dit l'officier du N.K.V.D.

L'homme vêtu d'un costume noir, grave et guindé, traduit lentement la phrase aux deux journalistes américains qui veulent faire des photos.

- Pas de photos, s'interpose l'officier. Nos camarades ne veulent pas être photographiées. C'est leur privilège démocratique.

Les Américains s'approchent de Lala. Ils portent des pantalons gris et des vestons tellement beaux et tellement différents de ce qu'on voit au pays que Lala voudrait les toucher pour s'assurer qu'elle ne rêve pas. Elle voudrait surtout leur dire qu'elle cherche à retrouver son père, que sa mère est morte dans un wagon à bestiaux et que les officiers soviétiques qui les accompagnent sont des tueurs puisqu'ils ont tiré sur les réfugiés rassemblés sur la place du village, mais le traducteur s'interpose en la fixant de ses yeux globuleux et elle ne parvient qu'à bégayer quelques mots en polonais.

- Nous manquons de tout, dit Catherina en anglais. Nous avons faim...

- Vous voyez, intervient le traducteur, nos gens sont cultivés. Ils connaissent votre langue. Malheureusement, les conditions de vie sont si difficiles en ce moment que nos femmes sont forcées de faire des travaux très durs. Écrivez dans votre journal que nous comptons sur l'aide des citoyens américains qui, comme nous, luttent contre le fascisme.

Les journalistes américains prennent des notes sur les petits carnets qu'ils sortent de leurs serviettes en cuir. Ils entourent Catherina et la bombardent de questions, mais l'officier du N.K.V.D. s'approche, les écarte brutalement, les pousse vers la voiture, tandis que le traducteur trotte derrière en répétant qu'ils sont très pressés et qu'il leur faut partir. Au moment où le chauffeur ferme les portières, l'officier du N.K.V.D. se penche et demande son nom à Catherina.

- C'est la femme de votre collègue, le capitaine Gregory, lui crie Natacha Petrovna. Elle habite chez moi en attendant le retour de mon fils.

- Qu'elle vienne demain à mon bureau, ordonne l'officier, et la voiture démarre dans un nuage de poussière.

- Rentre donc, se fâche Natacha Petrovna. Tu vas nous attirer un malheur. Tu es bien la seule à des milliers de kilomètres à la ronde à parler autrement que tout le monde. C'est dangereux !

Catherina se met à courir vers la maison en pleurant ; Natacha Petrovna, insensible, lève les épaules, Lala penche la tête et, déçue, regarde la vieille femme.

- Allons travailler, Lala, lui dit-elle, sinon ils vont nous empêcher de faire la récolte des pommes de terre. Si tu veux survivre cet hiver, il faut m'écouter.

À la fin de cette journée-là, Catherina a des convulsions. Brûlante de fièvre, elle ne cesse d'appeler Gregory, tandis que Natacha Petrovna s'efforce de la calmer en lui frottant le front avec des herbes. Lala va à la coopérative demander de l'aide et, à force de supplier l'homme de service, elle obtient la promesse que l'infirmier passera sous peu. Elles l'attendent ensuite en vain en veillant Catherina qui finit par s'endormir. Tôt le matin, Natacha Petrovna se rend au village. L'officier du N.K.V.D., un jeune homme solidement planté sur ses pieds, la reçoit bien et lui dit que l'enquête est remise à plus tard. On craint une épidémie de typhus au village et il ne tient pas à courir le risque de la contagion en rencontrant l'étrange femme qui parle anglais et qui tremble de fièvre dans une cabane infestée de poux, mais Natacha Petrovna sort de son bureau en pensant qu'il doit avoir peur de son fils Gregory.

Le mois d'août s'écoule ainsi en toute quiétude. Les foules de réfugiés de Moscou affluent au village, d'où on les refoule vers le nord, faute de pouvoir les loger et les nourrir. Au début de septembre, les chemins se transforment en longs rubans boueux, imbibés d'eau, où s'enfoncent les camions militaires et les bottes des soldats. On chuchote au kolkhoze que les Allemands s'apprêtent à entrer à Moscou, mais personne n'est certain de ce qui se passe vraiment du côté du front bien que les officiers du N.K.V.D., lors des réunions auxquelles tout le monde doit assister, donnent parfois quelques informations.

- Les Allemands tuent et exterminent les nôtres dans les régions qu'ils occupent, disent-ils. Nous nous défendrons jusqu'au dernier. Soyez vigilants, camarades, notre glorieuse Armée Rouge combat, mais les espions et les traîtres sont partout.

Natacha Petrovna parle peu, jure souvent et se préoccupe surtout de rapporter à la maison des pommes de terre qu'elle cache sous sa blouse. Lala la seconde de son mieux dans cette besogne en évitant les fouilles du vieux gardien qui lui manifeste une certaine tendresse toute paternelle. Elle ressemble à sa fille, morte très jeune. Et puis, l'homme admet presque ouvertement qu'il déteste les officiers du N.K.V.D.

- Natacha Petrovna a raison, répète-t-il à Lala dès qu'ils sont seuls. Il faut garder des pommes de terre pour l'année prochaine. Il faut qu'on puisse en avoir pour planter. Les officiers du. N.K.V.D. vident les entrepôts et nous ici, on va crever de faim.

Un dimanche, après la messe, le jeune diacre, un déporté lithuanien, accepte de rendre visite à Catherina. Il lui apporte un médicament à base d'herbes, une sorte de liquide brunâtre, amer, qui lui fait du bien. Petit à petit, elle commence à revenir à la vie et Natacha Petrovna ne cesse de répéter qu'il s'agit là d'un vrai miracle pour lequel il convient de remercier le Tout-Puissant. Dehors, le froid devient mordant et, pour réchauffer la cabane, il faut chercher des branches mortes dans le sous-bois. Comme Natacha Petrovna n'a plus la force d'y aller, Lala passe de longues heures à ramasser ce qu'elle peut et à le traîner jusqu'à la maison. C'est sa façon d'aider à la guérison de Catherina. Elle voudrait la détester, mais elle n'y parvient pas ; bien au contraire, Lala a pitié de sa faiblesse et prie pour sa guérison. Et puis, la haute forêt entourée de barbelés dont l'accès est interdit, est belle. Sous ses pieds, les aiguilles des pins se mélangent au sable du sentier, le vent agite les couronnes des arbres et le bruit que fait le pic vert est le même qu'à Zamskowice. Les patrouilles sont plus rares depuis un certain temps et, ce soir-là, elle espère pouvoir scier un arbre mort sans être vue ni entendue de personne.

Le ciel est lourd et gris et une minuscule grêle pique son visage. Lala compte à haute voix en polonais en frappant de toutes ses forces le tronc avec sa hache. Si je me dépêche, pense-t-elle, j'ai des chances de l'abattre avant la tombée de la nuit. Je vais le débiter ensuite, cacher les morceaux et les rapporter un à un à la maison. Soudain, un homme émerge des broussailles et s'arrête. Lala lève la hache au-dessus de sa tête, prête à défendre chèrement son butin. Au village, le charbon et le bois sont introuvables et l'hiver s'annonce dur. L'homme n'est certainement pas un policier. Grand, large d'épaules, avec ses vêtements en loques et sa grosse barbe, il a l'air d'un vagabon, ou d'un prisonnier évadé d'un camp.

- Je suis polonais comme toi, dit-il. Ne te sauve pas... Je ne te ferai pas de mal. Je viens de loin et j'ai faim...

Lala repose la hache par terre et attend qu'il s'approche. Son coeur bat dans sa poitrine. Pour la première fois depuis très longtemps, on lui parle dans sa langue sans la déformer, ni l'écorcher. C'est un bonheur tel qu'elle oublie toute prudence.

Un sourire, des yeux verts qui lui rappellent quelqu'un... Non ! Il ressemble à ces fuyards hagards qui rôdent la nuit autour des maisons en proférant des mots sans suite et des malédictions jusqu'à ce qu'une femme plus courageuse ouvre sa porte et lance une grosse pierre pour les chasser.

- Lala, dit l'homme à voix basse, tu ne me reconnais pas ? Lwow, l'église Marie-Madeleine... C'est bien toi, notre petite Lala, je ne me trompe pas ?

- Père Wiktor, c'est vous, c'est vous !

Elle se jette dans ses bras, il caresse ses cheveux, l'embrasse, la serre contre lui et c'est alors qu'elle se met à pleurer. Le front appuyé contre la poitrine du père Wiktor, Lala raconte ce qui lui est arrivé, la maladie de Catherina et son travail au kolkhoze. Pour la première fois sur cette terre inhumaine, elle peut se confier et compter sur quelqu'un sans craindre d'être dénoncée...

- Père Wiktor, répète-t-elle, père Wiktor, monsieur le curé...

- Allons, allons, il ne faut pas pleurer. Tout ira bien. Nous partirons ensemble. L'accord militaire a été signé entre le gouvernement polonais de Londres et Staline. Les Soviétiques ont accepté de former une armée polonaise sur leur territoire. Le centre est à Bouzoulouk. Souviens-toi bien : Bouzoulouk. S'il m'arrive quelque chose, tu iras toute seule. Bou-zou-louk... Répète Lala !

- Je ne comprends pas mon père...

- Ils appellent cela une « amnistie ». Staline nous pardonne notre crime d'être des Polonais ! Tous les déportés et tous les prisonniers qui sont polonais doivent se rendre à Bouzoulouk où se forme notre armée. Tu verras, petite, on réussira. Dis-moi juste où nous sommes. Je me suis perdu. Cela fait plusieurs jours... J'ai... J'ai très faim...

- Attendez-moi ici, décide Lala en se redressant. Je reviens tout de suite. Notre cabane n'est pas loin.

Déjà elle se retourne, prête à partir, mais au dernier moment, elle lui saute au cou, puis s'en va en courant, tandis que le père Janaga soulève la lourde hache et se met à bûcher avec rage, comme s'il pouvait venger ainsi la mort de Maryla, la misère de Lala, la contrainte et l'injustice de son propre exil. L'effort physique le réchauffe. Le fer frappe le bois, les copeaux tombent sur la mousse et au moment

où le tronc commence à pencher sur le côté, Wiktor Janaga, surpris, se met à siffloter une chanson scoute.

- Ils ont emmené Catherina, dit Natacha Petrovna, dès que Lala franchit le seuil. Elle se débattait et elle criait, alors ils l'ont battue jusqu'à ce qu'elle perde conscience. Cela n'a pas été long. Mon Gregory est « porté disparu » ; c'est ça leur façon d'annoncer la mort... Penchée au-dessus du poêle, la vieille femme allume le feu qui éclaire son visage maigre, ridé et étrangement inexpressif.

- J'ai faim, dit Lala. Si vous voulez du bois, il faut que je retourne en chercher. J'ai coupé un tronc sec. Dès la tombée de la nuit, je le traînerai jusqu'ici.

- Tiens, prends la portion de Catherina et la mienne. Il ne faut pas que le pain se perde. Si on le laisse pour demain, les rats vont le dévorer. Prends et va-t'en !

Natacha Petrovna veut se mettre à genoux et prier pour Gregory et pour Catherina, pense Lala. Elle tient à ne pas être vue. Elle a peur. Lala met les tranches de pain dans la poche de sa jupe, passe derrière la maison pour ne pas se montrer sur la route et arrive ainsi jusqu'au sous-bois. L'idée de retrouver le père Wiktor la rend joyeuse. Déjà elle oublie Catherina, le capitaine Gregory et Natacha Petrovna, pour ne penser qu'à ce qu'elle lui racontera en arrivant. La grêle a cessé. Au-dessus de sa tête, il y a le vrombissement d'un avion, puis c'est à nouveau le bruit des camions qui roulent en bas sur le chemin cahoteux. En parvenant dans la forêt, Lala appelle tout doucement ; mais le père ne répond pas. Inquiète, elle se dit qu'il a dû lui arriver malheur, mais quand, essouffée, elle parvient à l'endroit où se trouve son arbre mort, elle s'arrête surprise. Couché près du tronc déjà découpé en morceaux, le père Janaga dort profondément. Lala s'approche, s'installe à côté et attend. Le temps passe. Son estomac se contracte, le pain dans sa poche est lourd, tiède, et elle ne sait que faire pour s'empêcher de le prendre dans sa bouche, alors pour le préserver elle croque les aiguilles de pins et leur goût âcre lui apporte un certain soulagement. La nuit tombe. La lune monte lentement sur le fond noir du ciel et c'est alors seulement que le froid réveille le père. Inquiet, il s'assoit et comme un homme traqué, saisit la hache. Lala rit, puis pour ne pas le regarder manger, ramasse les branches, s'affaire, place le bois dans un sac de jute et s'éloigne un peu. Ensemble, ils redescendent ensuite la côte jusqu'à la cabane où ils déposent en arrière leur chargement. Presque aussitôt, Natacha Petrovna émerge de l'ombre.

- Un accord a été signé entre le gouvernement soviétique et le gouvernement polonais de Londres, dit le père. C'est l'amnistie pour tous les prisonniers et déportés qui ont la citoyenneté polonaise. Lala vient vous dire adieu.

- Je le savais, grogne la vieille femme. Il y a deux femmes au village qui en ont parlé.

- Et vous ne m'en avez rien dit ? crie presque Lala.

- Priez pour mon fils, dit Natacha Petrovna et oubliez-moi. Je suis une vieille femme. Je n'en ai plus pour longtemps. À présent tout m'est égal...

Sorcière, pense Lala. Comment a-t-elle pu se taire sachant que me voilà libre de retrouver les miens et de quitter avec eux cette terre maudite ?

Les nuages cachent la lune. Plus bas, sur la route, des charrettes remplies de réfugiés roulent vers le village. Silencieux, les gens et les chevaux sont pareils à des spectres. Natacha Petrovna s'agenouille sur le sol, le père Wiktor fait le signe de la croix et Lala s'efforce de prier, mais n'y parvient pas, trop impatiente de partir.

- Lala, dit Natacha Petrovna en se redressant, tu es une bonne fille. Tu m'as aidée. Prends ce fichu. Il est chaud. Il était à Catherina.

- Quand elle reviendra, elle en aura besoin, proteste Lala.

- Elle ne reviendra pas, constate Natacha Petrovna sur un ton péremptoire. Je le sais, comme j'ai toujours su que Gregory, mon fils unique, est mort au front.

D'un geste, elle jette le fichu sur les épaules de Lala, puis disparaît à l'intérieur de sa maison en refermant soigneusement la porte.

Le père Wiktor et Lala rejoignent les réfugiés qui marchent sur la route. Les femmes échangent des propos à voix basse, les enfants pleurent, l'eau clapote parfois sous les pieds, quand la mince couche de glace casse et le vent froid fouette les visages. Le village semble dormir, mais devant la petite gare, les officiers du N.K.V.D. agitent de grosses lampes. Soudain, un groupe de jeunes filles et de garçons débouche d'une ruelle et se met à bousculer les gens qui attendent. Les officiers du N.K.V.D. crient et jurent, mais ils semblent se moquer d'eux et hurlent à leur tour. Un officier tire en l'air et, au même moment, les jeunes envahis-

sent le passage qui donne sur la voie. Dans l'ombre, Lala tire le père Wiktor par la main et c'est ainsi qu'ils se retrouvent près des rails.

- Ce sont des Zuliki, murmure Lala. Tout le monde les craint. Attention ! Ils ont des couteaux et savent s'en servir. Au fond d'elle-même, Lala envie ces jeunes. Contrairement aux réfugiés, aux familles qui les suivent maintenant et qui, craintives, s'installent le long des bâtiments de la gare, ils paraissent ne pas avoir peur. Ils n'ont rien à perdre et ils agissent comme s'ils étaient libres, selon leur fantaisie. Ils dansent sur les rails qui brillent dans les rayons de la lune et déchaînés, les garçons chantent en chœur une chanson ordurière en embrassant les filles, tandis que d'autres se battent entre eux sans qu'on sache s'il s'agit d'un jeu ou d'un affrontement. Personne n'intervient. Le chef de gare, enfermé dans son petit bureau, éteint la lumière qui éclairait le Perron à travers la fenêtre. Les officiers du N.K.V.D. ne se montrent pas. Ils sont restés de l'autre côté. Tremblants de froid, les gens se couchent par terre, se couvrent comme ils peuvent et se taisent. Parfois seulement, un bébé se met à crier, mais cela ne dure pas. Sur la voie, les Zuliki décharnés, vêtus de haillons, leurs bras nus marqués de tatouages, lancent des couteaux au-dessus de leurs têtes. Les filles se déhanchent dans des poses provocantes, courent en avant, happées aussitôt par des garçons qui, à plusieurs, les entraînent vers le bout du quai d'où s'élèvent des soupirs, des jurons et des mots d'amour.

- Vous êtes polonais, murmure à côté du père Wiktor un homme dont le visage est couvert de plaques rouges. Nous sommes trois ici. Nous venons de loin, de Yakoutsk.

À voix basse, la conversation s'engage. L'homme porte une vareuse, mais quand il se penche, Lala voit qu'il n'a rien en dessous.

- Eh oui ! constate-t-il en remarquant son regard, mais moi je suis vivant, tandis que les autres sont morts. Chez nous, au camp, on étranglait les plus faibles la nuit et on leur arrachait leurs vêtements. Moi, j'ai juste perdu ma chemise. J'ai eu de la chance ! Ils étaient en meilleure forme que nous, nos codétenus soviétiques et forts comme des boeufs. Des tueurs, des voleurs, des bandits, parfois aussi des jeunes comme ceux qui s'amusent là-bas, sur les voies, de pauvres diables auxquels la morale communiste avait appris que ce qui compte c'est de survivre ! C'est votre fille ?

- Wiktor Janaga, curé de Lwow, et Lala Zamska. Nous espérons rejoindre notre armée.

- Capitaine Czeslaw Debicki, se présente l'homme, j'ai été fait prisonnier avec mes hommes et... Sa voix casse, mais il reprend aussitôt. - L'amnistie, l'espoir... Dites-moi, mon père, est-ce que vraiment nous allons arriver à rejoindre les nôtres...

La toux l'empêche de continuer. Le père Wiktor pose sa main sur son bras, le serre et ce simple geste le rend moins fébrile.

- Écoutez, dit-il, j'ai besoin de savoir la vérité. Les deux soldats qui ont réussi à partir avec moi risquent d'être arrêtés. Le N.K.V.D. nous a annoncé que les prisonniers d'origine ukrainienne n'ont pas droit à l'amnistie. Vous comprenez, mon père, en tant qu'officier polonais, je ne peux pas croire que le général Sikorski ait pu négocier un accord pareil. Je me sens responsable envers eux.

- C'est faux, c'est de la propagande, c'est leur façon de brouiller les cartes, proteste le père Wiktor. Selon l'accord, tous les ressortissants polonais, peu importe leurs origines et leur religion, ont droit à l'amnistie. Tous, vous m'entendez bien, tous !

De quel droit est-ce que j'affirme cela ? se demande le père Wiktor. Si le texte de l'accord ne le précise pas explicitement, si ces deux malheureux sont refusés par notre armée, qu'est-ce que je vais lui dire à ce capitaine ? que je me suis trompé ? Il revoit le visage de Siemion, les barges qui attendent et ses doutes se dissipent. Peu importe les documents officiels ; ce qui compte, c'est la fraternité, le sentiment d'appartenance à la même terre, à la même patrie ! Le commandement polonais n'acceptera jamais de rompre ces liens-là !

- Ils sont menteurs et ils sont fourbes, les officiers du N.K.V.D., ajoute plus bas le père Wiktor, à l'image de ceux qui les commandent et leur donnent des ordres.

- Je vais aller chercher mes deux soldats, dit le capitaine, pour que vous leur répétiez qu'ils ne sont pas des exclus. Vous, ils vous croiront.

Il se lève, s'éloigne et disparaît parmi les gens accroupis et couchés le long du mur. Lala s'appuie contre le sac qui contient les quelques vêtements qu'elle possède. Elle a faim et elle a froid, mais c'est la peur qui l'empêche de dormir. Va-t-on

l'accepter dans l'armée ? Est-ce que les filles sont admises, ou juste les garçons ? Va-t-on la chasser parce qu'elle est trop jeune pour qu'on lui permette de se battre contre les Allemands ? Lala rêve que le capitaine Debicki l'empêche de monter dans le train et que son père surgit à côté et l'emmène.

Quand elle se réveille, il commence à faire jour et il y a le bruit sourd du train qui arrive en gare. Autour, les femmes cherchent leurs affaires, les enfants courent de l'une à l'autre ; des hommes, très âgés pour la plupart, les aident et toute cette foule, debout, attend en silence, sans protester. Les jeunes, eux, se regroupent, forment une sorte de masse compacte et se placent ainsi sur la voie ferrée. Le machiniste freine, on voit son visage affolé, les wagons s'entrechoquent, les essieux grincent et, au dernier moment, quand déjà on a l'impression que la locomotive, monstre noir dont le sifflement aigu ressemble à un appel de détresse, va écraser sous son poids les filles et les garçons, elle s'arrête. Aussitôt, les gens suspendus en grappes sur les marchepieds des wagons crient qu'il n'y a plus de place, mais les jeunes montent sur les toits des wagons. Le chef de gare sort à la hâte de son bureau et agite le petit drapeau rouge qu'il lève très haut, mais il n'est plus qu'une marionnette en uniforme dont personne ne se soucie. La foule prend le train d'assaut. Agile, malgré son âge et sa fatigue, le père Wiktor grimpe sur le dernier wagon, se hisse sur le toit, rampe, se penche et juste au moment où le train s'ébranle, parvient à se retourner et à passer ses jambes par la fenêtre d'un compartiment. Lala saisit les bras qu'il lui tend et se glisse à son tour à l'intérieur. Les femmes, debout, serrées entre les banquettes, crient, mais s'écartent finalement et leur font de la place. Il fait chaud. Le train roule, la lumière sous le plafond clignote et le mouvement des roues s'accélère. Des champs vides, immenses, défilent et des flocons de neige, charriés par le vent, forment un léger écran qui donne à ce paysage vide un aspect mystérieux. Une route enfin, des maisons basses, blotties de l'autre côté du passage à niveau et une autre gare, noire de monde. Des bras s'agitent, on voit les gens qui courent avec leurs sacs et paquets, mais le train ne s'arrête pas et c'est à nouveau la plaine à perte de vue. Indifférents à ce qui se passe en dehors de leur compartiment, les passagers commencent à bouger en cherchant à s'asseoir par terre. Le Père Wiktor s'inquiète pour le capitaine Debicki, se demande si lui et ses deux hommes ont réussi à monter, puis essaie de se renseigner sur la destination du train.

- Nous venons de Moscou, lui dit une jeune fille. C'est le dernier train qui a pris des civils. Ils ont fermé la gare...

Dans le corridor, il y a l'amoncellement des sacs, des caisses en bois qui servent de valises et des paquets divers, sur lesquels veillent, accroupis, leurs propriétaires. Au bout du wagon, le contrôleur en uniforme chauffe l'eau dans le grand samovar noirci par la fumée. Tôt ou tard, le train va s'arrêter, explique-t-il à Lala, et elle pourra descendre. Il marmonne ensuite quelque chose sur les ennemis intérieurs et sur l'interdiction de dévoiler la destination des trains, comme celui-là, l'examine attentivement et lui donne un peu d'eau chaude. Lala vide le gobelet en fer blanc, remercie et annonce à la ronde qu'elle est polonaise et qu'elle va rejoindre son armée, mais les visages paraissent indifférents et les gens la repoussent pour se rapprocher du samovar. Je parle trop, pense Lala, ils peuvent nous jeter dehors ou nous arrêter.

- Méfie-toi, disait Catherina. En Russie, tout peut arriver. C'était comme ça avant la révolution et, depuis, c'est encore pire. Gregory se fâche quand j'en parle et menace de me battre, mais lui-même arrête n'importe qui, comme cela lui plaît. Il tient à son poste, à ses titres, à son uniforme et à son statut et il doit faire la preuve qu'il est bon communiste en démontrant que les autres ne sont que des tièdes, des suspects, ou des traîtres. Avec ça, il est tranquille.

Lala s'efforce de ne pas penser à ce qui est arrivé à Catherina.

- Je suis inquiet, répète le père Wiktor. J'ai souvent changé de train avant de te rencontrer. De braves gens m'ont aidé, mais je me suis quand même perdu entre les stations et je risquais d'aboutir en Sibérie. C'est comme ça que j'ai décidé de descendre quand enfin mon train s'est arrêté et j'ai marché dans cette forêt où nous nous sommes rencontrés, grâce à Dieu.

- Quand on va le raconter à papa, il ne voudra pas nous croire, soupire Lala. J'ai faim...

- Raison de plus pour savoir où va ce train et quand on pourra essayer d'acheter quelque chose à manger, conclut Wiktor Janaga.

Je ne peux pas lui dire ce qui est arrivé à son père, pense-t-il, c'est impossible ! Plus tard, je le ferai ! Plus tard...

Deux journées passent. En dehors de l'eau chaude, il n'y a rien. Les gens assisent le samovar et, comme il est difficile de se rendre jusqu'aux cabinets, les passagers se soulagent sur place. Dans le corridor et dans certains compartiments, la puanteur est insupportable. Tantôt on ouvre les fenêtres pour aérer et tantôt on les ferme en criant qu'il fait froid. Lala dort, se réveille et se rendort à nouveau. Elle vit dans une sorte d'état second où tout lui est indifférent en dehors de la crainte qu'on ne l'acceptera pas dans l'armée polonaise. Parfois, en parlant avec le père Wiktor qui la rassure, elle se calme un peu, puis c'est à nouveau l'angoisse qui l'empêche de penser et de réfléchir. Au cours de la troisième nuit, le train s'arrête brusquement. Les passagers disent qu'il faut descendre et marcher jusqu'à la gare. Certains ramassent leurs paquets et s'en vont, tandis que d'autres restent, contents d'avoir enfin assez d'espace pour s'allonger. Ils préfèrent attendre sans trop savoir quoi, plutôt que de repartir à l'aventure avec leurs enfants et leurs bagages. Il fait froid dehors. Ici le sol déjà gelé est couvert d'une neige lourde, collante, dans laquelle les pieds s'enfoncent à chaque pas. La locomotive ne fume plus. Devant Lala, il y a maintenant le ruban des rails qui se déroule parmi les champs vides et la masse noire des gens qui avance avec peine.

- Sommes-nous loin du village, demande le père Wiktor au cheminot qui, accroupi sur le remblai, allume un feu avec du bois mouillé qui fume.

- Je ne sais pas, répond-il sans se retourner. Il faut y aller pour le savoir.

Ils quittent la voie et s'engagent sur le sentier en contrebas qui est couvert de glace. On glisse, mais on n'enfoncé pas. Les pieds du père sont enveloppés dans des bandes de feutre retenues par des ficelles, mais les sabots de Lala adhèrent mal au sol et elle tombe sans cesse. Wiktor Janaga est obligé de la tenir par le bras, puis par la taille. Il lui semble que jamais ils ne parviendront quelque part et elle se demande s'il ne serait pas préférable de rebrousser chemin, quand après le tournant, elle aperçoit des lumières. Une forme est couchée dans le banc de neige. Le père lâche Lala et se penche. C'est une femme. Elle ne réagit pas, il la secoue un peu et c'est alors qu'il s'aperçoit qu'elle est morte.

- Avance, ordonne-t-il à Lala en s'agenouillant.

Dans l'ombre, il ne distingue pas ses traits pendant qu'il récite ses prières, mais ensuite il se relève très vite et rattrape Lala comme si une force le poussait en avant et l'éloignait ainsi de la mort. Lala a enlevé ses sabots et, comme la neige

brûle ses pieds à travers les guenilles qui les entourent, elle court presque. Quand ils arrivent au village, fatigués et essoufflés, ils décident de se rendre à la gare, essayer d'acheter quelque chose à manger, mais la salle d'attente qui sert de dortoir est pleine et on a bloqué les portes de l'intérieur. Dans la rue, un groupe de soldats vient à leur rencontre. Sans hésiter, le père Wiktor s'approche et se met à leur parler de la femme couchée près des rails. Ils hochent la tête.

- Puisqu'elle est morte, il sera toujours temps de la ramasser, constate philosophiquement un des soldats.

Il est grand, son visage est affable et sous le casque en laine brune, profondément enfoncé sur son front, ses petits yeux gris sont rieurs.

- Vous allez où, camarades ?

- Nous sommes polonais et nous voulons rejoindre notre armée.

- Ah ! nos alliés, de bons camarades, plaisante le soldat. Et votre fille, elle va faire quoi ? Se battre contre les Boches ?

- Notre armée accepte tout le monde, même les jeunes filles et les jeunes garçons. On veut juste arriver à Bouzoulouk.

Le soldat fait quelques pas, comme s'il voulait s'éloigner de ses camarades et ils le suivent.

- Demain matin, il doit y avoir un train pour Tchkalov. Il y a un camp polonais là-bas, dit-il. Il faut attendre. Venez avec moi.

Chaque fois qu'il ouvre la bouche, un petit nuage de vapeur se forme dans l'air froid. Il frappe ses mains l'une contre l'autre pour se réchauffer, tape des pieds et sourit à Lala. Ils enjambent le banc de neige entre les maisons et débouchent dans une étroite ruelle en arrière.

- Va tout droit, camarade, recommande le soldat, jusqu'au coin éclairé par une lanterne. Tu diras là-bas que c'est de la part d'Ivan Ivanov. N'oublie pas : Ivanov ! Et surveille ta fille. Elle est belle.

Le père Wiktor veut remercier, mais Ivan s'éloigne à grands pas en remontant le col de son manteau militaire et ils recommencent à marcher. Le père Wiktor soutient Lala qui ne croit plus qu'ils finiront par arriver quelque part. Brusquement, c'est la lumière sur la neige, une grande construction sombre qui ressemble

à une grange et une voix qui leur demande ce qu'ils veulent à travers les minces planches de la petite porte. Le nom d'Ivan Ivanov est magique, la porte s'ouvre et ils pénètrent dans un immense hangar où, sur les longues tables, les femmes découpent des rubans de saucissons. Le soldat qui monte la garde à l'entrée leur en donne à chacun un gros morceau et les regarde manger, puis il leur montre un réduit situé à côté et leur dit qu'ils peuvent s'y installer pour la nuit. Lala, qui a dévoré le saucisson beaucoup trop vite, est malade. Au bout du hangar, il y a une sorte de salle de bains où on lui permet de se laver dans un baquet rempli d'eau tiède, mais l'odeur de la viande qu'on est en train de cuire pour faire le saucisson la prend à la gorge et la fait vomir. Elle n'a pas mangé depuis trois jours, le saucisson a été délicieux et pourtant son estomac se contracte et ses spasmes lui font mal. Je vais tout salir, s'affole-t-elle. Ils ont été bons pour nous et à cause de moi, ils vont être obligés de nettoyer. Sur le plancher noir et gluant traîne un journal. Lala le saisit et se met à essuyer.

- D'où viens-tu, lui demande une femme qui entre et qui se tient derrière elle. Vite, faut que je retourne travailler. D'où viens-tu ?

- Le train s'est arrêté, bafouille Lala. Nous allons à Bouzoulouk. Je suis polonaise...

- On raconte que les Allemands sont à Moscou. Mes enfants sont là-bas. J'ai une fille de ton âge... Ici, on travaille pour l'armée et ce sont les officiers de l'Armée Rouge qui nous surveillent, mais ils ne savent rien ou ne veulent pas parler.

- On a pris le train qui venait de Moscou, précise Lala entre deux hoquets, il y avait des réfugiés, des familles, des enfants...

- Ah ! dit la femme et il y a quelque chose de si douloureux dans l'expression de son visage que Lala éprouve de la pitié. Je m'en vais, ajoute-t-elle, il faut que je remplisse la norme.

À nouveau, Lala traverse le hangar et retourne dans le réduit où le père Wiktor ronfle, couché par terre. Il fait bon, il fait chaud, mais ses démangeaisons recommencent et il lui semble que les poux sont partout, dans ses cheveux, sur son corps et dans chaque repli de sa peau. Jusqu'à l'aube, elle ne cesse de se gratter, d'avoir mal et de se tourner d'un côté à l'autre. Peu après, un soldat vient les chercher, leur donne un gros pain noir, deux morceaux de saucisson et leur dit de parti.

- La bonté humaine, répète le père Wiktor, tout en marchant dans le soleil du matin, est le plus beau des cadeaux. Ils ont été bons pour nous. Souviens-toi, Lala, de ces braves gens !

- À la gare, la salle d'attente est vide. La foule qui dormait là la veille est partie. Le plancher est couvert de boue et une odeur lourde, pénible flotte dans l'air, mais il fait chaud et il y a de la place sur les bancs. Deux officiers du N.K.V.D. entrent derrière eux, les interrogent, puis leur permettent de rester. Dehors, la neige tombe à gros flocons et Lala colle son visage contre la vitre.

- Vous savez, mon père, dit-elle, quand on était encore à Lwow, à Noël, le ciel était gris comme maintenant, et il faisait aussi froid. Vous vous souvenez ?

Pauvre petite fille, pense le père, comment vais-je lui raconter que j'ai été sauvé, tandis que Witold... Elle va me détester pour cela, moi et peut-être aussi tout ce que je représente à ses yeux...

Quand le train entre en gare, il est plus de midi. Derrière la locomotive, il n'y a que deux wagons de passagers et ils semblent vides. Des officiers du N.K.V.D. montent, le chef de gare leur fait signe de la main, la femme en uniforme, préposée au contrôle, les observe, indifférente, debout dans la porte ouverte qui est juste en face de l'endroit où le père Wiktor se tient, indécis. Plus rapide, Lala avance et monte.

- Nous sommes mobilisés, dit-elle. Nous allons au camp militaire polonais de Bouzoulouk.

- Sans billets, constate ironiquement la femme. Les soldats ont des papiers à me montrer.

- Laissez-nous passer, supplie le père Wiktor.

- Prisonniers ou déportés ? demande la femme.

- Déportés de Lwow.

La femme en uniforme hésite, recule, ouvre un compartiment avec sa clef et sans un mot, s'éloigne dans le corridor. Les banquettes sont rembourrées comme celles des wagons de luxe d'autrefois, mais derrière la fenêtre, la photo de Staline sourit sur le mur du bâtiment de la gare, à côté de celle d'une paysanne, souriante elle aussi, qui pousse un soldat vers les rangs de l'Armée Rouge en train de défiler

sur une route ensoleillée. Le train s'ébranle, l'image de l'affiche disparaît et surpris, le père Wiktor tombe sur le siège. Dans ce décor, il a l'air d'un vagabond sale, décharné et peu recommandable. Lala regarde les forêts de sapins verts, saupoudrés de neige qui défilent dehors et, comme il fait chaud à l'intérieur, les paysages inhumains dans leur immensité solitaire lui paraissent soudain ressembler à une féerie de l'hiver. C'est comme s'ils avaient quitté déjà le pays de l'exil pour se retrouver dans un cadre accueillant où, malgré la guerre, les privilégiés vivent une existence confortable. Elle sort de sa poche son peigne, un objet d'autant plus précieux qu'il avait appartenu à sa mère et se met à coiffer ses longs cheveux. Le père Wiktor ne peut s'empêcher de la regarder et de la trouver belle, malgré ses traits irréguliers que la maigreur extrême a ciselés. La bouche enfantine fait la moue et la masse de cheveux qu'elle rejette en arrière, avant de commencer à faire ses nattes, couvre ses épaules. Dans un geste plein d'une inconsciente séduction, elle se tourne et lui sourit juste au moment où la femme-contrôleur entre. Elle leur dit de ne pas quitter le compartiment, tire les petits rideaux bruns qui cachent la porte vitrée et la referme soigneusement. La locomotive siffle, le train accélère, un quai de gare noir de monde, des mains qui s'agitent, des visages tendus qui se confondent et des cris qui leur parviennent malgré le bruit des roues sur les rails. Toute une humanité de laissés pour compte, des exilés et des réfugiés, apparaît ainsi brusquement entre les paysages vides. Pourquoi suis-je là, en face de cette enfant, se demande Wiktor Janaga, tandis que son propre père a été sauvagement assassiné par trahison ? Pourquoi ? Dois-je lui parler maintenant ou plus tard quand nous serons parmi les nôtres ? Non, il n'a pas le courage de gâcher sa joie de vivre et de la faire pleurer ! Pas tout de suite.

- Maman serait contente d'être avec nous, constate Lala, puis elle se met à rêver à haute voix de ce camp militaire polonais où ils vont être reçus sans doute comme des héros.

Tantôt elle en est persuadée et tantôt, au contraire, elle se met à interroger le père, inquiète. Va-t-on l'accepter dans l'armée ? Les filles sont-elles admises ? Est-ce qu'un service féminin existe ?

- Ah ! soupire Lala, papa était déçu quand je suis venue au monde. Il voulait un fils. Je le comprends maintenant. Si j'étais un garçon, tout serait simple.

Les heures s'écoulent. Ils mangent le pain noir, délicieux, frais, ils sommeillent, se réveillent et se rendorment. À un moment, le train s'arrête au milieu des bois ; le père Wiktor inquiet ouvre la fenêtre et écoute le bruit de la locomotive et, peu après, la femme -contrôleur arrive.

- Allez aux cabinets, vous deux, mais ne parlez à personne et revenez vite, dit-elle. Je reste ici.

- Nous sommes mobilisés, objecte le père Wiktor et, en tant que vos alliés, nous devons avoir droit à notre place sur le train.

- Ah ! le droit, le droit, marmonne la femme. Vous, les Polonais, vous avez de drôles d'idées. J'en sais quelque chose ! Depuis quelques semaines, il y a des Polonais partout, dans les gares, dans les trains et sur les routes. Ils crient, ils protestent et ils réclament. Nos gens qui reviennent des camps de travail se taisent. Ils ne s'imaginent pas, eux, qu'ils ont des droits.

- Est-ce que le train va repartir ? demande timidement Lala.

- Oh oui ! répond la femme-contrôleur. Des trains comme celui-là repartent toujours.

L'attente se prolonge pourtant, elle s'en va et à nouveau ils sont seuls dans le compartiment plongé dans l'ombre. Le père Wiktor prie, tandis que Lala dort, allongée sur la banquette. Dans le corridor, il y a le bruit des pas. Le père sursaute. Quelqu'un parle anglais ! Il se lève, s'approche et écarte un peu le petit rideau brun. Ils sont deux, des officiers sans doute, vêtus d'uniformes dont les boutons brillent, propres, rasés, impeccables. Des gens d'une autre planète, d'un autre monde, venus de l'Occident... Brusquement, la porte glisse, on allume la lumière et, aveuglé, il se retrouve face à face avec les officiers du N.K.V.D.

- Voici un Polonais qui va rejoindre l'armée. Comme vous voyez, nous faisons l'impossible pour rendre son voyage confortable. Aucun pays en guerre ne saurait faire plus.

L'officier parle russe, son camarade traduit, les officiers britanniques regardent le père Wiktor et dans leurs yeux, il y a de la commisération. Ils demandent d'où il vient, mais n'obtiennent pas de réponse et déjà la porte se referme. Le père Wiktor se penche un peu et, dans le petit miroir fixé au mur, voit l'image hirsute, grimaçante, d'un étranger.

- Ce n'est pas moi, murmure-t-il, ce n'est pas possible, mon Dieu, que je puisse avoir une expression aussi dure, aussi inhumaine, aussi différente de ce que je ressens et de ce en quoi je crois, ce n'est pas possible...

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 7

Un spectacle de marionnettes

[Retour à la table des matières](#)

La petite gare est pleine de monde. On parle polonais, on raconte, on plaisante et on a les larmes aux yeux. La règle du silence, de ce mutisme méfiant qui prévaut partout ailleurs, est abolie ici. Elles viennent de Sibérie, leur voyage a duré deux semaines ; d'autres arrivent des camps de concentration moins éloignés et d'autres encore des kolkhozes où elles ont travaillé comme prisonnières, mais elles n'ont qu'une seule question à poser au jeune lieutenant qui porte, sur sa vareuse sale, un brassard blanc et rouge : Est-ce que l'armée accepte les femmes, est-ce qu'elles seront admises ? Lala quitte le père Wiktor, se fond dans le groupe et bien qu'elle n'y connaisse personne, elle a l'impression de faire partie d'une seule grande famille.

- On vous attend, crie le lieutenant, au camp de la Cinquième Division, à Tatischew. Ce n'est pas loin d'ici. Le général est très fier de pouvoir créer, grâce à vous, le premier Bataillon Féminin de notre armée.

Les deux soldats qui le suivent avec un panier en osier distribuent du pain et, dans le fond de la salle d'attente, ils servent du thé chaud. On dévore, on parle la bouche pleine, on se brûle les doigts en buvant le thé et ce premier repas en commun est pour Lala tellement unique qu'il lui semble que jamais elle ne sera aussi heureuse qu'en ce moment-ci. Ensuite, c'est la route couverte de glace, le chant

qui monte vers le ciel gris et le froid qui mord les visages. Les grandes charrettes ouvertes, tirées par des chevaux, roulent les unes derrière les autres.

- Vous n'avez pas rencontré par hasard un capitaine du nom de Zamski ? demande Lala à la ronde, mais personne ne connaît ce nom.

Autour, les forêts immenses dorment sous la neige, les chevaux glissent en descendant vers la vallée, les femmes sautent à terre, poussent et c'est à pied que plusieurs arrivent devant la haute arche en rondins, qui s'élève dans le désert blanc. Quand la sentinelle se met au garde-à-vous pour les saluer, Lala éclate en sanglots et, honteuse, ne sait comment le cacher, mais d'autres filles pleurent, elles aussi, en souriant en même temps. Le vent souffle, la neige poudreuse entoure d'un halo blanc les hommes rassemblés devant une rangée de tentes et, au-dessus de leurs têtes, le drapeau blanc et rouge, immobile, comme pétrifié dans une carapace de glace, se détache avec netteté sur le fond du ciel. Lala regarde le drapeau et éprouve une sensation de paix et de joie. La voilà parvenue au bout de son voyage, dans son pays, dans sa maison, où aucun mal ne peut plus lui arriver. Le général qui les reçoit est jeune, souriant et affable. Il prononce le discours de bienvenue, entonne l'hymne polonais et, tout en chantant, Lala se rend pour la première fois compte de l'importance de ces mots, pourtant connus : « La Pologne n'est pas morte tant que nous vivons ... » mais cela ne dure qu'un instant parce que la température baisse avec la venue du soir et que les hommes, maigres et sales, se précipitent pour les aider à s'installer pour la nuit. Visiblement, ils ont honte de ne pouvoir leur offrir que des tentes vides où ils ont allumé le feu dans les petits poêles noirs, mais où elles devront coucher sur la terre nue.

- Nous avons balayé la neige de notre mieux, explique un petit homme, musclé et trapu, mais cela fait pitié de laisser les femmes dormir comme ça sur la terre. Que voulez-vous, c'est tout ce qu'on a. C'est un camp d'été de l'Armée Rouge, et les commodités sont limitées. Ils ont promis de livrer des couvertures et on les attend toujours. La seule baraque dont on dispose est occupée par les malades et elle est pleine. Y a-t-il une infirmière parmi vous ?

- Madame Rostawinska, se présente une femme d'un certain âge dont le visage est caché par un fichu rouge enroulé autour de son cou.

- Caporal Stern, pour vous servir, laissez vos affaires ici et venez avec moi, si vous n'êtes pas trop fatiguée. Ça va mal à l'infirmerie.

- Est-ce que je peux y aller aussi ? demande Lala.

Elle a mauvaise conscience. Par comparaison à cette misère-là, le « domaine » de Catherina était un lieu confortable et elle se sent une privilégiée du sort. Ses engelures aux pieds et aux mains suppurent, mais ce n'est rien à côté des plaies que madame Rostawinska soigne ce soir-là, pendant qu'elle-même fait bouillir de l'eau pour les malades. Les médicaments et les désinfectants, les uniformes et les bottes, ont été expédiés, paraît-il, par les Britanniques et le général a reçu un avis à ce propos, mais il n'est pas certain qu'on les recevra. Madame Rostawinska rassure les malades et il semble que la vue de cette femme calme, souriante, leur fait du bien. Certains se contentent de lui dire qu'ils viennent de Workuta ou de Nowosibirsk, d'autres racontent en détail ce qu'ils ont vécu et d'autres encore se taisent et paraissent dormir. Lala lave le visage d'un homme que personne ne connaît. En arrivant au camp, il s'était écroulé dans la neige, juste à côté de la barrière en rondins et, depuis, il n'a pas repris connaissance. Il a une longue barbe rousse et pourtant il y a en lui quelque chose qui rappelle son père.

Au cours des jours qui suivent, une étrange atmosphère de fébrilité règne au camp. Le Bataillon des Femmes reçoit son statut officiel lors d'une cérémonie organisée par le général autour d'un grand feu, le père Wiktor célèbre la messe et, dès le lendemain, malgré le froid et l'afflux incessant d'hommes hâves, épuisés, affamés, malades, qu'on ne sait pas où loger et comment nourrir, les services féminins obtiennent une large autonomie.

- Depuis que vous êtes là, prétend le caporal Stern, mes gars ont repris confiance. Je crois que je vais organiser une corvée, qu'on va couper du bois et qu'on va construire des baraques. L'officier du N.D.V.D. promet de nous trouver des clous et, s'il tient parole, on se débrouillera.

Madame Rostawinska taquine le caporal qui affirme que le Bataillon travaille trop et que les femmes ne doivent pas avoir autant de besogne que les soldats.

- Et l'égalité dans l'armée, qu'est-ce que vous en faites ? proteste-t-elle. Nous avons les mêmes poux, nous avons aussi faim les uns que les autres et aussi froid, alors pourquoi doit-on faire des distinctions ?

C'est un dimanche, pendant la messe en plein air qu'arrivent les clous, les haches et les scies, prêtés par les ouvriers du kolkhoze qui se trouve à plusieurs kilomètres de distance. Le lendemain, le Bataillon part en corvée avec les hommes.

Madame Rostawinska a gagné ; le général a été obligé de céder, même si, au début, il n'était pas prêt à accepter que les femmes se portent volontaires pour aller dans le bois où l'on enfonce dans la neige molle et où il faut faire la coupe dans des conditions d'autant plus pénibles que la plupart n'ont ni bottes, ni vêtements chauds. Seule parmi les malades, dont elle s'occupe en l'absence de madame Rostawinska, Lala essaye de nourrir à la cuillère l'homme à la barbe rousse. Il ne parle toujours pas, mais sa fièvre a baissé et il paraît revenir à lui, lentement, progressivement, comme s'il émergeait, étape par étape, de sa torpeur. Le poêle répand une chaleur inégale, mais il fait bon à l'intérieur et, quand la porte d'entrée s'ouvre, des vagues de vapeur blanche cachent le père Wiktor.

- Il est sinistre ce temps, dit le père à Lala. L'air est à la fois froid et humide. Le camp est vide. J'ai fait le tour de ceux qui sont restés parce qu'ils se traînent à peine et je suis transi.

L'homme à la barbe rousse bouge brusquement et Lala cherche une gamelle remplie de thé qu'elle approche de sa bouche.

- J'ai froid, marmonne-t-il. J'ai très froid.

Ses yeux verts sont maintenant largement ouverts et fixent le plafond. Il avale un peu de thé, se retourne, regarde Lala et aussitôt s'accroche à elle.

- Ils sont morts tous, lui souffle-t-il. Il faut le raconter ! Le lac, les barges, une trahison... Ne les oublie pas, toi...

Ses lourdes paupières se referment et sa tête roule sur sa poitrine. Affolée, Lala appelle le père Wiktor, mais déjà il est trop tard ; l'homme à la barbe rousse ne respire plus. Le père, agenouillé à côté de lui, récite des prières, puis se redresse, échange quelques mots avec les autres malades et sort avec Lala.

- Répète-moi ce qu'il t'a dit, ordonne-t-il, c'est très important.

Contrairement à ses habitudes, il s'impatiente pendant qu'elle essaie de reconstituer les paroles exactes, puis il la regarde étrangement.

- Je dois voir immédiatement le général, dit-il.

Lala retourne auprès de l'homme à la barbe rousse, tire son corps jusqu'à la porte, nettoie le plancher et, pendant tout ce temps-là, il lui semble que c'est son père qui vient de mourir. Des larmes montent dans sa gorge, l'étouffent et quand

madame Rostawinska revient, elle la trouve sur le seuil, secouée de sanglots, désespérée et incapable d'expliquer ce qui vient de se passer. Dehors, les équipes envoyées dans le bois commencent à rentrer avec leurs lourdes charges. Fourbus, les soldats entassent les gros billots et commencent à faire la queue devant les chaudrons remplis de soupe près desquels brûle un grand feu. Le père Wiktor entend ensuite, devant l'infirmerie, ceux qui veulent se confesser. Il doit partir le lendemain matin à Bouzoulouk, sur l'ordre du général, et il ne sera pas là le dimanche suivant. Il fait nuit. Les lumières éclairent les tentes et jettent des rayons rouges sur la neige. Lala prie avec ferveur, mais ne se calme vraiment qu'au moment où, agenouillée derrière la couverture trouée, elle commence à se confesser.

- Quand le capitaine Gregory était là, Natacha Petrovna me forçait à veiller, assise dans le fauteuil, et à les regarder. Elle disait que cela les aidait à faire l'amour...

- N'y pense plus, murmure le père Wiktor. Dieu ne peut pas en tenir compte. Tu étais contrainte et forcée...

Lala veut lui parler encore de ses rêves et de Bronek, vider son coeur de tout sentiment de culpabilité et obtenir ainsi le pardon qui la rendra digne peut-être de retrouver son père vivant, mais il fait froid et les autres attendent. Elle se relève et reste debout, ses membres s'engourdissent, mais elle se sent bien. Les filles lui sourient, elle n'est plus seule, on la connaît, on l'aime, elle a des amies et elle fait partie du Bataillon des Femmes. Les soldats et les officiers qui l'entourent, tous ces rescapés des camps de la mort blanche, font partie de sa famille. Du plus gentil au plus antipathique, ils lui sont proches. Le vent agite la toile des tentes, la confession se termine, Wiktor Janaga commence à dire la messe, les têtes se penchent, les mains frappent les poitrines et les voix répètent :

- Mea culpa, mea maxima culpa...

Ils s'agenouillent sur la neige et le prêtre lève très haut le gobelet en fer rempli de petits morceaux de pain russe, noir, lourd et délicieux au goût.

- Sainte Vierge, donne à maman le repos éternel et fais que je retrouve papa, fais qu'il arrive ici sain et sauf, prie Lala, aide-le Sainte Vierge.

La messe se termine et on sonne le couvre-feu. Les notes grêles de la tompette portent au loin la vieille mélodie jouée en souvenir du garde qui, ayant prévenu sa

ville de l'attaque des Tartares, avait été transpercé par une flèche ennemie. Et comme le veut la tradition, les derniers sons meurent brusquement. Lala pénètre la première sous sa tente, se couche sur son manteau, en resserre les pans autour de son corps et ferme les yeux, mais sous ses paupières, il y a l'image de l'homme à la barbe rousse et, malgré sa fatigue, elle a beaucoup de mal à s'endormir.

* * *

Sur la grande place, les soldats se tiennent au garde-à-vous.

- Les Soviétiques sont maintenant nos alliés, crie l'officier en se servant d'un tube de carton comme haut-parleur. Oubliez les prisons, oubliez les camps de travail ! Nous n'avons qu'un seul ennemi commun : L'Allemagne hitlérienne ! Qu'un seul but commun : la victoire finale ! Toute conduite désobligeante à l'égard de nos amis soviétiques sera sévèrement punie.

Le père Wiktor se hâte vers la haute maison blanche de style Empire où siège l'état-major et où il doit rencontrer l'aumônier de l'armée, arrivé, depuis peu, de Londres. L'étrange bâtiment surprend. Avant la révolution, il servait de lieu de réunion aux propriétaires terriens et aux riches marchands des environs ; ensuite, il fut le siège du Parti communiste de Bouzoulouk et, désormais, c'est là qu'on discute, avec les généraux soviétiques, de l'organisation et de l'action de l'Armée polonaise. Le camp de Bouzoulouk est plein à craquer, l'ambassade polonaise à Kuibyshev et les autres postes, réseaux des délégués qu'on appelle les « hommes de confiance », ont reçu l'ordre de diriger les gens ailleurs, dans d'autres points de rassemblement, mais les prisonniers libérés affluent toujours. Le père Wiktor a passé la nuit à discuter de tout cela avec un instituteur de Lwow, « homme de confiance » fraîchement nommé qui, justement part en mission chercher, dans les kolkhozes éloignés, des officiers, anciens prisonniers de guerre, qui ne se sont pas signalés jusqu'à présent.

- Ce problème des officiers préoccupe au plus haut degré le général Anders, lui a-t-il expliqué. Avec l'état-major, il a pu reconstituer des listes de noms et des milliers de gens manquent à l'appel. Ceux qui se présentent, ce sont des déportés, de braves paysans de chez nous ou encore des intellectuels qui ont été enfermés dans les wagons à bestiaux et expédiés en Russie. On parle d'un à deux millions, mais le dernier chiffre est plus probable, compte tenu de la densité de la popula-

tion des territoires que les « Kacapy » ont occupés en trente-neuf. Ils sont tous dans un état effroyable et il faudrait les soigner, mais dans nos conditions, c'est impossible. Les relevés des morts, qu'on essaie de tenir scrupuleusement à jour, s'allongent. C'est insensé ! Et puis, il y a les enfants, des orphelins pour la plupart. On a ouvert deux centres pour eux et, grâce à l'aide des Américains et de la Croix-Rouge, ils fonctionnent. J'ai été dans celui qui est non loin d'ici et j'ai vu nos soldats laver des enfants qui avaient du mal à se tenir debout...

Il faisait bon dans la baraque. Couchés sur de vrais lits de camp, ils ont parlé tard dans la nuit et, le matin, le père Wiktor a pu avoir de l'eau chaude pour se raser. Après Tatishchew, Bouzoulouk lui paraît pourvu d'un confort tel qu'il a honte d'en profiter !

À l'entrée de l'immeuble, le soldat lui demande de s'identifier et le voilà parmi ceux qui attendent. Vêtus de loques, maigres, tremblants de froid et de fièvre, ils échangent des propos à voix basse. Ils ont traversé des territoires immenses pour arriver jusque-là et, maintenant, ils ont peur de ne pas être acceptés.

- Est-ce qu'ils vont me prendre ? demande un jeune garçon.

Autour de lui, les gens ne répondent pas, baissent la tête, ou se détournent, mais l'adolescent insiste.

- Maman est restée là-bas, dans une hutte près du kolkhoze. Elle m'a donné sa bénédiction avant que je parte. J'ai même une lettre d'elle où elle écrit noir sur blanc que son fils doit être accepté par l'armée polonaise parce que c'est le dernier qui lui reste. Mes frères et soeurs sont morts et papa aussi.

- Viens avec moi, dit le père Wiktor, et ne t'inquiète pas. Il y a des formations de jeunes auprès de l'armée.

Dans la salle du premier étage, il le confie à une femme-officier qui promet de s'en occuper et avance le long des tables où les machines à écrire crépitent. On lui indique la porte du fond, il frappe et se retrouve dans une petite pièce basse. L'aumônier Krasinski dévisage le père Wiktor et le regard de ses yeux bleus lui semble dominateur, mais aussitôt, il est rassuré par son sourire affable et sa chaleureuse poignée de main.

- Je fais une tournée des points de rassemblement de notre armée, dit-il. C'est mon premier voyage dans ce pays et je vous avoue que je suis plutôt désorienté.

Là-bas, à Londres, où les bombardements allemands font des ravages, on ne s'imagine même pas ce qui se passe ici. Dans les journaux et à la radio, on entend constamment parler de la puissante Armée Rouge, mais on ignore que des milliers de citoyens, abandonnés à eux-mêmes, n'ont rien à manger. J'aimerais qu'on en discute.

- J'ai été déporté de Lwow en avril, au printemps de 1940, dit le père Wiktor, puis j'ai vécu dans un camp qui a été... hm... liquidé... Il se racle la gorge, hésite et décide de continuer. -Ensuite, j'ai réussi à travailler dans un kolkhoze. C'était dur. Le blé pourrissait et les légumes aussi, faute de transport, mais le N.K.V.D. refusait aux gens le droit de se servir ou de les acheter. Ce sont des femmes russes, des croyantes, de pauvres paysannes, qui m'ont sauvé. Je n'avais pas de papiers, pas de permis, rien ! Quand je suis parti, la vieille femme qui m'avait aidé pleurerait. J'ai su qu'un accord avait été signé entre le général Sikorski et Staline, que j'étais libre et j'ai entrepris un étrange voyage en train, à pied, comme je le pouvais. Mais ce n'est pas pour vous raconter cela que je suis venu de Tatishchew. D'autres ont souffert plus que moi, ils peuvent vous informer ; dans mon cas, il s'agit d'une confession. Monsieur l'aumônier, vous êtes le seul à qui je peux vraiment demander conseil. De votre décision dépendent beaucoup de choses.

Le père Wiktor lève les yeux. Sur le mur du fond, il y a une croix faite avec deux grosses branches mortes, retenues au milieu par une boucle de corde. L'aumônier Krasinski allume une cigarette et pousse son paquet vers Wiktor Janaga. Il se sert, aspire la fumée et sa tête tourne légèrement. Le tabac blond, finement coupé, enveloppé dans une délicate feuille de papier, c'est un luxe oublié depuis des années et une sorte de retour dans un autre univers. Le père parle très vite, les mots se chevauchent par moments, mais le ton demeure monocorde. L'aumônier cache sa figure entre ses mains, tandis que le père termine son récit et se tait. Le silence s'installe entre eux et on entend le bruit des machines à écrire. C'est un staccato obsédant, une multitude de petits coups qui semble ne jamais devoir cesser.

- Je suis le témoin privilégié d'un meurtre collectif, répète le père Wiktor et je n'ai pas le droit de me taire, mais c'est justement cela que me demande le général qui commande ma division. Un malheureux qui est venu à Tatishchew pour y mourir d'épuisement, a crié quelques mots qui permettent de penser que lui aussi était sur ces barges du lac Seliger. Il n'a pas pu le raconter, mais moi je suis là et

c'est mon devoir de lui servir de porte-parole. Et puis il y a Lala, la fille du capitaine Zamski, qui jour après jour ne cesse d'espérer son retour. Je me sens responsable à son égard...

L'aumônier prend une autre cigarette et l'allume nerveusement.

- Dans la promiscuité des camps, dit-il en aspirant la fumée, les barrières tombent, les différences de statut s'effacent et, vous, en tant que prêtre, vous devez être au-dessus de tout soupçon. Nos alliés soviétiques nous surveillent et une extrême prudence s'impose...

Le regard de l'aumônier croise celui du père Wiktor et il baisse les yeux sans terminer sa phrase. Bigot, pense Wiktor Janaga, à force de soupçons malsains, on salit les sentiments purs, humains, et on les étouffe ainsi au nom de la bienséance et d'un certain code de conduite.

- Excusez-moi, mon père, dit l'aumônier ; ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. C'est que pour moi aussi, c'est difficile de répondre à vos interrogations et à vos doutes. Tâchez de me comprendre. Vous n'êtes pas le premier à parler de ces exécutions massives de nos officiers. Des rapports écrits ont été reçus à Londres. On sait qu'à Grodno et à Rohatyn, l'Armée Rouge exterminait sauvagement les prisonniers de guerre ; on sait aussi qu'on les obligeait à faire des marches forcées et que les soldats soviétiques achevaient à coups de baïonnette ceux qui tombaient et ne parvenaient pas à suivre. Mais en ce moment, nous sommes obligés de nous taire. Raison d'État ! Le général Anders doit continuer à jouer le jeu et à interroger Staline sur le sort qui a été réservé à nos officiers, mais il serait malheureux qu'ils apprennent que nous savons ce qui est arrivé au bord du lac Seliger. Divulguer votre témoignage peut nous forcer à rompre les relations diplomatiques entre notre gouvernement en exil à Londres et celui de Staline, et entraîner ipso facto la fin de l'exécution des accords signés par le général Sikorski. Que deviendront alors tous ces malheureux qui luttent pour quitter cette terre inhumaine ? Et puis la situation n'est pas la même vue de Londres et vue d'ici. En Occident, l'Allemagne hitlérienne est le seul ennemi à abattre. Si Hitler parvient à s'emparer de l'industrie et du pétrole russes, il ne sera plus possible de le vaincre. Ce n'est pas de gaieté de coeur que Winston Churchill accepte d'aider les Soviétiques et de négocier avec Staline qu'il déteste. Tout cela pour vous expliquer, conclut l'aumônier Krasinski, que personne ne voudra publier votre témoignage,

aucun journal britannique ou américain. Aux yeux de l'opinion publique occidentale, l'héroïsme de l'Armée Rouge ne doit être entaché d'aucune façon !

- La justice, le bien et le mal, murmure le père Wiktor, ne sont en somme que des notions abstraites dont le respect ou le rejet dépendent des circonstances... Mais moi, pourquoi ai-je survécu si ce n'est pour servir de témoin ? Pourquoi ?

- Calmez-vous, dit l'aumônier, la justice des hommes retrouvera ses droits, et la justice divine est toujours présente. En ce qui vous concerne, vous avez un rôle important à jouer. Les orphelins vont être regroupés à Alma-Ata, mais leur évacuation de ce pays va poser des problèmes quasi insolubles. J'aimerais pouvoir compter sur vous. De mon côté, je vous promets qu'une fois de retour à Londres, je vais entreprendre certaines consultations. Vous n'êtes plus seul, mon père ; nous sommes deux à présent à porter votre secret. Et souvenez-vous, de votre silence dépendent des milliers de vies !

La porte s'ouvre et le colonel leur sourit. Sous les cheveux poivre et sel, son visage est jeune et énergique. À Loubianka, où il a été battu et torturé, on lui a cassé toutes les dents et on voit ses gencives nues, blanchâtres, mais il émane de lui une telle joie de vivre qu'on l'oublie aussitôt.

- Mon père, dit-il, le camion est chargé et prêt à partir. Vous aurez des compagnons de route qui vont vous protéger et d'autres dont il faudra s'occuper. Des soldats et des jeunes gens que nous ne pouvons pas garder ici. Ce que je vous recommande en particulier, ce sont les caisses de médicaments que vous m'avez demandées et les documents. Je compte sur vous pour qu'ils soient remis en mains propres.

Le père Wiktor se lève, l'aumônier pose la main sur son épaule et ce simple geste d'amitié lui fait du bien. Il lui donne quelques copies de journaux polonais, publiés à Londres, lui recommande de les lire attentivement et de les faire lire à Tatishchew, et ils se quittent. Le colonel accompagne le père Wiktor. Une fois dehors, ils marchent vers l'arche en rondins et dépassent la sentinelle qui se met au garde-à-vous.

- Nous venons de découvrir des postes d'écoute dans mon bureau et dans le mess des officiers, dit le colonel. Prévenez le général qu'il doit faire attention lors de ses appels téléphoniques. Les Soviétiques nous surveillent à leur façon. Dans l'enveloppe que le chauffeur du camion va vous remettre pour lui, il trouvera des

listes d'officiers que nous cherchons et qui ne se présentent pas, la lettre du général Anders et certains témoignages que nous avons pu recueillir jusqu'à présent. Il serait préférable que le général s'arrange de façon que personne d'autre ne puisse y avoir accès. Nos alliés soviétiques sont méfiants et susceptibles, et comme nous sommes en train de négocier l'augmentation des rations alimentaires, ce n'est pas le moment de les brusquer.

Le père Wiktor soupire, se ressaisit, sourit au colonel et monte dans la cabine du camion. Il fait beau. Le soleil brille sur la neige, un détachement de soldats défile sur la route et le vieux sergent conduit lentement en jetant des regards furtifs du côté du père.

- Notre général Sikorski n'a pas bien négocié, constate-t-il. Dans les accords, on ne précise pas que les Soviétiques doivent nous rendre les terrains qu'ils ont occupés par trahison à la faveur de leur entente avec les Boches. D'après les nouvelles qu'on reçoit, les « Kacapy » sont en train de prendre une dégelée. C'est maintenant qu'il faut leur arracher des concessions ! Tant que ce fou d'Hitler les menacera, ils seront doux comme des agneaux, mais si, avec l'aide des Américains et des Anglais, ils reprennent le contrôle des opérations, cela va changer. C'est à se demander si je reverrai jamais mon village natal...

- Le général Sikorski, le chef de notre gouvernement de Londres, est en train de sauver des milliers de vies humaines, dont les nôtres, dit le père Wiktor pensif. On lui doit trop pour avoir le droit de le critiquer.

- C'est vrai, admet le sergent. Staline est un dur à cuire. Faut quand même être réaliste. On parle d'envoyer nos divisions combattre aux côtés des Soviétiques, tandis que d'autres disent que notre armée partira en Perse et va créer, avec les Britanniques, un deuxième front. Je ne suis qu'un simple sergent, mon père, mais je sais que le chemin de Lwow est plus direct à partir de Bouzoulouk que de la Perse où il nous faudra traverser des mers. C'est juste ça ma façon de raisonner.

Le père Wiktor ferme les yeux. À quoi bon discuter avec cet homme pourvu d'un gros bon sens, simple, direct et attaché à son coin de terre qu'il craint de ne plus retrouver ! La raison d'État, disait l'aumônier, la politique, l'art du possible... S'il fallait qu'il raconte au sergent le meurtre collectif du lac Seliger, il crierait sans doute qu'il faut que le monde le sache, qu'on punisse les responsables et

qu'on leur demande des comptes l'arme au poing. Je n'ai pas le choix, se dit le père, je vais me taire, mais un jour quand tout cela sera fini, je raconterai...

* * *

Lala frappe les touches de la vieille machine à écrire. Ses doigts engourdis par le froid sont maladroits, mais elle parvient quand même à dactylographier de plus en plus vite. Cela fait deux semaines qu'elle est à Bouzoulouk. Assise au bout de la longue table, non loin du bureau du colonel, elle travaille sans relâche, consciente qu'il s'agit là d'un privilège inespéré. Le père Wiktor avait obtenu tout d'abord son transfert, ainsi que celui de madame Rostawinska ; mais quand elles sont arrivées, on ne voulait pas au bureau de fille aussi jeune. À force de s'appliquer, Lala a réussi à se rendre utile. Les femmes capables de s'occuper du secrétariat sont rares et celles qui y travaillent l'apprécient. Lala se sent bien dans la grande salle où il y a du bruit et un va-et-vient constant. Les nouveaux venus affluent sans cesse et elle est persuadée que son père et Broniek vont apparaître un jour devant la longue table, ou qu'elle trouvera leurs noms parmi ceux qui figurent sur les listes qu'on lui donne à recopier. Depuis qu'elle a pu prendre un bain chaud, vider le contenu d'une bouteille de liquide noir sur son corps et sur ses cheveux et changer de vêtements, ses démangeaisons diminuent. Et puis elle dort dans un vrai lit placé à côté de celui de madame Rostawinska et elle a cessé d'avoir faim !

Il est tôt encore, mais déjà la salle est pleine de monde. Un jeune garçon se tient devant Lala. Il s'appelle Stasiiek, parle un polonais cahoteux, farci de mots russes, ne se souvient pas de son nom de famille et prétend avoir seize ans, mais sa frimousse aux joues creuses, ses yeux gris, rieurs sous sa tignasse blonde lui donnent un air enfantin et buté. Lala introduit le formulaire dans la machine et se met à le remplir.

- D'où viens-tu ?

- De la rue Lesna, à Lwow. On nous a déportés avec les voisins. Le voyage a été long. J'ai eu soif. Je léchais les glaçons et maman criait que ma langue allait rester collée à la paroi du wagon. Après, ils nous ont emmenés dans les bois. Il fallait se construire une hutte. Papa toussait beaucoup et maman aussi. Après, on nous a dit qu'ils étaient morts et on nous a emmenés, mon frère et moi, dans un

orphelinat. Là-bas, ils disaient que la Pologne ne sera plus jamais libre et qu'il faut oublier. Le professeur donnait des bonbons quand on se mettait à genoux, devant le portrait de Staline, au lieu de prier le Bon Dieu. Mon frère a pris froid. Ils l'ont emmené à l'hôpital et il n'est plus revenu. Alors, je suis parti seul. Je suis très fort, vous savez... Quand les officiers du N.K.V.D. sont venus annoncer qu'il allait y avoir une armée polonaise, j'ai pris le train, puis un autre, puis j'ai marché, puis... De ses deux poings, il se frotte les yeux rougis par le froid. - J'ai faim. Je veux être soldat. Ici, on parle polonais comme à la maison. Je veux rester ici.

- Pour que tu puisses entrer dans l'armée, il me faut ton nom, dit Lala. Elle fouille dans sa poche, sort un morceau de sucre et le lui tend.

- Stasiék, sois raisonnable. Un garçon de seize ans doit se souvenir de son nom. Écoute, tu n'as pas besoin de mentir. Tu n'as pas seize ans, mais ça ne fait rien. On accepte des plus jeunes. C'est une nouvelle formation et le nom est joli : « Les aiglons ». Tu veux bien me raconter la vérité et aller chez « Les aiglons » ?

Stasiék hésite. Il n'a pas confiance. Derrière lui, la file d'attente s'allonge. Lala est patiente, mais les gens protestent.

- Va manger et te réchauffer, dit-elle. Pour cette nuit, tu trouveras une place sous une tente et demain on verra.

Le petit visage s'illumine. Stasiék sourit et s'en va. Lala sent ses démangeaisons qui recommencent, enfonce ses doigts dans ses cheveux, se gratte et arrache une gale. Un peu de sang chaud, gluant, colle sous ses ongles. Les poux, pense-t-elle ; tant qu'on restera dans ce pays, jamais on ne parviendra à se débarrasser de la vermine. Devant elle, l'homme qui se penche par-dessus la table a l'air d'un spectre, avec sa tête rasée et son visage couvert d'abcès.

- Colonel Wolski, je veux voir le général Anders, dit-il.

- Le général n'est pas là, mais je vais vous emmener au bureau de notre commandant, propose Lala qui se lève et l'accompagne. Vous n'avez pas rencontré, par hasard, le capitaine Witold Zamski ? demande-t-elle.

- Votre fiancé ?

- Mon père.

- Ah ! soupire le colonel, non, je regrette.

- Et le docteur Zebrzycki ?

Des questions, toujours les mêmes, qu'elle ne cesse de poser, sans résultat aucun. Lala ouvre la porte, fait entrer le colonel, pousse vers lui le seul fauteuil disponible et apporte du thé et des tranches de pain avec du corned beef.

- Vous allez trouver ici des collègues, mon colonel, dit le commandant, mais ils ne sont pas nombreux. Les réfugiés et les soldats arrivent, tandis que les officiers ne se présentent pas.

- Ils sont morts, murmure le colonel en dévorant le pain. Une nuit, ils nous ont ordonné de décharger des camions ouverts. Il faisait 30 degrés sous zéro. Dans l'ombre, j'ai cru que c'étaient des billots de bois, placés à la verticale les uns à côté des autres, mais c'était des hommes en uniformes ... Il fallait descendre les cadavres et les jeter sur un tas que la neige a recouvert le lendemain. Je n'ai pas pu revenir à cet endroit et vérifier, mais j'ai trouvé quand même ceci !

Le colonel pose sur la table l'aigle en argent, l'insigne que l'armée polonaise portait sur les casquettes. Le commandant le prend, l'examine et le lui rend. Lala retourne dans la grande salle. Ce matin encore, elle était heureuse et pleine d'espoir. Elle enfilait son uniforme britannique tout neuf, ses bottes brunes en vrai cuir, délicat et souple, et elle chantait, tandis que maintenant il n'y a devant ses yeux que l'image immobile de son père, mort de froid quelque part dans l'immensité de la terre russe.

- J'ai deux enfants, dit la femme qui s'approche de la table. Mon petit Michas n'a que treize ans et Krysia, ma fille en a à peine quinze. Cela fait une semaine que je supplie qu'on m'aide, mais sans résultat. C'est insensé !

- Je vais chercher votre dossier, propose Lala.

- Non, écoutez-moi plutôt. (Elle secoue sa tête dans un geste qui se veut énergique et qui semble désespéré, ses cheveux blancs tombent en désordre autour de son visage et ses lèvres, très pâles, tremblent légèrement.) Le train roulait. À force d'avoir froid et faim, ma petite Krysia est devenue comme folle... Et puis, un soir, j'ai pu descendre chercher quelque chose à manger, mais quand je suis revenue... Comprenez donc, dans ce pays les trains s'arrêtent et repartent selon leur bon plaisir. Pas d'horaire fixe, aucun moyen de s'informer, rien ! Ils ont décroché des wagons, le nôtre n'était plus là... Mon mari est mort, je n'ai que mes deux enfants...

Combien de fois Lala a-t-elle entendu des histoires semblables ? Et pourtant le visage de cette femme lui paraît plus pathétique que tous les autres, parce qu'elle s'exprime d'une façon qui lui rappelle sa propre mère.

- Les services de notre ambassade à Kuibyshev ont été prévenus et plusieurs « hommes de confiance » ont le signalement de vos enfants, dit-elle. Il ne reste qu'à attendre. Ils arriveront, vous verrez.

Lala s'efforce d'être convaincante tout en pensant que si les deux jeunes ne parviennent pas à se débrouiller tout seuls, personne ne pourra les aider. Selon le père Wiktor, la police britannique manifeste plus de sollicitude à l'égard des chiens perdus sans colliers que la milice soviétique à l'égard des enfants, et le père est particulièrement bien placé pour savoir de quoi il parle. Depuis plusieurs mois déjà, il est chargé de chercher les enfants des déportés polonais qui se trouvent encore dans les orphelinats, les prisons et les kolkhozes, et il voyage sans cesse en camion, en voiture, et en train. Lala s'inquiète pour lui, mais n'ose pas l'avouer de crainte de paraître ridicule. Le père Wiktor a maintenant le grade de capitaine ; il est très apprécié par le haut commandement et il a rencontré longuement le général Anders. Au camp, c'est un prêtre connu de tous, aimé, respecté et considéré, à tort ou à raison, comme ayant une résistance peu commune et une santé de fer !

Lila, une grande fille brune, vient remplacer Lala qui s'en va au mess des officiers. Il neige toujours et Lala marche vite, légèrement penchée en avant, pour se protéger contre les flocons qui dansent devant ses yeux.

- Attends, crie Stefan, j'ai à te parler. Matriona et ses enfants ont été emmenés par le N.K.V.D. la nuit dernière. Il paraît que la vieille paysanne parlait trop. Ils ont installé dans sa maison une autre famille et ils ont ordonné à ma mère de quitter la chambre qu'elle y louait. Peux-tu trouver un moyen de la loger dans ta baraque ?

Lala n'aime pas madame Lucyna, la mère de Stefan, qui ne cesse de critiquer les jeunes filles enrôlées dans l'armée, mais elle promet de faire ce qu'elle pourra.

- Tu sais, maman te trouve très gentille, ajoute Stefan. Elle est d'accord.

- Elle est d'accord avec quoi ? demande Lala.

- Ce n'est peut-être pas le moment de te le dire, admet Stefan, mais je t'aime et je voudrais qu'on se marie. Maman va te faire une jupe pour l'occasion. Selon elle, cela sera plus convenable que le pantalon. Tu veux bien de moi ?

Depuis que Lala est à Bouzoulouk, Stefan fait l'impossible pour lui rendre service. Grand, mince, il porte crânement sur ses cheveux blonds sa casquette militaire et ses yeux verts sont fort beaux. Fils de cultivateurs, il a été déporté avec sa mère ; ils ont vécu dans un kolkhoze, et de là, ils sont arrivés à Bouzoulouk, au début de l'automne, quand on commençait à peine à organiser le camp. Débrouillard, il avait installé sa mère chez Matriona et il s'était fait des relations au village. Lala tient à lui, à sa façon, mais sa demande en mariage lui donne envie de rire.

- Je t'aime bien, dit-elle, pour éviter de le blesser, mais je ne t'aime pas d'amour. Bientôt, nous allons quitter la Russie et je vais entrer dans l'aviation. Le père Wiktor prétend que c'est possible, à condition de suivre des cours. En Occident, tout est possible, tout !

Je devrais lui dire que je suis fiancée avec Bronek, pense Lala, mais je n'ose pas. Il serait capable, ce paysan, de se moquer de moi. Les gens s'imaginent qu'à Lwow, je n'étais qu'une enfant sage.

La bourrasque les pousse en avant et sous prétexte de la protéger, Stefan l'attire vers lui. Il est fort et Lala ne parvient pas à résister, mais une réaction de révolte monte en elle. Non, jamais personne ne l'obligera à céder à la contrainte physique. Stefan, le bon copain, le jeune soldat souriant et serviable, lui paraît se transformer en une brute et sans réfléchir, elle se met à le frapper de ses poings et à lui donner des coups de pied. Stefan recule et Lala part en courant. Une peur stupide, irraisonnée la pousse et elle ne parvient pas à se ressaisir. Elle arrive à sa baraque, ne trouve pas la commandante, ressort et se dirige du côté des tentes. Il n'y a plus de place pour les familles qui arrivent et on est obligé de les laisser là, dans le froid et dans la neige. Le vent arrache les toiles, des êtres humains, courbés en deux, émergent autour, essayent de les accrocher, se plaignent, se chamaillent et disparaissent. Ici, pas d'uniformes, juste des vêtements déchirés, sales, imbibés d'eau qui, par contraste avec les battle-dress anglais, donnent à ceux qui les portent l'aspect de vagabonds. Lala cherche Stasiék, appelle son nom, bouscule un vieillard dont la barbe blanche est couverte de glaçons, et s'arrête surprise. La nuit

tombe très vite et dans la lumière hésitante de la lampe à pétrole, il lui semble voir le « Roi des Aulnes », l'image qui précédait le poème de Goethe dans le livre de son enfance.

- Le petit est avec moi, dit-il. Je vais le réveiller. Il est couché.

Dans le fond de la tente, il y a un tas de couvertures et de manteaux. La tête blonde de Stasiek émerge et le garçon rampe à quatre pattes jusqu'au cercle de lumière.

- Je vous présente monsieur Lubicz, mon nouveau grand-père, annonce-t-il avec un sourire triomphal. Il est bon pour moi et je veux rester avec lui.

- Toi, tu vas aller à l'école, décide Lala sur un ton sans appel. Ce n'est pas bien de mentir. Je sais que tu n'as pas seize ans, mais au plus treize. Demain matin, tu vas te présenter au bureau qui se trouve sous la grande tente. Le lieutenant, madame Zycka, va t'expliquer où on va t'envoyer.

- Je ne veux pas être avec les enfants, proteste Stasiek, je suis capable de porter des armes. Je veux être dans l'armée.

- Monsieur, dit Lala en s'adressant au vieil homme, aidez-moi à le persuader que, plus tard, il sera admis dans la formation des « Aiglons ». C'est comme l'armée puisqu'il s'agit des jeunes qui assurent des services auxiliaires.

- J'ai faim, se plaint Lubicz, comme s'il ne l'avait pas entendue.

- Je sais où trouver des rations sèches, dit Stasiek, et je vais vous chercher deux gros biscuits militaires.

- Va, mon petit, va, l'encourage Lubicz, et aussitôt le garçon se glisse dehors.

- Manger ou crever de faim, récite Lubicz avec pathos, c'est plus important que le fameux « être ou ne pas être » de Hamlet. Vues de notre camp de travail de Khabarovsk, les souffrances de Roméo et Juliette étaient plutôt drôles et les hésitations de Hamlet ridicules. J'ai été professeur de littérature et je croyais à cette époque de ma vie, qui me paraît préhistorique, qu'une oeuvre universelle a le pouvoir d'exorciser les souffrances de nos corps. Tenez, quand j'étais malade en prison, je me récitais des poèmes, mais ici je ne peux pas. Le froid, la faim, l'incertitude... Qu'allez-vous faire de nous, jeune fille soldat ? On raconte que l'armée

partira bientôt et que nous, nous allons retourner dans nos kolkhozes où le N.K.V.D. va nous faire crever. Je préfère crever ici, sur place.

Le ton de Lubicz est détaché et se veut drôle, mais Lala, émue, se sent coupable. Ce n'est pas la première fois qu'elle se demande ce que vont devenir tous ces gens, prisonniers libérés, comme les autres, qui vivent pourtant sous les tentes. On partage avec eux les faibles rations militaires, on leur donne des chemises et des bas alloués aux soldats comme vêtements de rechange, mais le commandement soviétique ne cesse de protester qu'ils sont trop âgés, ou trop malades, pour être admis dans l'armée, et d'exiger qu'ils retournent dans les camps de travail où on manque de bras. Selon les officiers du N.K.V.D., ils doivent servir de bêtes de somme ! Lala se secoue. Elle est mal à l'aise parce que Lubicz est différent des autres. Il parle de Shakespeare, tandis que ses voisins se contentent de mendier une assiette de soupe additionnelle et du lait pour leurs enfants.

- J'ai une idée, dit-elle. On est en train d'organiser des écoles pour les jeunes et on a du mal à trouver des professeurs. Vous pourriez enseigner... Le père Wiktor dit que les enfants partiront avec l'armée et ceux qui s'en occuperont aussi. Dès que le père Wiktor reviendra, je vais lui parler de vous, monsieur le professeur.

- Oh ! merci de me donner mon ancien titre. Merci beaucoup.

Lubicz saisit les mains de Lala et ses yeux brillent étrangement dans l'ombre. Stasiek entre, les regarde tous les deux, puis dépose sur la caisse en bois qui sert de table quatre gros biscuits secs et une paire de gants militaires.

- C'est pour toi, grand-père, dit-il. Monsieur le magasinier m'a expliqué comment ces gants ont été expédiés de Grande-Bretagne jusqu'ici. Il affirme que là-bas il n'y a pas de poux. Crois-tu que cela est vrai ? Un pays sans poux ?

Lala éclate de rire, répète à Stasiek où il doit se présenter le lendemain et s'en va. Ce soir-là, en s'allongeant sur le lit, elle demande à la ronde : un pays sans poux, est-ce que cela existe ?

- C'est loin d'ici, murmure une voix ensommeillée, si loin que je ne crois pas qu'on va y arriver toi et moi...

* * *

- Elle va venir avec moi, cette demoiselle en pantalon, elle va me suivre, vous m'entendez, elle va me suivre et veiller mon fils avec moi...

Madame Lucyna crie, se débat, essaye de se libérer des mains des femmes qui la retiennent, des curieux commencent à les entourer et, dans la baraque à moitié vide, l'incident prend des proportions démesurées. Zosia court prévenir Lala qui est en train de négocier avec le magasinier une chemise pour Stasiek.

- Stefan est à l'infirmierie, lui dit-elle et sa mère prétend que c'est ta faute. Je crois que tu devrais y aller tout de suite. Je t'accompagne.

Un peu en retrait, la baraque où on a installé l'infirmierie ressemble, sous la neige, à un gros champignon noir. À l'intérieur, couchés sur les lits, sur les civières et par terre, les malades occupent tout l'espace et on a du mal à circuler de l'un à l'autre. Dans un coin, madame Rostawinska distribue les médicaments ; dans un autre, deux femmes âgées font bouillir de l'eau. La vapeur s'élève au-dessus des têtes, mais il fait froid bien que le tuyau du petit poêle placé au milieu soit rouge. Enveloppé dans des couvertures brunes, Stefan respire difficilement. Sa civière est placée près de madame Rostawinska et Lala le voit dès l'entrée.

- Ne t'approche pas trop, lui dit-elle. C'est le typhus. J'ai mis un écriteau sur la porte. Vous ne l'avez pas remarqué en entrant ? À force de recevoir des malades du matin au soir, j'ai l'impression que c'est le début d'une épidémie.

Madame Rostawinska soupire, sa lourde poitrine se soulève sous la blouse trop étroite, enfilée sur la veste militaire et Zosia recule, tandis que Lala se penche au-dessus de Stefan. Son visage est couvert de taches rouges, sa tête remue sans cesse et ses yeux, largement ouverts, fixent quelque chose au loin. Il ne remarque pas sa présence et semble ne pas l'entendre, bien qu'elle prononce son nom à plusieurs reprises.

- Il est jeune, il est fort et il a des chances de s'en tirer, dit madame Rostawinska. Pour les plus âgés, c'est pire. Ils meurent comme des mouches et je ne sais pas quand on va recevoir le sérum. Le médecin devait arriver hier soir, mais on l'attend toujours. As-tu des nouvelles de père Wiktor ?

L'absence du père est très pénible pour madame Rostawinska. Elle estime qu'il n'a pas le droit d'être absent quand ici, autour d'elle, ses malades le réclament. Pour madame Rostawinska, sa présence est beaucoup plus importante que celle

d'un médecin puisqu'elle est persuadée qu'aucun praticien ne saurait prodiguer des soins meilleurs que ceux qu'elle dispense elle-même.

C'est ma faute, pense Lala, c'est à cause de moi que Stefan est dans cet état. Maman disait que les maladies s'attaquent à ceux qui désespèrent, parce qu'ils perdent confiance dans la vie et dans l'avenir.

-Allez-vous-en toutes les deux, ordonne madame Rostawinska. Vous ne pouvez pas m'aider et je ne tiens pas à avoir deux malades de plus.

À la porte de la baraque, le lieutenant Vania, du N.K.V.D., empêche madame Lucyna de passer. Dans ses gestes, dans sa façon de lui parler, il y a une sorte de commisération bourrue.

- C'est la guerre, dit-il. Le typhus, c'est la maladie de la guerre. Les fascistes nous ont attaqués. L'Armée Rouge va les repousser, mais en attendant, il faut accepter, camarade...

Il ne parvient pas à terminer sa phrase, madame Lucyna se jette en avant, le repousse, trébuche, tombe sur Zosia et recule en criant qu'elle veut s'occuper de son fils. Le lieutenant fait signe aux deux soldats qui l'accompagnent ; ils prennent madame Lucyna par les épaules et sans ménagement, la traînent sur la neige vers le bâtiment de l'administration. Lala serre ses poings dans ses poches et se dirige de ce côté, mais Zosia la retient.

- Le médecin est en route, ajoute le lieutenant du N.K.V.D. et il apporte le sérum.

Son visage exprime de la sympathie. Il est désolé, il ne peut pas faire plus et il ne sait pas comment les persuader que ce n'est pas la faute des siens, cette saleté, cette vermine et ces maladies qui se propagent partout. Dès que les routes seront dégagées, on va transporter les malades à l'hôpital mis à la disposition de l'armée polonaise par l'Armée Rouge ; mais en attendant, il est inutile de s'énerver. Après tout, il ne s'agit que de quelques dizaines de jours... Une charrette tirée par un cheval arrive devant l'infirmerie. On vient chercher les corps de ceux qui ont cessé de souffrir. Lala s'éloigne, retourne dans la baraque et tombe sur un groupe de femmes qui occupent l'étroit passage entre les lits superposés.

- Sortez d'ici, lui dit l'amie de madame Lucyna. Laissez-la pleurer en paix ! Nous allons demander à votre commandante de juger votre conduite, mauvaise fille !

Lala surprise recule, mais soudain la situation lui apparaîtrait dans toute son absurdité et elle se révolte. Personne n'a le droit de l'accuser d'une faute qu'elle n'a pas commise, personne ! Ni ces pauvres femmes qui n'ont pas été acceptées par l'armée, ni sa commandante, ni le général lui-même.

- Vous êtes injustes, dit-elle, injustes et méchantes ! Stefan a le typhus, une maladie contagieuse. Dites à madame Lucyna qu'il guérira parce qu'il est jeune et fort.

- Le soldat Zamska est demandée au bureau de la presse, crie un soldat et aussitôt Lala repart en courant. Devant le bureau de la presse, petit bâtiment où la radio fonctionne jour et nuit, le caporal Stern lui fait signe. Le père Wiktor est arrivé et il est allé à l'infirmerie. C'est un officier qui l'attend à l'intérieur. Il a fait le voyage avec le père, mais il a déjà eu le temps de se laver, de se changer et de commencer à exercer ses fonctions. Un drôle de bonhomme ! Le cœur de Lala bat très vite. Elle pousse la porte, entre dans le bureau qui ressemble à un réduit et tombe dans les bras tendus de Zbigniew Schwartz qui rit et dont les petits yeux noirs brillent de malice.

- Comme tu as grandi, dit-il, et quel dommage que tu ne veuilles pas ressembler à ta mère. Et moi qui croyais qu'avec le temps, tu te déciderais à avoir son charme. Allons, je suis content de pouvoir t'embrasser, petite. Rudement content ! Je m'excuse de me montrer avec un pareil retard, mais les « Kacapy » ne voulaient pas me lâcher. Ils tenaient à préserver la pureté de notre armée en refusant aux juifs le droit d'être polonais. Le père Wiktor a dû plaider ma cause au nom de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Marx, de Lénine, de Staline, et de toute leur gloire passée et à venir. Emmène-moi manger si tu veux que je te confie le reste de mon histoire et surtout tâche de me témoigner du respect. En tant qu'ami de ton père, j'ai des droits sur toi. À partir de maintenant, tu vas travailler avec moi, soldat sans galons. J'ai retrouvé mon grade de lieutenant et je viens d'être nommé responsable de l'information. Nous allons publier un journal, organiser des conférences et présenter des spectacles.

Au mess des officiers, Zbigniew fait sensation. Il raconte sur le mode drôle son séjour en prison et dans le camp de concentration, se moque des Soviétiques, récite des vers qu'il vient de composer et provoque des éclats de rire. Déjà on commence à le considérer, parmi les officiers, comme un personnage à part. Dans l'après-midi, il négocie le transfert de Lala au bureau de la presse, tempête pour obtenir une machine à écrire et un peu de papier dont le manque est chronique, discute en russe avec les officiers du N.K.V.D. et parvient à ses fins. Mais le soir, quand il écoute la radio et prend des notes que Lala recopie à la machine, il se tourne vers elle et il y a une telle détresse dans ses yeux qu'elle se demande s'il ne lui cache pas quelque chose.

- Ta mère, dit-il, Maryla... Je ne peux pas croire qu'une abomination pareille a pu arriver. Tu as souffert, petite, mais je suis là, avec toi, et jamais je ne te quitterai. Tu m'entends, jamais ! Va, va te coucher. C'est fini pour aujourd'hui. J'ai besoin de penser à ta mère...

Lala regarde son visage, ses traits tirés, ses joues creuses et, pour ne pas éclater en sanglots, se sauve en le laissant seul. Par la suite cependant, Zbigniew ne lui parle que du bulletin d'information qu'il rédige et fait distribuer, et de la préparation du spectacle qu'il compte présenter dès que le général Anders reviendra de sa mission à Moscou. Tout en écoutant la radio et en dictant ses commentaires à Lala, il fabrique des marionnettes. C'est un travail d'autant plus compliqué qu'il essaye de les sculpter dans des morceaux de bois pourri, seul matériel dont il dispose, qui s'effrite, mais le père Wiktor trouve finalement une solution qui lui permet de réaliser son projet.

- Attendez un peu, dit-il. Je connais un artisan qui va nous aider. C'est un jeune sergent qui sera content de travailler avec vous. Une semaine plus tard, le petit bureau se transforme en un atelier. À partir de ce moment, Lala est tellement occupée qu'elle a à peine le temps de passer à l'infirmerie. L'état de Stefan évolue. Il a cessé d'être agité et semble plongé dans une sorte de stupeur. Il ne reconnaît personne, ne répond pas quand on lui parle et fixe obstinément le vide de ses yeux vitreux aux contours rouges. Madame Lucyna ne cesse de déblatérer contre Lala, mais sans succès. Maintenant qu'elle travaille au bureau de l'information, on oublie son âge et on la prend au sérieux. Pour plusieurs femmes, elle est la source des nouvelles fraîches et, en l'absence de Zbigniew, elles l'interrogent et lui demandent des conseils. Le lieutenant Zbigniew Schwartz est invisible au cours de

la journée. Il écrit les textes de sa pièce, cherche la musique de fond, et passe son temps dans l'édifice où est installé le théâtre du village. Là, sur le piano désaccordé, il improvise pendant des heures, tandis que dans la salle vide, monsieur Lubicz écrit les paroles des chansons qui sont en train de naître. Depuis que Lala les a présentés l'un à l'autre, ils sont inséparables. Lubics, rajeuni, ne ressemble plus au « Roi des Aulnes ». Il a trouvé une raison de vivre, il est occupé, il a l'impression d'être indispensable, et tout a changé ; sa façon de se mouvoir, de parler et de se tenir. Désormais, on l'appelle « monsieur le professeur » et il est entendu qu'il sera envoyé à Karkin-Batach, près de Guzar où l'armée polonaise ouvrira une école, mais les négociations avec les autorités soviétiques sont au point mort.

- Selon leur habitude, ils promettent, mais ne tiennent pas parole, ou encore ils attendent de Moscou des ordres qui n'arrivent jamais, répète le père Wiktor. De son côté, il insiste pour que l'école ne soit pas mixte et Zbigniew ne cesse pas de le taquiner à ce propos au cours des soirées qu'ils passent ensemble et qui se prolongent tard dans la nuit.

- Peu importe le sexe, péroré Zbigniew, ce qui compte c'est de loger tous ces enfants, les grouper ensemble, les nourrir, les soigner et les occuper. Lubicz, qui préfère l'atmosphère du petit bureau de l'information à celle de la tente, acquiesce gravement. Comme Zbigniew, il est libre penseur et aime taquiner le père Wiktor.

- Je connais mes garçons, objecte le père. Ils ont beau être jeunes, ils ont le sang chaud. C'est dangereux pour les filles.

- Voyons, proteste Zbigniew, ces enfants sont sous-alimentés et ont du mal à se tenir debout. Tout dépend d'ailleurs de l'atmosphère ; ici, au camp, il s'agit bien plus de camaraderie que de sentiments tendres et pour les enfants, c'est la même chose. S'il est vrai, comme vous le prétendez mon père, que nous sommes égaux devant Dieu, votre façon de concevoir des écoles séparées est parfaitement inacceptable.

Le samedi, veille de la présentation du spectacle des marionnettes, Lala arrive en retard au bureau de l'information. Zbigniew répète à haute voix les dialogues du troisième acte de sa pièce, des gamelles sales traînent sur la table, le plancher n'a pas été balayé et le petit poêle noir fume.

- Monsieur Lubicz a disparu, dit-elle. Le père Wiktor est en train de s'informer auprès du commandant et il viendra nous rejoindre ici. Je m'excuse mais on m'ordonne de remplacer quelqu'un au secrétariat.

- Les services féminins sont capables de se débrouiller. C'est insensé, se fâche Zbigniew. J'ai besoin de toi.

Lala explique que les services administratifs sont débordés et que les femmes capables de dactylographier ne sont pas assez nombreuses. Zbigniew la met à la porte et reprend sa récitation, mais peu après c'est le père Wiktor, soucieux et inquiet qui vient lui annoncer la disparition de Lubicz. Selon les officiers du haut commandement, ce n'est pas la première, puisque deux Ukrainiens, venus de Koltubanka où ils étaient prisonniers, ont disparu et le caporal Stern est affirmatif : il leur est arrivé malheur.

- Interrogés, les officiers du N.K.V.D. ont répondu, raconte le père, qu'ils ne peuvent que féliciter nos autorités militaires de se débarrasser à si bon compte des « indésirables ». Ce raisonnement s'inscrit bien dans le cadre de leur sale politique qui consiste à nous brouiller systématiquement entre nous en prétendant que les Juifs et les Ukrainiens ne sont pas acceptés par notre armée. En fait, il n'y a que le N.K.V.D. qui fait de pareilles distinctions.

- C'est vrai, dit Zbigniew, Lubicz était ukrainien, mais cela me paraît impossible, cette histoire d'enlèvements.

- En fouillant sa tente, le caporal Stern a trouvé ceci, s'agit-il d'un code entre vous deux ?

Le père Wiktor pose sur la table une feuille de journal. Entre les lignes imprimées, il y a une phrase écrite à la main : « Le Roi des Aulnes » va mourir. Intervenez ! »

Lala l'appelait ainsi, dit Zbigniew. C'est grave. Je m'en vais le chercher.

- Où ?

- Au village. Le directeur du théâtre, membre influent du Parti, le connaît et il ne pourra pas me refuser ce service. Zbigniew met sa veste et s'en va. Quand il arrive dans la grande salle de spectacle, on y est en train de terminer les derniers préparatifs. Sur la scène, les décors sont en place. Les hommes font le ménage et le directeur mange dans son bureau.

- Je ne connais pas de camarade du nom de Lubicz, dit-il à Zbigniew. En dehors de vous, camarade lieutenant, personne de votre camp n'est venu ici. Cessez d'insister, j'ai du travail et si vous continuez à me faire perdre mon temps, je vais être obligé d'annuler la représentation de demain.

- J'ai une profonde sensation d'isolement, dit le père Wiktor à Zbigniew qu'il retrouve au mess. Ils sont faux, hypocrites et fourbes. Parfois, je m'imagine qu'ils vont nous fusiller tous et annoncer à la radio que nous avons été exterminés par les fascistes allemands.

- Allons, dit Zbigniew, cette étrange histoire de Lubicz n'est qu'une exception. Pour vous, mon père, la Russie c'est un univers sans Dieu ; pour moi, c'est un monde primitif, mais très attachant qui vit une expérience passionnante. Non, ne protestez pas, laissez-moi finir. Je ne suis pas communiste et je suis persuadé que ce système oppressif n'a pas d'avenir. Il va s'écrouler ! En attendant ces braves Russes souffrent et se font assassiner d'une balle dans la nuque, mais ils n'étaient pas mieux traités sous les tsars. La prison de Loubianka où j'ai été interrogé nuit et jour existait avant la naissance de Marx et de Lénine. Et puis en ce qui nous concerne, nous les Polonais, les « Kacapy » doivent faire attention. L'Amérique est entrée en guerre, les Américains d'origine polonaise ont leur mot à dire et la déclaration de janvier dernier du président Roosevelt nous est très favorable.

- Eh oui ! soupire le père Wiktor, « Le Président sait ... », mais ce ne sont que des mots. Les officiers britanniques qui sont passés à Bouzoulouk refusaient de croire que nos effectifs augmentent et que nos rations diminuent, que les bottes qui ont été expédiées par la Grande-Bretagne pour notre armée ont été distribuées, pour une large part, aux officiers soviétiques et que nos enfants meurent de faim sous les tentes plantées dans la neige. L'Amérique est loin...

- Tout cela est vrai, admet Zbigniew, mais nous devons éviter d'indisposer les Russes. En ce moment leur situation est précaire, les Allemands avancent et l'Armée Rouge a besoin de nos officiers et de nos soldats. Collaborer avec eux, c'est les forcer à contracter une dette de reconnaissance à notre égard, or, ce sont eux qui seront, après la guerre, nos voisins immédiats. C'est avec eux qu'il nous faudra négocier l'intégrité de nos frontières et la restitution de Lwow, votre ville et la mienne ! Je ne peux plus rien pour ce pauvre Lubicz et je m'en vais travailler. Fraternité slave, ou haine ancestrale, ma pièce sera jouée demain.

Zbigniew passe une nuit blanche et le dimanche, après la messe, il transporte avec Lala et le caporal Stern les marionnettes qu'ils installent au théâtre. Lala récite son texte, Zbigniew crie et la corrige sans cesse, puis la console, quand sa voix se met à trembler de fatigue.

- Tu seras une grande actrice, affirme-t-il, tu as du talent ; allons, continue !

Autour d'eux, les soldats recrutés par le caporal Stern effectuent de menus travaux, vérifient la machinerie de la scène tournante et ajustent les réflecteurs. Zbigniew oublie où il se trouve, les traite comme des éclairagistes professionnels et se conduit comme s'il était à Lwow, en train de monter, au Grand Théâtre, une de ses pièces.

Lala, pour l'amour du Bon Dieu, quand tu parles sur scène tu dois ouvrir la bouche, prononcer ! Répète avec moi : « Je tiens », prends ta respiration, un temps d'arrêt, « à vous remercier ». Allons, je t'écoute !

Docilement, Lala imite sa façon de mettre l'accent sur certaines syllabes, reprend le dernier mot, se met à bafouiller d'énervement et, sans se décourager, recommence. Le temps passe, le directeur arrive et leur annonce que la caisse vient d'ouvrir. Dans une heure, le public sera là. Veulent-ils une tasse de thé et quelque chose à manger ? Il est gentil, le directeur, mais Zbigniew se contente de faire un geste d'impatience, sans même se tourner de son côté.

- Après le spectacle, dit-il, vous ne savez donc pas que je ne mange jamais avant !

Gênée, Lala s'excuse. Zbigniew semble oublier qu'il est à Bouzoulouk et que, dans ce théâtre, on ne le traite pas de « maître » comme à Lwow, mais de « camarade » selon l'usage qui prévaut au pays. Le directeur se retire, Lala pouffe de rire et disparaît en arrière de la scène. Les soldats font descendre le rideau et placent les marionnettes pour le premier acte. Déjà le bruit de pas leur parvient de la salle. Zbigniew regarde par le petit trou, fait exprès à cette fin dans le rideau en velours rouge. Voici des femmes lourdes, habituées à travailler dans les champs, qui se sont habillées et coiffées pour l'occasion. Suspendues aux bras de leurs cavaliers, elles entrent et s'installent. Aux premiers rangs apparaissent les uniformes des officiers du N.K.V.D. et de l'armée, et les robes en satin de leurs épouses ressemblent à des chemises de nuit, longues, collantes et ridicules. Le général Anders

arrive finalement avec le colonel soviétique, son invité, et aussitôt les lumières s'éteignent.

- À nous, murmure Zbigniew à Lala. Bonne chance, petite !

Lentement, les deux pans du rideau s'écartent. Le pianiste frappe les premiers accords, le silence se fait et le spectacle commence. Voici Hitler qui recule devant Staline. Tout en faisant danser sa marionnette, Lala récite le poème satirique écrit par Zbigniew. Il enchaîne à son tour, la salle éclate de rire et les applaudissements fusent. C'est un gros succès. Au deuxième acte, les Alliés gagnent la guerre. Les Américains, les Britanniques et les Soviétiques se félicitent et fêtent la victoire. Cette fois encore, le public se montre enthousiaste et le pianiste joue avec entrain. Zbigniew et Lala fredonnent la chanson, s'inclinent, sourient et disparaissent en emportant leurs marionnettes.

- Nous avons de la chance, dit Zbigniew en essuyant la sueur qui perle sur son front. Pas un fil cassé, pas un faux mouvement et puis, tu es vraiment douée Lala. Nous allons faire du chemin ensemble. Je t'engage comme mon interprète préférée. Tu verras, un jour nous allons faire rire des milliers de soldats polonais. Ce n'est que le début de notre collaboration ! J'écrirai pour toi les plus beaux textes du monde !

Lala sort les deux dernières marionnettes. C'est un homme hâve, en guenilles, qui a du mal à traîner ses pieds et une femme, avec un bébé dans les bras, qui ressemble à une moribonde. Ils sont particulièrement réussis, ces personnages, et grâce à l'éclairage, ils paraissent vivants vus de la salle. C'est le troisième acte.

- Nous remercions nos camarades soviétiques, récite Zbigniew, de nous avoir permis de quitter le camp de travail où nous avons travaillé du matin jusqu'à tard dans la nuit.

- Mon enfant va mourir, enchaîne Lala, mais cela ne fait rien. C'est pour la bonne cause. Je suis reconnaissante à la patrie du socialisme. J'ai quitté Lwow dans les wagons à bestiaux et je vais y revenir avec notre armée qui vaincra les fascistes.

Les deux marionnettes se mettent à valser, cela ressemble à une danse de squelettes, Zbigniew récite son poème, puis c'est le tour de Lala. De la scène, ils ne peuvent distinguer les visages des spectateurs à cause du réflecteur qui les

éclairer, mais ils sentent confusément que le public est en train de réagir. Quand les lumières s'allument, Lala remarque que le colonel soviétique n'est plus à côté du général Anders et que la salle est à moitié vide. Les officiers du N.K.V.D. sont partis avec leurs femmes. Zbigniew et Lala récoltent les applaudissements des officiers polonais et du général Anders qui se lève et s'en va lourdement, en boitant. C'est fini ! Pâle, défait, mais content, Zbigniew embrasse Lala, la soulève de terre, remercie le pianiste, serre les mains des machinistes, fredonne une mélodie, et ne se décide à ramasser ses affaires qu'au moment où le directeur, sans un mot de félicitation, commence à éteindre. Le père Wiktor arrive dans les coulisses peu après.

- Un drame, dit-il. Le colonel soviétique est très mécontent. C'est cette histoire, au troisième acte, qui leur a déplu. Ils n'aiment pas voir la réalité telle qu'elle est. Le général Anders prétend que cela s'arrangera et, au camp, on fredonne déjà vos chansons, mais je suis inquiet. Que voulez-vous, c'était un risque, mais vous êtes têtu et vous n'avez pas voulu m'écouter.

- Je le devais à Lubicz, lui répond Zbigniew. Il tenait beaucoup à ce troisième acte. Il prétendait que le texte sonne vrai, tout en étant très satirique. S'ils m'enlèvent et me font disparaître, n'oubliez pas de prier pour moi, mon père. J'en ai besoin, moi, pêcheur, mécréant et juif.

Le père Wiktor aide Lala et ne répond pas. Le gardien de nuit, un infirme, les observe pendant qu'ils sortent dans la rue, tel un cerbère qui veille sur les morts dont il a la garde. Le village dort sous la neige. La nuit est claire et, sous le ciel étoilé, scintillant, l'église orthodoxe désaffectée, plus haute, paraît protéger les petites maisons environnantes. Le jour, on remarque ses fenêtres, bouchées avec des planches, mais là, plongée dans l'ombre, elle paraît intacte. Coquille vide, transformée en entrepôt et lieu de marché où les paysans des kolkhozes environnants viennent vendre leurs légumes et leurs fromages, la lourde construction demeure néanmoins imposante.

Discrètement, le père Wiktor fait le signe de la croix en pensant au pope, vieil homme devenu fou. On l'avait sorti de prison et on l'avait emmené en grande pompe à Bouzoulouk afin qu'il témoigne de la tolérance toute neuve à l'égard des « anciens rites et des vieilles croyances ». Cela se passait le mois dernier. En arrivant, le pope prononça un discours, remercia ses geôliers, et cria qu'il fallait dé-

fendre jusqu'au dernier la terre russe, mais le soir du même jour, il s'était pendu à l'aide de la corde qui servait autrefois pour faire sonner les cloches. Le père Wiktor avait vu ses mains dont tous les ongles avaient été arrachés, et depuis il prie souvent pour son repos éternel.

- Vous savez, mon père, dit Zbigniew en entourant de son bras les épaules de Lala, elle a du talent, la petite. On va en faire une grande actrice et je veillerai sur elle comme sur ma propre fille. Allez-vous me faire confiance ?

- Elle veut entrer dans l'armée de l'air, dit Wiktor Janaga en souriant, et plus tard devenir médecin. Il me semble que le théâtre et la médecine ne sont pas tout à fait compatibles.

Les soldats qui transportent les marionnettes les rejoignent et ils marchent d'un bon pas jusqu'au camp. Quand ils arrivent au mess, on les applaudit et les officiers entourent Zbigniew et Lala. Un capitaine qui se tient un peu à l'écart dit à voix basse au père Wiktor :

- Ce sale juif va nous attirer des ennuis. Les « Kacapy » sont furieux !

- Il est très polonais, Zbigniew, constate tranquillement le père. Coeur d'or, fantaisie, talent et le goût de braver les dangers. Seriez-vous antisémite par hasard ? Cela me semble indigne de l'uniforme que vous portez, mon capitaine.

Surpris, le capitaine ouvre la bouche comme s'il voulait répondre quelque chose, se ravise, lui jette un regard furieux et s'éloigne.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 8

Demain, la liberté

[Retour à la table des matières](#)

Il fait chaud. L'air est lourd, humide, mais sous le ciel bleu les pommiers en fleurs, roses et blancs, sont très beaux et le père Wiktor les regarde pendant un long moment. De Tachkent, où il est arrivé tard dans la nuit, il a dû marcher jusque-là, le long des routes poussiéreuses, brûlées par le soleil. Autour, il n'y avait que l'immensité des champs de coton, parfois quelques huttes de glaise séchée, isolées et solitaires, habitées par des Ouzbeks qui refusaient de répondre à ses questions. Finalement, une femme lui a indiqué le chemin le plus court et c'est ainsi qu'il est parvenu jusqu'à ce village de Yangi-Youl. Après cette longue marche à travers le désert, le verger lui apparaît être une sorte de miracle de la nature. Le père Wiktor traverse le village de tentes de l'armée et pénètre dans la maison où se trouve le siège de l'état-major. Malgré la chaleur, les bureaux sont pleins de monde et ressemblent à une ruche. Le général Anders est parti en tournée, mais un officier le reçoit presque aussitôt. Une petite pièce blanche, un colonel qu'il ne connaît pas et une chaise sur laquelle il fait bon de se laisser tomber en allongeant ses jambes endolories.

- Mon colonel, dit le père. J'ai vu nos jeunes à l'école des garçons à Kermine et celle des filles à Karbin-Batach. Ils sont deux mille environ et sans cesse d'autres arrivent, malades, couverts de poux, affamés... On les loge sous les tentes et,

dans ces régions complètement désertiques, ils souffrent de soif, d'insolation et sont décimés par le typhus. Cela ne peut pas continuer ! L'armée doit faire quelque chose. Mon colonel, je sais que la situation de notre haut commandement est difficile, mais je vous assure que je n'exagère pas. Certains de ces jeunes n'ont plus personne, d'autres apportent des lettres de leurs parents qui supplient qu'on les sauve et qui nous les confient. Je ne peux pas m'imaginer qu'on va les laisser dans ces endroits insalubres, sans aide ni secours. Notre personnel fait l'impossible. Les infirmières, les enseignantes, se dévouent, mais comprenez donc ; il fait 100° F. à l'ombre, les Ouzbeks eux-mêmes ne supportent pas ce climat et, en plus, on manque d'eau et de nourriture. Savez-vous ce que signifie en polonais le nom de Karkin-Batach : « La vallée de la mort », n'est-ce pas déjà en soi assez convaincant !

Le colonel le fixe en silence de ses yeux globuleux.

- La fille de ma soeur est à Karkin-Batach, dit-il.

Gêné, le père Wiktor se tait. Il est venu en accusateur, il était prêt à dénoncer l'incurie de l'armée polonaise incapable d'assurer aux enfants le minimum, et il comprend brusquement que, depuis son départ de Bouzoulouk, quelque chose a changé.

- Notre évacuation en Iran est-elle assurée ? demande-t-il à voix basse.

- Oui, répond le colonel en se levant, mais d'autres problèmes surgissent. Vous aurez votre entrevue avec le général. En attendant son retour allez vous reposer.

Trop fatigué pour dormir, Wiktor Janaga s'attarde ensuite à la cafétéria. Pas de nappes blanches, pas d'ustensiles. Une jeune Russe, joufflue, lui verse son thé dans la même assiette en fer dans laquelle il a mangé son poisson trop salé. Il a du mal à le boire, mais comme il a soif, il se débrouille, puis part à la recherche de Lala. Il la trouve au bureau de l'information, où elle lui saute au cou et se met aussitôt à raconter ce qui s'est passé pendant son absence. Après la fameuse soirée au théâtre, Zbigniew a été interrogé à plusieurs reprises. Le N.K.V.D. avait exigé qu'il dépose les textes des poèmes et des chansons. Il a réussi à les arranger en une nuit et l'officier en charge n'a pas fait de commentaires, mais il n'a pas donné la permission d'organiser une autre représentation. Zbigniew prétend qu'il va se rattraper après son arrivée en Iran. Stefan a été envoyé à Ak-Altyn, à l'hôpital mili-

taire soviétique mis à la disposition de l'armée polonaise. Il va mieux, mais il est encore très faible.

- Je travaille beaucoup avec Zbigniew, dit Lala, et j'aide aussi à ranger les cartothèques. Cela me permet d'examiner les fiches personnelles et à chercher papa et Bronek, mais jusqu'à présent je n'ai rien trouvé. Pourtant, des milliers de gens se signalent et les « hommes de confiance » nous ont envoyé des relevés qu'ils ont faits dans les régions du Nord. Vous savez, mon père, j'ai pris une décision. Je ne quitterai pas ce pays sans savoir où est papa. Ce serait l'abandonner.

- Tu es mobilisée, dit Wiktor Janaga, et tu ne peux pas désobéir aux ordres. Tu dois partir. C'est ton devoir de soldat.

Zbigniew qui arrive peu après est intarissable.

- Il y a une usine au village, raconte-t-il, qui fabrique des confitures qu'on expédie partout. Les ouvriers travaillent comme des esclaves et ne reçoivent que 600 gr. de pain par jour, quand il y en a, mais souvent pendant trois jours, ils ne reçoivent rien du tout. On a beau essayer de les aider, nos rations ont été diminuées et on ne parvient pas à nourrir les soldats et les familles qui ne cessent d'affluer. Les Ouzbeks nous étaient hostiles au début. Ils ne nous pardonnaient pas d'être des alliés des Soviétiques et je les comprends. J'ai rencontré un vieil homme qui m'a raconté ce que les troupes du N.K.V.D. ont fait ici. Des milliers de morts, des millions de gens envoyés dans des camps de concentration dans le Nord et des villages complètement rasés par l'armée de Boudienny. Des groupes de jeunes ont réussi à passer en Afghanistan et, selon lui, nous devons faire la même chose si nous voulons survivre. Vous allez rencontrer le général Anders, mon père, et il vous parlera certainement de ce qui se passe. Les « Kacapy » exigent... Vous me promettez, mon père, de ne le répéter à personne ?

- Mais oui, bien sûr, dit Wiktor Janaga en regardant par la fenêtre Lala qui est allée chercher du thé et qui passe justement parmi les pommiers fleuris.

- C'est simple, ils veulent diminuer de moitié nos effectifs et nous surveillent plus que jamais. J'ai été convoqué chez le colonel du N.K.V.D. Wolkowyski qui m'a parlé longuement de mes origines juives, incompatibles, selon lui, avec mon statut d'officier polonais. Le général Anders a rencontré à Moscou les représentants de la communauté juive et il leur a expliqué la situation, mais comme les

officiers britanniques et même les représentants de la Croix-Rouge, ils promettent d'intervenir et ne font rien, ou ne peuvent rien faire. Je ne sais trop.

- Ils veulent diminuer de moitié nos effectifs, répète le père Wiktor songeur. C'est donc cela que le colonel ne voulait pas me dire tantôt quand je lui parlais de la situation des enfants à Kermine et à Karbin-Batach. Écoutez, Zbigniew, je repartirai demain. Les jeunes ont besoin de moi. Il faut juste que je vous parle de Lala. La petite refuse de quitter la Russie. Elle ne cesse d'espérer le retour de son père.

- Oui, je sais. Elle sert de secrétaire suppléante à mon collègue qui s'occupe de la mise à jour des listes de ceux qui demandent de l'aide pour rejoindre nos unités.

- Witold est mort, dit brusquement le père Wiktor, et je ne peux pas lui raconter dans quelles circonstances. On exige que je me taise !

Il lui parle longuement ensuite en décrivant les barges du lac, l'horreur et la mort.

- Partez tranquille, murmure Zbigniew, ému. Je me charge de Lala. Je me suis attaché à elle, mon père, comme à quelqu'un de très proche. Ma femme et mon fils sont morts probablement. Elle est tout ce que j'ai au monde...

* * *

Les camions attendent et Lala se dépêche de fermer les dernières caisses remplies de papiers. Les bureaux sont vides. À travers les fenêtres ouvertes, on entend chanter les soldats qui quittent le camp. Lala se redresse ; une femme se tient devant elle. Grande, maigre, enveloppée dans un fichu brun à carreaux, elle a des yeux noirs qui brillent dans son visage très pâle.

- Je suis venue avec mon mari, dit-elle. Ils ne veulent pas de nous. Prenez les enfants ! Juste les deux derniers qui me restent. Les autres sont morts de faim. Il n'y a pas de travail là où on est. J'ai mendié, mais ils ont lâché les chiens et ils m'ont mordue. Là, regardez...

- Qui ne veut pas de votre mari ? demande Lala. Je ne comprends rien à votre histoire.

L'homme entre à son tour en poussant en avant un petit garçon et une fillette. Avec leurs têtes rasées, squelettiques, ils ressemblent à des spectres de l'enfance. Lala a l'impression qu'une force invisible la prend à la gorge et serre très fort.

- L'armée, bafouille l'homme, il n'y a plus de place et ils partent. Qu'allons-nous devenir ? Prenez-les ! Ils sont si jeunes... Il faut qu'ils vivent ! Nous deux, ma femme et moi, on n'en a plus pour longtemps.

- Tu t'appelles comment ? demande Lala à la fillette.

- Maryla, et mon petit frère c'est Witek.

- Attendez ici, décide Lala sans réfléchir. Je reviens.

Dans la cour, Zbigniew surveille le chargement des machines à écrire. La poussière s'élève derrière le bataillon qui s'éloigne déjà sur la route. Une sorte de joie fébrile règne partout. Les chauffeurs des camions du personnel féminin rient aux éclats.

- On s'en va, on s'en va ! crie la femme lieutenant qui apporte des sacs à dos.

Fébrile, Lala explique à Zbigniew qu'elle va emmener deux enfants, que le père Wiktoria les prendra certainement en charge avec les autres quand ils arriveront à Krasnowodsk, où ils doivent prendre les bateaux pour se rendre à Pahlevi, en Iran, qu'il est impossible de les laisser parce qu'ils portent les mêmes prénoms que ses propres parents, qu'elle est prête à leur donner sa place...

Zbigniew accepte de rencontrer la famille qui se trouve dans son bureau, rassure Lala, lui demande de le remplacer et s'éloigne. L'attente dure ensuite un long moment, puis il revient en tenant par la main Maryla et Witek, auxquels il ordonne de grimper dans le camion et de se tenir tranquilles. Les chauffeurs, soudain silencieux, les aident ; quelqu'un leur donne un morceau de chocolat et l'infirmière se met à laver leurs figures avec un mouchoir humide. La femme enveloppée dans son fichu et son mari se rapprochent. Zbigniew demande à un des soldats de les conduire au mess où il y a encore la possibilité d'obtenir un repas, serre la main de l'homme et de la femme, et leur demande de s'en aller vite parce que Maryla se met à pleurer en leur tendant les bras. Autour, tout le monde se tait et les regarde, puis le chauffeur saute sur son siège, Lala monte à son tour et Zbigniew, qui reste pour terminer le chargement des caisses, lui crie qu'il prendra l'autre camion et la rejoindra à l'étape. L'infirmière interroge Maryla, Lala lui donne le pain qu'elle a

apporté dans ses poches et elle commence à le dévorer tout en sanglotant, incapable de proférer un mot. Le camion roule, passe la barrière, la sentinelle salue, et un chant grave, ancestral, s'élève vers le ciel. Derrière eux, sur la place centrale, l'officier du N.K.V.D. fait enlever la longue table devant laquelle le prêtre disait, la messe il y a quelques heures à peine. Une silhouette enveloppée dans un fichu à carreaux se détache à côté du mât sur lequel flotte le drapeau blanc et rouge. Maryla repousse Lala, prend son frère par la main et se fraie un chemin jusqu'à l'autre bout du camion ouvert d'où elle peut mieux voir sa mère. Le camion tourne, grimpe la côte, redescend dans la vallée où s'étendent les champs de coton, et le camp disparaît au loin.

- Ne nous touchez pas, dit Maryla à Lala, nous avons des poux.

Son petit visage est dur, fermé et elle a l'air ainsi beaucoup plus vieille que son âge. L'infirmière essaie à nouveau de lui parler, mais sans résultat. Dans le groupe joyeux, parmi toutes ces femmes soldats heureuses de quitter la terre de l'exil, les deux enfants s'isolent dans leur propre univers. En silence, ils regardent le paysage en se tenant par la main, puis se couchent dans un coin et paraissent dormir. Ils arrivent ainsi à l'étape, tard dans la nuit, et c'est là que plusieurs autres camions des services auxiliaires les rejoignent. L'équipe de l'information au grand complet arrive en dernier ; aussitôt Lala entend Zbigniew qui l'appelle et elle saute à terre. Dans l'ombre, elle ne distingue que ses dents très blanches qui brillent. Il lui parle des deux enfants et de la témérité de son geste, puis, quand ils sont déjà assez éloignés des camions, il passe son bras autour de ses épaules et l'attire vers lui. Le ciel sombre paraît proche de la terre. Le bruit des voix leur parvient par moments, mais il s'estompe bientôt, emporté par le vent léger et tiède qui sent le varech.

- Tu ne resteras pas à Krasnowodsk, dit Zbigniew, cela serait désertier la liberté et c'est le pire des crimes. Tu partiras avec moi et nous nous battons côte à côte à notre manière. L'information est une arme redoutable.

- Il faut que je retrouve papa, proteste Lala. Je ne veux pas l'abandonner seul dans cet horrible pays.

- Écoute, murmure Zbigniew, il faut que je te fasse un aveu. Je ne sais trop comment m'y prendre... Cela te fera mal, très mal... Witold est mort. Il ne sert à rien d'espérer. C'est fini.

- Comment est-il mort ? demande Lala.

Ses yeux sont secs. Elle ne ressent rien. Juste une sorte de vide à l'intérieur de la poitrine qui rend sa respiration difficile.

- Il n'a pas souffert. Ils étaient plusieurs ensemble. Des officiers... Tu ne dois pas en parler. J'ai promis de ne pas te le raconter. Donne-moi ta parole de soldat que tu vas garder pour toi et pour toi seule ce que je vais t'apprendre.

- Je le jure !

Très calme en apparence, Lala écoute Zbigniew qui, à force de peser soigneusement chaque mot, ne se rend pas compte qu'il est en train de décrire le drame comme s'il l'avait vécu, en lui rendant involontairement toute sa véritable horreur. Ils sont assis sur le bord de la route, l'un à côté de l'autre et quand le silence s'installe finalement entre eux, il ne voit pas son visage. Affolé, il l'attire vers lui, sa tête roule sur son épaule et elle se met à sangloter.

- Je t'aime, Lala, bafouille Zbigniew ; ne pleure pas, je suis avec toi pour toujours. Tu seras une grande actrice, j'écrirai des textes, des pièces que tu vas jouer et je ferai n'importe quoi pour te rendre heureuse. Je suis vieux, toi tu es très jeune, mais je saurai te protéger. J'ai réussi à le cacher, mais maintenant il faut que je te le dise, tu es toute ma vie !

Lala a froid et, pour la réchauffer, il la serre contre lui, puis ne sachant que faire pour la consoler, se met à l'embrasser sur la bouche. Son corps sent les pulsations de celui de Lala, il ne se rend plus compte de ce qu'il fait et ne pense qu'à se rapprocher, se fondre avec elle afin de partager pleinement sa souffrance. Allongés dans le ravin, ils restent longtemps ainsi serrés l'un contre l'autre. Doucement, délicatement, Zbigniew caresse ses cheveux, ses mains glissent le long de son corps, ses lèvres effleurent son cou et c'est alors qu'il perd la tête, mais au moment où il commence à déboutonner sa chemise militaire, Lala se lève d'un bond et il l'imite en la saisissant par les bras de crainte qu'elle ne lui échappe et coure vers les camions.

- Mon amour, supplie-t-il, ma petite fille...

Tant qu'elle était dans ses bras, le vide dans sa poitrine s'estompait, mais maintenant qu'ils sont séparés, Lala a l'impression que jamais elle ne parviendra à surmonter sa peine et, sans réfléchir, elle se serre contre lui et s'abandonne. C'est à

peine si elle réalise ce qu'il est en train de faire, puis surprise s'écarte. Est-ce cela l'amour dont les gens ne cessent de parler comme de quelque chose de merveilleusement beau ?

- Je te demande pardon, murmure Zbigniew. Je suis maladroit, mais plus tard, tu verras, cela sera différent. Tu n'es encore qu'une toute jeune fille. Je t'expliquerai, je t'apprendrai...

Lala se secoue, frotte son visage avec ses mains, remonte son pantalon et, gênée, se détourne. Elle s'étonne de ne plus avoir envie de pleurer, de ne ressentir ni tristesse, ni remords, juste une impression étrange d'irréel qui l'habite et domine tout.

- Papa ne reviendra pas, dit-elle à haute voix, et à présent il n'y a plus rien qui compte. Même pas Bronek. Laisse-moi. J'ai besoin de réfléchir. Je veux être seule.

- Pas ici, proteste Zbigniew d'une voix qui tremble. Je t'accompagne. Demain, la journée sera longue et pénible. Tu dois te coucher.

Lala n'obéit pas et s'éloigne, mais il la rattrape et la ramène de force jusqu'aux camions où il la lâche au moment où une ombre s'avance à leur rencontre. La jeune femme qui monte la garde les reconnaît et leur indique l'endroit où est installée l'équipe de l'information. Sans un mot, Lala monte dans le camion et se couche à côté de deux enfants où il y a une place libre et c'est là seulement qu'elle se met à pleurer longuement, silencieusement, jusqu'à ce que le sommeil bienfaisant lui fasse tout oublier. Le lendemain, les camions arrivent à Krasnowodsk, dépassent le village et s'arrêtent au port où les bataillons attendent l'embarquement, massés devant les officiers du N.K.V.D. qui vérifient les documents de chacun avec une lenteur désespérante. Zbigniew confie à son adjoint le soin de s'occuper de l'unité de l'information et se met à chercher le père Wiktor dans la foule d'enfants et de femmes, parqués à l'écart, à proximité d'un bâtiment en bois, sorte de grande remise. Lala l'accompagne et il fait attention de se conduire avec elle d'une façon aussi naturelle et aussi habituelle que possible. Par moments, Lala se demande si les événements de la nuit dernière ont réellement eu lieu entre eux, bien que cela lui importe peu. Son père est mort. Elle n'a plus d'espoir, juste un vide, une sorte de néant intérieur, qui la rend insensible à ce qui se passe autour et

à ce qui l'attend. Le père discute avec les officiers du N.K.V.D., proteste, gesticule et Lala voit de loin sa haute silhouette.

- Vous vous rendez compte, crie-t-il en apercevant Zbigniew, ils exigent qu'on abandonne ici la moitié de nos jeunes. C'est insensé ! Jamais je n'accepterai une chose pareille. On partira à la nage, mais on partira !

Des officiers polonais arrivent, s'interposent et se mettent à parlementer avec les Soviétiques. Des filles, agents de liaison, passent en demandant qu'on rende les roubles qu'il est défendu d'emporter à l'étranger. Les mains se tendent et bientôt l'amoncellement des billets, déposés devant le bâtiment, se transforme en un gros tas qu'il faut écraser sous des grosses pierres pour que l'argent ne s'envole pas au vent. Les officiers polonais parviennent à éloigner un peu les agents du N. K.V.D., dont les casquettes rondes disparaissent dans la foule et le père Wiktor profite de ce moment pour faire avancer, en rangs serrés, les fillettes puis les garçons. Enfants pitoyables, avec leurs têtes rasées, leurs maigres visages dans lesquels les yeux paraissent trop grands pour des êtres aussi jeunes, leurs vêtements étranges, ramassis de manteaux militaires trop longs, blouses qui traînent par terre et uniformes de scouts britanniques tout neufs, ils suscitent autour d'eux la pitié et la commisération.

Lala court chercher Maryla et Witek, les emmène à travers la masse de soldats et les sépare, ce qui provoque un éclat de la part de Maryla qui ne veut pas lâcher la main de son petit frère. Elle n'a que douze ans, mais elle se dresse devant lui et le défend contre Lala qui s'efforce de l'introduire dans les rangs des garçons. Le père Wiktor intervient, son statut de prêtre impressionne Maryla et elle finit par céder. Le voilà en train d'agiter au-dessus des petites têtes un paquet de papier de couleur, sa seule arme face à l'arbitraire des officiers du N.K.V.D. qui essaient de faire une sélection parmi les jeunes. Ils demandent à chacun des enfants s'il veut rester en Russie, obtiennent des mouvements de têtes négatifs et haineux, mais ne se découragent pas et continuent. Les enseignantes encadrent le groupe tant bien que mal. Elles aussi ont peur. Aucune n'est certaine de monter sur le bateau. Sans cesse, les officiers du N.K.V.D. vérifient leurs listes, protestent, crient qu'ils ne trouvent pas les noms correspondants et exigent qu'on attende. Le général Anders a ordonné qu'on procède à l'évacuation de tous les enfants, y compris les malades et on les porte sur des civières jusqu'au quai où attendent les charbonniers, tristes et sales, symboles vivants pourtant de leurs rêves de liberté. Le père Wiktor

compte, prend des notes, vérifie avec les professeurs l'exactitude de ses additions, marmonne que l'autre groupe d'enfants, parti de l'Ashkhabad en camion à travers les montagnes, va arriver en Iran avant eux et discute avec le colonel qui, comme lui, se plaint des lenteurs de l'embarquement.

Il fait très chaud. Les odeurs de la raffinerie de pétrole rendent l'air irrespirable. À l'horizon, la mer scintille, mais plus près du bord, l'eau et le sable sont couverts de taches d'huile. Zbigniew sort de sa poche une bouteille de vodka et l'offre aux officiers du N.K.V.D. Ils boivent, le remercient et veulent partir, mais il les retient en récitant un poème de Pouchkine, puis il chante avec eux une chanson où il est question d'amour et de la mer Caspienne. Pendant ce temps-là, un groupe de civils, femmes et hommes, chargés de bagages, passent de l'autre côté. Là ils ont plus de chance de s'approcher des bateaux. Lala rejoint son unité, où ses camarades discutent des dernières nouvelles et répondent aux questions que les femmes des officiers et des soldats ne cessent de poser.

- Est-il exact qu'un riche Polonais de Bombay a expédié des vivres pour les enfants qui se trouvent encore à Tachkent, et que les Soviétiques ont saisi à la frontière les camions qui les transportaient ? demande une femme.

Le caporal Stern raconte que les officiers polonais ont organisé l'évacuation illégale vers l'Afghanistan des gens que les Soviétiques considèrent comme étant en surnombre et qu'ils ne veulent pas laisser partir avec l'armée du général Anders. Une autre dame, plus âgée celle-là, affirme que l'embarquement ne se terminera pas avant plusieurs jours et qu'ils vont tous mourir d'insolation. L'adjoint de Zbigniew répond de son mieux, console, rassure, tandis que Lala se sent inutile. Je n'ai pas le courage de rester dans cet enfer, pense-t-elle, et de continuer à chercher Bronek. C'est mal, mais je ne peux pas ! Un homme petit, malingre, dont le visage est marqué par la variole, l'aborde.

- Vous avez de la chance de partir, murmure-t-il en regardant autour de lui comme s'il craignait qu'on ne l'entende. J'ai un frère en Iran. Donnez-lui cette lettre de ma part.

Lala prend l'enveloppe et la cache dans sa poche. Elle veut le rassurer, mais quand elle relève la tête, il n'est plus là. C'est alors seulement qu'elle remarque que les premières rangées d'enfants commencent à monter sur la passerelle où d'autres officiers du N.K.V.D. examinent à nouveau les papiers que le père Wiktor

et deux officiers polonais leur présentent. Les sirènes hurlent. Les rangs se reforment, les officiers crient des ordres et les bataillons s'ébranlent. Les civils, nerveux et inquiets, se pressent en arrière en espérant avoir plus de chance ainsi de monter sur les bateaux.

- Nous sommes en train de former l'armée polonaise sur le sol russe, dit un officier à Lala. Ceux qui veulent rejoindre nos rangs peuvent s'enregistrer tout de suite.

Elle le regarde sans comprendre, puis se détourne et se met à courir pour rejoindre plus vite son unité.

* * *

Ils m'ont sauvé, ces enfants, pense le père Wiktor en enfilant une chemise fraîchement lavée. Sans eux, je n'aurais jamais pu faire la traversée de la mer Caspienne et arriver à Pahlevi. Sur le pont et dans les soutes du charbonnier, les soldats chantaient et la joie transformait les visages, mais il ne parvenait pas à dominer sa peur. Il attendait qu'on se mette à tirer, que la coque du bateau criblée de balles commence à danser sur les vagues, puis à sombrer et il avait beau prier, la vision, le souvenir, ne disparaissaient pas. Quand on vint lui demander de se rendre auprès d'un mourant, il fit un effort surhumain pour ne pas crier. Il s'agissait d'un enfant. Épuisée par l'avitaminose, sale, la fillette râlait et cela dura un long moment. Ensuite, le père fut entouré par les enseignants qui avaient du mal à contrôler leur groupe. Contrairement aux adolescents des formations paramilitaires, excités et curieux de tout, les plus jeunes étaient craintifs et comme amorphes. Ils ne répondaient pas aux questions et restaient immobiles à leur place en fixant le vide. Le père Wiktor leur parla de l'Iran, de l'histoire de la Perse, puis de la Pologne, mais ils ne réagissaient pas.

- Est-ce qu'ils vont rester avec nous ? demanda soudain un garçon en montrant du doigt des marins soviétiques.

- Non, répondit le père, mais le petit visage tendu vers lui demeura incrédule et il répéta à plusieurs reprises sa réponse en espérant en vain le convaincre. Plus tard, quand le charbonnier accosta, il devint impossible de maintenir un semblant d'ordre. Les gens criaient, les soldats chantaient, les femmes se précipitaient sur la passerelle, certaines avec leurs bébés dans les bras, et une foule folle, aveugle, fit

plier les planches en risquant de piétiner les plus faibles. Sur la terre, les premiers arrivés tenaient au-dessus de leurs têtes deux grandes images de la Sainte Vierge de Czestochowa apportée jusqu'ici malgré les fouilles et les perquisitions, et le père Wiktor sentit la joie le gagner...

Le père Wiktor met son uniforme. La propreté est certainement un des plus grands acquis des démocraties, pense-t-il, et il est étonnant de constater avec quelle délicatesse le commandement britannique a su organiser ici la lutte contre les poux soviétiques que nous leur avons apportés malgré nous. Le soleil brille, il fait bon ; de sa fenêtre, il voit les tentes plantées dans le sable, une vraie ville qui s'étend autour, le vent apporte le bruit de la mer tout proche et le père a du mal à se refuser le plaisir d'une promenade. À l'hôpital, les enfants meurent comme des mouches de la typhoïde et de la dysenterie, et il doit discuter avec le colonel Ross, chef du « Middle East Refugee Administration » des dispositions à prendre. Il faut absolument accélérer le transport des familles et des orphelins !

Au mess, Zbigniew boit son café à une table et, en le voyant arriver, se précipite à sa rencontre. Il a des nouvelles fraîches. Les Soviétiques annoncent à la radio la création en Russie de l'Association des Patriotes Polonais et la formation d'une armée polonaise, qui combattra à leurs côtés. La division Kosciuszko sera placée sous le commandement du colonel Zygmunt Berling, qui était responsable de l'embarquement des troupes et des familles à Ashkhabad et qui ne s'était pas gêné pour collaborer avec le N.K.V.D. Systématiquement, ils rejetaient, quand ils le pouvaient, les jeunes gens en prétendant que leurs papiers n'étaient pas en ordre.

- On comprend pourquoi, conclut Zbigniew. Ils vont leur présenter un marché : retour aux camps de concentration ou mobilisation dans l'armée de Berling.

- Si les Soviétiques parviennent à repousser l'offensive allemande, constate pensivement le père Wiktor, ils peuvent arriver en Pologne avant nous. C'est cela qui leur importe ! Je comprends mieux pourquoi ils nous ont laissé partir. Le général Anders a eu trop de contacts avec les alliés occidentaux, tandis que Berling ne sortira pas, ne sera pas en mesure de juger, de comparer, et il va leur être soumis et obéissant. Notre général avait le choix, lui ne peut que regrouper ceux qui sont restés en Russie. Vous verrez, le réseau de nos « hommes de confiance » et de nos représentants diplomatiques sera démantelé très rapidement. Nous sommes les

derniers témoins de ce qui est arrivé à nos déportés et à nos officiers faits prisonniers de guerre en 1939.

- J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, dit Zbigniew en évitant son regard. Dans deux jours, notre quarantaine sera finie et je pars à Londres rencontrer nos services d'information là-bas. J'ai obtenu l'autorisation d'emmener Lala avec moi.

Le père Wiktor penche la tête sur son assiette. Zbigniew est certainement un honnête homme, ami des parents de Lala et père de famille lui-même, mais le père Wiktor éprouve néanmoins une certaine gêne à l'idée que Lala voyagera seule avec lui. Je suis vieux jeu, pense-t-il, c'est cela la vie d'une armée, mais elle est quand même bien jeune cette petite.

- Dois-je parler là-bas de ce que vous m'avez confié, mon père ? demande Zbigniew en se penchant par-dessus la table.

- Non, décide le père Wiktor. L'aumônier le sait et il fera ce qu'il faudra quand il le jugera à propos. C'est étrange, soupire-t-il. Je suis heureux d'être ici, je me sens libre pour la première fois depuis très, très longtemps, et en même temps j'ai plus que jamais l'impression que nous ne reverrons plus jamais Lwow, mon église, mes paroissiens, notre rue... À vous, je peux bien l'avouer, mais devant les autres je dois paraître optimiste et les rassurer.

De la part du père Wiktor, ces quelques mots sont une preuve d'amitié et Zbigniew est mal à l'aise. Tout à l'heure il ira porter des fleurs à Lala qui subit des examens à l'infirmerie. On a été obligé de lui couper les cheveux et elle porte un drôle de fichu rouge, mais il lui suffit de la retrouver pour avoir envie de la prendre. Impatient, il veut se lever, mais le père le devance.

- Je vais voir Lala, dit-il en repoussant sa chaise.

Sa haute silhouette domine celle de Zbigniew. L'uniforme lui va bien. On a du mal à reconstituer l'image du prêtre en soutane derrière celle de ce bel homme, large d'épaules, dont les cheveux blonds bouclent légèrement.

- Dites-lui bonjour de ma part, demande Zbigniew en cachant sa déception. Je ne la reverrai pas avant notre départ. Elle termine son séjour à l'infirmerie et nous, les officiers, nous ne sommes pas bien vus des infirmières. Elles prétendent qu'on les dérange et nous mettent à la porte dès qu'elles le peuvent.

- À Londres, vous aurez des nouvelles fraîches sur ce qui se passe à Varsovie, constate le père sans prêter attention à ses paroles. Vous devez être très inquiet pour votre femme et pour votre fils.

Au diable les curés, les rabbins et les pasteurs protestants, pense Zbigniew. Ils ont l'art de me donner des remords. C'est à croire que moi aussi j'ai une conscience. Ils sortent ensemble et le père s'arrête devant un arbuste fleuri, respire son odeur, essaie de trouver le nom latin de la plante, puis agite sa main comme s'il voulait chasser une mouche. À leurs pieds, la mer brille, calme comme un lac.

- La culture, dit le père, le rempart contre la folie et la cruauté des bourreaux. Il faut que les enfants qui survivront à ce carnage puissent avoir beaucoup de culture et une meilleure compréhension de ce monde que notre génération. C'est la seule façon de leur éviter ce que nous sommes obligés de vivre. La grande culture chrétienne, le respect de ses traditions et de ses valeurs...

Les Allemands, un des peuples les plus cultivés de l'Europe, pense Zbigniew, sont aussi cruels que les Soviétiques, ces primaires, sans religion ni foi, mais il n'ose pas le dire au père Wiktor parce qu'il lui semble que cela le blesserait inutilement. Peu importe la culture ; les États totalitaires savent réduire les gens en esclavage et les transformer en tueurs, indifférents à la souffrance humaine. Dans quelques jours, je vais être en train de montrer Londres à Lala. Nous allons déambuler dans les rues et je trouverai peut-être le temps de l'emmener dans un musée. On vivra ailleurs, dans un autre monde ; et, même s'il devait y avoir des bombardements, je saurai lui redonner le goût de vivre et je lui apprendrai à aimer, se promet-il.

* * *

J'ai oublié que j'ai déjà été quelqu'un, pense Zbigniew en surveillant du coin de l'oeil Lala dont l'expression admirative lui procure un bonheur tout neuf. Le bureau des Services d'Information et de Presse est plein d'officiers. Ils entourent Zbigniew, les mains se tendent, des mots, des phrases décousues en apparence volent et procurent des émotions. La camaraderie, l'amitié et par-dessus tout cela des images du passé qui apportent une nouvelle jeunesse.

- Tu te souviens de Roman Meyer, ton copain de toujours ? Eh bien ! il est ici à Londres, et Wanda Pinska aussi. Elle a un rang élevé dans la marine. Maintenant que tu es avec nous, nous ne te laisserons plus partir.

- Wladek est en Écosse. Tu te rappelles notre dernier dîner à Lwow, à l'Hôtel Georges ? Wladek était avec nous. Oh ! il ne faut pas que j'oublie. J'ai trouvé un de tes livres dans une librairie anglaise. Même ici, tu es célèbre, mon vieux !

Zbigniew sourit, hoche la tête et finalement se laisse entraîner au restaurant en ordonnant à Lala, sur un ton sec, d'attendre son retour. Depuis leur arrivée, il fait très attention de ne pas susciter de potins. À nous voir ensemble, pense Lala, on croirait qu'il s'agit d'un officier supérieur qui me connaît à peine, moi, soldat des services auxiliaires, sa secrétaire. En Iran, à la dernière minute, avant le décollage, on a imposé à Zbigniew un adjoint, le lieutenant Karski, originaire de Lwow où il a été critique littéraire et, bien qu'il ne l'aime pas, il s'arrange pour que ce petit homme fouineux les accompagne partout. C'est pénible de le supporter, mais selon Zbigniew, c'est plus prudent. Et puis, elle se souvient bien de sa dernière conversation avec le père Wiktor :

- Attention, ma petite, lui a-t-il dit, les gens sont méchants. N'oublie jamais que tu dois respecter l'uniforme que tu portes et veiller à ce que ta conduite ne puisse le ternir d'aucune façon. C'est un honneur d'être chrétienne et polonaise. Il faut savoir le mériter !

Il a été déçu, le père Wiktor, parce qu'elle n'est pas venue se confesser, mais compte tenu de ce qui s'était passé entre elle et Zbigniew, elle ne le pouvait pas. Lala s'approche de la fenêtre. En bas, il y a une vraie ville, de vraies rues, des autobus, des gens, des civils et des militaires, des femmes et des hommes dont les vêtements sont élégants, propres, et ne ressemblent d'aucune façon aux vestes russes, grosses et difformes. Le matin même, on leur a montré les traces des bombardements allemands dans la City, les blocs entiers de maisons rasées, brûlées et réduites en ruines autour de la cathédrale Saint-Paul. On leur a parlé aussi du rôle héroïque des pilotes polonais dans la défense de Londres et de ce que Winston Churchill avait dit pour les honorer dans ses déclarations faites à la radio et à la Chambre des Communes. Lala voudrait partir à la découverte de Londres, aller au cinéma, manger dans un restaurant et se promener librement devant les vitrines des magasins remplis à profusion, mais cela n'est pas conforme, sans doute, à ce

qu'un soldat a le droit de faire. Je dois respecter l'uniforme que je porte, se répète-t-elle, et cela signifie me remettre au travail. Au lieu de rêver aux plaisirs inaccessibles pour mes camarades qui sont restées au camp militaire en Iran, je vais justifier ainsi la chance qui est la mienne. Oui, s'insurge-t-elle, le père Wiktor a certainement raison, mais que j'aïlle ou que je n'aïlle pas voir Big Ben, cela ne changera pas la situation de mes compatriotes qui luttent contre les Allemands, ni de ceux qui crèvent dans les camps de concentration soviétiques ! Aussitôt, elle se sent coupable cependant d'avoir des réactions aussi égoïstes et décide de déchiffrer les journaux qui traînent un peu partout sur les tables et sur les rayons de la bibliothèque. Lala prend le dictionnaire et se met à lire lentement à voix haute. Papa avait raison, pense-t-elle, nous les Polonais, nous devons connaître plusieurs langues, celles de nos ennemis comme celles de nos amis, mais c'est difficile parce qu'ils sont nombreux. Je connais le russe et je devrais apprendre l'allemand, même si, en ce moment, il faudrait surtout que je sache l'anglais. Quand l'Allemagne sera vaincue et quand nous retournerons chez nous, j'essayerai de suivre des cours accélérés pour avoir mon bac à seize ans et ensuite j'irai à l'université, à Paris ou à Londres.

Dehors les sirènes se mettent à hurler, le vent pénètre par la fenêtre ouverte et agite les pages des journaux, tandis que Lala les retient de son mieux et se sent prise en faute quand un officier entre dans le bureau.

- Lala, c'est moi. Te souviens-tu encore de notre dernière rencontre à Lwow ? Lala, comme tu as grandi et comme tu as l'air sérieuse !

- Tonton Roman, crie Lala en oubliant le respect dû à l'uniforme qu'elle porte et en se jetant dans ses bras. Tonton Roman !

- Ma petite fille, murmure Roman Meyer en caressant ses cheveux. Je viens de parler avec Zbigniew et il m'a raconté... C'est terrible. Non, ne dis rien, je me rends compte par où tu es passée. Moi aussi, j'ai beaucoup aimé tes parents.

- Vous savez, dit Lala, avant de mourir, maman m'avait parlé de la carte postale qu'elle avait reçue de vous.

- C'est vrai ? demande Roman, incrédule, en la repoussant un peu et en la dévisageant.

- Oui, Tonton, je vous le jure ! Comment se fait-il que vous êtes ici, à Londres ? Cela me paraît incroyable !

- C'est simple, dit Roman en s'efforçant de plaisanter. Après mon départ de Lwow, j'ai beaucoup marché, j'ai traversé la frontière hongroise, sous le nez des douaniers, comme ça, la nuit, comme les contrebandiers ; puis, je me suis présenté à notre consulat et je suis parti en France où j'ai eu droit à un uniforme et à un grade de capitaine. Quand les Boches l'ont su, ils ont attaqué les Français et là ce fut la « drôle de guerre ». Ils avançaient et ne voulaient pas s'arrêter, et ce fut moi encore qui ai été obligé de reculer, de traverser la Manche et d'apprendre l'anglais. C'est simple, non ? Ce qui est plus compliqué, ce sont ces sirènes qui hurlent. Il faut descendre à l'abri, soldat Zamska, et respecter les directives en la matière.

Au même moment, il y a une forte secousse et ils ont l'impression que le plancher tremble sous leurs pieds. Roman saisit Lala par le bras et la force à se coucher par terre.

- Tu n'as pas peur ? demande-t-il.

- Je ne sais pas, répond bêtement Lala. Il me semble...

- Il te semble quoi ?

- Qu'aucun mal ne peut nous arriver dans cette ville. Elle n'est pas occupée. Elle a une armée, des canons, des avions et elle se défend.

Roman rit et paraît plus jeune ainsi, comme si les rides profondes qui marquent son visage, en descendant de la naissance du nez jusqu'aux coins de la bouche, s'effaçaient. Les sirènes se taisent et on entend au loin le tir de l'artillerie antiaérienne.

- C'est que, ajoute Lala, ici je suis libre.

Elle saute sur ses pieds, avance prudemment, s'approche de la fenêtre et regarde le ciel gris. Un chasseur qui vole bas revient à la base et le vrombrissement de ses moteurs domine tous les autres bruits.

- Est-ce que c'est un pilote polonais qui est là-haut ? demande naïvement Lala.

- Certainement, plaisante Roman. Tu sais, il y a aussi quelques Britanniques dans ce pays, mais pour te faire plaisir, je suis prêt à affirmer que c'est un chasseur qui vient d'abattre trois bombardiers allemands et dont le commandant polo-

nais sera décoré. Contente ? Viens manger. En vieil habitué de Londres, j'ai donné rendez-vous à Zbigniew au Pub où Charles Dickens écrivait ses Pickwick Papers. Tiens, ça me fait penser que tu ressembles à la petite Dorrit en uniforme, ou peut-être même à David Copperfield.

- Je ne suis plus une enfant, dit Lala.

- Je sais, je sais, se met à rire Roman. C'est même la première chose que Zbigniew m'a annoncée. Il me semble qu'il a réussi à te vieillir de trois ans pour pouvoir t'incorporer dans ses services. Allons, ne fais pas cette tête-là; je serai muet comme une tombe et ton secret sera bien gardé. D'habitude, les femmes font l'impossible pour se rajeunir, tandis que toi tu procèdes autrement, à ta manière.

À nouveau, il y a les avions qui approchent, mais cette fois-ci Roman fait signe à Lala et elle court derrière lui dans le corridor. Un étrange sifflement remplit ses oreilles, s'introduit en elle, strident, vibrant, insoutenable, et quand finalement c'est l'explosion, elle éprouve une sorte de soulagement comme si elle s'attendait à quelque chose de pire, un phénomène inconnu, monstrueux et irréversible. Mon Dieu, pardonne-moi mon péché et fais qu'aucun mal n'arrive à Tonton Roman et à Zbigniew, prie Lala, et c'est plus tard seulement, quand le bombardement cesse et quand la sirène annonce la fin de l'alarme, qu'elle se rend compte que, pour la première fois, au lieu de prier pour son père, elle l'a fait pour ces deux hommes, ses plus proches amis qui sont devenus, chacun à sa façon, la seule famille qui lui reste au monde. En sortant avec Roman, elle voit les ambulances et les voitures de pompiers qui passent en trombe, mais les gens dans la rue paraissent calmes.

- Le fameux flegme anglais, explique Roman. Ils sont admirables de courage, de solidarité et de politesse. Je crois que je sais maintenant ce que signifie le terme gentleman. Ce que je prenais au début pour de l'hypocrisie est une forme de contrôle de soi et de respect des autres.

Lala l'écoute et se surveille pour ne pas montrer combien l'amuse le voyage au deuxième étage du gros autobus rouge et combien, vus de là, les monuments et les squares lui paraissent beaux. Elle respire profondément l'air frais qui a l'odeur indéfinissable de l'automne, mais aussi d'une grande ville, fourmilière humaine où elle se sent entourée et protégée. Le contrôleur poinçonne les billets, leur sourit et elle lui dit poliment :

- Good morning, Sir.

- I am not a Sir, I am a controller, répond-il comme si elle venait de l'offenser.

Roman rit aux éclats, lui explique longuement l'utilisation du mot sir, s'amuse de sa façon de regarder les passagers et ne cesse de lui répéter qu'elle ressemble au « bon sauvage » arrivé chez les « civilisés ». Au Pub, grande pièce sombre aux murs lambrissés, ils retrouvent Zbigniew en grande conversation avec le lieutenant Karski. Au fond, derrière le comptoir, un homme de haute taille qui porte un tablier blanc, découpe de minces tranches de rosbif. Lala n'avait jamais vu de pièce de viande aussi grosse !

- Ne compte pas écrire quoi que ce soit sur ce que tu nous racontes, dit Roman à Zbigniew qui, intarissable, parle de leur embarquement à Ashkhabad et des malheureux que les Soviétiques n'ont pas laissé partir. Nos précieux alliés russes sont très susceptibles. Je vais te montrer des articles d'un correspondant américain, un dénommé Cassidy, qui est à Moscou et qui nous abreuve de sa prose dans laquelle même la prison de Lubianka est décrite comme un bel édifice historique. Ce journaliste à la gomme ne mentionne même pas que, derrière ces vieux murs, les gens sont torturés et exécutés d'une balle dans la nuque, sans aucune autre forme de procès. Ici, il est très respecté parce qu'il est le seul, semble-t-il, à avoir ses entrées dans l'entourage immédiat de Staline. C'est à lui d'ailleurs que Staline a adressé une lettre personnelle où il insiste sur l'importance, pour l'issue de la guerre, de la création d'un deuxième front. J'ai gardé l'article et je te le montrerai. Pendant un certain temps, à la radio et dans les journaux, on ne discutait que de cela.

Zbigniew indigné, s'étonne et proteste. À la table voisine, les gens leur sourient. Les officiers polonais sont populaires en Grande-Bretagne. On admire leur courage et on les aime.

- À Varsovie, la situation est très mauvaise, dit Roman, et c'est de cela qu'il s'agit surtout de parler. Des rafles dans les rues, des interrogatoires, des arrestations, des tortures, des déportations aux travaux forcés en Allemagne et des exécutions des maquisards. À Varsovie, surtout l'A.K., l'Armée du Pays, lutte pourtant, publie des journaux clandestins, attaque les Boches partout et aide la population juive qui a été forcée de déménager dans la vieille ville. De ce côté-là, on craint le pire ! Si tu veux des détails, je te donnerai demain matin les documents que je garde dans mon bureau. Ce sont des transcriptions de messages radiopho-

niques qu'ils parviennent à nous transmettre clandestinement. De notre côté, nous avons des émissions en polonais à la B.B.C. qu'ils reçoivent fort bien là-bas.

- À quoi fais-tu allusion quand tu dis qu'on craint le pire ? demande Zbigniew d'une voix atone.

- J'ai rencontré les représentants de l'organisation juive ici, à Londres. Selon eux, des ghettos ont été créés un peu partout, à Cracovie comme à Lublin, mais à Varsovie, on parle d'extermination à plus ou moins long terme.

- Roman hésite un instant, puis ajoute plus bas :

- C'est le génocide, comme en Allemagne... Il semble que...

Brusquement, il n'a plus envie de continuer. Il se lève, va chercher la bière et quand il revient, il se met à discuter avec le lieutenant Karski.

- Croyez-vous que nous reviendrons un jour à Lwow ? lui demande-t-il.

- Oh ! je ne sais plus, soupire Roman. On critique beaucoup l'accord signé par le général Sikorski. On estime qu'il n'aurait pas dû accepter le manque de précisions concernant le retrait des Russes de Lwow, de Wilno et de toutes les régions qu'ils ont occupées à la faveur de leur ancien accord avec Hitler.

- Comment quelqu'un parmi les Polonais peut-il affirmer une ineptie pareille ? proteste Zbigniew. Est-ce qu'ils ne se rendent pas compte, ces politiciens de cafés, que le général n'avait pas de choix ? Des centaines de milliers des nôtres, dont moi le premier, lui doivent la vie. Sans lui, nous serions tous en train de crever du typhus et de faim. J'ai peine à te croire !

- Que veux-tu, on ne manque pas de gens qui s'ennuient en attendant de pouvoir passer à l'action. Pour plusieurs, l'oisiveté qui se prolonge est une malédiction. Ils sont prêts à aller se battre, à occuper des postes, à commander ou à obéir, mais supportent mal les contraintes de l'entraînement ; alors, ils bavardent. À vous trois qui êtes passés par la Russie, notre situation malgré les bombardements paraît idyllique, mais essayez donc de vous mettre à notre place.

Le lieutenant Karski hoche la tête, Zbigniew sort ses lunettes et se met à les frotter, ne sachant pas quelle contenance prendre et Roman décide de partir.

- Allons, dit-il, je vais reconduire Lala et je reviens. Comme tu me l'as demandé, Zbigniew, tu rencontres demain matin très tôt le chef de notre unité. Je te

préviens que le général est très sympathique et très patient, mais il ne faut pas le contrarier, parce qu'il sort facilement de ses gonds.

Dans la rue où aucune lumière ne filtre à travers les rideaux soigneusement baissés, Lala accorde son pas à celui de Roman. Les lampadaires sont éteints et les phares des voitures sont teintés de jaune. La grande ville est enveloppée par la nuit et, parfois seulement, un passant allume une cigarette, minuscule point rouge qui bouge dans l'ombre. Zbigniew, pense Lala, ne pourra pas se glisser dans ma chambre comme il l'espérait en croyant que nous serions logés dans le même hôtel. J'aurai mon lit à moi toute seule, et il y aura peut-être de vrais draps, blancs et propres. C'est étrange, quand nous sommes avec d'autres, je l'aime bien le Tonton Zbigniew, mais dès que je suis seule avec lui, je le hais. Avec sa façon de me surveiller constamment à la dérobée, et de se montrer désagréable avec tous ceux qui m'approchent, il m'empêche de me sentir libre. Elle voudrait se confier à Tonton Roman, mais comment lui avouer qu'elle est devenue une fille immorale, qu'elle n'est plus vierge et qu'elle a commis le péché de la chair avec son meilleur ami, un homme marié qui a un fils ? Ce n'est pas ma faute, s'insurge Lala. Je ne me suis pas donnée. Il m'a prise sans que je me rende compte de ce qui m'arrivait. Cela m'a fait mal et depuis j'ai peur de lui, de sa façon de me raconter des choses que je ne comprends pas et qui me répugnent et de son corps velu comme celui d'un singe. Pendant le voyage, dans l'avion, il avait pris sa main et l'avait forcée à le caresser sous les couvertures.

- Tu sens comme il est dur, murmurait-il à son oreille. Et moi qui croyais que jamais plus je ne pourrais bander ainsi. Tu m'as rendu ma jeunesse. Tu es ma muse.

Zbigniew le disait avec une inflexion tendre dans la voix, mais pour Lala il s'agissait d'une menace. Elle aurait voulu s'asseoir ailleurs, mais il la retenait et elle n'avait pu le quitter que pour un court instant qu'elle passa dans les cabinets, l'unique endroit où elle pouvait avoir la paix, et se laver enfin les mains gluantes de son sperme.

- Je viens de terminer un poème, dit Roman, que je voudrais dédier à ta mère, mais avant de le publier je tiens à ce que tu le lises. Peux-tu faire cela pour moi ? J'ai beaucoup aimé tes parents. Tu n'étais qu'une enfant à Lwow, mais crois en

mon expérience, ta mère était une femme exceptionnelle à laquelle personne ne pouvait et ne pourra se comparer.

- Je voudrais lui ressembler, soupire Lala, mais maman était belle et moi, je suis laide.

- Maryla était délicate, douce, féminine, et en même temps fantaisiste et coquette sans le savoir. Parfois, j'en voulais à Witold de l'avoir rencontrée avant moi. Pendant tout mon périple en Hongrie et en France, je n'ai jamais cessé de penser à elle et maintenant que je sais ce qui est arrivé, je ne parviens pas à m'habituer à l'idée que je ne la reverrai plus. Je crois que je te comprends mieux que personne, toi sa fille, mais j'ai peut-être tort de t'en parler...

- Oh, non ! proteste Lala dans un élan, vous êtes le seul qui sait que maman était différente de toutes les autres femmes. Vous êtes le seul qui, comme moi, ne l'oublie pas.

Au même moment, les sirènes se mettent à hurler. C'est l'alerte. Ils courent vers l'abri aménagé à une station de métro. Je ferai l'impossible, pense Lala, pour me débarrasser de Zbigniew. Maman aurait honte de moi si elle savait... Ils descendent l'escalier et se retrouvent dans le long souterrain qui ressemble à un dortoir. Certains s'installent, déroulent des sommiers et des couvertures, s'allongent, tandis que d'autres ont déjà emménagé dans un coin de petites tables pliantes sur lesquelles ils jouent aux échecs et aux cartes. Personne ne semble énervé et même les jeunes enfants se conduisent comme s'il ne s'agissait pas d'un refuge temporaire, mais d'un lieu qui leur est habituel. Lala examine les murs gris.

- Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? lui demande Roman.

- Oh ! rien, répond-elle n'osant pas lui avouer que ce qui la surprend le plus c'est que, dans ce pays-là, où les gens sont calmes et polis, il n'y a ni poux ni punaises... Il lui faut obéir aux ordres, car elle tient à être un bon soldat et, à Pahlevi encore, la commandante leur a lu le communiqué du haut commandement où on imposait aux rescapés de l'enfer soviétique la règle du silence.

- Vous n'avez rien vu, rien entendu, vous ne parlez pas de la Russie et des Russes, disait-elle. Souvenez-vous que des milliers des nôtres sont restés là-bas et qu'on ne sait pas s'ils parviendront à nous rejoindre. Celles parmi vous qui ne respectent pas la règle du silence les exposent à des représailles et à la mort.

- Il ne faut dire à personne comment maman est morte, dit Lala à Roman.

- Eh oui ! soupire-t-il, je connais la consigne. C'est absurde, c'est inhumain, mais c'est ainsi. Un jour, plus tard, quand la guerre sera finie... La justice, cela existe. J'y crois !

- Voulez-vous goûter à mon chocolat ? leur demande une dame aux cheveux blancs qui leur tend un petit panier décoré de rubans.

- Oh ! merci, madame, dit Roman.

- J'ai des amis polonais, ajoute la dame. Il est pilote et sa femme vient souvent chez moi. En ce moment, il est peut-être là-haut avec son équipage, en train de défendre Londres. Vous êtes des gens héroïques et on vous doit beaucoup !

- Tu vois Lala, dit Roman en polonais, ici nos épaulettes « Poland » nous valent une popularité telle que j'ai honte parfois d'en profiter. Le chocolat est rationné et moi, hélas, je ne suis pas dans l'aviation. En tant que scribe, j'ai plutôt l'impression d'être un planqué...

Lala sourit à la vieille dame, aux gens qui l'entourent et qui lui paraissent sympathiques, et pense que le Tonton Roman est resté très jeune malgré son âge et son statut d'officier.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 9

Le prix du sang

[Retour à la table des matières](#)

- Tante Sophie va bien et embrasse sa nièce Marysia...

Lala s'efforce de parler lentement et de prononcer chaque syllabe de façon parfaite, comme le lui a appris Zbigniew. La sueur coule dans son dos, ses mains sont moites, mais extérieurement elle paraît calme. Chaque fois qu'elle se retrouve dans les studios du grand édifice de Portland Square, puis devant le micro, elle ressent le même trac de débutante, bien que cela fasse plusieurs mois déjà qu'elle lit ainsi certains messages retransmis en Pologne. Elle préfère ne pas penser que, dans cette Pologne lointaine, les gens risquent leur vie pour écouter clandestinement les émissions de la B.B.C. et ne comprend pas pourquoi on l'oblige à lire des messages aussi insignifiants, mais ne pose pas de questions. Roman lui a expliqué que son rôle se limite à exécuter les ordres et, comme elle tient à garder son poste, elle se tait. Zbigniew n'a-t-il pas appris à ses dépens qu'il vaut mieux ignorer certains secrets ? Après sa rencontre avec le chef du service de l'information auquel il avait raconté l'extermination des prisonniers de guerre polonais, il a reçu l'ordre de retourner immédiatement en Iran.

- Jamais je ne cesserai de t'aimer, lui a-t-il dit le dernier jour en serrant ses poignets à lui faire mal. J'ai tout sacrifié pour toi, ma femme, mon fils et jusqu'à ma dignité d'homme. Je suis prêt à ramper à tes pieds si cela peut réveiller en toi

l'envie de faire l'amour, mais n'oublie pas que tu m'appartiens. Tu es responsable de ce que j'ai fait et de ce que je suis devenu à cause de toi.

Ils n'eurent que quelques minutes de tête-à-tête parce que Roman et le lieutenant Karski ne les quittaient pas d'une semelle, puis ce fut le départ et Lala se sentit libre comme jamais auparavant. Ce fut une telle sensation de joie qu'elle eut du mal à la cacher. Car avait-on le droit d'être heureuse en pleine guerre ? Le Tonton Roman était le seul qui semblait la comprendre. Dès qu'il le pouvait, il l'emmenait au Pub, la regardait de ses yeux bruns où dansaient des petits points dorés et lui parlait de musique, de ses chansons et de ses poèmes. Avec lui, elle évoluait dans un monde différent, oubliait ses camarades du corps féminin, sa commandante, les corvées, les exercices et les interminables discussions sur l'évolution de la guerre. Il savait rire et plaisanter, choisir un bon film ou une pièce de théâtre, et se débrouiller pour qu'elle puisse y aller avec lui et avec ses amis. Car Roman était constamment entouré, comme si ses collègues ne pouvaient se passer de sa présence et il leur arrivait rarement d'être seuls. C'est par un beau dimanche, lors d'une promenade dans Londres, qu'il lui parla des lettres qu'il recevait de Zbigniew.

- Il veut absolument revenir ici, dit-il, mais malheureusement c'est impossible. Malgré mes objections, il a discuté avec le général de la divulgation de ce qu'il sait grâce au témoignage du père Wiktor. Il s'est même permis d'accuser notre haut commandement de trahir la cause nationale en ne dénonçant pas les Russes. Je te demande comment, dans l'atmosphère qui prévaut en Amérique, une pareille campagne antisoviétique peut être concevable ? Bref, le général l'a écouté poliment et il a décidé qu'il valait mieux qu'il ne reste pas à Londres. J'ai eu toutes les peines du monde à te garder avec nous. Zbigniew protestait et voulait t'envoyer à l'école en Iran ; moi j'objectais que tu peux bien attendre un an. J'ai dû persuader le chef de notre service que ta jeune voix nous est absolument indispensable pour certaines émissions et obtenir un ordre formel te concernant. Remarque, j'avais raison. Tu es vraiment formidable, ma petite !

C'est parce qu'il pensait à mon père, se dit Lala, que Zbigniew a été obligé de s'en aller. Je suis responsable de ce qui lui arrive. Depuis ce dimanche-là, elle fait des cauchemars. Dans ses rêves, il y a des routes vides, Catherina et Zbigniew qui la poursuivent et des officiers du N.K.V.D. qui l'empêchent de leur échapper. Elle se réveille en criant et Krzysia, qui est infirmière dans l'armée et qui partage sa

chambre, se plaint. Lala n'est pas très populaire parmi les services féminins. On l'envie parce qu'elle est dispensée de certains exercices à cause de son travail à la radio ; on lui reproche son mutisme et on ne cesse de l'interroger sur ses fonctions au bureau de l'information. Quand elle est au camp d'entraînement, Tonton Roman, ou un de ses amis, vient la chercher en voiture pour la ramener à Londres, ce qui déplaît à sa commandante qui veille jalousement sur les fréquentations et la conduite des filles soldats.

- Respectez votre uniforme, répète-t-elle sans cesse. Vous devez être irréprochables. On vous observe et on vous surveille. Le corps auxiliaire féminin doit savoir se tenir.

En d'autres termes, cela signifie qu'il est défendu de sortir avec des hommes, et singulièrement avec des officiers qui ont à leur disposition des voitures. La commandante a fait venir Lala à plusieurs reprises pour obtenir des renseignements plus précis sur son Tonton Roman, sur son passé, sur ses parents et sur ses études. Affolée à l'idée que, par mégarde, elle risque d'avouer son âge véritable et aussi, les deux étant liés, les limites de sa scolarité, Lala répond par des monosyllabes. Le seul être avec lequel elle se sent en sécurité, c'est Roman. Elle n'est pas obligée de lui mentir et peut évoquer librement les souvenirs de son enfance. Et puis l'équipe du service de l'information l'aime, mais la considère comme trop jeune pour prendre part à certaines discussions viriles, comme ils disent, autant sur la composition du gouvernement polonais en exil que sur le milieu des réfugiés, sur la politique britannique, ou sur les dirigeants de l'armée. C'est ainsi qu'il lui arrive parfois de découvrir, en arrivant aux bureaux de l'hôtel Rubens, que deux amis de la veille ne se parlent plus, mais elle ne pose pas de questions trop préoccupée par ses propres problèmes. Sans cesse, Zbigniew lui fait parvenir des lettres. Tantôt un soldat lui apporte une enveloppe adressée de sa large écriture claire et tantôt elle la reçoit par la poste avec un timbre britannique, ce qui signifie que quelqu'un l'a jetée dans une boîte aux lettres en Grande-Bretagne. Chacune de ces missives suscite en elle une peur irraisonnée, comme si on la prenait au piège, telle un petite bête en fuite. Il lui semble qu'il la surveille de loin, qu'il connaît ses pensées les plus intimes et qu'il attend juste le moment pour lui demander des comptes.

« Aujourd'hui, écrit Zbigniew, j'ai rencontré des représentants du Comité juif. Nous négocions avec eux le transfert des orphelins, enfants de juifs, dans leurs

propres institutions. Certains garçons préfèrent rester avec nous, tandis que d'autres partent volontiers, ce qui se comprend. Selon les renseignements dont on dispose ici, la situation des juifs en Pologne empire de jour en jour. Je pense à ma pauvre femme et à mon fils, mais je ne cesse de rêver au moment où je pourrai être à nouveau avec toi. Peux-tu comprendre cela ? »

Sans terminer la lecture de cette lettre, Lala la déchire en petits morceaux et décide de ne plus ouvrir les enveloppes et de les détruire au fur et à mesure. À Noël, le père Wiktor lui fait parvenir une carte et une hostie entourée d'un mince ruban blanc et rouge.

« Je n'ai pas pu t'écrire avant, ma petite Lala, pour des raisons de sécurité, mais je viens d'obtenir la permission de t'envoyer ces quelques mots. Le voyage a été long et compliqué, mais nous voilà arrivés à destination. Je m'occupe des filles et des garçons de ton âge et je pense souvent à toi quand j'ai du mal à les comprendre. Les distances entre les deux écoles sont grandes et je voyage beaucoup, mais ici les monastères sont nombreux et les moines nous aident. Le climat est agréable, les enfants sont nourris plus que convenablement et nous sommes redevables à la Croix-Rouge américaine de beaucoup de douceurs. Nos propres soldats font ce qu'ils peuvent pour nous assurer l'essentiel et notre armée manifeste le souci constant d'organiser un enseignement pour nos élèves. Les Britanniques, eux aussi, nous donnent de multiples preuves de leur intérêt. Bien que plusieurs soient protestants, les officiers respectent la philosophie éducative qui prévaut dans nos écoles et qui est catholique romaine. Dans mes moments libres qui, hélas, sont peu nombreux, je visite la Terre Sainte où, à chaque pas, j'essaie de me retremper dans les enseignements de la Bible et des Évangiles. Je voudrais que tu puisses être là avec nous, car cela serait plus profitable pour toi de poursuivre tes études que de perdre un temps, précieux à ton âge, à être soldat. Zbigniew voudrait que je fasse des démarches dans ce sens auprès des autorités, mais j'estime que, puisqu'ils ont jugé bon de te garder à Londres, je ne dois pas intervenir. Essaie de lire beaucoup et d'apprendre l'anglais. N'oublie pas que le temps de Dieu ne doit jamais être gaspillé. »

La carte se terminait par des vœux de Noël et par une très belle prière recopiée soigneusement à la main par une élève du père. Affolée, Lala se précipita dans le bureau de Tonton Roman.

- Voyons, petite, lui dit-il. Personne ne songera à t'expédier en Palestine. Le bon père a certainement raison, mais compte tenu des circonstances, tu ne risques pas de quitter notre service. Officiellement, tu as dépassé dix-huit ans, ne l'oublie pas, et je ne comprends pas comment Zbigniew peut démontrer que ta date de naissance est fausse. Dans tous les cas, tu peux compter sur ma discrétion. Je n'irai pas signer un affidavit pour certifier que tu es venue au monde trois ans plus tard. Je tiens trop à te garder avec moi.

- Ils ne sont plus en Perse ? s'étonne Lala.

- Chut ! en temps de guerre, il n'est pas bon d'être au courant de certains détails concernant les lieux géographiques, oublie ça et va potasser ton texte. Je ne veux pas de speakerine qui bafouille au micro. Pour ne rien te cacher, je reçois de Zbigniew une lettre après l'autre. Il est déchaîné ! C'est comme s'il m'enviait et tenait absolument à te donner des cours de littérature dans le fichu collège où il enseigne.

Zbigniew a-t-il avoué à Tonton Roman, son meilleur ami, ce qui s'était passé entre lui et moi, se demande Lala, ou est-ce qu'il l'a deviné en nous voyant ensemble ? Roman la gratifie de son sourire franc et amical, Lala se calme et s'efforce d'oublier aussitôt leur conversation. Les fêtes de Noël sont d'autant plus joyeuses que les bombardements ont cessé. À la section d'information, Antek, un jeune lieutenant très grand et très maigre, lui apporte un bouquet de roses. C'est le plus beau cadeau qu'il lui a été donné de recevoir de toute son existence et, à partir de ce moment-là, elle se met à rêver qu'un jour il l'invitera au cinéma. Au cours de l'hiver, les lettres de Zbigniew se font plus rares, et seul le père Wiktor lui écrit régulièrement chaque mois, quelques mots tracés à la hâte, qu'accompagne un dessin, ou un poème calligraphié par un de ses élèves. Grâce à Roman, Lala a maintenant de nouvelles amies, Meg et Mary, deux jeunes filles anglaises qui habitent avec leur mère dans une belle maison en briques rouges. Madame Perkins, petite femme énergique, est gaie, amusante et lui paraît très belle avec son visage aux traits délicats dont la peau blanche, comme transparente, est couverte d'un léger duvet. Ce qui surprend le plus, cependant, c'est cette existence qu'elles mènent toutes les trois, comme si rien n'était changé dans le monde. Les cristaux et l'argenterie brillent sur la table, la nappe est blanche et les fleurs roses, peintes sur les assiettes, ressemblent à celles du service que la grand-mère de Lala sortait autrefois pour de grandes occasions. De lourdes tentures en velours brun foncé

cachent les fenêtres, la guerre s'éloigne et, bien que le mari de madame Perkins combatte quelque part en Afrique, on ne parle jamais ni des Allemands ni des Russes. Ici, ils cessent d'exister, comme tout ce qui est pénible, énervant et brutal.

Roman discute volontiers après le repas de littérature et de musique, tandis que Lala, Meg et Mary, feuilletent des albums où de jeunes ladies promènent des lévriers dans les campagnes verdoyantes et devant les châteaux entourés de massifs. Pamela Perkins reçoit souvent quelques amis, des officiers britanniques pour la plupart, mais c'est toujours le Tonton Roman qui se montre le plus fin causeur, ce qui fait plaisir à Lala dont l'anglais s'améliore, mais qui ose à peine ouvrir la bouche, fascinée par le décor. À table, quand la vieille bonne passe les plats, elle craint de laisser tomber une cuillère ou de casser un verre et se tient aussi immobile que possible sur sa chaise. Parfois seulement, elle se met à imaginer Meg et Mary en train de chercher des poux dans leurs chevelures bouclées et éprouve un sentiment de supériorité. J'ai gagné le droit à ce confort, pense-t-elle, tandis que ces filles-là l'ont reçu et ne peuvent même pas l'apprécier à sa juste valeur.

En janvier, quand les journaux annoncent la prise de Tripoli par les Anglais, madame Perkins invite Lala à sortir avec elle et l'emmène chez un couturier d'où elle sort en emportant sous son bras un joli tailleur brun. Tissées en grosse laine, la jupe et la veste sont douces au toucher et Lala est folle de joie. Pour la première fois, elle peut s'habiller de façon différente, se sentir à son avantage et regarder le reflet de sa silhouette dans les vitrines des magasins, comme s'il s'agissait d'une autre. La commandante ne permet pas aux filles de porter des vêtements civils et c'est un double plaisir que de transgresser des règlements qui ne s'appliquent pas aux officiers de l'information, mais il ne dure pas. Soudain, il lui semble que c'est trahir la Pologne occupée et nier sa propre appartenance à l'armée polonaise que de se promener ainsi dans Londres. Honteuse, elle pense aux foules massées sur les quais au moment de leur départ pour Pahlevi et à tous ceux qui sont restés en Russie et qui continuent d'y travailler comme des bêtes de somme, sans aucun espoir d'échapper à la faim et au froid. Selon les dernières nouvelles, le gouvernement soviétique a décrété que les Polonais qui se trouvent encore sur le sol russe sont considérés comme des citoyens soviétiques, ce qui équivaut à la condamnation à vie. Le soir même, Lala plie soigneusement son beau tailleur et l'enferme dans son sac de l'armée avec quelques autres trésors qui lui appartiennent : une croix sculptée dans un morceau de bouleau russe et la copie de la photo de sa mè-

re que Roman lui a offerte à Noël, joliment encadrée entre de minces baguettes brunes. Elle tenait pourtant à ce que le lieutenant Antek puisse la voir dans son tailleur brun en espérant que cela le déciderait à l'inviter au cinéma et à la prendre au sérieux ; mais autant abandonner ces idées frivoles. Il n'en reste pas moins que, malgré ses résolutions sages, Lala ne cesse de rêver à son beau lieutenant. À la mi-février, quand elle se retrouve pour la première fois seule avec le jeune homme, elle est à ce point intimidée qu'elle ne sait pas comment réagir à ses avances. La réalité est différente de ses rêves. Les bombardements ont recommencé à Londres et elle est avec lui dans l'abri de l'hôtel Rubens. Le Tonton Roman est allé déjeuner avec les autres officiers du service de l'information et ils sont seuls, perdus parmi les gens qui ne les connaissent pas. À la faveur de la panne de courant, le lieutenant la prend par la main et lui dit qu'elle est belle. Lala sent le rouge monter à ses joues et ne résiste pas quand il l'attire légèrement et embrasse ses lèvres. Les yeux fermés, elle s'abandonne, puis se ressaisit. Je dois rester fidèle à Bronek, se répète-t-elle, je dois lui rester fidèle quoi qu'il advienne, mais les baisers du lieutenant Antek lui procurent une joie inconnue et mystérieuse qui ne ressemble en rien à la répulsion qu'elle avait ressentie quand la langue de Zbigniew fouillait sa bouche. La lumière se rallume, le lieutenant Antek s'écarte et ils remontent peu après au rez-de-chaussée. Au loin, les maisons brûlent, les camions des pompiers passent en trombe dans la rue et des hommes avec des brassards de la défense civile font le tour de l'immeuble en leur demandant s'il n'y a pas de blessés.

- Allons-nous-en, décide le lieutenant. On va prendre un thé.

Le restaurant est plein de monde. Assis derrière les partitions en bois qui séparent les tables, les gens paraissent beaucoup moins calmes que d'habitude et on entend même des éclats de voix, ce qui surprend. Lala traverse la salle et voit soudain, dans un coin, le Tonton Roman avec Pamela Perkins. Elle a enlevé son gant et il embrasse sa main avec une passion telle qu'aucun doute n'est possible. Le Tonton Roman, l'inconsolable admirateur de sa mère, paraît follement amoureux de cette Anglaise dont le mari se bat quelque part en Afrique. Les grandes personnes ne se gênent pas pour tromper et trahir, pense Lala en s'asseyant en face du lieutenant, et moi je ne suis qu'une gourde. Le père Wiktor m'a beaucoup parlé du péché de la chair, qu'il ne peut pas comprendre puisqu'il est religieux et a fait le vœu de chasteté, mais moi je suis libre de me laisser embrasser par le lieute-

nant Antek. Ses yeux verts lui paraissent très beaux et elle a envie d'enfoncer ses doigts dans ses cheveux blonds et de les ébouriffer. Demain peut-être, ils seront tués tous les deux lors d'un bombardement, alors pourquoi ne pas suivre le courant qui la pousse vers lui ? Est-ce un coup de foudre, tel qu'on le décrit dans les romans ? se demande Lala tout en buvant son thé et en croquant un biscuit.

- Je pense à toi sans cesse, murmure le lieutenant, depuis le premier instant de notre rencontre...

Suis-je vraiment amoureuse ou est-ce une illusion ? pense Lala et elle fixe obstinément son assiette de crainte d'être obligée d'affronter son regard...

* * *

- J'assisterai à votre spectacle, dit Pamela Perkins, mais ne vous croyez pas obligé de vous occuper de moi. Je connais vos chansons par coeur.

- Mais Pamela, s'exclame Roman, comment avez-vous réussi cette performance, vous qui ne connaissez pas le polonais ?

- J'ai fait appel à Lala, cette délicieuse jeune fille que j'ai pu connaître grâce à vous et à une vieille dame polonaise qui habite Londres depuis longtemps. Vous savez, je voulais vous faire une surprise, mais puisque vous insistez, autant vous l'avouer. Je me débrouille pour lire et bientôt, je saurai parler. Le problème, c'est l'accent. Je n'ai pas d'oreille.

Ému et flatté, Roman ressent aussitôt une certaine inquiétude.

- Cette dame polonaise est-elle une immigrante, une réfugiée ?

Roman a peur. Les potins, les réactions antisémites et son dernier article dans les journaux britanniques peuvent fort bien déplaire à Pamela et l'éloigner de lui. Cela avait commencé par une campagne de presse insidieuse d'un hebdomadaire polonais où on prétendait que les Israélites désertent massivement l'armée. Le journaliste suggérait que la lâcheté est une des caractéristiques principales des juifs.

« Ils ne veulent pas se battre, écrivait-il, mais uniquement profiter des avantages d'une existence relativement tranquille que nous pouvons tous mener à Londres. »

Roman avait répondu par un article que le London Times avait publié et qui s'intitulait : « Polonais par choix ». Il le connaît par coeur, car il lui a fallu beaucoup travailler pour polir la traduction anglaise.

« Je pense à mon grand et malheureux amour pour la Pologne et pour les Polonais. Mon grand amour qui ne peut accepter une autre Pologne que celle qui sait être noble et honnête, belle et héroïque. Ma Pologne existe et elle n'a que faire de la mesquinerie et de l'hypocrisie, de l'irresponsabilité et de la phraséologie creuse et vide. Je suis Polonais par goût et par choix, et je me battraï pour ma Pologne, la vraie, jusqu'au bout, jusqu'à l'instant ultime de ma vie. Quand je me sens triste, humilié et déçu, je n'ai qu'à chercher à rencontrer un pilote tel qu'Andrzej Strassburger, qui lui aussi est polonais par choix, comme moi, et aussitôt j'oublie mes compatriotes qui, émigrés, ne savent plus être dignes de nos grands poètes, Slowacki et Mickiewicz, ni se souvenir de notre maréchal, Joseph Pilsudski, dont ils salissent la mémoire par leurs propos et leur conduite * . »

Roman se secoue. Autant lui dire qu'il est né de parents juifs et cesser de craindre qu'on ne le lui raconte un jour.

- Pamela, murmure-t-il, il faut que vous sachiez ...

- Vous avez une femme en Pologne et des enfants ... Une fiancée qui vous attend ?

- Mais non, répond-il en riant, je suis un célibataire endurci.

- Bon ! dans ce cas-là, nous allons remettre à plus tard notre conversation, décide Pamela. Toutes les autres confessions peuvent attendre. C'est l'heure du dîner et je ne peux pas laisser mes filles manger sans moi.

Détendue, souriante, heureuse, elle lui tend sa main gantée, puis disparaît dans la foule, tandis que Roman, seul sur le bord du trottoir, regarde le rayon de soleil qui perce les nuages et danse devant ses yeux. Je l'aime, pense-t-il, mais un jour son mari reviendra de la guerre et je n'aurai qu'à m'incliner. C'est étrange, elle ne ressemble pas à Maryla et pourtant il y a en elle quelque chose qui ne cesse de me la rappeler. C'est bien ma veine de m'intéresser toujours aux femmes qui ne sont pas libres au lieu de me contenter d'une jeune fille prête à donner le bonheur. Ro-

* Extrait d'une lettre ouverte écrite par Marian Hemar, poète polonais (1901-1977) né à Lwow et mort à Londres.

man soupire et s'en va de son pas nonchalant. Pamela voulait me faire une surprise, elle a dû travailler beaucoup pour apprendre un peu de polonais et moi, l'ingrat, je n'ai même pas su la remercier et la féliciter, pense-t-il en s'arrêtant devant la vitrine d'un fleuriste. Il entre, choisit une douzaine de roses blanches, hésite un peu, puis prend une merveilleuse rose rouge et la fait placer au milieu du bouquet où ses pétales paraissent d'autant plus frappants. Tant pis ! Pour une fois, il va transgresser la règle et envoyer à une femme mariée une fleur rouge. Comme elle est Anglaise, elle ne s'offusquera pas !

Sur la carte, il marque en grosses lettres, en polonais, un mot : « Merci », paye et donne l'adresse de madame Perkins.

- Quel agréable mois d'avril, dit le fleuriste, hier il pleuvait, mais aujourd'hui nous avons un soleil de printemps.

Tiens, c'est le nom de mon spectacle de ce soir, « Soleil de printemps », constate Roman, voilà un bon présage qui certainement me portera chance. Pamela aimera mes chansons, le public sera enthousiaste et Lala récitera à merveille mes poèmes. C'est en songeant à Lala qu'il passe ensuite au bureau de la Croix-Rouge Internationale, où son ami Clifford le reçoit à bras ouverts. Non, il n'a pas réussi à retrouver le jeune homme du nom de Bronek Zebrzycki, mais les recherches sont en cours et on finira certainement par obtenir des renseignements. S'il se trouve en dehors des frontières de l'U.R.S.S., seul pays qui refuse de répondre aux demandes qu'on adresse à ses services, on le trouvera. Les renseignements relatifs à Dora Gibens, née Zamska, sont complets. Elle habite New York. Son mari est diplomate. C'est un couple sans enfant, qui a vécu en poste dans plusieurs pays.

- Pouvez-vous les aviser, par voie diplomatique, que Lala Zamska, la nièce de Dora Gibens est à Londres, demande Roman. Vous comprenez, mon cher, je ne veux pas écrire moi-même. Witold était un de mes meilleurs amis, mais je n'ai pas connu sa soeur et je ne tiens pas à ce qu'elle se sente obligée, compte tenu des circonstances, de s'occuper de sa nièce.

Intérieurement pourtant, Roman se traite de farceur. Il sait bien qu'il ne veut pas se séparer de Lala, qu'il tient à elle comme à la prune de ses yeux et que c'est cela la véritable raison pour laquelle il hésite à précipiter les choses. Il estime de son devoir de songer à son avenir, à ses études, et à son bonheur, mais comment la garder à Londres ? Certes, il pourrait essayer de la marier avec le lieute-

nant Antek, mais elle est si jeune encore, si naïve, et puis le rôle d'entremetteur lui répugne souverainement. Il ne croit pas que le mariage soit le but ultime d'une destinée de femme, bien au contraire, fort souvent ce n'est qu'une forme d'esclavage institutionnalisé qui lui répugne. D'ailleurs, à force de la faire répéter et de la corriger sans cesse, il est en train de donner à Lala un métier qu'elle semble aimer. Actrice ou speakerine, elle pourra toujours gagner sa vie à Londres, à Varsovie ou à Lwow...

Lwow, répète bêtement Roman tout en marchant dans la rue. Certains ne se gênent plus pour admettre que les Soviétiques ne voudront pas rendre Lwow et Wilno, qu'une fois les Allemands vaincus, il faudra commencer une autre guerre contre Staline afin de chasser des territoires polonais la glorieuse Armée Rouge. Tant que cette armée subissait des défaites, on pouvait encore négocier et le général Sikorski cherchait, avec l'aide de Churchill d'ailleurs, un terrain d'entente, mais depuis la victoire de Stalingrad, le ton a changé. Nous sommes entre leurs mains maintenant, minuscules pions sur l'immense échiquier du monde. Notre erreur à nous, les Polonais, pense Roman, consiste à nous imaginer que la justice suprême existe. Nous sommes prêts à verser notre sang, sacrifier notre vie et, en échange, nous espérons retrouver notre terre, que nous avons appris à aimer d'autant plus que, dès notre prime enfance, nous risquions constamment de la perdre. Les Britanniques ne peuvent pas comprendre cela, eux dont le pays n'a jamais été occupé, asservi et avili par un envahisseur. Ils sont courageux, se battent pour le défendre, mais ils se sont battus aussi pour l'honneur de l'Empire, tandis que pour nous, Polonais, c'est une question de survie. En fait, le pays n'a survécu à travers les siècles que parce qu'il est en nous, que nous le portons comme un rêve dans nos coeurs et que nous ne cessons pas de l'idéaliser.

Dans les allées de Hyde Park, les enfants sages jouent sous la surveillance des nurses qui ressemblent à des infirmières avec leurs vêtements bleu foncé et leurs coiffes. Ces enfants-là seront-ils un jour en mesure d'être solidaires des petits garçons nés au bord de la Vistule ? Et moi qui suis amoureux d'une Anglaise, pense Roman, quelle dérision ! Entre Pamela et moi, il y a des générations d'individus policés, coulés dans un moule commun et le fait qu'elle finira par connaître le polonais n'y changera rien. Pour nous, certains mots, peu importe la langue, n'ont pas le même sens. C'est cela qui la séduit chez moi et, par comparaison, lui rend son mari bougrement ennuyeux. Mon existence à moi est pleine de rebondisse-

ments et d'imprévus, tandis que la sienne a été tracée à l'avance, de la naissance jusqu'à l'âge adulte. Même cette guerre, qui constitue pour ce Britannique une remise en cause d'un paquet d'idées préconçues, ne ressemble pas à la mienne ! Dans ses lettres, le mari de Pamela décrit le général Rommel comme un gentleman. En Pologne, les généraux allemands font régner la terreur et ne sont que de sinistres tueurs ! Mon peuple à moi est victime d'une occupation ennemie et, sous peine de disparaître de cette planète Terre, les victimes ne peuvent s'offrir le luxe d'admirer leurs bourreaux.

- Où étais-tu ? On te cherche partout et, toi, tu te promènes le nez en l'air, lui dit Lala au moment où il arrive au bureau.

Indignée, elle se place devant lui et le dévisage. Ses yeux gris paraissent noirs, l'uniforme lui va bien et affine sa silhouette, et ses cheveux qui bouclent sous sa casquette lui donnent un petit air espiègle qui ne manque pas de charme.

- Je suis allé au club vérifier s'ils ont installé l'éclairage pour ce soir. Auteur, compositeur et chansonnier, j'estime avoir le droit de flâner le jour de la première de mon spectacle.

- Ne plaisante pas, Tonton, dit Lala, en utilisant le sobriquet qu'elle ne lui donne que quand ils sont seuls. C'est grave !

Des officiers qu'il ne connaît pas ont envahi les corridors. La radio allemande qui transmet des émissions pirates vient d'annoncer qu'on a découvert un charnier dans les environs de Smolensk. Il s'agit de plusieurs milliers de cadavres d'officiers polonais.

- Tenez, voici le texte, dit le lieutenant Antek dont le visage est décomposé par l'émotion.

« Ce sont des prisonniers de guerre exécutés par les Soviétiques d'une balle dans la nuque. Un acte de barbarie sans précédent », lit Roman et aussitôt il pense à l'effet que cela risque de faire sur Lala et se met à la chercher, mais la secrétaire lui dit qu'elle est sortie.

À la faveur de l'énervement général, Lala se glisse dehors et court jusqu'à l'arrêt de l'autobus qui l'emmène au bord de la Tamise, près du Tower Bridge. L'accès aux docks est interdit, mais elle connaît un passage entre les fils barbelés qui permet de s'avancer jusqu'à la berge. Accroupie au-dessus de l'eau dans laquelle

se reflète le ciel gris, elle parle à son père avec ses mots à elle, décousus, absurdes et inutiles puisqu'il ne peut pas l'entendre. Il n'y a personne autour et, pour une fois, elle peut se permettre de pleurer, de sangloter et même de crier sans risquer d'être entendue par quiconque. À travers ses larmes, il lui semble qu'elle le voit et qu'il lui suffit de tendre le bras pour le toucher et caresser sa joue couverte de barbe. Du fond de ses souvenirs émergent le dessin de ses traits, ses yeux remplis de lumière, sa bouche et son sourire. Vivant, proche, il vient vers elle lentement, comme s'il avait de la peine à soulever ses jambes enfouies dans l'eau, ou peut-être enchaînées ; alors pour le rejoindre plus vite, Lala se lève. Comme une somnambule, elle avance jusqu'à la barrière en ciment qui la sépare de la berge, ne la remarque pas, se cogne, la douleur se répercute dans son corps, elle tombe et pendant un long moment ne sait pas où elle se trouve. La vision a disparu. Il n'y a plus que le bruit d'une grue, strident, plaintif, et les caisses qu'elle soulève, suspendues au-dessus de l'eau, qui se balancent légèrement, puis se stabilisent et restent là, dans le vide du ciel gris. Le père Wiktor a tort, pense Lala, Dieu est trop loin. Il n'éprouve, à notre égard, que de l'indifférence. Une puissance absurde décide de nos destinées et des haines qui nous animent les uns contre les autres, tandis que Dieu se tait.

- Je vais te venger, papa, murmure-t-elle, je te le promets ! Comment as-tu été assassiné, toi ? Ils ont fait couler ton bateau, ils ont tiré... Zbigniew me l'a dit, mais j'espérais te retrouver quand même. J'ai prié. J'ai cru que tu avais été sauvé, que les vagues t'avaient porté comme le père Wiktor, jusqu'au bord et qu'un jour, nous allions nous rejoindre quelque part, toi et moi. Maman était délicate, fragile, mais toi, tu étais fort, si fort...

Deux hommes marchent le long du remblai et s'arrêtent à sa hauteur. Lala se lève, essuie sa figure et s'éloigne en boitant. Il lui faut retourner à l'hôtel Rubens, reprendre le travail et continuer, puisqu'elle vit ! C'est cela que son père voudrait... Un camion militaire qui passe accepte de la déposer en chemin. Le chauffeur plaisante, blague en observant du coin de l'oeil sa mine défaite et marmonne quelque chose au sujet des rendez-vous manqués et des problèmes des femmes dans l'armée. Lala descend sans le remercier. Devant l'immeuble, Roman, inquiet, fait les cent pas.

- Viens avec moi, dit-il. La soirée a été annulée ; on ne jouera pas, mais je veux que tu ne me quittes pas d'une semelle. Les discussions se déroulent dans le

bureau du général et, comme je n'ai pas de mémoire, retiens chaque mot pour le transcrire plus tard aussi fidèlement que possible.

Contre le malheur et le désespoir, il ne connaît pas d'autres remèdes que le travail et il se rend parfaitement compte que Lala n'est pas dans son état normal. Elle est capable de faire une bêtise, pense-t-il, se suicider, qui sait, et tout ce qui importe, c'est qu'elle ne reste pas seule une minute. Le général est assis derrière la longue table qui occupe toute la pièce, où ont lieu les réunions de l'équipe d'information. Autour, les places sont prises et ils sont obligés de rester debout, en arrière.

- Ce n'est pas de la propagande allemande, c'est la vérité, dit-il. Même les officiers britanniques qui collaborent avec nous l'admettent, mais cela ne change rien. Nous ne pouvons pas dénoncer les Soviétiques, nos alliés. Le général Sikorski et les membres du gouvernement siègent. Ils doivent décider de la stratégie à adopter.

Lala se domine pour ne pas crier. Les Soviétiques ont massacré des milliers d'hommes, un tiers de tous les officiers polonais. On vient de découvrir un des endroits où ils ont été enterrés dans leurs uniformes, les mains attachées dans le dos, le lieu d'un véritable massacre et on est en train de penser à une stratégie ! C'est cela la réaction de l'armée dont elle fait partie !

- Notre situation est très difficile, poursuit le général. Les Allemands veulent exploiter leur macabre découverte pour diviser les Alliés, les Britanniques sont très embarrassés et il est question de demander à un organisme impartial, tel que la Croix-Rouge, de faire enquête et de présenter un rapport.

- Pour obtenir quoi au juste ? demande Roman. Des excuses ? Ah ! s'il s'agissait d'officiers britanniques ou américains, cela serait une tout autre affaire, mais nos morts à nous ne comptent pas dans la balance. Quelle bénédiction que la désinformation ! Ceux qui, de bonne foi, suivent Berling et combattent en Russie aux côtés de l'Armée Rouge dans la division Kosciuszko n'en sauront rien et c'est tant mieux ! Leurs actuels frères d'armes ont participé peut-être en personne au carnage !

Si papa avait été Anglais, pense Lala, sa vie aurait un prix et on parlerait partout de sa mort héroïque. La justice du père Wiktor n'existe pas !

- Je vous avoue qu'en ce moment il ne s'agit pas pour nous de réactions émotives, conclut le général, mais de démarches officielles à entreprendre. En attendant les déclarations de notre gouvernement, vous êtes priés, messieurs, de ne pas faire de commentaires devant les journalistes. Vous pouvez disposer.

Il y a le bruit des chaises et des portes qui claquent, les officiers se dispersent et quittent le bureau par petits groupes. Roman et Lala partent les derniers. Il fait nuit dehors. C'est une nuit de printemps, douce et tiède.

- Tu sais, Lala, dit Roman après un long silence, Witold ne serait pas content de te savoir malheureuse. Il faut te ressaisir. Un jour, quand la guerre sera finie, j'écrirai un livre où je le ferai revivre à ma manière, tel que je l'ai connu, moi, son meilleur copain. Je réunirai aussi des témoignages de quelques autres personnes qui l'ont aimé et si tu veux, tu auras ton chapitre. Ce sera notre façon à toi et à moi de respecter sa mémoire.

- Je voudrais être un homme et aller me battre, dit Lala.

- Contre qui, demande tristement Roman, contre les fascistes ou contre les Russes, nos chers alliés... ?

* * *

Assis au premier rang, le père Wiktor regarde les enfants qui passent devant lui et montent sur l'estrade. Le représentant de l'U.N.R.R.A., un charmant capitaine d'un certain âge, ne cesse de s'étonner à côté de lui.

- Comme ils sont jeunes, comme ils sont polis, comme ils sont disciplinés...

Le capitaine parle anglais et le père se contente de lui sourire d'un air entendu, mais au fond de lui-même, il éprouve un malaise qu'il ne s'explique pas. Les petites filles reçoivent leurs prix, des livres polonais dont l'impression en quantité suffisante a nécessité beaucoup de démarches. Elles s'inclinent en pliant légèrement le genou droit, comme il est d'usage, et retournent à leur place. Une adolescente joue maintenant une mazurka de Chopin sur le grand piano de concert. On se croirait à la distribution des prix d'une quelconque école polonaise, mais le public est principalement composé de femmes et, à la table d'honneur, la plupart des professeurs portent l'uniforme.

De quel droit, se demande le père Wiktor, exigeons-nous de ces enfants qui ont connu les prisons et les camps, la faim et le froid, une conduite conforme à celle qu'on imposait autrefois aux petites filles et aux garçons élevés dans des familles ? N'est-il pas ridicule de les traiter comme s'ils ne vivaient pas dans le désert sous les tentes, comme s'ils n'étaient pas pris dans la tourmente de la guerre ?

- On vous attend, mon père, lui chuchote à l'oreille l'officier qui assure la direction de l'école.

Debout, derrière le lutrin, Wiktor Janaga commence à parler. Là-bas, au fond, les adolescents en uniformes, les lycéens qui suivent en même temps l'entraînement militaire, et plus près les enfants. Il n'est pas d'usage de remercier les jeunes et on parle plutôt des sacrifices prétendus ou réels du corps professoral, mais le père fait le contraire.

- Je vous remercie à tous d'avoir bien voulu profiter des écoles qu'on a organisées pour vous ici en Palestine, dit-il. Je vous remercie d'avoir su créer, par votre goût de l'étude et votre fidélité à nos idéaux communs, un peu de cette Pologne que nous portons dans nos coeurs. J'espère que nous, vos professeurs, nous avons su répondre à vos attentes et vous apporter le goût de poursuivre vos études. Plusieurs parmi vous sont seuls, d'autres savent que leur père est au front et se bat pour la justice et pour la liberté, pour cette terre lointaine aussi qui est la nôtre et pour son indépendance. Je devrais remercier le haut commandement et notre gouvernement en exil, les organismes internationaux, l'U.N.R.R.A. et les autorités britanniques, sans lesquels nous n'aurions pas pu créer nos écoles, imprimer nos manuels et recruter les professeurs qui s'occupent de vous, mais aujourd'hui, en cette belle journée de printemps, j'ai surtout envie de vous remercier, vous, pour toute la joie que vous avez su nous donner en récompense de nos peines.

Un murmure à peine perceptible lui provient de la table d'honneur et il se rend compte qu'ils sont scandalisés par son discours. Ils s'attendaient à un hommage, à une reconnaissance officielle ; ils auraient voulu que le prêtre cite leurs noms afin qu'ils puissent être distingués ainsi publiquement et voilà qu'il ne s'adresse qu'aux élèves. Heureux encore qu'il ne parle pas en dernier et que le colonel qui se lève justement pourra réparer la gaffe.

Le père Wiktor descend de l'estrade et se place parmi les enfants, ce qui est tout aussi inapproprié lors d'une cérémonie de distribution des prix de fin d'année comme celle-là. On l'applaudit poliment, on sourit du bout des lèvres, puis c'est à nouveau le silence, des discours, les accords du piano, les chants et une émotion qui s'empare de tout le monde. Le capitaine, représentant de l'U.N.R.R.A., qui ne comprend pas le polonais a les larmes aux yeux. Dehors, il y a des drapeaux qui flottent au vent, le ciel bleu et le soleil qui brûle. Le père Wiktor s'en va le premier. Il doit se rendre au camp de Gaza, Kilo 89, pour y rencontrer l'aumônier. L'armée est partie et il ne reste là-bas que quelques services qui s'occupent de la liquidation. Lors de sa dernière visite, les baraques, les tentes vides sur le sable, lui avaient paru tristes et inutiles. Il y avait prié longuement, tout seul, dans la chapelle déjà désaffectée, pour la survie de ceux qui les avaient habitées avant de s'en aller combattre en Italie. L'idée de retourner à Gaza lui est pénible, mais il accélère le pas pour échapper à la foule qui reflue vers les tables, joliment dressées sous une immense tente largement ouverte, montée par les jeunes. Je ne suis pas indispensable ici, pense-t-il, nous sommes plusieurs pour bénir le repas et les invités officiels seront contents de ne pas être obligés de me féliciter pour mon discours. Il fait chaud, la soutane qu'il a revêtue pour l'occasion s'enroule autour de ses chevilles et il se sent fatigué. Je vais me laver, me changer, mettre mon uniforme et ensuite seulement je repartirai, se promet-il. La baraque est vide et il entend distinctement le son de ses propres pas, puis pousse la porte, entre dans sa chambre et s'approche de la fenêtre pour baisser les stores parce que le soleil l'aveugle. Brusquement, de l'autre côté de la vitre, il y a le visage de Zbigniew, marqué par une traînée de sang qui coule de son front. Le père ouvre la fenêtre, l'aide à franchir le parapet, le soutient et le couche sur le lit.

- Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Attendez, je vais vous faire un pansement. Restez tranquille. Je reviens tout de suite.

- Non, proteste Zbigniew, ne partez pas mon père. Il faut surtout que personne ne sache que je suis ici. Donnez-moi juste un mouchoir, cela suffira. C'est une égratignure, rien de grave.

Wiktor Janaga s'affaire, essuie son visage, lui allume une cigarette, tandis que Zbigniew s'allonge plus confortablement sur le dos et se met à parler.

- J'ai déserté. Nous sommes trois mille environ. Le général Anders a été prévenu. C'est le caporal Begin qui l'a rencontré et qui lui a expliqué en notre nom à tous que nous ne pouvons pas faire autrement, nous, Juifs polonais. Le général Anders a promis de ne pas envoyer la police militaire à nos troussees et il a tenu parole. D'ailleurs, d'autres Juifs sont restés dans son armée et sont partis se battre en Italie. J'ai beaucoup discuté avec eux. J'ai mûrement réfléchi. Avez-vous entendu parler du Groupe Stern, de l'Irgoun Zvai Leumi, de la lutte des Juifs contre les Britanniques et de leur détermination à avoir enfin une patrie à eux ?

- Non, dit le père Wiktor en essayant de garder son calme, mais j'ai déjà rencontré Ben Gourion qui, lui aussi, est polonais. Il m'a dit que l'action des mouvements terroristes est inacceptable et que leur existence même a été condamnée officiellement par le Conseil national juif, la Fédération syndicale et l'Organisation sioniste internationale.

- Des lâches, crie Zbigniew, tous des lâches ! Vous savez, mon père, ajoute-t-il plus bas, au ghetto de Varsovie, le Comité juif voulait négocier avec les Allemands et refusait aux jeunes le droit de mourir debout. À la fin seulement, ils ont pu commencer à se battre. Je suis reconnaissant à ces Juifs-là de ce qu'ils ont fait. Les autres, tous les autres, ont été exterminés comme des moutons qu'on mène à l'abattoir !

- En êtes-vous bien sûr ? murmure le père Wiktor.

- Oui, le Groupe Stern dispose de documents irréfutables qui ont été communiqués d'ailleurs au président Roosevelt lui-même. Les Polonais sont naïfs. Ils s'imaginent encore que l'Occident va les aider à retrouver un pays libre. Ils n'ont rien appris. Avez-vous vu les réactions à l'affaire de Katyn ? Motus et bouche cousue, « les Soviétiques sont nos alliés, ce n'est que de la propagande allemande ... » Vous et moi, nous savons bien qu'il s'agit d'un meurtre collectif et que les Boches n'y sont pour rien. C'est parce que je suis juif et polonais que j'ai décidé de me battre. Ma femme et mon fils ont été exterminés, mais les Juifs qui ont échappé à la mort vont trouver ici un pays et une patrie, je vous le jure et je tiendrai parole ! Les Britanniques partiront, nous nous entendrons avec les Arabes et nous bâtirons un État juif, fort et souverain. Nos ennemis, ce ne sont plus les Soviétiques et les Allemands, c'est l'Angleterre impérialiste qui refuse de tâcher prise !

- C'est insensé, dit le père Wiktor en se mettant à marcher de long en large. Notre armée se bat aux côtés des Anglais, vous devez à ces gens-là votre survie et celle de nous tous, vos camarades. Qui vous a nourris, soignés et aidés en Perse ? Les Britanniques ! Qui fournissait les médicaments et les vivres à nos enfants quand, malades et affamés, ils sont arrivés de Russie ? Non, Zbigniew, jamais je ne pourrai admettre une chose pareille. Jamais ! Et puis, Juifs et chrétiens, peu importe, le terrorisme n'est que de la lâcheté la plus abjecte !

- Alors dénoncez-moi, dit très calmement Zbigniew. Je viens de participer à une action terroriste. Nous avons fait sauter à la grenade...

- Est-ce qu'il y a des morts, des blessés ?

- Non, pas à ma connaissance. Les locaux étaient vides. Contrairement au groupe Stern, celui de l'Irgoun, dont le caporal Begin assure le commandement depuis décembre dernier, s'efforce d'éviter l'effusion de sang. Le caporal Begin veut faire du sabotage, mais refuse d'organiser des attentats.

- Tôt ou tard, dit tristement Wiktor, il sera forcé d'accepter. Je ne peux pas vous aider Zbigniew. Je regrette, mais c'est impossible. Vous devez partir d'ici.

Zbigniew s'assoit sur le lit, essaie de poser ses pieds par terre, mais il pousse un cri aussitôt étouffé et se recouche.

- Je crois que je me suis foulé la cheville, dit-il.

- Laissez-moi vous mettre un bandage. Ensuite, vous allez vous reposer, mais à mon retour, demain matin, je ne veux pas vous voir ici. Il se penche, examine sa jambe, puis se redresse. - Je ne suis pas médecin, mais j'ai l'impression que c'est une fracture, dit-il.

Zbigniew serre les dents. Il a mal. La sueur coule sur son visage et dans son dos. Tantôt, il lui semble que Lala se tient derrière le père Wiktor et tantôt qu'elle est en train de frapper à la porte sans qu'il puisse se lever pour ouvrir. Je risque de perdre connaissance, pense-t-il.

- Êtes-vous prêt à faire quelque chose pour moi ? demande-t-il. Au nom de notre ancienne amitié, mon père, pas de la charité chrétienne... Ne me livrez pas à la police militaire... Ce serait injuste... Des camarades à moi sont encore dans les environs. Il faut les rejoindre et leur demander de venir ici me chercher. Ils peuvent le faire. Ils ont une jeep. Pour passer inaperçus, il leur faudra...

- Laissez, dit le père, j'ai compris. Donnez-moi juste les indications où les trouver.

Une fois dehors, le père Wiktor a l'impression de vivre un mauvais rêve. Il prend un chemin détourné, pour éviter de rencontrer les professeurs et les élèves qui doivent être en train de terminer leur repas, tombe sur un groupe qui veut le retenir, puis réussit à quitter le camp. Le chemin lui paraît long sous le soleil et quand il arrive finalement au croisement où, selon Zbigniew, la jeep doit l'attendre, il ne voit que deux Arabes qui semblent discuter entre eux. Sous les djellabas, soigneusement tirées, il est difficile de distinguer leurs visages, mais quand le père s'approche et les salue, ils lui répondent en polonais.

- Vous ne nous reconnaissez pas, mon père ? dit l'un d'eux en riant.

Assez curieusement, ce rire-là lui fait du bien. Bien sûr qu'il les reconnaît ces jeunes garçons dont il s'était occupé à Pahlevi et qu'il côtoyait, il n'y a pas longtemps encore, à l'école qui se trouve à Nazareth, puis à l'école des mécaniciens, près de Tel-Aviv. C'est Danek et Lutek. Comme ça, eux aussi font partie de ce mouvement clandestin, et cela sans trop savoir sans doute ce que cela signifie le terrorisme ! Le père monte dans la jeep qu'ils sortent d'un hangar situé un peu plus loin, et réfléchit longuement sur la façon de leur parler pour les convaincre, mais bien qu'il choisisse avec soin ses mots, ils ne les atteignent pas.

- Vous ne pouvez pas comprendre, mon père, vous n'êtes pas juif, lui répond Danek. Nous, c'est pour la première fois de toute l'histoire de notre peuple que nous allons avoir une patrie. Les juifs américains sont persuadés que nous avons tort, mais ils n'ont pas vécu comme nous la déportation et le paradis soviétique.

Quand ils arrivent à destination, Danek et Lutek emportent Zbigniew à moitié inconscient. Le père Wiktor leur fait signe de la main, referme soigneusement la fenêtre et tire le store sur la nuit qui commence à tomber. Il se sent triste et comme perdu. Zbigniew son ami, Danek et Lutek ses élèves... Le père allume une cigarette, se secoue et sort, du tiroir de son petit bureau, la carte de Maryla. Elle et Witek sont dans une école polonaise au Liban, « le petit pays au grand cœur », comme on l'appelle dans l'armée, et lui écrivent souvent quelques mots. Tant bien que mal, le père Wiktor maintient le contact, avec Maryla surtout qui sait déjà lire et écrire. Il se sent personnellement responsable à leur égard bien que ce ne soit pas à lui qu'ils aient été confiés, mais à Lala. Pour leur mère et pour leur père, il

n'y avait plus de place et ils sont partis seuls, deux jeunes enfants perdus parmi les étrangers, tandis que maintenant Danek et Lutek... Je manque de charité chrétienne, se dit Wiktor Janaga, il ne m'appartient pas de les juger, mais brusquement sa décision est prise ; il parlera à l'aumônier et lui demandera de l'envoyer rejoindre l'armée en Italie. C'est la seule solution ! Autrement il deviendra, malgré lui, complice de ces têtes brûlées ! Le père prie, les heures s'écoulent et, quand la lumière de l'aube pénètre dans la petite pièce, il se change à la hâte. C'est en jeep qu'il part pour Gaza, où le jour même il obtient son transfert. Deux prêtres sont disponibles, prêts à le remplacer et, justement, le dernier transport militaire s'en va en Italie. Au cours de la semaine qui suit, le père Wiktor est trop pris par les rencontres avec ses élèves et les discussions avec son successeur pour penser à Zbi-gniew. Ensuite, c'est le bateau, les soldats, la menace de l'attaque des sous-marins allemands, une atmosphère différente où derrière les expressions de bravoure, on cache les angoisses et la peur.

À l'arrivée à Bari, il fait froid, il neige, les chemins défoncés par les tanks et les camions sont cahoteux et le bruit incessant des canons fait trembler la terre. Le père Wiktor éprouve un étrange sentiment de culpabilité. En Palestine, quand il disait la messe à la cathédrale de l'Annonciation et priaït pour les combattants, il ne se rendait pas compte de cette réalité-là ! À l'hôpital surtout, où les blessés affluent sans cesse, il côtoie la mort à chaque pas. Et puis, il y a les civils, les Italiens, les enfants qui viennent mendier la nourriture aux portes. Les parents, pauvres paysans des environs, vivent tant bien que mal dans les montagnes depuis des décennies et pour eux, l'évacuation est synonyme de l'exode ; alors, ils s'accrochent et refusent de partir.

En mai, mois de Marie, nommé aumônier de la Cinquième Brigade, le père Wiktor se retrouve en première ligne du front où il est reçu à bras ouverts. Certains soldats et officiers l'ont connu à Bouzoulouk, d'autres à Pahlevi et ils sont contents de pouvoir échanger des souvenirs. Au début, on lui donne une roulotte, comme s'il avait rang de général, mais il refuse de l'habiter et s'installe sous une tente. C'est le lendemain matin, au moment où dehors la troupe chante la marche militaire composée à l'époque des guerres napoléoniennes, et d'autant plus symbolique que le général Dabrowski, qui combattait alors aux côtés de Bonaparte, remportait des victoires en Italie tout en espérant pouvoir libérer ensuite la Pologne, occupée par les Russes et les Prussiens, qu'on lui apporte le journal de cam-

pagne de l'armée américaine 8th Army News. Le père Wiktor y lit avec stupeur que l'Armée Rouge vient de repousser les Allemands et de reprendre Wilno et Lwow. Selon la dépêche, ce ne sont pas des villes polonaises, mais des territoires qui font partie de la Russie. Le père se rend chez le colonel. Sa faible connaissance de l'anglais a dû l'induire en erreur, ce n'est pas possible que les Américains publient sans commentaires une nouvelle pareille.

- Mais non, mon père, lui dit le colonel, vous ne vous trompez pas. Expliquez-moi maintenant comment je vais raconter à mes hommes qui se sont battus à Tobrouk, comme en Libye, et qui à nouveau vont monter à l'attaque, que leurs proches sont maintenant des citoyens russes et qu'il y a de fortes chances qu'eux-mêmes ne seront plus jamais en mesure de retourner dans leur ville natale ? Je suis de Lwow et ma femme est restée là-bas... Le général américain auquel j'ai montré cet article a haussé les épaules. Je lui ai demandé quelle serait la réaction de ses troupes si elles apprenaient que l'État du Vermont, avait été annexé par les Russes, mais il n'a pas voulu me répondre.

Dehors, la fumée artificielle, écran destiné à protéger les positions occupées par l'artillerie polonaise et la vallée de la rivière Rapido, est à ce point épaisse que le père tombe littéralement dans les bras d'un officier du Service de l'Information. Il a du mal à se débrouiller avec ses appareils de photos, ses lunettes d'approche et le bloc-notes qu'il sort de sa poche, pendant que les lanières retenant les diverses pièces de son équipement glissent sur ses épaules.

- Justement, mon père, dit-il, je voudrais vous interroger. Que pensez-vous de...

- Roman, l'interrompt le père Wiktor qui le reconnaît le premier. Roman, comme je suis heureux de vous savoir ici, avec nous. Venez déjeuner. J'ai besoin de mon thé pour avoir des idées claires.

- Je vais rester avec vous, décide Roman. Il y a de l'action ici. Je vous promets que, grâce à moi, les exploits de la Cinquième Brigade seront connus dans le monde entier. Enjoué selon son habitude, Roman n'est pas optimiste pour autant. - Notre situation sur le plan politique est ambiguë, constate-t-il en rendant au père le journal américain qu'il lui fait lire. Depuis la mort du général Sikorski l'année dernière, dans cet étrange accident d'avion, je n'ai plus confiance. Les Britanniques vont nous abandonner à notre propre sort et les Américains aussi. Le général

Sosnkowski, notre actuel commandant en chef, proteste, mais il n'aura jamais le pouvoir nécessaire pour négocier le véritable prix de notre sang. Déjà on chuchote à Londres que les Russes veulent avoir un autre interlocuteur que lui parce qu'ils le jugent particulièrement hostile. Forcément, il les connaît ! Vous verrez, mon père, nous allons fêter la victoire finale à Londres, tandis qu'à Varsovie, occupée par l'Armée Rouge, Staline va boire à notre santé.

- Il est tard pour ce genre de réflexions, proteste le père Wiktor. En parler, c'est faire injure à ceux qui sacrifient leur vie. Nous n'avons pas d'autre choix que celui de combattre aux côtés des Alliés. Espérons qu'ils vont négocier honnêtement en notre nom plus tard, quand Hitler signera la capitulation.

Ils terminent leur déjeuner et bien que le tir de l'artillerie se déchaîne, Roman, insouciant du danger, passe en voisin chez les Canadiens, puis chez les Néo-Zélandais et les Américains, pour s'arrêter finalement sur les positions des Britanniques. L'inimitable accent des officiers qu'il interroge lui rappelle Pamela et cela lui fait étrangement plaisir de penser à elle. Le colonel Wilkins lui parle des dernières attaques, livrées dans la Vallée de la Mort, avec une sorte de passion sportive.

- Nous allons prendre le couvent de Monte Cassino qu'on voit là-haut, dans les montagnes, et ouvrir le chemin de Rome. C'est un objectif de taille parce que les Allemands se battent bien. Nous allons gagner, c'est évident !

Roman pose des questions, mais le capitaine évite soigneusement de commenter les pertes en vies humaines et, en même temps, on a l'impression qu'une sorte de pudeur l'empêche de raconter les exploits de sa propre armée.

- Les Polonais sont héroïques, dit-il. Vous pouvez être fiers de vos compatriotes. Oh ! à propos... - le colonel tire sur sa pipe, - vous ne connaissez pas par hasard un jeune aspirant pilote, un certain Bronek ? Je suis absolument incapable de prononcer son nom, mais c'est un garçon qui a beaucoup de courage. Blessé, il a continué et il a réussi à remplir sa mission.

Très excité, Roman écrit sur son bloc-notes : « Zebrzycki » et puis prononce le mot en prenant soin de bien détacher chaque syllabe.

- C'est cela, se réjouit le colonel Wilkins en hochant la tête, tandis que ses grosses moustaches font des ombres sur son visage marqué par la couperose. Broniek Zebrzycki, je prononce bien, vous ne trouvez pas ?

- Savez-vous où il est en ce moment ? Cela fait plus de trois ans que la fille de mon meilleur ami cherche ce garçon.

- Je crois qu'il est à l'hôpital à Bari, répond le colonel visiblement choqué par sa fébrilité.

Roman saute dans la jeep et roule à tombeau ouvert, mais une patrouille l'arrête et l'informe qu'il doit rebrousser chemin et retourner sur les positions de la Cinquième Brigade. Il fait déjà nuit et tout paraît étrangement calme. Parfois seulement on entend des explosions au loin, isolées, brutales, puis il n'y a que les camions qui peinent sur la route abrupte. Dans la brume, Roman retrouve à tâtons la tente du père Wiktor. Il entre et veut lui parler de Broniek, mais le visage du père, qui prie à genoux, est à ce point changé qu'il n'ose pas et s'arrête sur le seuil.

- Nos hommes sont partis, dit le père. J'aurais voulu aller avec eux, mais cela n'a pas été possible. Il ne nous reste qu'à attendre et demander à Dieu de les protéger. Tenez, ça commence !

Le bruit s'amplifie, les entoure, devient insoutenable et il leur semble que la terre tremble sous leurs pieds. L'offensive se déclenche de tous les côtés à la fois, le ciel devient rouge, les trajectoires des obus montent au-dessus des montagnes et, par moments, on voit les silhouettes noires, penchées en deux, presque collées aux contours escarpés de la côte qui se détachent sur le fond du ciel couleur de sang. Ce sont les soldats de la Cinquième Brigade, des hommes miraculeusement sauvés, venus avec le général Anders du pays lointain d'exil et de misère, qui rampent et se lancent à l'assaut. Debout, devant la tente, Roman a l'impression qu'il ne pourra pas supporter plus longtemps le bruit infernal, que ses tympans vont éclater, mais il reste cloué sur place comme si la vie de ceux qui sont là-haut y était reliée d'une façon quelconque, puis la fumée s'épaissit, les cache et il éprouve une sorte de soulagement. Devant lui, le père Wiktor avance, trébuche, tombe, se relève et avance encore jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la grande tente des ambulanciers. On apporte sur les civières les premiers blessés, les infirmiers font des pansements de fortune, les camionnettes marquées d'une croix rouge repartent chargées, tandis que le père parfaitement calme, circule entre les soldats

qui le reconnaissent et le réclament. Grand, solide, attentif, il apporte avec lui quelque chose d'immatériel, de rassurant et les mains noires, couvertes de terre, se tendent vers lui, comme s'il suffisait de le toucher pour reprendre courage et dominer la souffrance.

- Là-haut, c'est l'enfer, dit le caporal Stern, mais les gars continuent de monter. On se bat à la grenade. Les Boches se défendent comme des diables.

L'infirmière lui fait une piqûre et on l'emporte, mais son arme, qu'il ne veut pas lâcher, tombe par terre et le caporal la réclame à grands cris. Roman la ramasse et court derrière lui sans trop savoir ce qu'il convient de faire, mais déjà on ferme les portes de la camionnette.

Est-ce que je dois rejoindre les unités mobiles de transmission ou rester sur place ? se demande Roman qui se sent perdu et inutile. Demain, il devra parler de l'héroïsme de ces hommes qui montent vers les sommets du « Spectre », montagne aux formes étranges, sur un terrain miné, incapables de distinguer dans la fumée noire l'ennemi vers lequel ils avancent et qui ne cesse de se défendre là-haut. Comment trouvera-t-il les mots pour décrire ce qu'ils sont obligés de vivre en ce moment et puis vont-ils gagner, ou s'agit-il d'un carnage qui se prolongera encore pendant plusieurs semaines ? Le jour se lève quand un officier de liaison arrive sur sa motocyclette et freine brusquement près d'un camion.

- Ils sont arrivés, lui crie-t-il. Les Allemands se replient. Les nôtres ont pris le Mont 593 !

Sur la route, les tanks roulent, puis une jeep passe, Roman saute sur le marchepied et essaye d'expliquer qu'il doit rejoindre le haut commandement, mais comme le tir d'artillerie s'intensifie, le conducteur qui ne peut pas l'entendre lui fait signe de prendre le siège libre. Accroché convulsivement à la portière, Roman s'efforce de distinguer ce qui se passe en bas, dans le fond de la vallée, mais bien que la fumée se disperse lentement, cela est impossible.

Au poste du haut commandement, les correspondants britanniques et américains prétendent que l'affrontement se prolonge. Les Allemands se battent jusqu'au dernier sur les positions qui sont de véritables forteresses. Le couvent de Monte Cassino, mais aussi les monts Pizzo Corno et Monte Cairo paraissent imprenables ! Roman se met à préparer ses communiqués, les nouvelles contradictoires arrivent constamment, mais il paraît certain que le Deuxième Corps Polo-

nais, l'armée du général Anders, a remporté une victoire majeure en immobilisant l'ennemi. On crie, on applaudit et les correspondants de guerre le félicitent comme s'il avait joué un rôle quelconque dans tout cela. Roman serre les mains, avale un peu de scotch, essaie en vain de communiquer avec Londres et repart, ne tenant plus en place. Le colonel Wilkins, toujours aussi prudent et peu loquace, admet quand même qu'entre les Anglais dont les tanks avancent dans la vallée de la rivière Liri et les Polonais qui consolident leurs positions, là-haut dans les montagnes, les liaisons viennent d'être rompues et qu'on essaie de les rétablir. Roman prend des notes et repart. Il a réussi à emprunter une motocyclette, une lourde Harley, qui lui permet d'être beaucoup plus mobile que ses collègues. Pour être présent, pour participer à l'action, il ne dort pas, ne mange pas et vit rivé à sa machine, sale, couvert de poussière et de boue, mais efficace à un point tel que tout le monde fait appel à lui quand il passe. On ne sait plus s'il est correspondant de guerre ou officier de liaison particulièrement disponible et, à l'état-major, le général Anders, lui-même, le remarque et lui promet une longue entrevue qui pourra être retransmise à Varsovie.

- Vous souvenez-vous, dit-il, de « notre automne à nous », quand notre ciel appartenait à l'envahisseur allemand ? Les pilotes de la Lutwaffe, de vrais tueurs indignes de leur rang d'officiers, volaient très bas et tiraient à la mitrailleuse sur nos malheureux réfugiés, des civils, hommes, femmes et enfants, sans défense. Ici, il n'y a plus au-dessus de nos têtes d'appareils avec des croix gammées. C'est dur, mais nous luttons d'égal à égal et nous ne sommes pas seuls comme en 1939, nos Alliés sont présents ! Les Français sont là, les troupes commandées par le général Juin se battent avec une bravoure admirable !

Roman est dans une sorte d'état second. Il a cessé de penser et il fonctionne comme un automate. Ses souvenirs mêmes s'effacent au fur et à mesure, jusqu'au moment où il voit de l'endroit où il se trouve les positions de départ de la Cinquième Brigade et le drapeau blanc et rouge qui flotte là-haut sur le vieux couvent de Monte Cassino. Il n'en croit pas ses yeux et fixe à nouveau ses lunettes d'approche. Une partie du couvent est en ruines, tandis que l'autre, de loin, paraît intacte. C'est là qu'on a planté les drapeaux polonais et l'Union Jack ! Roman passe ses jumelles au père Wiktor, lui indique du doigt la direction exacte et, sans un mot, s'éloigne, pénètre sous la tente et s'écroule sur le lit pour se réveiller plusieurs heures plus tard quand un infirmier prend son pouls. Il a dormi vingt-quatre

heures d'affilée, et le brave homme en blouse blanche craignait que son coeur vienne à flancher.

- Mon coeur, mon coeur, chantonne Roman en sautant sur ses pieds. Je me porte à merveille. Nous avons gagné !

La maison occupée par le Service d'Information est pleine de monde, on rit, on se donne l'accolade, et les correspondants se battent entre eux pour être les premiers à obtenir la communication avec Londres. Installé dans un coin, Roman prépare le texte de son reportage qui sera retransmis à Varsovie.

« Vous tous qui subissez l'occupant allemand, vous qui continuez à lutter dans l'ombre, écrit-il, vous pouvez être fiers de ces soldats polonais dont la victoire remportée à Monte Cassino rend la libération de notre patrie plus proche que jamais. Une fois de plus dans notre histoire, le chemin de retour au pays passe par l'Italie et nos Alliés reconnaissent, dans leurs discours, l'héroïsme et l'apport de nos soldats. Ils nous sont redevables, en partie, pour cette victoire et c'est là une dette d'honneur. Courage, la Pologne libre et indépendante vivra ! »

- C'est à toi, lui crie un collègue américain. Dépêche-toi, c'est ton tour.

La voix dans les écouteurs est très claire, comme si les Allemands avaient cessé de brouiller les ondes. Roman dicte son texte au lieutenant Antek, lui fait répéter le début pour être certain qu'il a été bien reçu et termine.

- Ici on fête, crie-t-il.

- Chez nous aussi, lui répond-il. Tout Londres parle de la victoire de Monte Cassino, du général Anders et des exploits de notre armée. Les gens de la B.B.C. nous traitent comme des héros. C'est presque gênant. De notre service, il n'y a que vous, mon capitaine, qui êtes en ce moment en première ligne.

- À bientôt, crie Roman, et dites à Lala que je lui téléphonerai dès que je le pourrai. Qu'elle tranquillise, en attendant, Pamela...

- Eh ! pas de message privé, proteste un jeune officier du service de la presse. Ce n'est pas fair-play...

Roman roule à nouveau en bordure de la route encombrée, en risquant un accident sur le terrain inégal. Il tient à rejoindre au plus vite le haut commandement et à faire l'entrevue promise par le général Anders. Justement, il dépasse un déta-

chement de soldats britanniques qui encadrent les prisonniers de guerre allemands. Désarmés, les bras croisés derrière la tête, ils paraissent faire des efforts désespérés pour cacher leur fatigue et se tenir droits comme à la parade. Un sous-officier qui dirige le détachement s'arrête, leur permet de baisser les bras, sort de sa poche un paquet de cigarettes et les offre à la ronde. Les visages couverts de suie et de poussière, marqués par des traces de sang, se tournent vers lui et certains le remercient en inclinant la tête.

- Ce n'est pas comme ça que sont traités les nôtres quand ils tombent entre les mains des Boches, lui crie Roman.

- Les fascistes ne sont pas un peuple civilisé, mon capitaine, lui répond le sous-officier.

Roman jure, tourne à fond la manette de l'accélérateur et soulève derrière ses roues arrière une fontaine de boue. Jamais les Britanniques et les Américains ne comprendront, pense-t-il. Comment leur expliquer les rafles et les brutalités de la Gestapo, ou du N.K.V.D., l'extermination des officiers polonais, prisonniers de guerre des Russes, les tortures auxquelles les Allemands soumettent les maquisards de l'A.K., et la liquidation des Juifs polonais dans les ghettos ? Avec les Français c'est plus facile. Le général de Gaulle surtout comprend ! Pour aller plus vite, Roman monte sur la route au risque de bousculer les prisonniers allemands dont la longue file se déroule devant lui. Les voir reculer, affolés, lui fait du bien, mais il n'est pas fier pour autant de sa conduite quand il s'arrête finalement et descend.

Il fait beau. Appuyé contre un arbre, il observe à travers ses lunettes d'approche les côtes escarpées, marquées de tracés blancs, indiquant les chemins déminés qui montent parmi les bunkers et les abris divers de branchages et de grosses pierres. Sous le ciel bleu, il distingue nettement de sa place les ruines du couvent, là-haut, puis plus bas des tanks renversés, des casques allemands et des tas noirs, étranges amoncellements de cadavres. Sur l'arête du nord, une mer de coquelicots rouges ondule au vent, fleurs délicates et pourtant dotées du pouvoir de témoigner qu'au-delà de l'immense charnier, il y aura toujours une vie qui subsistera, une vie indifférente et étrangère aux drames humains. À regret, Roman se tourne vers l'autre versant où roulent lentement les lourdes ambulances chargées de ramasser les morts ou de chercher les survivants. Un homme marche devant et il lui semble

qu'il reconnaît le père Wiktor. Roman range ses lunettes d'approche dans leur étui, écoute un instant les soldats qui fêtent la victoire en chantant, soupire et se retrouve devant la grande roulotte du général Anders. Un groupe d'officiers est en train de le féliciter. Roman sort son bloc-notes tout en se promettant de se rendre après son entrevue à Bari, chercher les traces de ce lieutenant dont lui a parlé le colonel Wilkins. Bronek était trop jeune et trop gai pour mourir, pense-t-il, et je voudrais tant que lui et Lala puissent être heureux ensemble. Leur amour, c'est comme ces coquelicots. En dehors des tombes et des cimetières militaires, c'est tout ce qui subsistera quand cette guerre sera finie...

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 10

BRONEK

[Retour à la table des matières](#)

Il est vraiment impossible le Tonton Roman, se dit Lala en s'asseyant sur le banc, en face du massif de fleurs où il lui a ordonné d'attendre. Ce rendez-vous mystérieux lui déplaît d'autant plus qu'elle a eu du mal à quitter le bureau. Depuis le début de ce mois d'août, elle vit une tension constante. Cela a commencé avec le premier communiqué de Varsovie qui annonçait le début de l'insurrection. Depuis, l'atmosphère à l'hôtel Rubens et même à la B.B.C. est chargée d'électricité. Chaque sonnerie, chaque dépêche, provoque des commentaires interminables et ils s'efforcent tous d'établir des liens entre ce qui se passe en Pologne et sur le front occidental, comme si l'espoir pouvait vaincre la réalité. Certains prétendent que le général Anders, qui continue de remporter des victoires en Italie, va obtenir l'accord des Alliés pour que les aviateurs polonais viennent en aide à l'armée de l'A.K. ; d'autres croient dans une intervention diplomatique des Américains ; d'autres encore s'imaginent que Churchill saura forcer les Allemands à lâcher prise à Varsovie en échange des concessions sur d'autres fronts. En fait, la plupart échauffent des hypothèses on ne peut plus farfelues pour ne pas regarder la vérité en face. Lala s'est brouillée avec le lieutenant Antek parce qu'il prétend que l'Armée Rouge, de concert avec les insurgés, vaincra la résistance allemande. Ce matin, une dépêche est arrivée et elle en connaît le texte par coeur.

« Nous commençons le sixième jour de la bataille de Varsovie. Les Allemands utilisent les tanks, les avions et l'artillerie que nous ne possédons pas. C'est cela leur supériorité, mais nous dominons par notre détermination. Depuis trois jours, l'armée soviétique qui se trouve dans les banlieues sud de Varsovie s'abstient de toute action. Varsovie lutte seule. »

Lala allume une cigarette et aspire la fumée. Dans l'armée, elle reçoit des cartouches de cigarettes anglaises où figure un vieux marin sur la couverture des boîtes bleu-gris, mais elle n'ose pas fumer en public, sauf chez Pamela Perkins qui ne lui fait jamais de remarques. Justement Pamela, qui a une petite maison à Worthing, au bord de la mer, vient de l'inviter pour la fin de semaine. Refuser, c'est lui faire de la peine, pense Lala, mais accepter signifie être sans nouvelles de ce qui se passe à Varsovie pendant deux longues journées et cela lui paraît inconcevable.

Ah, si seulement le Tonton Roman était là, je pourrais discuter avec lui, se dit Lala, mais il est en Italie, avec le père Wiktor dont les courtes missives se font de plus en plus rares. Il y a aussi l'étrange disparition de Zbigniew qui, au début, lui avait fait craindre son brusque retour à Londres ! En mai, elle avait cessé de recevoir ses lettres, puis un soir, à la sortie du bureau, un bonhomme en civil l'avait abordée dans la rue. Ses gestes, sa façon de se conduire, étaient inusités et elle eut l'impression d'être à nouveau à Bouzoulouk où certains arrivants avaient la même expression de peur dans les yeux. L'homme connaissait mal l'anglais et, avant qu'elle ne parvienne à comprendre ce qu'il voulait, il lui glissa dans les mains une enveloppe en l'encourageant par gestes à l'ouvrir. C'était un mot de Zbigniew où il annonçait qu'elle ne le reverrait plus, qu'il n'avait pas le droit de l'aimer et qu'il lui souhaitait d'être heureuse.

« J'ai choisi une cause qui est celle des miens, écrivait-il, et je vais lui consacrer les années qui me restent. Grâce à toi, j'ai cru pouvoir recommencer à neuf. Pour toi, j'étais prêt à conclure, comme Faust, un pacte avec le diable, redevenir jeune, travailler, écrire et t'offrir une existence dorée. Pardonne-moi. C'est fini ! Combattant de l'ombre, sans attaches, je suis calme et déterminé. Désormais, c'est tout ce qui compte pour moi. »

L'inconnu lui arracha ensuite la feuille, la déchira en petits morceaux, les jeta dans un panier à déchets vide, les fit brûler à l'aide d'une allumette et disparut

dans l'ombre. Interloquée, Lala resta un moment à la même place, puis s'en alla en se demandant si elle avait rêvé cette rencontre ou si réellement elle avait eu lieu.

Il fait chaud. Lala déboutonne son battle-dress, respire un peu, puis le referme se rappelant que sa tenue doit être irréprochable. Ses collègues masculins peuvent se permettre certaines libertés, mais les services féminins n'ont pas ce privilège.

- Bonsoir, dit un jeune pilote en s'approchant. J'espère que je ne vous dérange pas. Me reconnaissez-vous ?

- Bronek, murmure Lala en se levant. Bronek, ce n'est pas possible...

Ils se tiennent l'un en face de l'autre, hésitants, gênés et n'osent pas bouger comme s'ils craignaient qu'il s'agisse d'un mirage, d'une vision fugitive et illusoire. Les genoux de Lala tremblent. Bronek prend sa main, l'embrasse, et l'enferme entre les siennes.

- Comme tu es belle, murmure-t-il, plus belle que celle de mes souvenirs, plus belle que celle de Lwow. Je n'ai pas pu te défendre, Lala, me le pardonnes-tu ?

- Espèce d'imbécile, crie Lala en se jetant dans ses bras. Chevalier du Moyen Âge !

Les mots se perdent, leurs lèvres se rejoignent, il l'entoure de ses bras, et c'est à ce moment seulement qu'ils se retrouvent pleinement, tels qu'ils étaient autrefois, intacts ! Lala, la première, se rend compte que son corps vibre comme jamais auparavant et que Bronek n'est plus pour elle un copain, mais un homme avec tout ce que cela comporte de mystère et d'imprévu. Intimidée, elle se redresse alors, ne voulant pas paraître à ses yeux une dévergondée, mais son regard rieur et tendre la rassure.

- Je t'aime, dit-il très simplement, je n'ai jamais cessé de t'aimer et de chercher à te retrouver. Si tu veux encore de moi, nous allons nous marier. Lala, qu'est-ce que tu as, tu pleures ?

Assise à côté de lui sur le banc, la tête appuyée contre sa poitrine de façon à ce qu'il ne puisse pas voir son visage, Lala avale ses larmes. C'est trop beau, trop merveilleux ce qui lui arrive ! C'est donc cela l'amour, cet élan parfait où il n'y a ni doute, ni contrainte, mais juste l'envie de ne plus quitter l'autre, de rester avec lui pour toujours, comme ça, serrée, proche et follement heureuse de ce qu'il partage le même sentiment d'absolu. Lala cesse de craindre d'être humiliée, repoussée

et ridicule. Elle sait à présent qu'elle peut tout lui dire et elle raconte pêle-mêle ses rêves, ses démarches, les heures interminables d'attente, l'histoire de Catherina et celle de son voyage avec le père Wiktor. Bronek l'écoute en silence et elle a l'impression qu'il devine à quel point elle a honte d'avouer que la peur la rendait vulnérable.

- Je suis égoïste, dit-elle, au lieu de te demander comment tu es arrivé jusqu'ici, je ne fais que parler de moi.

- Oh ! soupire Bronek en allumant deux cigarettes et en plaçant une entre ses lèvres, un camp de la mort blanche, ton image partout devant mes yeux, l'incroyable nouvelle de notre libération, des marches forcées et des trains. Ensuite, notre armée, les tentes sous la neige, le mois de mars et le départ avec le premier contingent sans savoir où tu étais et ce qui était arrivé à mes parents. L'entraînement forcé en Perse, des camarades, le typhus, la campagne d'Italie... C'est bête de te le dire ainsi, mais tu m'as sauvé. Au camp, à l'hôpital, dans l'action, je n'ai jamais cessé d'espérer te retrouver. J'avais raison, tu es là !

À nouveau, il prend sa bouche, l'embrasse jusqu'au bout de son souffle, caresse ses cheveux, ses joues, comme pour mieux retrouver ses traits, et la berce comme une petite fille.

- Je n'ai plus personne au monde en dehors de toi, dit-il. Allons, tout est bien puisque tu existes.

Il saute sur ses pieds et l'entraîne jusqu'à ce qu'elle se mette debout. Bras dessus, bras dessous, ils marchent ensuite dans les allées du parc. Les gens âgés les regardent avec une sorte de tendresse, comme s'ils devinaient leur bonheur et en étaient attendris, mais dans les yeux des plus jeunes, il y a de l'envie et parfois une sorte de regret.

- Tu avais raison, dit Bronek, quand à la gare de Lwow tu as refusé de t'enfuir avec moi. Je ne me serais jamais pardonné d'avoir abandonné ma mère. Elle est morte de faim, dans un camp de travail forcé proche du mien, mais je n'ai retrouvé sa trace que bien plus tard, après notre libération. Pauvre maman ! Ils nous ont séparés, elle m'avait fait signe de la main et je n'ai même pas pu me retourner pour lui répondre parce qu'ils ne me l'ont pas permis. Les chiens aboyaient, les gardes criaient et juraient, toi, tu étais couchée sur le remblai et je ne savais pas si tu étais

morte ou vivante. Quand je repense maintenant à ces moments-là, il me semble que je ne les ai pas vécus. Il ne faut pas oublier, Lala, cela serait mal !

Je voudrais être seule avec lui dans une chambre quelconque et passer la nuit dans ses bras, pense Lala, mais jamais je n'oserai le lui dire. Bronek la fait entrer dans un restaurant qu'ils trouvent sur leur chemin, disparaît, revient avec un bouquet de violettes, commande du vin et oublie de manger.

- Tu n'es pas obligé de te présenter ce soir, dit Lala.

Bronek ne semble pas comprendre, la reconduit, l'embrasse une dernière fois sur la bouche et s'en va. Il viendra demain matin au bureau, se console Lala, et nous partirons ensemble pour la fin de semaine à Worthing chez Pamela Perkins. Tonton Roman a bien arrangé les choses, mais nous n'avons que ces trois jours à nous... Souriant et détaché en apparence, Bronek lui a avoué que sa permission est très courte et qu'il doit partir en mission spéciale. Inutile de poser des questions ; Lala sait qu'il n'a pas le droit de répondre ; elle aussi fait partie de l'armée. Et la voilà séparée de lui parce qu'il n'a pas voulu, ou osé, l'emmener dans une chambre d'hôtel ! Couchée dans son lit, Lala sent sur sa bouche ses baisers, ses mains se crispent et son corps lui fait mal. S'il décide de me prendre, pense-t-elle affolée, il constatera que je ne suis plus vierge et il faudra que je lui raconte ce qui est arrivé entre Zbigniew et moi. Jamais il ne me pardonnera cette trahison et puis une fille qui n'est pas vierge ne peut pas porter à son mariage de robe blanche, elle n'y a pas droit ! Tant pis, je me marierai en uniforme, mais voudra-t-il encore m'épouser quand il saura que j'ai appartenu à un autre ? Sera-t-il capable de comprendre que ce ne fut qu'une expérience triste, sans importance, et que je ne me suis pas donnée, mais que j'ai juste cédé sans trop savoir pourquoi et comment ? Non, autant mentir, jouer la comédie et ne jamais avouer, ou encore trouver un médecin et lui demander de recoudre la fameuse membrane. De telles opérations existent-elles ? Lala passe une nuit blanche et, le lendemain, elle a les traits tirés. En arrivant au bureau, elle trouve Bronek en grande conversation avec les officiers du Service d'information et elle a juste le temps d'échanger avec lui un sourire complice. Le téléphone sonne sans arrêt et les dépêches contradictoires se succèdent. Radio Moscou a transmis aux combattants de Varsovie l'appel suivant :

« Les soldats soviétiques attaquent et approchent des faubourgs de Prague. Ils viennent pour vous apporter la liberté. Les Allemands, chassés de Prague, vont

essayer de se défendre à Varsovie ... Peuple de Varsovie, saisissez les armes, attaquez les Allemands ... Que le million d'habitants de Varsovie devienne un million de soldats qui chasseront l'occupant allemand et obtiendront la liberté ... »

De Varsovie juste un message très court : « L'Armée du Pays continue seule une lutte inégale. Nous vaincrons ! »

Aussitôt, on commence à échanger des nouvelles glanées un peu partout. Le Premier ministre du gouvernement polonais en exil, Stanislas Mikolajczyk, est revenu de Moscou avec la promesse formelle de Staline que l'armée soviétique aidera les insurgés. En échange, il a accepté d'obtenir la démission du général Sosnkowski, chef suprême de l'armée polonaise en Occident, connu pour ses opinions anti-soviétiques. Furtivement, Broniek prend la main de Lala et la retient un instant, puis s'éloigne. Tard dans l'après-midi, ils partent enfin chez Pamela Perkins, mais en chemin pour Victoria Station, Lala ne peut s'empêcher de parler des insurgés de Varsovie. À sa surprise, Broniek la fait taire.

- Non, dit-il, ces deux jours nous appartiennent. Je veux oublier tout le reste et j'estime que toi et moi, nous y avons droit.

Dans le train, assis sur l'étroite banquette, ils se taisent en regardant défilier le paysage. Comment peut-il être insensible à ce point ? se demande Lala. Les nôtres sont en train de mourir à Varsovie et, lui, refuse d'y penser, mais pour moi cela est impossible. En descendant à Worthing, Lala éprouve à son égard un ressentiment qui la rend honteuse, puis Pamela Perkins les reçoit sur la terrasse et le lui fait oublier. La mer grise chante au loin, la vieille domestique sert le thé avec des gâteaux faits à la maison et, peu après, Pamela part chercher Meg et Mary et les laisse seuls. Broniek se met à embrasser Lala comme un fou, devient rouge, se maîtrise et l'entraîne dehors. Je l'ai déçu par mon inexpérience, pense Lala en essayant en vain de marcher aussi vite que lui. Sur la côte, il y a des fortifications et des installations de la marine, mais la petite ville semble endormie comme si la guerre était loin. Le soleil pâle, délicat, éclaire les maisons entourées de jardins remplis de fleurs et le vent apporte du large le goût du sel qui reste sur les lèvres. Parfois, ils croisent des militaires et aussitôt Broniek s'éloigne d'elle pour se rapprocher ensuite jusqu'à ce que leurs épaules se touchent. Lala a mal aux pieds, mais n'ose pas le lui dire de crainte de paraître à ses yeux une poule mouillée. Il a trop chaud et voudrait s'asseoir quelque part, mais continue la promenade crai-

gnant de lui déplaire en se montrant trop entreprenant. Quand ils retournent chez Pamela Perkins, ils sont fourbus et inquiets.

- Je te déçois, dit Bronek, mais je te promets que je te rendrai heureuse. Fais-moi confiance. Je t'aime plus que tout au monde !

Lala lui sourit. Elle n'a plus peur. Une sorte de paix s'installe entre eux et madame Perkins qui le remarque paraît émue. Après le dîner au cours duquel, assis en face, ils ne se quittent pas des yeux en écoutant distraitement le babillage de Meg et de Mary, ils prennent le café au salon, puis Bronek s'en va à l'hôtel où Pamela Perkins a réussi à lui réserver une chambre. Elle voudrait bien le garder, mais il ne peut pas passer la nuit sous le même toit que Lala. Cela ne serait pas convenable ! À l'aube, Lala se réveille en sursaut. Un petit caillou vient de frapper la fenêtre de sa chambre. Elle enfile le joli déshabillé en soie que les filles de Pamela lui ont apporté la veille en se chamaillant un peu et en riant, colle son visage contre la vitre, et voit en bas Bronek qui lui fait signe. À la hâte, elle s'habille et descend en tenant ses chaussures dans sa main afin de ne réveiller personne.

- Je veux fêter avec toi le lever du soleil, murmure Bronek, cela nous portera chance. Viens...

Ils courent le long du sentier qui monte sur la falaise, s'abritent contre le vent derrière les dunes et regardent les vagues à travers les barbelés qui ferment à cet endroit l'accès à la mer. Au-dessus de leurs têtes, le ciel devient rose, des nuages blancs se chevauchent, des mouettes grosses et lourdes survolent la plage et le silence les réunit mieux que les mots. C'est un instant unique, privilégié et ils en sont conscients. Bronek sort de sa poche une bague en argent avec un morceau d'ambre jaune, couleur de miel, retenu par de petites griffes.

- À mon retour, dit-il, j'aurai nos alliances. Porte-la en attendant et n'oublie jamais que tu seras avec moi partout où j'irai. Je penserai à toi sans cesse.

Il glisse la bague sur le doigt de Lala qui, la gorge serrée, ne parvient pas à poser la question qui lui brûle les lèvres : où part-il et quand reviendra-t-il ? Une mouette se pose par terre à côté d'eux et il lui semble que c'est un bon présage. Le bonheur existe, pense-t-elle, à condition qu'on parvienne à le saisir à pleines mains et à oublier le reste. Papa disait qu'il suffit de savoir l'apprécier pour le retenir. Je suis heureuse comme jamais auparavant !

* * *

- Tu viens, avec nous, Zbigniew, et tu vas attaquer avec nous, dit Shlomo.

- Je vous ai prévenu que je suis prêt à collaborer à n'importe quelle action, exception faite de celle où il s'agit de tuer.

Le petit homme aux yeux et aux cheveux noirs se verse un jus d'orange et le boit très lentement. Shlomo a un air souffreteux et soigne ainsi, à sa manière, ses ulcères d'estomac, prétendus ou réels. Personne ne devinerait en le voyant qu'il s'agit d'un des terroristes les plus dangereux et les plus déterminés. Ce combattant du groupe de Stern a des mains blanches aux longs doigts effilés, qui paraissent faits pour jouer du piano ou pour tenir une plume, mais qui sont d'une dureté et d'une force exceptionnelles. Contrairement aux autres membres de leur formation, il ne se cache jamais dans des taudis, ni dans les pauvres masures construites tant bien que mal dans les régions désertiques. Ses amis personnels sont des gens puissants de Tel-Aviv, qui officiellement maintiennent des relations avec des officiers britanniques, gagnent beaucoup d'argent et mènent une existence dorée. Il ne vient à l'esprit de personne de chercher chez eux Shlomo, le terroriste, dont la tête a été mise à prix et qui est recherché activement par la police.

- Vous, les « Polonais », comme on vous appelle ici, constate-t-il en fixant son verre, vous êtes des romantiques.

Il prononce le mot « romantique » avec une telle ironie que Zbigniew ne peut s'empêcher de sourire.

- Vous avez tort de considérer que nous sommes des imbéciles, objecte-t-il, tout simplement nous avons une morale. Je n'oublierai jamais les officiers britanniques qui venaient apporter des médicaments et des chocolats aux enfants malades, que l'armée Anders a pu arracher à l'enfer soviétique. J'ai contracté envers eux une dette d'honneur et Begin, commandant en chef de l'Irgoun, est du même avis, lui qui a été, comme moi, déporté et prisonnier des Soviétiques.

- La morale polonaise, quelle dérision ! se moque Shlomo. Tenez, puisqu'on parle de la morale et de l'honneur, toujours ces grands mots que vous avez constamment à la bouche, vous les Juifs polonais, lisez donc cela !

Le petit homme se lève, traverse le grand salon dont la baie vitrée donne sur la mer et met sous le nez de Zbigniew une feuille de journal.

- C'est la déclaration de ce général Sosnkowski dont les Soviétiques se sont débarrassés avec l'aide et la bénédiction de vos chers alliés britanniques et américains. Lisez à haute voix, cela en vaut la peine.

« Nous, les Polonais, nous ne pouvons pas comprendre que l'Armée du Pays a été abandonnée par les Alliés, parce que nous n'avons pas encore perdu la foi, que ce sont les lois morales qui régissent ce monde. Nous ne sommes pas en mesure de croire que l'opportunisme des hommes en présence de la force physique puisse aller aussi loin, qu'on regarde avec indifférence l'agonie de la capitale du pays dont les fils ont défendu, ou contribué à libérer tant d'autres capitales. »

- Votre morale, répète Shlomo. Combien de morts ? Deux millions, trois millions ? Varsovie, la ville de mon enfance à moi, est rasée. Les survivants, faits prisonniers de guerre, sont partis dans les camps allemands et les Russes attendent tranquillement leur heure. Non seulement ils n'ont pas voulu intervenir tout en se trouvant dans les faubourgs, mais encore ils ont refusé aux avions pilotés par des volontaires, le droit de s'approvisionner en essence dans la zone qu'ils occupent. Excellent prétexte pour les Britanniques d'empêcher les aviateurs polonais de porter secours aux leurs. Ceux qui sont partis ne sont pas revenus. Mission suicide, en somme. Ils sont devenus des héros qu'on va décorer sans doute à titre posthume. Allons Zbigniew, vous avez pleuré comme un enfant quand la radio a annoncé que Varsovie ne répondait plus ! Combien de morts à Monte Cassino ? Combien de tombes en Italie ? Cinq mille, six mille ? Non, Zbigniew, souvenez-vous, oeil pour oeil, dent pour dent ! Nous les Juifs, nous n'avons pas de respect pour les faux frères. Nous avons appris notre leçon ! Regardez donc le calendrier, nous sommes le 13 octobre, il y a onze jours très exactement, Varsovie, ma ville en ruines, a été obligée de cesser de se battre. Les mains nues contre les bombardiers et contre les tanks, c'est cela qui s'est passé là-bas ! Eh bien ! mon cher Zbigniew Schwartz, selon nos renseignements, Churchill et Eden avec votre malheureux premier ministre Mikolajczyk, qui n'a ni pays, ni armée, sont justement reçus ce matin par un Staline hilare, qui se moque d'eux parce qu'il sait qu'il gagne. Comme la Russie, l'impérialisme des tsars est éternel ! Nous ici, nous n'avons plus confiance en personne. L'indépendance, cela ne se mendie pas, cela s'obtient ! Nous vaincrons, nous chasserons les Britanniques et ceux qui viendront après

négozieront avec les Arabes. Nous aurons un pays fort et libre, et il s'appellera Israël ! Peu m'importe qu'il soit riche ou pauvre, je le veux capable de se défendre et de lutter. L'histoire du ghetto de Varsovie ne se répétera pas, tandis que les Polonais vont continuer à osciller entre une insurrection et l'autre, jusqu'à la fin des temps. Je vous prédis que la Pologne sera longtemps écrasée sous la botte soviétique et que l'Occident trouvera cela parfaitement normal. Secouez-vous donc ! Vous n'êtes pas chrétien vous, quand on vous frappe à la joue droite, vous n'êtes pas forcé de tendre la joue gauche. Seriez-vous, par hasard, un lâche ?

- Inutile de m'insulter, se fâche Zbigniew. Il me semble que j'ai eu l'occasion de vous prouver le contraire. J'accepte votre mission, mais à mes conditions. Je ne veux pas de Ben.

- Pourquoi ?

- Il n'a pas seize ans. Il est trop jeune pour mourir. Dans cette affaire, nos chances de survie sont minces.

- Bon, bon ! il nous attendra ici et s'occupera des communications téléphoniques. Bravo ! je vous félicite ! Désormais, vous faites vraiment partie des nôtres. Shlomo s'approche de Zbigniew, lui donne l'accolade et retourne à sa place, près de la baie vitrée.

- Un détail encore, il est temps de changer votre prénom. Moi, je m'appelais Mietek avant de devenir Shlomo, à vous de décider de votre choix.

- Lal, dit très doucement Zbigniew. Lal Schwartz.

- Vous préférez un pseudonyme à un nom biblique, c'est votre droit, constate Shlomo. Allons, venez dans ma chambre, on va examiner les cartes et je vais vous expliquer notre plan en détail. Avez-vous bonne mémoire ?

- Oui, Shlomo.

- Ah ! autre chose, méfiez-vous des informateurs et pas un mot à personne. Des petits Juifs besogneux, comme certains notables de notre communauté rêvent encore d'entente et de négociations, ou plus simplement vendent leurs services pour de l'argent. Ils nous considèrent comme des fous dangereux et nous dénoncent à l'occasion aux Britanniques. Traîtres, délateurs, appelez-les comme vous voulez, mais n'oubliez jamais qu'ils existent. Parmi les plus dangereux, il y a ceux qui remplissent des fonctions de policiers en civil. De vrais charognards !

- Merci du renseignement, mais je ne suis pas un novice, constate Zbigniew.

- Ne vous offusquez pas, vous n'avez rien vu jusqu'à présent. Cette fois-ci il s'agit d'une opération majeure !

La chambre de Shlomo est située à l'arrière de la maison. Ici, les stores sont baissés en permanence et il faut allumer la petite lampe placée sur le bureau. Dans l'atmosphère étrange de cette pièce qui contraste avec celle du grand salon, noyé par le soleil, meublé avec luxe et rempli de plantes fleuries, Shlomo explique à Zbigniew les détails de l'attentat. Tuer un homme en tirant dans son dos, pense Zbigniew, cela demande un potentiel de haine dont je suis incapable. Jamais je ne pourrai m'exécuter. Pour Shlomo, ce n'est pas un meurtre, mais un acte de justicier, pur et héroïque par définition. Ce qui lui importe c'est de protéger les exécutants, éviter l'effusion de leur sang, les emmener dans un lieu sûr et fêter la victoire. Zbigniew se souvient bien de ce qui a été appelé « l'exécution » de l'inspecteur Wilkins. L'homme parlait hébreu, recrutait avec maestria des informateurs qu'il payait bien et qu'il liquidait quand ils cessaient de lui rendre service, et paraissait invulnérable. Il vivait à Jérusalem, au presbytère de l'église roumaine qu'il avait fait réquisitionner. Zbigniew avait été choisi pour participer à l'action, mais à la dernière minute on avait décidé de le remplacer. En haut lieu, on se méfiait des intellectuels de son âge et on préférait les utiliser dans les services de l'information. Pendant des semaines, il avait vécu pourtant dans un état voisin de la folie, incapable de parler à quiconque, enfermé entre quatre murs. Je ne recommencerais pas cela, se promet-il en quittant Shlomo.

La mer est proche, et Zbigniew, qui ne se sent pas bien, décide de descendre sur la plage et de s'allonger sur le sable. Son cœur bat très vite et sa vue se brouille. Autant se reposer en regardant les vagues avant de reprendre le chemin du retour. Je ne suis pas pressé, pense-t-il, personne ne m'attend et personne ne s'inquiète pour moi.

Une voiture de police s'arrête sur la chaussée et lui cache le soleil. Le policier qui descend lui demande ses papiers, mais au lieu de sortir de sa poche les documents qu'on avait fabriqués pour lui dès son entrée dans la clandestinité, Zbigniew, pris de panique, descend l'escalier qui mène vers la plage et se met à courir.

- Arrêtez-vous ou je tire ! crie le policier.

Ensuite, tout se passe très vite, il y a un coup de feu, puis un autre. Zbigniew tombe la tête en avant, juste à l'endroit où une légère mousse blanche mouille le sable et au moment où il lui semble que la mer et le ciel se rejoignent, il cesse enfin de penser et de souffrir.

* * *

Ils défilent devant les tribunes où les plus hauts dignitaires civils paraissent perdus parmi les généraux en uniforme, exception faite de Winston Churchill dont la lourde silhouette se détache distinctement. Sans cesse, il lève le bras droit et fait le signe de la victoire, puis l'abaisse, jette un regard du côté du Roi et de la Reine, comme s'il se sentait pris en faute et se calme pour recommencer peu après. La large avenue qui mène à Buckingham Palace est noire de monde. L'armée de terre marche derrière l'aviation et la marine, les formations américaines suivent celles des Britanniques, l'armée de la France Libre marque un pas différent, l'orchestre militaire soviétique joue plus fort que ceux des autres pays alliés et les foules massées sur les trottoirs ne cessent d'applaudir. Là-haut, le ciel est gris, mais le soleil se montre par moments et fait briller les grilles du palais royal. Les drapeaux flottent au vent, un chant s'élève, fort, vibrant, triomphal, et les visages des gens expriment la joie et l'émotion. Lala se faufile dans la cohue, parvient à l'hôtel Rubens et monte dans son bureau où le Tonton Roman, seul, ce qui ne lui arrive pas souvent, feuillette les dépêches.

- Te voilà, dit-il. Je t'attendais petite. Je savais que tu viendrais ici.

Lala se jette dans ses bras et se met à pleurer à chaudes larmes.

- Allons, allons, c'est ainsi que va le monde. Il ne faut pas te laisser aller. Nos chers Alliés n'ont pas besoin de nous. La guerre est finie.

- J'ai vu la parade de la victoire, bafouille Lala et j'ai eu envie de crier ! C'est injuste ! Ils n'ont pas le droit de nous exclure. C'est injuste. Papa est mort, maman est morte, Bronek...

- Chut, pour Bronek ce n'est pas sûr. Il faut savoir espérer. Son avion n'est pas revenu, mais qu'est-ce que cela prouve ? Il a pu sauter en parachute au-dessus de Varsovie.

- Oh ! laisse, murmure-t-elle, je ne suis plus une enfant.

Lala s'approche de la fenêtre. Dehors, il pleut un peu et cela lui fait plaisir. La parade de la victoire sera moins réussie. Bronek... Depuis qu'elle a appris qu'il était parti comme volontaire jeter des vivres au-dessus de Varsovie insurgée et qu'avec tout son équipage, il avait été porté disparu, elle a changé. C'est comme si on avait fait pénétrer en elle quelque chose de dur et de froid qui la rend indifférente à ce qui lui arrive, à elle, et à ceux qui l'entourent. Cela va faire deux ans bientôt, mais bien qu'elle refuse de l'admettre ouvertement, elle croit toujours qu'il est vivant quelque part, dans cette Pologne où l'Armée Rouge est en train d'imposer un ordre nouveau.

- Je veux retourner, dit-elle. Je veux rentrer au pays.

- Écoute, Lala, dit Roman en la prenant par les épaules et en la forçant à le regarder, en réalité, tu as dix-neuf ans et selon tes papiers officiels vingt et un, l'âge de la majorité. Les nouvelles sont mauvaises. Tu le sais aussi bien que moi, on lit les mêmes dépêches. Selon les dernières lettres de ceux qui sont rentrés à la suite de l'accord anglo-polonais sur le rapatriement de l'armée, plusieurs ont été arrêtés et torturés, tandis que d'autres ont disparu. Jamais je n'accepterai que tu ailles moisir dans une cellule ou que tu te fasses fusiller comme « espion à la solde des capitalistes ». J'ai aussi mon mot à dire en ce qui te concerne. Si Bronek est en vie, tu as plus de chances de le sauver en restant en Occident qu'en te laissant enfermer dans une prison polonaise. Ta tante Dora a des relations, son mari est diplomate. Un diplomate américain dispose de moyens autrement importants que les nôtres. La lettre que tu viens de recevoir est parfaitement explicite. - Il prend son menton et le relève légèrement, puis essuie ses yeux avec son mouchoir. Les gestes de Roman sont tendres et délicats. - Allons, souris-moi. Là, c'est mieux. Si Witold était avec nous, il t'ordonnerait de partir à New York, étudier, changer de vie et devenir quelqu'un. Ose me contredire ? Et puis, pense un peu à moi. J'ai retrouvé Dora, je me suis débrouillé pour t'obtenir le visa américain et j'ai acheté ton billet. Il ne faut pas être ingrate, petite.

- Je ne veux pas te quitter, proteste Lala. Londres est plus près de Varsovie que New York.

Roman se met à rire.

- Je suis un va-nu-pieds, Lala. Une fois démobilisé, je vais épouser une certaine Pamela Perkins, veuve par la grâce du Bon Dieu et je vais... Tu m'écoutes ?

- Oui, soupire Lala avec résignation.

- Attention, je te confie en ce moment le grand secret de ma vie, des projets fous et inavouables. J'ouvre un cabaret et un club. Un lieu où ceux qui resteront à Londres pourront se réunir, écouter mes chansons et celles des autres, rire, manger et discuter de lendemains meilleurs. Comme tu peux le constater toi-même, il s'agit de plans grandioses, mais pour ne rien te cacher, je n'ai pas encore le premier sou pour les mettre en pratique.

- Je te fais confiance. Tu réussiras.

Il ne tient pas à ce que je reste avec lui, pense Lala et je n'ai pas le droit de m'imposer. Pamela Perkins a sa pension de veuve d'officier, mais Meg et Mary sont à sa charge et leurs études coûtent cher tandis que Roman recevra de l'armée une petite somme à peine suffisante pour louer un local et le tenir pendant quelques mois.

- Ah vous voilà, on vous cherche partout !

Un groupe d'officiers arrive et le bureau est soudain plein de monde. Le lieutenant Antek pose deux bouteilles de vodka sur la table, quelqu'un cherche des verres, quelqu'un d'autre apporte une boîte en carton remplie de sandwiches.

- On va fêter la parade de la victoire à notre manière, annonce Roman en commençant à dévisser les bouchons des bouteilles. En guise d'avant-propos à cette fête, permettez que je vous lise quelque chose. Voici le texte de la déclaration faite avant-hier par Winston Churchill, notre grand ami à nous les Polonais, à la Chambre des Communes. Écoutez-moi ça.

Roman, debout derrière la table, prend une feuille qu'il porte à la hauteur de ses yeux, comme le font les myopes, pose sa main gauche sur son cœur dans un geste théâtral et commence à lire à haute voix en imitant l'accent de Churchill :

« On a privé la Pologne de la possibilité d'exprimer librement sa volonté nationale. Elle se trouve en même temps sous l'étroit contrôle d'un gouvernement qui lui a été imposé par la Russie et qui ne permet pas d'organiser des élections libres, surveillées par les représentants des trois grandes puissances. Le destin de la Pologne ressemble à une tragédie sans issue et nous qui, sans être préparés, sommes entrés en guerre pour la défendre, nous assistons avec tristesse à l'étrange résultat de nos efforts. Je ressens profondément - je dois le dire - le fait que l'ar-

mée polonaise, qui a lutté avec nous sur plusieurs champs de bataille, qui a versé son sang dans la défense de la cause commune, ne participera pas au défilé de la victoire. Par nos pensées, nous serons avec eux. Nous n'oublierons jamais leur courage et leur façon de se battre coude à coude avec nous à Tobrouk, à Cassino et à Arnhem. »

- Mademoiselle, messieurs, enchaîne Roman, on pense à nous et je vous promets, pour ma part, qu'on ne nous oubliera pas de si tôt. Allons, on emporte ces bouteilles et on va à Piccadilly Circus. Je connais un restaurant où on saura nous recevoir de façon princière.

- C'est bête, dit le capitaine Rawicki, un homme calme qui ne se plaint jamais bien qu'à cause de son âge, - il a presque cinquante ans, - il soit mal accepté dans le service d'information, j'ai l'impression de me retrouver à Coëtquidan. Dans ce camp français où j'ai vécu la « drôle de guerre », je me sentais aussi inutile et aussi perdu qu'en ce moment.

Au restaurant, le maître-d'hôtel se précipite. Il connaît Roman et leur donne un petit salon, où aussitôt, les serveurs commencent à s'occuper d'eux. Le lieutenant Antek s'arrange pour être assis à côté de Lala.

- Tu sais, lui dit-il, je ne suis pas très brillant, mais contrairement au capitaine qui est à ta gauche, j'ai l'avantage d'être jeune. Une fois mes cours de mécanicien terminés, je suis certain de trouver du travail ici, à Londres, ou ailleurs en Grande-Bretagne. Je gagnerai assez alors pour me marier et ma femme ne manquera de rien.

- J'envie celle que tu choisiras, plaisante Lala qui essaie de se montrer enjouée, et je te souhaite qu'elle soit blonde.

Au bout de la table, il y a Roman qui pérore, le capitaine Rawicki essaie d'entreprendre une conversation sérieuse sur les idéologies qui prévaudront au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle et qui, selon lui, devront être essentiellement chrétiennes et humanistes, et Lala vide un verre de vodka après l'autre en souriant d'un air entendu. Peu lui importe, en ce moment, la dignité de l'uniforme polonais dont on lui a tant parlé depuis qu'elle est à Londres dans les services de l'information et de la presse, peu lui importe ce qui arrivera quand elle sera soûle. L'essentiel, c'est de tenir le coup, de ne pas inspirer la pitié et de paraître parfaitement à l'aise. Dans un an, le lieutenant Antek qui, autrefois en Pologne voulait

devenir ingénieur, sera ouvrier dans une usine, et le capitaine Rawicki, ancien officier de réserve et un des meilleurs avocats de Varsovie, ne sera plus qu'un homme désœuvré, vivant grâce à une pension quelconque et l'aide de ses amis. Le Tonton Roman, marié avec une Anglaise, parviendra-t-il à s'imposer ? Trouvera-t-il un public capable de comprendre ses chansons, ses poèmes et ses pièces satiriques ? Quand la guerre se terminera, lui avait dit un jour Zbigniew, pour nous, cela sera le début d'une longue période d'exil et d'humiliation. Le père Wiktor avait protesté alors en affirmant que les Alliés ne céderaient pas aux Russes un pouce de la terre polonaise et qu'ils rentreraient tous au pays. Cela se passait autrefois, dans une autre vie, dure et pénible, mais remplie d'un espoir sans bornes.

- Je bois à la réussite de Lala en Amérique, crie Roman. Je compte que tu vas nous envoyer des colis et des cartes de Noël.

Lala lève son verre, gênée, mais ne le vide pas.

- Est-ce que je peux te raccompagner ? lui demande Antek à voix basse.

Dans les rues, les foules en liesse reviennent de la parade de la victoire. Un feu d'artifice explose sur le fond sombre du ciel. Autour d'eux, il y a des gens qui s'embrassent.

- Lala, dit Antek, tu sais que je t'aime et que je veux t'épouser. Je suis prêt à t'attendre. Non, ne me réponds pas maintenant. Promets juste de m'écrire.

Silencieuse, Lala tourne sur son doigt la bague de fiançailles de Bronek. Elle n'a pas envie de parler. Il est gentil, Antek, délicat, empressé et soumis. Contente de ne pas être seule, elle éprouve à son égard une certaine reconnaissance.

- Au début, je travaillerai dans un atelier, poursuit Antek ; ensuite je m'établirai à mon propre compte. Nous aurons un garage et, si tu le désires, on ouvrira à côté un restaurant dont tu t'occuperas, ce qui nous permettra d'être toujours ensemble.

Malgré elle, Lala imagine une petite ville anglaise, avec des rues propres, des maisons basses, des fleurs, le garage du coin, Antek en salopette et elle-même vêtue d'une robe claire avec un tablier. Tu seras actrice, disait Zbigniew. J'écrirai des pièces pour toi et tu les rendras célèbres. Bronek, lui, ne parlait pas d'avenir. À Worthing, ils ont vécu dans le présent que leur amour rendait unique. Avec Bronek, l'existence n'aurait jamais été médiocre parce que sa présence suffirait

pour lui donner un sens. Avec Bronek, elle ne se serait pas sentie une exilée, ni ici à Londres, ni en Amérique, ni nulle part puisqu'elle vivrait pour lui et pour lui seul. Antek la regarde et son expression de chien battu réveille en elle une étrange pitié. Cela doit être pénible d'aimer sans susciter le moindre élan de la part de l'autre !

- Je t'écirai, promet Lala. Tu sais, je n'ai pas envie de partir en Amérique. Je voudrais rentrer en Pologne. Est-ce que tu me suivrais ?

- Tu es folle, se fâche Antek. Tu ne sais pas ce que tu dis. Hier encore, on nous a expliqué à la réunion des officiers que retourner là-bas, cela serait trahir les idéaux pour lesquels nous nous sommes battus. Ça serait donner raison à ces salauds de l'ambassade de la nouvelle Pologne qui sont en train de s'installer en postes et de ces agents communistes qui ne cessent de nous harceler quand ils ont l'occasion de se montrer dans les parages. Toi, moi, nous tous, nous devons démontrer au monde que nous n'acceptons pas le fait accompli et que les Russes sont en train d'organiser dans notre pays un gouvernement de fantoches à leur dévotion, que la population exécère. Céder, c'est donner raison à ceux qui veulent considérer ce gouvernement-là comme légitime pour se donner bonne conscience, bien qu'il ne soit pas élu mais nommé selon les instructions de Moscou.

- Eh oui ! constate Lala en soupirant, tout cela est certainement vrai, mais moi je ne crois plus que les yeux de l'Occident soient tournés vers nous et je pense que notre sort à tous n'intéresse plus personne en dehors des gens de Wilno ou de Lwow, que les Russes sont en train de déporter et qui, contrairement à mes parents autrefois, n'ont plus aucun espoir de retour. Tout ce que j'espère, c'est qu'ils ne se retrouvent pas en Sibérie.

Antek embrasse les mains de Lala comme s'il n'entendait pas ce qu'elle est en train de lui dire.

- Je t'aime, dit-il, et je t'attendrai toute ma vie s'il le faut, mais tôt ou tard tu seras ma femme.

- Je t'écirai, répète Lala en le quittant, et toi tu m'enverras la photo de ton garage.

Une fois seule dans sa chambre, elle se jette sur son lit à plat ventre et reste ainsi longtemps, dans le noir. Ses yeux sont secs, mais elle ne parvient pas à dor-

mir. « Dieu tout puissant, supplie-t-elle, qu'est-ce que je dois faire ? Sainte Vierge, aide-moi, éclaire-moi, guide-moi ... » Lala allume la lampe, fouille dans le tiroir de sa table de nuit et sort la petite photo jaunie de Maryla, qu'elle regarde longuement. Qu'est-ce que maman ferait si elle était à ma place ? Elle partirait sagement chez tante Dora parce que, pour ma mère, la famille avait beaucoup d'importance, mais pour moi, cette femme-là n'est qu'une étrangère dont je ne me souviens même pas, alors pourquoi dois-je lui faire confiance et aller la rejoindre ? Pour ne pas imposer à Tonton Roman ma présence à Londres ?

Le lendemain matin et les jours suivants, Lala se conduit comme à l'accoutumée, mais ne cesse de se poser des questions auxquelles elle ne trouve pas de réponse. Une semaine passe ainsi et puis, un matin, le facteur lui apporte une enveloppe sale, froissée et à moitié ouverte. C'est la première lettre qu'elle reçoit de tante Ola, la soeur de sa mère, qui est religieuse.

« Je remercie notre Sauveur de t'avoir gardée en vie, écrit-elle. Tu dois être une grande fille à présent. Écris-moi ce que tu étudies et ce que tu comptes faire plus tard. Ton père et ta mère voulaient que tu fasses des études solides et que tu choisisses une vraie profession. Ils prétendaient que notre siècle sera celui des femmes qui vont savoir s'imposer dans plusieurs domaines. Ici, dans notre couvent, la situation est très difficile. En partant, les Allemands ont dynamité une partie de la chapelle et maintenant il nous faut reconstruire. Nous travaillons beaucoup et les braves gens nous aident comme ils peuvent. Nous ne recevons plus de subsides de notre gouvernement qui estime que les communautés religieuses doivent gagner leur subsistance, ou cesser d'exister. En tant que mère supérieure, je suis obligée de faire des démarches qui ne sont pas toujours faciles, mais grâce à Dieu, toutes nos soeurs ont survécu et c'est l'essentiel. À Lwow, le couvent de notre communauté a été transformé, paraît-il, en une sorte de centre des jeunes communistes, mais ici, à Varsovie, on nous promet de rester pour le moment et même de recevoir les familles sans abri qui n'ont nulle part où aller. C'est une grande faveur dans les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons... »

Lala relit la lettre, téléphone au bureau pour dire qu'elle ne se sent pas bien et reste chez elle, puis rédige plusieurs versions de sa réponse qu'elle jette au panier au fur et à mesure. Sa décision est prise. Elle partira aux États-Unis, gagnera beaucoup d'argent et l'enverra aux soeurs. En attendant, elle finit par annoncer à sa tante Ola la date probable de son départ de Londres et lui demande de chercher

à Varsovie un certain Bronek Zebrzycki, son fiancé. Il lui semble tout à coup que la soeur de sa mère est la seule personne au monde qui puisse le trouver vivant.

Les dernières semaines de son séjour à Londres passent très vite et quand Roman l'accompagne à Victoria Station d'où elle part en train pour se rendre jusqu'à son port d'embarquement, il est surpris par son calme. Gêné par la présence d'Antek et de quelques autres camarades du service, il parvient juste à lui proposer à la dernière minute, à voix basse, de rester avec lui et avec Pamela, mais Lala secoue la tête en souriant, l'embrasse sur les deux joues et disparaît avec le gros bouquet de fleurs apporté par Antek, à l'intérieur du wagon. Insensible, comme absente, elle regarde ensuite le paysage qui défile et, le coeur gros, monte sur le bateau avec la foule de passagers qui se conduisent comme des privilégiés du sort parce qu'ils s'en vont en Amérique. Installée sur le pont supérieur à un endroit d'où elle peut le mieux voir les côtes de l'Angleterre qui s'éloignent, Lala serre les dents pour ne pas pleurer. La musique joue, sur le quai les mains s'agitent, le soleil se couche à l'horizon et elle ne se rend même pas compte que l'expression de son visage trahit son désespoir.

- Vous n'êtes pas bien ? lui demande un officier français.

Lala ne répond pas, descend, retrouve sa cabine et se couche sur un des lits superposés. Le sommeil est bénédiction, pense-t-elle. Dormir, c'est oublier ! Peu après, toutefois, ses compagnes de voyage la réveillent et se mettent à lui poser des questions. La guerre est finie, mais Lala porte encore l'uniforme. Bientôt, elle recevra son certificat de démobilisation, mais comme de toute façon elle n'a dans ses bagages que le tailleur brun reçu de Pamela, devenu trop grand parce qu'elle a beaucoup maigri, elle ne peut se changer. Pour le moment, son uniforme et son sourire lui valent l'intérêt de trois jeunes femmes, « épouses de guerre », comme elles disent, qui s'apprêtent à rejoindre à New York leurs maris américains. Elles papotent, exhibent les photos sur lesquelles sourit un groupe de G.I. et s'imaginent que Lala connaît mieux la mentalité des militaires qu'elles-mêmes qui se sont mariées à la suite de quelques brèves rencontres.

- Maman est contente, raconte la plus jeune, parce qu'elle sait que je vais avoir une jolie maison et assez d'argent pour la faire venir. Nous sommes d'Oradour-sur-Glane, vous savez, le village héroïque où la Gestapo a massacré tout le monde. Maman et moi, nous avons été épargnées par miracle, nous étions chez mon

oncle, mais papa, lui, a été fusillé avec les autres. J'espère que Joe, mon mari, acceptera d'inviter maman à passer le reste de sa vie en Amérique, avec nous.

Lala supporte mal son babillage. Elle l'envie et voudrait lui répondre que les habitants d'Oradour-sur-Glane ont vécu un drame atroce, mais que d'autres peuvent reconstruire, recommencer à neuf, tandis que sa ville à elle, Lwow, fait partie, désormais, de l'U.R.S.S. Surtout, ne pas susciter la pitié, pense-t-elle en se sauvant pour aller se promener sur le pont supérieur. Brusquement, le vent emporte son béret britannique surmonté de l'aigle polonais et c'est l'officier français qui le lui tend à travers la chaîne qui délimite la première classe où il se trouve. Sans façon, il l'enjambe ensuite et se présente.

- François Laurier, dit-il, est-ce que vous parlez français ?

Lala sourit et répond en anglais. Le lieutenant français est désarmant avec son petit sourire en coin et l'expression de ses yeux verts qui semblent témoigner que la vie est belle. Ne pas accepter d'engager la conversation serait ridicule. D'ailleurs, depuis que Lala porte l'uniforme, certaines règles de conduite inculquées dans son enfance se sont estompées. Dans l'armée, la camaraderie a balayé les barrières de la bienséance entre hommes et femmes qui ont appris à travailler et à mourir ensemble. Assise sur la chaise longue, elle écoute François Laurier qui lui raconte sa campagne en Afrique avec les Forces de la France Libre. Il s'exprime dans un anglais particulier, dominé par l'accent français qui donne une saveur spécifique à certains mots.

- Eh oui ! soupire-t-il en concluant. La défaite de 1940 a été pour moi et pour les miens un coup terrible. J'ai perdu trois années de ma vie. En Afrique et puis en Italie, nous avons démontré que nous n'acceptons pas la capitulation et que nous n'étions pas solidaires du gouvernement du maréchal Pétain, mais quand je pense que tout cela a été déclenché à cause de Dantzig...

- Gdansk, corrige Lala.

- Je vous demande pardon, sur plusieurs cartes géographiques le nom allemand demeure inchangé...

- Gdansk, insiste Lala en devenant agressive, port absolument vital pour notre pays, prétexte pour Hitler pour déclencher la guerre et nous attaquer par surprise. La France, notre alliée, ne nous a pas aidés à repousser les Boches !

- Nous n'étions pas prêts, dit le lieutenant gêné par la violence de son ton. Je crois aussi que les relations entre nos deux pays étaient plutôt complexes à l'époque. Votre gouvernement, votre ministre des Affaires extérieures surtout, le colonel Beck, n'étaient pas très populaires auprès de la gauche française.

- Votre gauche, ironise Lala, aurait intérêt à aller travailler pendant quelque temps en Russie. Par la suite, ils sauraient au moins de quoi ils parlent...

Lala se lève, tire un peu sur son battle-dress et s'éloigne, mais le lieutenant la rattrape.

- Voyons, mademoiselle, il fait beau, nous n'allons quand même pas nous brouiller ! - François Laurier a un sourire désarmant et ce qui est très sérieux pour Lala, ne l'est pas pour lui. - Discuter politique avec une fille aussi jolie que vous, par une journée pareille, est contre nature. Me feriez-vous le plaisir de jouer avec moi une partie de ping-pong ?

Le ton badin paraît à Lala être une insulte. Aux yeux de ce bonhomme, je ne suis pas un militaire comme lui, mais une femelle dont les opinions importent peu, pense-t-elle. Si je pars maintenant, je vais être ridicule, alors autant rester et lui donner une leçon. Pendant tout le reste du voyage, Lala passe ses journées à jouer au ping-pong. Les dents serrées, les muscles tendus, elle frappe les balles comme si c'était un moyen de venger toutes les humiliations et toutes les injustices. En vain, le lieutenant essaie de l'entraîner en première classe en l'invitant aux soirées dansantes, elle refuse et, pour rester avec elle, il accepte de courir derrière les balles, de jouer une partie après l'autre comme s'il s'entraînait pour des concours internationaux, et de se taire. Car c'est à peine si elle lui laisse le temps d'avalier à la sauvette un peu de bière. Ils ont chaud, mais il ne peut être question pour eux d'enlever leurs vestes. L'uniforme français est plus léger, mais sous son battle-dress britannique, Lala sent la sueur couler dans son dos. Elle se garde bien pourtant de montrer des signes de fatigue, tandis que son partenaire ne se gêne pas pour se plaindre en prétendant que le tennis de table a été inventé par les Britanniques qui, contrairement aux Français, manquent chroniquement de sujets de conversation.

Le dernier soir, les passagers de la troisième classe dînent aux sons d'un orchestre et François Laurier se débrouille pour être à la table de Lala. Sur l'estrade, une jeune femme chante : « J'attendrai, le jour et la nuit j'attendrai toujours, ton

retour ... »La mélodie s'empare de Lala, les mots pénètrent en elle et il lui semble que Bronek arrivera d'un instant à l'autre, la prendra par la main et l'emmènera sur la piste ; mais à côté d'elle, il n'y a que le jeune lieutenant qui reprend le refrain de sa voix chaude en se penchant vers elle. Incapable d'en supporter davantage, Lala se sauve pour ne ressortir de sa cabine qu'au moment où le bateau arrive au port. Sur le pont, les passagers crient, saluent la Statue de la Liberté, l'orchestre joue et Lala, appuyée contre le bastingage, se demande pourquoi elle n'éprouve rien, ni joie, ni peine, mais juste un sentiment de vide. François Laurier attend près de la passerelle, veut prendre son gros sac militaire, mais elle refuse de le lui donner et il ne peut que la suivre dans la foule, tandis que déjà elle oublie son existence en pensant à la façon selon laquelle elle reconnaîtra cette tante Dora qu'elle n'a jamais vue auparavant. Soudain, une grande femme dont le visage est caché sous un chapeau de paille se précipite à sa rencontre.

- Lala, mon enfant, comme je suis heureuse. Tu ressembles à Witold à un point tel que j'ai l'impression de le revoir vivant. Oh ! Lala, ma petite fille...

Étouffée sous ses baisers, bousculée par les gens qui les dépassent, abasourdie par le bruit et la musique, Lala se laisse guider jusqu'à la voiture qui les attend. Le lieutenant Laurier s'incline cérémonieusement devant Dora Gibens, met le sac de Lala dans le porte-bagages et salue.

- À très bientôt, lieutenant, lui dit Dora, et téléphonez-nous. Voici notre numéro. Mon mari sera content de vous connaître.

Assise à côté de sa tante qui conduit, Lala l'observe. Son visage potelé sous ses cheveux trop blonds, presque blancs, est légèrement marqué par les traces de larmes qui ont fait couler son rimmel. Ses lèvres très maquillées ont un air enfantin et boudeur. Elle parle de Gilbert, son mari le diplomate, qui attend Lala avec impatience, de la chambre qu'ils ont décorée pour elle, de leur chien et de leur chat, de la belle maison où elle va habiter et où elle sera heureuse. De grosses voitures roulent à une vitesse incroyable et la circulation est à ce point intense que Lala a l'impression qu'un accident va se produire d'une minute à l'autre. C'est un autre monde, différent de celui qu'elle a connu à Londres, et sa tante Dora, qui conduit sans paraître se préoccuper des autos qui les dépassent, l'impressionne. Ensuite, c'est la ville, le soleil qui se reflète dans les vitrines des magasins et les immeubles qui se dressent vers le ciel et paraissent le toucher. Elles longent Cen-

tral Park, s'arrêtent devant une des maisons grises de la Cinquième Avenue et aussitôt un portier en uniforme s'approche. Lala a honte de lui confier son gros sac militaire qu'il tient comme s'il s'agissait d'un objet précieux, mais sa tante la prend par le bras et la fait pénétrer à l'intérieur sans se préoccuper de l'homme qui reste dans le hall. Les miroirs, un ascenseur qui ressemble à un boudoir, une porte en chêne sculpté dont la poignée en cuivre brille, des tapis et la lumière aveuglante qui noie le salon dont les fenêtres lui paraissent immenses. Gilbert Gibens, qui se lève pour les recevoir, a les cheveux poivre et sel, ses yeux bleus ont quelque chose de métallique, et il paraît très grand à côté de Dora qui est de taille moyenne.

- Bienvenue dans notre maison, dit-il lentement en polonais en prenant dans sa main large, solide et forte, celle de Lala. Nous sommes très contents de t'avoir avec nous, ajoute-t-il en anglais. Très, très contents...

- Ah ! la ressemblance, babille Dora en enlevant sa veste et son chapeau, elle a le même sourire que Witold dont je t'ai tant parlé autrefois. Tu sais Gilbert, c'est le plus beau moment de ma vie. Grâce à Lala, je retrouve mes seize ans. C'est comme si je revenais en arrière dans notre château où Witold, moi et son ami, Siemion, montions à cheval en été comme en hiver, pour galoper dans les allées du parc ! Lala, ma chérie, tu dois être fatiguée et tu dois avoir faim. Notre bonne vient de nous quitter. Eh oui ! de nos jours, on ne peut plus se fier à personne. Ici, en Amérique, les domestiques sont très indépendants, ce n'est pas comme chez nous, en Pologne, où on pouvait les considérer comme de la famille. Remarque, la mère de Gilbert a toujours la même bonne, celle qui l'a connue enfant, mais moi je ne parviens pas à trouver la perle rare.

Lala voudrait demander à sa tante de quel château elle parle avec tant d'abondance, mais oublie aussitôt ce détail.

- Je vais te montrer ta chambre, propose Gilbert en se dirigeant vers le fond de l'immense pièce, et Dora va nous préparer quelque chose à manger.

Des rideaux en tulle blanc, un lit sous un petit baldaquin, des tapis dans lesquels les pieds s'enfoncent, un bureau aux pattes joliment recourbées et, sur la table de nuit, la grande photo de son père. Lala prend la photo et la regarde longuement en silence tandis que derrière son dos, Gilbert Gibens referme doucement la porte en s'efforçant de ne pas faire de bruit.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 11

Canada, terre promise...

[Retour à la table des matières](#)

Des boiseries, des plafonds hauts, des tableaux de maîtres et la très belle statue de la Sainte Vierge sculptée dans du marbre de Carrare, des jeunes séminaristes qui passent devant son bureau, la paix, le silence, la possibilité d'enseigner, de réfléchir et d'écrire... Le père Wiktor se lève, ferme la porte et allume une cigarette. Il apprécie tout cela et il est reconnaissant de pouvoir vivre à Rome, mais son malaise persiste et s'aggrave. Il sort de sa poche une petite clef, ouvre le tiroir de son bureau et relit une fois de plus l'extrait de l'homélie prononcée le mois dernier à Varsovie par le cardinal Wyszynski. Il a reçu ce texte par voies détournées et à force de le relire, il le connaît presque par coeur.

« De nouveau, nous avons en Pologne des camps de concentration et les prisons se multiplient. Les briques et les pierres des églises endommagées par la guerre servent à construire des pénitenciers qui renferment de nombreux prêtres * ! »

Et moi qui suis professeur ici, pense-t-il, au lieu d'être là-bas avec eux parce qu'on ne m'autorise pas à rentrer au pays... Le téléphone intérieur sonne douce-

* Extrait d'une homélie de l'époque, prononcée par le cardinal Stefan Wyszynski.

ment sur la grande table de travail encombrée de livres. Le frère portier lui annonce que le capitaine Rawicki est arrivé et monte à son bureau. Le père range la feuille et se lève. Rawicki a travaillé autrefois avec Roman et Lala au Service d'information et de presse et, depuis sa démobilisation, il vit à la maison des officiers polonais à Nice d'où il lui écrit souvent de longues lettres tristes.

- Un groupe d'orphelins polonais arrive demain, lui dit-il après un bref échange de politesses. C'est très grave ! On risque un incident diplomatique ! Tant que notre armée pouvait entretenir ces enfants, tout allait bien, mais depuis la démobilisation il n'y a plus d'argent. On prétend qu'un quart des effectifs de l'armée Anders est rentré au pays, tandis que le reste étudie en Angleterre, cherche des emplois et essaie d'émigrer en Australie, au Canada et aux États-Unis. Certains ont des familles, d'autres sont seuls comme moi, mais tous nous sommes fauchés. L'I.R.O. qui a pris temporairement en charge nos orphelins, comme toutes les autres « personnes déplacées », veut surtout éviter des problèmes. Leurs fonctionnaires ne demandent pas mieux que d'expédier ces enfants en Pologne et fermer les livres.

- Mais voyons, objecte le père Wiktor, il y a la Croix-Rouge américaine, sans parler du gouvernement britannique qui s'est engagé à les aider.

- Il s'agit d'orphelins qui ont vécu au cours des dernières années en Afrique, au Tanganyika, mais on y a fermé nos écoles et les enfants doivent être installés ailleurs, on ne sait pas trop où. En attendant, il faut les recevoir, leur obtenir des visas et les expédier ensuite plus loin dans le Nouveau Monde, à condition qu'on veuille bien d'eux là-bas. Je sais que vous connaissez plusieurs enfants ramenés par notre armée de Russie et que vous avez été leur aumônier et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

- Un de leurs aumôniers, corrige le père Wiktor en souriant, mais il y a autre chose encore. Je n'ai jamais cessé de correspondre avec certains d'entre eux, dont une jeune fille, Maryla et son frère Witek, qui étaient justement au Tanganyika. Je tiens beaucoup à les revoir.

- J'ai le plaisir de vous annoncer que vous les reverrez demain à Bari. Le groupe doit y arriver tôt dans la matinée, et je suis chargé de le recevoir avec vous. Le problème consiste à savoir ce que nous allons faire de ces cent cinquante enfants à partir de là. Je n'ai pas de directives précises à ce sujet. Ce que je sais,

par contre, c'est que personne n'est prêt à nous aider. Voyez-vous, mon père, les gouvernements, nos anciens alliés, sont surtout empressés d'honorer les morts et de construire de beaux cimetières militaires. Pour nous, les vieux officiers polonais, pas de difficultés particulières non plus. On nous a parqués gentiment dans notre maison à Nice où je deviens fou à force de ne rien faire du matin au soir. En plus, je suis obligé de me montrer reconnaissant. Je suis nourri, logé et je reçois de l'argent de poche. Un clochard de grand luxe, voilà ce que je suis devenu.

- Voyons, mon capitaine...

- Écoutez, mon père, puisque nous allons travailler ensemble, cessez donc de me donner ce titre ridicule. Capitaine de réserve, je n'ai même pas pris part à l'action. Pour l'armée Maczek, comme pour celle du général Anders, j'étais trop vieux. J'ai passé la guerre à Londres, sous les bombes, aux services d'information et de propagande. Appelez-moi donc Stan, mon prénom Stanislaw, raccourci par mes amis britanniques, est facile à retenir.

- D'accord, dit le père Wiktor en s'efforçant de ne pas l'exacerber davantage.

- Mais il ne s'agit pas de moi et des vieux en général, mais de nos orphelins et ça c'est une tout -autre histoire. Le gouvernement de Bierut, cet agent à la solde de Moscou qui a forcé Mikolajczyk à prendre la fuite parce qu'il organisait des élections libres et démocratiques, accuse la diaspora polonaise d'avoir commis un rapt d'enfants. Il les réclame à grands cris ! Aucun pays occidental ne veut provoquer d'incident diplomatique !

- Vous êtes pessimiste. À ma connaissance, l'épiscopat américain et l'épiscopat canadien vont intervenir.

- Ce que je sais, mon père, c'est que demain matin, nous serons seuls pour les recevoir à Bari, ces orphelins, et que les agents de l'ambassade polonaise sont déjà sur place.

- Vous en êtes sûr ? demande le père Wiktor.

- Bon ! décide le père Wiktor. Allez vous promener dans Rome, ou reposez-vous dans ma chambre. Je reviendrai pour le dîner.

Sous le soleil, la place Saint-Pierre semble dormir et il n'y a que quelques touristes, assis sur la terrasse du grand café, qui nourrissent les pigeons. Il la traverse, passe à côté d'un des bâtiments du Vatican, sourit aux gardes suisses qui le

connaissent, frappe à la porte arrière et demande au portier de l'annoncer au frère Mandreotti. Dans l'ombre de la salle, le plancher en marbre luit doucement. Énervé, Wiktor Janaga ressent ce calme et ce silence comme une injure et c'est là un sentiment pénible qui s'efface quand le frère Mandreotti, les bras croisés sur le ventre, les mains cachées dans les larges manches de sa soutane blanche, apparaît devant lui. Ses cheveux poivre et sel contrastent avec son visage bronzé qu'éclaire un sourire amical.

- Sortons, propose-t-il, nous serons plus à l'aise dans le jardin.

Un banc, des fleurs, le jet d'eau qui chante en aspergeant de grosses feuilles vertes, le sentier soigneusement ratissé parmi les arbres et un oiseau qui chante là-haut. Le frère Mandreotti parle :

- Nous sommes au courant de l'arrivée des orphelins polonais, mais avant d'en discuter, je vous dois une brève explication. Le dernier décret du Saint-Office prononce l'excommunication contre ceux qui adhèrent à la doctrine matérialiste et athée du communisme. C'est une condamnation grave ! Varsovie a protesté et Moscou aussi. Le Saint-Père n'a pas condamné de la même façon le Troisième Reich et le fascisme ! Monseigneur Stefan Wyszynski, le cardinal fraîchement nommé par le Saint-Siège en Pologne a d'autant plus de mal à négocier avec les autorités civiles de votre pays. Il s'agit donc d'éviter des incidents fâcheux pouvant compliquer encore sa tâche. Compte tenu des circonstances, nous ne pouvons pas nous occuper des orphelins, mais soyez assuré qu'on veillera discrètement sur eux. De votre côté, mon père, établissez des témoignages et ramassez des preuves que ces enfants ne peuvent pas être rapatriés et qu'ils ne le veulent pas. Comme moi, vous vous êtes beaucoup occupé d'enfants et vous savez bien qu'on doit toujours tenir compte, dans la mesure du possible, de leurs propres choix. Et soyez sur vos gardes, on vous poursuivra et on vous surveillera. Ce sont bien leurs méthodes et, pour des raisons de propagande, ils ne reculeront devant rien. Rappelez-moi donc le nom de ce quotidien qui paraît dans votre pays...

- Zycie Warszawy...

- Oui, oui, c'est cela, se réjouit le frère Mandreotti. Un prêtre polonais nous a apporté l'article et il nous l'a traduit. On y prétend que les « protecteurs londoniens empêchent les mères polonaises de retrouver leurs enfants ». Allons, soyez franc,

est-ce que ce sont uniquement des orphelins, ou est-ce que parmi eux, certains ont des parents ?

- À ma connaissance, dit le père Wiktor, une certaine Maryla et son frère Witek, avec lesquels je n'ai jamais cessé de correspondre, nous ont été confiés par un couple qui voulait leur épargner une mort certaine. Je ne sais pas si ces gens-là ont survécu. Ils sont restés au Turkestan, en Russie soviétique, et à l'époque, c'était la misère, la famine, le typhus, les poux...

- Vous leur parlerez, mon père, dès leur descente du bateau. J'ai ici une enveloppe préparée à votre intention. Cela servira à couvrir les frais de vos déplacements.

L'argent, toujours l'argent, pense le père Wiktor ; impossible d'y échapper ! Pendant la guerre, il n'existait pas. On ne se demandait pas qui paierait le transport, les tentes, les baraques, les uniformes et les armes. Les camions et les jeeps roulaient en avant, on se battait, on comptait les morts et on repartait. On disait : « La bataille de Monte Cassino a coûté aux Polonais quelque quatre mille soldats et officiers », ou encore « l'occupation soviétique a coûté à la Pologne deux millions de morts, de disparus et de déportés. » On calculait d'une autre manière, le prix se payait en sang et en désespoir humain, tandis que maintenant, il s'agit de monnaie, qu'il faut pouvoir gagner et pour y parvenir, il faut quitter l'Europe, partir au loin, où les personnes dites déplacées ont plus de chances de trouver du travail.

- J'espère que les États-Unis et le Canada accepteront de donner des visas à nos enfants, dit le père Wiktor en quittant le frère Mandreotti. Eux au moins sont assez puissants pour ne pas craindre, comme le gouvernement italien, d'indisposer Moscou et Varsovie.

- Eh oui ! soupire le frère, malgré l'intervention du Vatican, les autorités civiles ont émis uniquement des permis de séjour temporaires.

Le lendemain matin quand ils arrivent à Bari, il pleut. Silencieux, le père Wiktor conduit vite en essayant de ne pas évoquer des souvenirs, et le capitaine Rawicki somnole. À gauche, sur la hauteur s'élève une croix effilée qui se dessine sur le fond sombre des montagnes. Merci, mon Dieu, pense le père Wiktor. Sans cette croix, sans le sacrifice de Ton Fils, la mort ne serait que charnier, décompo-

sition et pourriture. Grâce à Lui, c'est le début d'une autre vie, la réalisation de la merveilleuse promesse apportée aux humains et l'issue ultime de leurs peines.

La vieille jeep rouillée, qu'il avait réussi à emprunter à un officier polonais, devenu garagiste dans la banlieue de Rome, roule bien et il éprouve un plaisir quasi physique à être, grâce à elle, indépendant et libre. Je vais les emmener manger de bonnes choses, se promet-il en pensant à Maryla et à Witek, et la joie de ces retrouvailles le rend optimiste, mais à Bari les choses se gâtent. Après plusieurs démarches, ils apprennent que le bateau se trouve à Brindisi et qu'on ne sait pas quand les cent cinquante enfants débarqueront. Le curé italien qui leur donne cette information leur sourit avec malice.

- Ne vous énervez pas, murmure-t-il à l'oreille du capitaine Rawicki, en toute confiance je peux vous dire que notre évêque Philipis est là-bas avec des dames de l'Action Catholique.

Il les invite à manger, plaisante puis ils retournent ensemble aux bureaux de l'I.R.O. où des fonctionnaires désagréables et indifférents leur annoncent que le groupe des orphelins prendra le soir même le train pour Salerne. Dehors, le père Wiktor remarque deux personnes, un homme et une femme, qui les observent avec insistance.

- Des agents communistes de Varsovie, constate le capitaine Rawicki, je les ai déjà vus ailleurs. Ne faites pas attention ! C'était à Nice. Ils criaient sous nos fenêtres avec un groupe de militants communistes français que les officiers polonais en exil sont des fascistes. C'est le nouveau sobriquet que ces messieurs se plaisent à nous donner, à nous qui nous sommes battus contre les Allemands sur tous les fronts. L'ironie de l'histoire est incommensurable !

La gare, un prêtre affairé et des enfants qui déjà commencent à monter dans deux wagons spéciaux qu'on accroche au bout du train.

- Père Wiktor ! crie quelqu'un. Je vous reconnais ! Vous êtes comme sur la photo.

Wiktor Janaga a juste le temps d'ouvrir les bras. Elle se serre contre lui, en riant, grande fille blonde dont les yeux verts brillent de joie.

- Je suis Maryla, mon père, vous vous souvenez quand même un peu...

- C'est que tu as beaucoup changé, bafouille-t-il. Tu as quel âge à présent ?

- Seize ans, mon père, et voici Witek, mon frère, lui aussi a grandi. Il a quatorze ans, mais il paraît plus vieux. En Afrique, à l'école, il était premier de classe. Oh ! mon père, comme je suis heureuse que vous soyez là !

- On les emmène en voiture avec nous, décide le père en présentant les enfants au capitaine Rawicki qui, ému, se tait.

Il rencontre le père Lucjan et madame Zyrka, responsables du groupe, promet aux enfants inquiets qu'ils seront bientôt à Salerne et qu'il va les retrouver là-bas, distribue de petits cadeaux achetés à Bari et s'efforce d'ignorer l'homme et la femme qui se tiennent sur le quai et ne cessent de l'observer. Ils nous ont suivis, pense-t-il, et si je monte dans la jeep avec Maryla et Witek, ils vont me dénoncer comme responsable d'un rapt d'enfants. Tant pis, je vais partir avec eux par le train et le capitaine ramènera la jeep à Salerne.

Le voyage est long et pénible, on couche les enfants tant bien que mal par terre, faute de place sur les banquettes, tandis que le père Wiktor passe la nuit avec le père Lucjan, leur aumônier, qui lui raconte leurs pérégrinations. Il y a tant d'enthousiasme dans ses descriptions de l'école organisée au Tanganyika, tant de chaleur dans sa voix quand il parle des orphelins, qu'il se sent coupable d'avoir laissé son poste en Palestine. Le lendemain, il est plus de midi quand ils arrivent sur la plage de Salerne où sont installées, face à la mer, les baraques de « I.R.O. Children's Center ». Au loin, il y a l'île de Capri ; un paysage magnifique s'étend sous leurs yeux et les enfants se mettent à courir dans tous les sens, excités, chargés de bagages et incontrôlables. Petit à petit cependant, madame Zyrka, directrice de l'école des filles, parvient à les calmer et à les installer, et le père Wiktor s'assoit à l'écart avec Maryla et Witek.

- J'ai eu une lettre de ma cousine Gosia, lui dit-elle. Ils les ont chassés de Wilno où ils habitaient, mais ils ont reçu en échange un joli appartement à Wroclaw, sur les terres reprises aux Allemands. Elle est dans les jeunesses communistes et elle est très heureuse. Ils ont eu notre adresse par la Croix-Rouge. Papa et maman sont morts...

- Elle a quel âge ta cousine Gosia ? demande le père Wiktor.

- Elle était beaucoup plus vieille que moi. Elle doit avoir plus de vingt ans... Elle vit avec mon grand-oncle... Un monsieur âge que je n'ai jamais vu.

- Peux-tu me montrer la lettre de Gosia ? demande le père Wiktor.

- Oh oui ! se réjouit Maryla, visiblement contente qu'il lui manifeste autant d'intérêt. - Elle plonge sa main sous son chemisier et lui tend une feuille pliée soigneusement. - Vous comprenez, c'est la seule chose que j'ai qui vient de chez nous. J'ai écrit à Gosia et notre classe lui a envoyé un colis d'Afrique, mais elle n'a pas répondu. Cela fait six mois déjà.

- Veux-tu retourner en Pologne ? lui demande le père Wiktor en parcourant la lettre. À moi, tu peux dire ce que tu penses. Je suis ton ami, Maryla.

- J'ai peur...

- De quoi as-tu peur ?

- Je ne sais pas. J'ai peur.

- Et toi, Witek ?

- Je veux devenir docteur. Quand je serai docteur, j'irai rendre visite à Gosia. Père Lucjan ne veut pas qu'on dise ce qu'on a vécu en Russie. C'est défendu. C'est pour ça que Maryla dit qu'elle ne sait pas de quoi elle a peur. Moi, je sais ! Je me souviens bien que j'avais faim et que j'avais soif. Maman pleurait. Quand mon petit frère est resté couché par terre, papa a dit qu'il ne fallait pas le déranger parce qu'il était mort. Après, j'ai vu des rats et papa a porté le corps de mon frère ailleurs. Il pleurait parce qu'il ne pouvait pas l'enterrer. La terre était gelée... Personne ne voulait nous aider. Maman mendiait, mais ils l'ont fait pourchasser par des chiens. Maryla et moi, on parle souvent de maman et on prie pour elle.

- Pour papa aussi, intervient Maryla. Ne répétez pas à monsieur l'aumônier ce qu'il vous raconte, Witek, et à madame Zyrska non plus. Ils veulent qu'on oublie, mais ce n'est pas facile. Souvent, il m'arrive de rêver la nuit que je suis encore là-bas.

- À notre école, au Tanganyika, la responsable de son dortoir se plaignait qu'elle criait dans son sommeil et dérangeait les autres, constate sur un ton triomphal Witek. Elle est plus vieille que moi et elle crie. Moi, je pleure parfois et quand je me réveille, mon oreiller est mouillé, mais ça ne dérange personne.

Le père Wiktor hésite un instant, puis demande à Maryla de lui confier pour quelques jours la lettre de Gosia, promet de revenir et, ignorant sa fatigue, remon-

te avec le capitaine Rawicki dans la jeep, puis conduit à tombeau ouvert jusqu'à Rome. Il faut absolument que le frère Mandreotti sache que les incidents diplomatiques les plus graves n'auront jamais autant d'importance qu'un enfant qui pleure en revivant dans son sommeil la déportation, l'injustice et la grande misère des siens...

Cette fois-ci, le frère Mandreotti le reçoit en présence de deux autres religieux qu'il ne connaît pas. On lui donne le nom d'un fonctionnaire de l'I.R.O. qu'il doit contacter à Salerne et on lui demande d'accompagner le groupe des orphelins partout.

- Soyez très prudent, dit le frère Mandreotti en le reconduisant à la sortie. Chaque geste, chaque parole, que vous allez prononcer peuvent être utilisés pour des fins de propagande qui nous est hostile, à nous, le clergé catholique. J'ai appris que vous connaissiez l'allemand, est-ce exact ?

- Oui, admet à regret Wiktor parce que cela lui avait valu déjà, il n'y a pas longtemps encore, l'obligation de recevoir en confession des prisonniers de guerre allemands.

Il ne comprend pas l'à-propos de cette question, n'ose pas insister et, inquiet soudain, ne pense qu'à Maryla et à Witek. À nouveau la route, la fatigue, le capitaine Rawicki, amer, qui se plaint, et le voici devant le père Lucjan.

- J'ai une très mauvaise nouvelle, lui dit-il, vos deux petits amis ont disparu hier soir. Nous les cherchons depuis partout, mais en vain. J'ai été convoqué chez le fonctionnaire de l'I.R.O. pour compléter les papiers et fixer les dates de l'examen médical que nos enfants doivent subir à nouveau, paraît-il, et j'ai remis cette rencontre à demain. Si Maryla et Witek ne sont pas revenus d'ici là, qu'est-ce que je vais lui dire ?

Le père Wiktor le tranquillise de son mieux et, pour lui cacher sa propre nervosité, s'en va marcher le long de la mer, seul, les mains dans le dos. Les heures passent. À l'horizon, le soleil commence à descendre. Les enfants nagent dans l'eau bleue, le groupe des filles d'un côté, surveillé par madame Zyrska, femme d'un certain âge souriante et énergique, et les garçons avec le père Lucjan, de l'autre.

- J'aimerais bien aller nager moi aussi, dit le capitaine Rawicki, mais je ne veux pas leur infliger le pénible spectacle de ma nudité. J'ai été blessé lors d'un bombardement et ils m'ont rafistolé fort bien à Saint Mary's, à Londres, mais les cicatrices sont restées et elles sont plutôt voyantes... Croyez-vous qu'on reverra ces deux jeunes vivants ?

Le père Wiktor ne répond pas. Signaler leur disparition à la police ? Non, se dit-il, au Vatican on veut éviter un incident diplomatique. L'ambassade de Pologne va accuser le père Lucjan et Madame Zyrska, l'affaire ira devant les tribunaux et pendant ce temps-là, l'ensemble du groupe devra rester ici pour témoigner. Comme l'I.R.O. peut toujours refuser de subvenir à leurs besoins, l'ambassade polonaise les prendra en charge et ils seront rapatriés de force. Le père a beau réfléchir, aucune solution ne lui vient à l'esprit et, de concert avec le capitaine Rawicki, il se persuade qu'il faut cacher la disparition de Maryla et de Witek pour que les autres enfants puissent repartir.

- J'ai l'impression de trahir la confiance de l'homme et de la femme qui ont accompli le plus pénible des sacrifices, dit en soupirant le père Wiktor, celui de laisser partir vers l'inconnu leur fils et leur fille en espérant leur épargner ainsi le sort auquel ils étaient condamnés eux-mêmes.

Les enfants sortent de l'eau et courent se changer, on dîne dehors, autour de longues tables, des rires et des éclats de voix fusent, puis c'est la prière du soir récitée debout, face à la mer. Ensuite, on chante en chœur et un petit blond, au visage couvert de taches de rousseur, joue sur sa trompette le signal du couvre-feu. Les enfants disparaissent dans les baraques, madame Zyrska distribue les couvertures tandis que le père Wiktor et le père Lucjan se rendent une fois de plus jusqu'à la grande route qui paraît déserte.

Ils sont bien là, fatigués, sales, couverts de poussière, mais souriants. Ils reviennent à pied de loin et leur histoire paraît rocambolesque. Maryla raconte qu'une femme lui avait ordonné de la suivre en la menaçant d'enlever Witek qui était déjà dans la voiture avec un homme, assis derrière le volant.

- Ils nous ont donné du chocolat et des bonbons et ils nous ont emmenés dans un hôtel où ils ont commencé à nous interroger. Ils voulaient savoir si on a été bien nourris et bien logés en Afrique, si les professeurs qui nous donnaient des cours nous battaient et si notre aumônier nous forçait à assister à la messe et à

communier. Witek et moi, on disait la vérité, mais ils ne paraissaient pas contents. Ils nous ont donné une chambre dont la porte était fermée à clef de l'extérieur et, le matin, ils nous ont annoncé que nous devons rentrer en Pologne parce que notre mère le demande. J'ai dit que papa et maman sont morts, que je ne veux pas être déportée en Russie et que je préfère aller à l'école en Italie ou ailleurs, là où on va nous envoyer. La dame criait et le monsieur nous apportait des cornets de crème glacée très bonne. À un moment, ils sont sortis tous les deux et ils ont laissé la porte ouverte. C'est Witek qui le premier s'en est allé dans le corridor et, comme je ne voulais pas qu'il parte seul, je l'ai suivi... Dans la rue, on a vu un camion militaire. Les soldats ont accepté de nous ramener. Je leur ai montré la carte avec l'adresse du camp que le père Lucjan nous a donnée à chacun, mais le camion devait tourner dans une autre direction, alors nous avons remercié le chauffeur et nous avons continué à pied. Cela fait plusieurs heures qu'on marche...

- Tu n'as pas dit, Maryla, que la femme et le monsieur étaient polonais et que les soldats étaient italiens et voulaient t'embrasser, ajoute résolument Witek. C'est quand j'ai commencé à te défendre qu'ils ont arrêté le camion et nous ont dit de descendre.

Le père Lucian est indigné, mais le père Wiktor, soulagé, se contente de caresser la tignasse blonde du jeune garçon. Il est heureux et épuisé comme si, brusquement, tous ses muscles refusaient de le servir. Au camp, madame Zyrska prend en charge les deux jeunes. Elle a beau cacher ses sentiments, Maryla est sa préférée et elle a eu très peur de ne plus jamais la revoir...

Le lendemain, très tôt, des fonctionnaires leur rendent visite. Ils traitent le père Lucjan et le père Wiktor comme des indésirables et le plus jeune marmonne quelque chose au sujet des tendances fascistes de ceux qui refusent de reconnaître le rôle des Russes dans la victoire remportée par les Alliés sur l'Allemagne hitlérienne. Madame Zyrska, rouge d'indignation, est obligée de se taire, pour ne pas l'indisposer davantage. Les enfants défilent, les trois fonctionnaires les comptent, se trompent, recommencent, et finalement signent un formulaire qu'ils remettent au père Lucjan. C'est l'ordre d'évacuation du camp. Le groupe doit partir par le train du soir, mais ils ne connaissent pas sa destination. Au moment où commence la course entre madame Zyrska et les garçons qui veulent se baigner, tandis qu'elle-même essaie de les persuader de faire d'abord leurs bagages, le père Wiktor voit arriver deux prêtres italiens.

- Incident diplomatique, lui confient-ils. Le gouvernement italien a reçu une note de l'ambassade polonaise. Ne vous inquiétez pas, les religieuses seront ici bientôt et on va vous aider à prendre le train à temps. Vous partez en Allemagne.

Il est tard quand ils montent dans les wagons. Sur les quais, les sœurs italiennes agitent la main. Des vagabonds, voilà ce que nous sommes devenus tous, pense le père Wiktor. Pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ? La locomotive siffle, les enfants posent des questions, Maryla retient Witek qui veut absolument se pencher par la fenêtre, la nuit cache le paysage et les étincelles la trouent parfois, petits points rouges perdus aussitôt au loin. On mange les victuailles apportées par les religieuses, on chante et on se couche comme on peut. Le père Wiktor sommeille et quand, à la frontière, les douaniers allemands demandent leurs papiers, il a l'impression de faire un mauvais rêve. Peu après, cependant, un officier britannique frappe à la porte de son compartiment. Il se présente, puis explique que les enfants sont attendus à Brême où tout a été aménagé pour eux dans une ancienne caserne de l'armée allemande. C'est de Bremerhaven qu'ils partiront pour le grand voyage. La destination n'est pas encore sûre, parce qu'il reste à régler certaines formalités, mais ce sera probablement le Canada. Le père Lucjan discute ensuite avec l'officier, tandis que le père Wiktor va voir les enfants. Tantôt il leur raconte des histoires et tantôt il dessine pour Maryla une carte géographique approximative parce que les filles veulent savoir où elles se trouvent.

Au bout du voyage, il y a la gare à moitié détruite, des camions de l'armée, des rues aux pavés défoncés, des maisons dont les fenêtres dépourvues de vitres bâillent, une église en ruines, un pont temporaire qui tremble sous les roues et finalement la caserne. Inquiets, les enfants se taisent, forment les rangs et suivent les soldats qui les conduisent au mess.

- Ils parlent tous polonais, dit l'officier britannique au père Lucjan. Nous les avons sélectionnés parmi ceux qui n'ont pas été démobilisés jusqu'à présent et qui font partie de notre unité. On a pensé que les enfants allaient se sentir moins dépaysés ainsi et que cela allait faciliter votre travail. N'hésitez pas à leur demander ce que vous voudrez. En attendant, venez donc avec moi visiter les dortoirs. J'espère que vous allez apprécier ce qu'ils ont préparé.

Des lampions et des décorations en papier, des poupées et des tablettes de chocolat sur chaque lit, des petits bateaux fabriqués avec des morceaux de corde

et de bois, des avions miniatures, des ballons de couleur et des cerfs-volants, suspendus sous les plafonds bas...

- Ce n'est pas une caserne, ce n'est pas Tirpitz, mais la féerie de l'enfance, dit le père Wiktor, ému, tandis que madame Zyrka qui l'accompagne, se demande comment elle parviendra à persuader les plus jeunes de ne pas arracher toutes ces merveilleuses décorations et de ne pas se bourrer de chocolat au point de se rendre malades.

Peu après, le père Wiktor est appelé au téléphone et, surpris, il se précipite. C'est le frère Mandreotti.

- Monseigneur Charbonneau, dit-il, l'archevêque de Montréal a accepté de prendre en charge les orphelins polonais et il a obtenu l'accord du gouvernement canadien. Au cours de la semaine vous allez tous passer l'examen médical et recevoir vos visas. Vous pouvez annoncer aux enfants qu'ils partent pour le Québec, province française et catholique. Une dame des services canadiens viendra demain et elle va vous faciliter toutes les démarches jusqu'au bout, jusqu'à l'embarquement.

Dans les dortoirs éclate aussitôt un vacarme indescriptible. Les uns veulent savoir s'il est vrai qu'il y a des forêts au Canada, d'autres s'il est exact que ce pays n'a jamais été occupé et que les gens y vivent heureux comme nulle part ailleurs.

- Est-ce que vous allez rester avec nous ? demande Maryla en tirant Wiktor Janaga par la manche pour mieux retenir son attention.

- Non, petite, mais un jour peut-être, plus tard, j'irai vous rendre visite, répond-il en regardant les visages joyeux, tournés vers lui.

Il envie soudain le père Lucjan qui, lui, partira avec eux, les verra évoluer, grandir et devenir plus tard des femmes et des hommes. L'enfance, pense-t-il, la bénédiction et la rayonnante promesse du monde !

Deux jours plus tard, les agents d'immigration canadienne annoncent au père Lucjan que les résultats des radiographies des poumons sont catastrophiques. Plusieurs enfants sont considérés comme non éligibles, y compris le père lui-même.

- Ce sont des traces des pneumonies mal soignées, proteste madame Zyrka. Vos médecins ne peuvent pas comprendre cela. Ces cicatrices qui apparaissent sur

les radios ne sont pas des preuves de tuberculose. À Pahlevi déjà, les médecins britanniques nous l'ont expliqué. Je vous assure que je sais de quoi je parle !

À nouveau c'est l'angoisse et la nervosité. Witek est parmi ceux qui peuvent être obligés de rester à Brême pour subir d'autres examens et Maryla refuse de partir sans lui. Comment admettre devant elle, se demande le père Wiktor, que nous, ses amis et protecteurs, devons nous incliner devant les décisions qui sont prises par les autorités d'immigration et qu'il faut absolument qu'elle cesse de s'entêter sous peine de les indisposer ? Le père Lucjan retourne chez le médecin avec quelques enfants pour lui demander de réétudier leur cas et à la caserne tout le monde s'inquiète, y compris les officiers britanniques. Afin d'échapper à cette atmosphère d'incertitude qui devient insupportable, le père Wiktor s'enferme dans la petite pièce qui lui a été allouée et écrit à Roman.

« Quand on revient dans son propre pays, on a droit d'être couvert de cicatrices. Une vraie patrie, c'est un peu comme une mère qui reçoit ses enfants sans les forcer à venir vers elle et sans exiger des comptes... Une patrie libre et indépendante ... »

Le père Wiktor relit les deux phrases, roule le papier en boule et le lance au panier. Sur une autre feuille, il indique de sa plus belle écriture l'adresse de Monseigneur Wyszynski, archevêque de Varsovie.

« Je vous supplie, Monseigneur, de m'autoriser à rentrer au pays, écrit-il. Je sais qu'en tant que prêtre qui a exercé son sacerdoce à Lwow, je risque d'être arrêté dès mon arrivée, comme cela a été le cas pour beaucoup d'autres religieux et laïcs, mais je suis prêt à faire de la prison dans mon pays et même à y subir la torture. Je vous promets, Monseigneur, que ... »

- La correspondance avec la Pologne est minutieusement censurée, un mot de trop et vous risquez de compromettre gravement la sécurité de ceux auxquels elle est destinée, lui avait dit à Rome le frère Mandreotti et le père Wiktor qui croit entendre encore sa voix déchire la feuille de papier sur laquelle il avait commencé à rédiger sa lettre...

Une semaine plus tard, il assiste au départ du bateau pour le Canada. Le père Lucjan a obtenu de haute lutte son visa, mais Witek et quelques autres enfants sont à l'hôpital militaire en train de passer des examens additionnels. Sur le pont blanc, au fur et à mesure que le bateau s'éloigne, la silhouette de Maryla devient

de plus en plus petite. Elle lui avait souri en le quittant. Les femmes n'ont pas besoin de paroles pour comprendre et madame Zyrska a su empêcher Maryla de pleurer. Elle lui avait ordonné de surveiller le groupe de garçons, particulièrement remuants, puis prétextant un mal de tête, l'avait obligée de discuter avec les agents de l'ambassade polonaise qui, pendant l'embarquement, prenaient des photos et incitaient les enfants à quitter le groupe et à les suivre. Le père Lucjan arriva au dernier moment. Le médecin du service de l'immigration canadienne venait juste de signer ses papiers. Il n'était pas convaincu par les examens effectués à l'hôpital militaire britannique, mais il avait considéré qu'il valait mieux que l'aumônier accompagne ses élèves et qu'on le traite au besoin au Canada. En ce qui concerne Witek, il avait décidé que le jeune garçon n'avait qu'à attendre un autre transport.

- Après tout, avait-il affirmé de façon péremptoire, il y a des frères et des soeurs qui ne s'entendent pas. Une séparation avec sa grande soeur ne peut que faire du bien à ce jeune homme.

Le père Wiktor soupire et s'en va à l'hôpital. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, pense-t-il. Qu'est-ce qu'il peut savoir ce toubib fraîchement arrivé de son Toronto natal ! Personne ne peut garantir qu'il y aura un autre transport, mais cela lui importe peu ! Pourvu que Monseigneur Charbonneau comprenne là-bas, à Montréal, et qu'il exige qu'on laisse entrer dans son pays tous les orphelins pour lesquels on a fait des demandes. Pourvu qu'il comprenne, lui...

* * *

- Cela ne peut plus durer ! Nous ne sortons pas, nous avons cessé de recevoir et tu me manifestes une indifférence que je refuse de supporter plus longtemps. Tu m'écoutes, Gilbert ?

Dora fait face à son mari qui, calme en apparence, sirote son whisky. Les lumières tamisées du salon éclairent ses traits qui, sans maquillage, trahissent la fatigue.

- Tu veux te débarrasser de ta nièce ? demande brusquement Gilbert, rien de plus facile. On va lui trouver un emploi, un vrai, mais ce n'est pas cela qu'elle veut. Lala est intelligente, vive et il faut l'envoyer étudier. Si je passe autant de temps à discuter avec elle, c'est pour l'aider.

- L'avoir au bureau ne te suffit pas !

- Non. Je ne peux pas lui parler, figure-toi, elle est devant sa machine à écrire, tandis que moi je suis très occupé de mon côté.

- On peut l'envoyer pensionnaire dans un bon collège...

- Écoute, Dora, se fâche Gilbert, officiellement elle a vingt-deux ans et je ne peux pas, dans ma situation, commencer des démarches pour démontrer que ses papiers sont faux et qu'elle n'en a que dix-neuf. Tu sais aussi bien que moi qu'elle n'a pas passé les examens d'entrée et qu'elle a été refusée dans deux établissements. Pour la petite, ce fut une humiliation imméritée. Ce n'est pas sa faute. Pendant que les enfants d'ici étudiaient, elle vivait la déportation et la guerre. Le seul moyen de lui faire rattraper le temps perdu, c'est d'engager un professeur qui lui donnera des cours. Trouve donc quelqu'un et cesse de me faire des scènes. Je n'ai aucune objection à payer ce qu'il faudra. Tu voulais qu'elle travaille. Selon toi, c'était la meilleure méthode de l'habituer à l'existence à l'américaine, comme tu le disais. Je me suis arrangé pour qu'on la prenne dans mon service, mais tu n'es toujours pas contente. Tu ne sais pas ce que tu veux, ma chère.

Il est amoureux de Lala, pense Dora, et si je ne m'organise pas pour qu'elle quitte la maison, il finira par en prendre conscience et par m'abandonner. Qu'est-ce que je vais devenir toute seule, moi qui n'ai jamais gagné un sou de ma vie ? Dora frissonne, resserre plus étroitement autour de ses hanches son déshabillé et s'approche de son mari. Elle voudrait qu'il l'embrasse, qu'il la caresse et qu'il la tranquillise, mais Gilbert se lève, bâille et lui souhaite une bonne nuit. Ils font chambre à part et elle n'ose pas le suivre. Ce n'est pas la première fois qu'ils discutent ainsi du sort de Lala, mais Dora ne parvient pas à se contrôler bien qu'elle sache que cela l'agace et n'arrange pas les choses. Tant pis pour les rêves fous, décide-t-elle. Lala ne peut attendre indéfiniment son Bronek mythique. Je vais la marier. Il y a du bruit dans le corridor, mais Dora ne l'entend pas, tourne le commutateur, regarde un instant son luxueux salon plongé dans l'ombre, et s'en va dans la salle de bains.

Sur la pointe des pieds, Lala s'éloigne. Ma tante a été bonne pour moi et je la rends malheureuse, pense-t-elle. Jamais je ne parviendrai à lui faire plaisir. Cela avait commencé le surlendemain de son arrivée. Dora l'avait emmenée chez le coiffeur, dans les magasins, puis l'avait habillée selon son goût et maquillée.

- Je veux que tu deviennes une vraie Américaine, répétait-elle, tandis que Lala ne reconnaissait plus son visage dans le miroir.

Par la suite, ce fut pis encore. Une dame aux cheveux blancs lui souriait en lui remettant une longue liste de questions auxquelles elle devait répondre. Seule dans la grande pièce tapissée de livres, Lala suçait le bout de son stylo. Non, vraiment elle ne connaissait pas les noms des présidents américains, n'avait pas la moindre idée de la nature des richesses naturelles de la Californie et ne pouvait pas préciser les caractéristiques fondamentales d'une maladie telle que la dépression. En plus, elle parlait anglais, mais ne savait pas l'écrire, et il lui était impossible de raconter en cinq lignes, l'espace prévu à cet effet, l'histoire de la Pologne. Deux semaines plus tard, un jeune homme de haute taille, affable et enjoué, posa devant elle des blocs de couleur qu'il lui demanda de rassembler. Lala s'appliqua, son coeur battait la chamade, les blocs se déplaçaient sous ses doigts, mais refusaient obstinément de former des figures géométriques et des ensembles cohérents et harmonieux. Ses déboires ne semblaient pas émouvoir Gilbert Gibens, mais Dora cessa de lui manifester de l'intérêt. Enfermée à la maison, Lala regardait de sa fenêtre Central Park, écrivait longuement à Tonton Roman, envoyait des cartes postales au père Wiktor et s'efforçait de se persuader qu'elle était parfaitement heureuse dans ce bel appartement vide. Comme le facteur, dont elle guettait le passage chaque matin, ne lui apportait que rarement une réponse à ses lettres, elle se consolait en dévorant des toasts à la cuisine. Le pain blanc, comme elle n'en n'avait jamais vu auparavant, avait un goût délicieux, la confiture de framboises coulait sur ses doigts, et le chat angora, couché à ses pieds, ronronnait. Elle vivait dans une sorte de torpeur, ni heureuse, ni malheureuse, elle engraissait et elle passait ses journées couchée sur son lit en lisant des livres qu'elle trouvait dans la bibliothèque.

- C'est excellent pour toi, disait Dora en rentrant vers la fin de l'après-midi, les bras chargés de paquets. Tu perfectionnes ton anglais et tu découvres l'Amérique.

Ce fut Gilbert qui provoqua le changement radical de son existence. Tout d'abord, il commença à l'emmener avec lui au cinéma et au théâtre, à lui faire visiter le Metropolitan Museum et à lui faire écouter de la musique. Ensuite, il lui offrit de l'argent de poche pour qu'elle puisse sortir seule et Lala s'était sentie humiliée.

- Je veux travailler, lui avait-elle dit. J'ai honte d'être à votre charge.

Tante Dora protesta, mais Gilbert, que Lala ne parvenait pourtant pas à traiter comme son oncle, se montra favorable à sa demande et lui proposa de l'accompagner le lendemain au bureau. Depuis, Lala gagne de l'argent et possède un compte en banque à son nom. Ses journées passent vite derrière sa machine à écrire. Seule dans son coin, elle copie des textes. Au début, de jolies filles, minces et élégantes, des secrétaires, lui manifestèrent un certain intérêt. On l'invita au restaurant dans le voisinage où, à l'heure du midi, les gens paraissaient trop pressés pour se parler et avalaient à la hâte la nourriture lourde et insipide qu'on leur servait. Par la suite, Lala décida de se passer du repas du midi, voulant économiser son argent. On s'en étonna, puis on la laissa tranquille croyant qu'elle suivait un régime. Gilbert, pour sa part, commença à passer ses soirées à la maison tout en se conduisant comme si tante Dora l'ennuyait et le dérangeait. Pendant des heures, il interrogeait Lala sur ce qu'elle avait vécu en Russie, ou encore se mettait à lui parler de l'Amérique, de son histoire, de la guerre de Sécession et de ses enjeux, en ignorant complètement la présence de sa femme.

- Tu vas aimer ce pays, lui répétait-il, mais il faut d'abord que tu parviennes à le comprendre, ce qui n'est pas facile.

Elle l'écoutait avec plaisir, en s'efforçant de parler le moins possible. La consigne du silence qu'on leur avait imposée dès leur arrivée à Pahlevi s'appliquait toujours encore. Nul ne pouvait être certain que les confidences des rescapés n'auraient pas des répercussions sur les conditions imposées par Moscou en Pologne. Une fois, une seule, Lala essaya timidement de l'expliquer à Gilbert Gibens, mais il se moqua de ses craintes. Il a beau avoir un poste important, des diplômes et la cinquantaine avancée, il ne comprend pas. Pour Gilbert, les camps de concentration allemands n'avaient commencé à faire partie d'une certaine réalité qu'au moment où il avait vu les premières images aux actualités, au cinéma. En ce qui a trait aux camps de concentration soviétiques, il n'y croyait pas, parce que personne jusqu'à présent n'avait pu les montrer, ni en photos, ni sous forme d'un film.

Lala s'approche de la fenêtre. En bas, la rue continue à vivre à son propre rythme. Il ne lui reste qu'à le découvrir, qu'à se perdre dans la foule et qu'à devenir ainsi pleinement autonome. Elle fait sa valise, écrit une lettre à Dora et se couche.

Le lendemain matin, elle s'en va pendant que sa tante termine son maquillage dans la salle de bains, mais au lieu de se rendre au bureau, achète le journal et, installée dans un café, examine les petites annonces. Les offres d'emploi ne manquent pas, mais son accent étranger déplaît et elle donne plusieurs coups de téléphone avant d'obtenir un rendez-vous. Finalement, Lala prend l'autobus, arrive à l'endroit où on lui a dit de se présenter et découvre que c'est à côté d'un entrepôt. Des gens pressés déchargent des camions, le trottoir est encombré par des balles de coton, on la bouscule et elle a l'impression de se trouver dans une ville différente de celle qu'elle a connue jusqu'à présent. Il pleut et l'immeuble dans lequel elle pénètre paraît d'autant plus gris et sale. Un ascenseur poussif monte au cinquième étage, un homme aux yeux fatigués lui dit que la place est déjà prise et Lala repart. Cette fois-ci elle décide de chercher un hôtel dans les environs. Une affiche lumineuse, un restaurant où, derrière les vitres couvertes de buée, les gens achètent au comptoir des frites et des hot-dogs et un vieil homme à la réception, qui l'observe puis se tourne, regarde les casiers où sont suspendus les clés et lui annonce qu'il a une chambre libre, mais qu'il faut payer à l'avance. Lala a juste assez d'argent. Là-haut, au troisième étage, la minuscule chambre qui l'attend sent le renfermé. Le lit étroit, collé contre le mur, une couverture brune marquée par des brûlures de cigarettes, une table de nuit boiteuse et une bible posée en évidence sur le dessus. La fenêtre donne sur l'escalier de secours en fer noir. Il y a le cabinet de toilette, une douche et, derrière la cloison, quelqu'un est en train de se rincer la gorge. Lala a beau se répéter que l'endroit est propre et confortable, une tristesse poignante se dégage de toute cette laideur. Autant aller marcher, visiter le quartier et essayer de comprendre où il est situé par rapport à Central Park et à la Cinquième Avenue...

Lala laisse sa valise sur le lit, glisse dans sa poche la carte avec l'adresse de l'hôtel pour pouvoir se retrouver et la voilà perdue dans la foule. L'aspect de la rue a changé. Les gros camions sont partis, les balles de coton ont été enlevées et il n'y a plus que les gens soucieux d'échapper à la pluie. Un homme commence à lui emboîter le pas. Il propose de l'emmener chez lui et promet de la payer bien. Lala a envie de lui crier qu'elle est polonaise, comme si cela suffisait pour démontrer qu'elle n'est pas à vendre, se rend compte du ridicule de la situation, presse le pas et monte dans l'autobus qui s'arrête justement au coin. L'homme, surpris, reste sur le trottoir. L'autobus, plein de monde, roule. Il fait chaud. Lala se déplace et essaie

de regarder dehors, mais n'y parvient pas et, agacée, décide de descendre. Il fait nuit, mais sous les lumières des réverbères les passants la dévisagent drôlement. Pourquoi me regardent-elles comme ça ? se demande Lala quand trois dames qui marchent devant elle se retournent une fois de plus. Ensuite, c'est un groupe de jeunes, puis une vieille femme l'empêche de continuer son chemin et elle doit descendre sur la chaussée pour la contourner. C'est étrange, pense Lala, ils sont tous noirs. Est-ce que cela les dérange que je sois blanche ? Une grosse voiture avance lentement si près du trottoir qu'elle semble la frôler, puis s'arrête à sa hauteur. Le policier qui descend est aimable, mais autoritaire.

- Venez avec nous, mademoiselle, ordonne-t-il.

- Pourquoi ? essaie de protester Lala, mais déjà il la guide sans la toucher, de telle façon que sans le vouloir, elle s'assoit sur le siège arrière.

Certes, il n'y a rien de commun entre ces deux policiers souriants et polis et les miliciens soviétiques, mais Lala a peur des agents de l'ordre, de leur pouvoir et de leurs uniformes. À Londres, le Tonton Roman se moquait de ses frayeurs provoquées par la vue d'un bobby flegmatique, mais elle ne parvenait pas pour autant à se dominer. Maintenant, dans cette voiture qui accélère, tandis que les deux hommes en avant parlent entre eux comme s'ils avaient oublié sa présence, l'angoisse s'empare d'elle. Finalement, ils s'arrêtent devant un poste de police et la font descendre, puis voyant son expression affolée, la rassurent en la faisant entrer à l'intérieur.

- Vous n'êtes pas de New York, dit le plus âgé, cela se voit. Écoutez, il ne faut pas vous promener seule après la tombée de la nuit dans Harlern. Des incidents regrettables ont eu lieu. Nous passions par là et nous vous avons emmenée, mais votre escapade aurait pu finir mal.

- Oh ! je m'excuse, bafouille Lala, je ne savais pas.

- Où habitez-vous ? demande l'officier.

Au lieu de donner le nom de l'hôtel, elle indique machinalement l'adresse de tante Dora.

- Ça tombe bien, constate le policier. Nous devons justement nous rendre dans ce coin-là. On va vous déposer en chemin. Attendez ici un moment. Tenez, prenez un chocolat chaud. Cela vous fera patienter.

Lala voudrait fuir, quitter cette grande salle où des hommes en manches de chemise interrogent des gens assis devant eux, mais n'ose pas bouger de sa place. Elle est persuadée qu'ils la surveillent et ne la laisseront pas franchir la porte. Le chocolat est délicieux, elle vide le gobelet en carton jusqu'à la dernière goutte, se calme un peu, et allume une cigarette. De sa place, elle ne peut pas entendre les conversations qui ont lieu à l'autre bout de la salle où sont disposées les tables, mais seulement observer le constant va-et-vient. Les téléphones sonnent, des policiers entrent et sortent, les aiguilles de l'horloge blanche, suspendue sur le mur d'en face, avancent lentement. Parfois, quand la porte s'ouvre, elle entend le bruit que font les gouttes de pluie qui tombent du toit et cela la rassure, puis brusquement, les freins d'une voiture grincent dehors et Gilbert Gibens apparaît devant elle. Il se penche, la prend par le bras, lui sourit et ils s'en vont ensemble. Dans l'auto, il ne desserre pas les lèvres, mais une fois arrivés à la maison, il explose. Tante Dora est couchée. Assise dans le gros fauteuil en cuir, Lala l'écoute et le regarde marcher de long en large.

- Je suis diplomate, répète-t-il, et je ne peux pas me permettre des histoires pareilles. Tu disparais, tu laisses un mot que tu veux te débrouiller par tes propres moyens et, le soir même, je suis obligé de te chercher au poste de police. Te rends-tu compte du ridicule de la situation ? À cause de toi, ta tante a passé son temps à pleurer et à me téléphoner au bureau où j'ai des journées harassantes et, pour terminer, me voilà pris à expliquer à un officier de police que ma pauvre nièce ne connaît pas New York et ne sait pas qu'elle peut provoquer des attroupements en se promenant toute seule, le soir, à Harlem. Mais c'est insensé ! Es-tu si malheureuse avec nous ? Nous t'avons invitée, nous nous sommes occupés de formalités très compliquées, nous t'avons reçue à bras ouverts et toi, tu te conduis comme si cette maison était une prison. Je comprends que ton adaptation soit difficile, mais essaie donc de te mettre un peu à ma place. Qu'est-ce que je peux faire de plus ? À ma façon, je t'aide à oublier par où tu es passée, ma pauvre fille, mais cela ne se fait pas du jour au lendemain. Cela demande du temps. Ta tante n'est pas patiente, je te l'accorde, mais moi je m'efforce de l'être, alors pourquoi me traites-tu comme un étranger et te montres-tu hostile ?

- C'est que, bafouille Lala...

La lumière tamisée de la lampe éclaire son visage, ses yeux brillent dans l'ombre et Gilbert la trouve pathétique et étrangement belle. Il s'arrête tout près en

dominant mal sort envie de la prendre dans ses bras et de l'embrasser jusqu'à ce que s'efface son expression de peur et d'angoisse. Au même moment, Dora entre dans le salon et se laisse tomber sur le sofa.

- Console-la donc cette petite, dit-elle rageuse. Moi, je ne mérite pas ton intérêt, mais Lala a tous les droits, y compris celui de te créer des ennuis. Allez, ne vous gênez pas pour moi ! Je ne suis qu'une laissée pour compte.

- Va te coucher, ordonne Gilbert à Lala. Nous prendrons une décision demain, au petit déjeuner. La nuit porte conseil.

- Un instant, s'interpose Dora qui se ressaisit aussitôt. Explique-moi pourquoi tu es partie ? En polonais ou en anglais, peu importe, mais explique !

- Je veux être autonome, dit Lala en polonais. Je veux avoir un travail, une chambre, ne plus vous gêner, ne plus...

- Bêtises que tout cela ! - Dora se lève et, debout devant Lala, les bras croisés sur sa poitrine, elle scande ses mots - La fille de mon frère ne travaillera jamais chez des étrangers et n'habitera pas seule à New York. C'est exclu !

Elle se tourne vers Gilbert et lui répète la même chose en anglais. Lala, les yeux baissés, compte machinalement les dessins géométriques du tapis qui imitent des fleurs. Elle revoit un autre tapis, une autre chambre, celle de Catherina, se sent coupable, ingrate et ridicule, voudrait s'excuser, mais comme les larmes l'étouffent, elle sort sans un mot et une fois dans sa chambre, se jette sur son lit. Elle espère que sa tante viendra l'embrasser, lui parler, mais au moment où elle s'endort, il n'y a que le bruit de leur voix qui lui parvient du salon.

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 12

La vie normale

[Retour à la table des matières](#)

- Excellente pièce... Félicitations... Nous avons passé une soirée merveilleuse...

Roman sourit et embrasse les mains des dames. Le spectacle est terminé et on place les chaises autour des tables pliantes apportées de la cuisine. Son club est une réussite ! Le samedi surtout, ils sont tous là.

- Après vous, mon général.

- Mais non, monsieur le ministre, prenez donc cette table, je vous en prie.

Ils continuent à se donner des titres qui n'ont plus aucune signification réelle. Certains sont devenus ouvriers, d'autres vivent en dépensant chichement l'argent reçu au moment de leur démobilisation, l'avocat Baum qui passe devant Roman, célèbre autrefois à Lwow pour ses plaidoiries, tient une pension de famille et son frère est serveur au Café Royal. Madame Rostawinska s'occupe de la cuisine du club en attendant son visa, de plus en plus problématique, pour l'Australie et le caporal Stern claque machinalement les talons en plaçant les assiettes remplies de Bigos sur les tables. Roman circule d'un groupe à l'autre, détendu et heureux. Il est bon de se retrouver parmi les siens, d'échanger des souvenirs et d'oublier le quotidien. Nous sommes restés ici, à l'étranger, pour protester contre la trahison

de l'Occident, pense Roman, pour démontrer au monde que la Pologne ne peut accepter l'arbitraire de l'emprise soviétique, que ce n'est pas une colonie, mais un pays démocratique qui veut être pleinement indépendant ! Mais le monde se moque bien de ce que nous pouvons dire, ou vouloir, et il ne nous reste qu'à nous assimiler. Je vais quand même essayer de traduire ma dernière pièce et de la faire publier. Les Britanniques ont le sens de l'humour et une satire les rejoindra mieux que des poèmes nostalgiques. Le dernier volume de Jan Lechon qu'on a réussi à faire éditer en se cotisant est très beau, mais difficile à traduire.

- Un appel pour vous, dit le caporal Stern.

Roman prend le récepteur. C'est Pamela. On critique beaucoup dans le milieu son union avec une femme qui n'est pas Polonaise, bien que la pauvre Pamela ait appris le polonais et le parle sans accent. Intuitive et délicate, elle comprend sa situation et ne vient jamais au club. Les jeunes filles à marier ne manquent pas et les mères se sentent insultées qu'il ait pu préférer, à ces belles demoiselles, une Anglaise.

- Je viens de recevoir un télégramme de Lala, dit Pamela. Excuse-moi de te déranger, mais j'ai pensé que cela peut être important. Veux-tu que je te le lise au téléphone ?

- Je t'écoute.

« Pas de réponse à ma lettre. As-tu des nouvelles de Bronek ? Télégraphie ... »

- Merci, chérie, dit Roman en soupirant. Je rentrerai tard, ne m'attends pas.

Pauvre petite fille, pense-t-il. À la Croix-Rouge, comme dans les autres services auxquels il s'est adressé, on ne trouve aucune trace de Bronek Zebrzycki. Selon les registres de l'armée, il a été porté disparu à la suite de sa mission effectuée au-dessus de Varsovie. Pas de fiche à ce nom dans les classeurs, pas de tombe au cimetière militaire, rien ! Fidèle, elle a beau vivre dans le luxe, Lala ne cesse de le bombarder de cartes postales dont chacune se termine par la même question que celle posée dans son télégramme. Je devrais lui conseiller d'oublier et d'épouser un brave Américain, se dit Roman, et je n'ai pas le courage de le faire. C'est idiot, mais c'est ainsi. Je vais écrire au père Wiktor pour lui demander de s'en charger, ça sera plus facile pour lui que pour moi. Il est vrai qu'il est très occupé et que l'adaptation de ses orphelins au Québec ne se fait pas sans peine, mais le saint

homme trouvera certainement le temps pour communiquer avec Lala. L'Amérique... Dois-je essayer d'avoir un visa pour l'Amérique ? L'éternelle question qui est sur toutes les lèvres ! On en discute dans les réunions entre connaissances et amis, chacun de son côté et tous ensemble. Partir, quitter la vieille Europe, cesser de vivoter à la petite semaine et essayer de s'imposer dans ce Nouveau Monde qui est peut-être plus réceptif ! Foutaise, pense Roman. Les accords de Yalta ont été signés avec Staline et les multitudes d'Américains d'origine polonaise n'ont pas su, ou voulu, exercer des pressions. Ont-ils évolué depuis ? Ont-ils compris que les Alliés ont cédé à Staline la moitié de l'Europe ? Une fois, il avait essayé de demander à la tante de Lala un commentaire à ce propos, mais Dora lui avait répondu des banalités. Indifférence ou prudence de femme de diplomate ?

Dans la salle, madame Rostawinska sert les gâteaux au fromage et au pavot. On la connaît, on l'aime et on la respecte, mais cela lui suffit-il à elle, si fière autrefois d'avoir son diplôme d'infirmière ? Elle ne peut recommencer ses études en anglais ; elle n'a ni l'âge ni les moyens pour affronter une pareille entreprise. Et puis, de toute façon, les postes disponibles sont rares. Ici, au club, on fait appel à elle à l'occasion, mais en dehors de cela, pour gagner sa vie, madame Rostawinska travaille comme bonne d'enfants dans une famille anglaise où on la loge, on la nourrit et on lui donne des gages... Je devrais la payer mieux, se dit Roman, mais les profits sont minces et je ne peux pas augmenter les prix. Désespérant, ce cercle vicieux, mais je ne prendrai pas les économies de Pamela pour me lancer dans la restauration, je ne deviendrai pas le propriétaire besogneux d'un petit café de Soho et je ne cesserai pas d'écrire et de mettre en scène mes pièces satiriques ! Un jour, plus tard, bien plus tard, quand les gens qui sont assis ici partiront, je fermerai mon club et je quitterai Londres. Je m'installerai quelque part, au bord de la mer et j'écrirai un livre où ils auront tous leur place. Cela sera une sorte d'album de famille, à la gloire des survivants de la grande et glorieuse aventure des dépossédés qui ont rêvé de retrouver leur pays sans avoir la moindre chance d'y parvenir. En fait, le pays est là, dans cette salle, tel que chacun le porte en soi, merveilleux, idéalisé, plus beau que le pays réel et certainement plus libre.

Roman se joint à une table, puis à une autre, discute, paraît enjoué, mais en fait ne l'est pas. Il pense à Zbigniew. « Je suis juif et polonais, lui a-t-il écrit dans sa dernière lettre et je viens de faire mon choix. Je vais me battre pour avoir un pays, un vrai, et j'oublierai que je suis polonais. L'État d'Israël deviendra le refuge

des pourchassés et des exilés. Il sera libre, indépendant et assez fort pour imposer la crainte à ceux qui voudront l'attaquer. C'est cela mon but. Nos chemins se séparent, Roman, mais si jamais tu décidais de cesser de rêver à ta Pologne, je te recevrais les bras ouverts sur cette terre de nos ancêtres, où ensemble nous transformerons le désert en oasis et où il fera bon de vivre un jour. » Il est mort Zbigniew, mais l'État d'Israël existe ! pense-t-il.

La salle se vide. Roman accompagne jusqu'à la porte Bohdan Mazurko, le mathématicien, dont le fils refuse de parler polonais et sort avec une jeune Anglaise, le plaint, le rassure et va chercher à la cuisine madame Rostawinska. Il est une heure du matin. Dans les rues vides, une pluie fine fait briller les trottoirs. Les fenêtres de l'édifice de la B.B.C. devant lequel ils passent sont éclairées.

- Quand j'ai voulu présenter une série de conférences sur ce que nous avons vu et vécu depuis notre déportation de Lwow, dit Roman, on m'a répondu que cela risquerait de déplaire aux Soviétiques, nos alliés d'hier. Les Boches ont exterminé six millions des nôtres, je vous l'accorde, mais les Soviétiques en ont liquidé plus de deux millions, et je vous demande un peu pourquoi ici, en émigration, nous devons nous taire. Drôle de monde !

- Vous devenez amer, ma parole, plaisante madame Rostawinska. Voyez-vous, les immigrants ne constituent une force que dans la mesure où ils peuvent s'appuyer sur leur pays réel. La Pologne de Bierut déplaît aux démocraties libérales, tout en étant isolée par le rideau de fer des partis communistes de Grande-Bretagne, de France, d'Italie, et d'ailleurs. Les militants de ces partis font des voyages à Moscou, mais jamais en Europe de l'Est. La « maison mère », si je peux m'exprimer ainsi, tient à ne pas montrer comment elle opprime et exploite les populations fraîchement converties et pas tout à fait soumises. Contrairement à vous, Roman, je ne crois plus à notre mission collective. J'ai décidé de me consacrer à un but plus modeste. Le père Wiktor a déniché pour moi un poste dans son orphelinat canadien-français. Il ne me reste qu'à apprendre la langue et à obtenir le visa. Je compte commencer les démarches dès la semaine prochaine.

- Jamais je ne parviendrai à vous remplacer au club, constate Roman en s'arrêtant pour allumer une cigarette.

Sans trop savoir pourquoi, il a brusquement l'impression qu'une époque de sa vie s'achève et qu'une autre commence. Une sorte de croisée de chemins.

- Vous ne m'en voulez pas, j'espère, s'inquiète madame Rostawinska.

- Mais non, voyons...

- Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais ce soir l'avocat Baum a annoncé une grande nouvelle. Ceux qui ont été dans les camps de concentration allemands peuvent réclamer des dédommagements au gouvernement de Bonn.

- Ce n'est pas notre cas, constate en souriant Roman. Moscou ne paiera pas.

- Non, mais les gens qui ont obtenu la nationalité britannique, française ou américaine ont des chances, paraît-il, d'obtenir le remboursement de ce qu'ils ont perdu en Pologne à la suite des nationalisations. À la table de l'avocat Baum, on ne parlait que de cela. Pour plusieurs familles, ce sont là des nouvelles inespérées. Vous qui êtes marié avec une Britannique, vous avez des chances...

- Chère madame plaisante Roman, jamais je ne réclamerai le château de mes parents ! Vous ne savez donc pas que c'étaient des gens charmants, complètement désargentés, de braves Juifs pauvres comme Job ? Allons, les Britanniques ont beau prétendre que j'ai le physique d'un aristocrate polonais, moi je vous affirme que c'est faux. Soyons sérieux. Si vos projets se réalisent et si vous cherchez un mécène pour acheter votre billet pour le Canada, n'oubliez pas de me faire signe. Je vous prêterai ce qu'il faudra.

- Oh, Roman...

Elle est émue, madame Rostawinska par cette offre inespérée et Roman accélère le pas pour mettre fin à une sorte de gêne qui aussitôt s'installe entre eux. À la maison, Pamela l'attend avec une tasse de thé et des biscuits secs qu'elle affectionne. Pour lui faire plaisir, il ne refuse pas. La pluie frappe la vitre ; dans la cheminée les fausses bûches, éclairées par en dessous par deux ampoules rouges, dégagent une chaleur factice et la photo du mari de Pamela, vêtu de son uniforme, trône sur la petite table. Il me fatigue celui-là, pense Roman, mais, pour Pamela c'est une façon de respecter ses devoirs de veuve. J'aurais tort de la priver de ce petit plaisir, elle qui ne l'a jamais aimé vraiment ! Il n'en reste pas moins que, pour la première fois, Roman se rend compte à quel point ce décor lui est étranger et à quel point il déteste l'amoncellement des coussins recouverts de housses tricotées à la main, qui encombrent le sofa. L'idée qu'un jour il se retrouvera seul avec Pamela dans cette maison qu'il n'a pas choisie, lui paraît insupportable. Pourtant, il

leur faudra bien vieillir ensemble, l'un en face de l'autre, tandis que ses amis et ses camarades, tous ceux qui fréquentent son club, seront dispersés aux quatre coins du monde.

- Je vais me coucher, dit-il, je crois que je commence une grippe. C'est mauvais pour mon moral...

Après tout, on évalue à huit millions le nombre total des exilés et il y a de fortes chances que quelques centaines de milliers restent quand même à Londres, pense Roman. Cela signifie qu'un Polonais sur quatre vit désormais à l'étranger. C'est énorme ! Je finirai peut-être par organiser une école ambulante où j'enseignerai aux enfants de nos immigrants d'aujourd'hui la diction et l'art de réciter les oeuvres de nos grands poètes polonais. Roman sourit à Pamela, à sa propre image qui se reflète dans le miroir de leur chambre à coucher, à la vie et à l'avenir, tout en étant, en fait, profondément triste et désemparé.

* * *

L'oeil bleu de la piscine reflète le ciel. Lala nage jusqu'au bout où un écran d'arbres protège la propriété du côté de la route, revient, se renverse sur le dos et se laisse flotter. Il fait chaud et le soleil la rend paresseuse. Ni heureuse, ni malheureuse, elle apprécie tout simplement le silence et le calme de sa propriété de campagne, perdue dans les Bear Mountains, où on a l'impression d'être loin de la grande ville pleine de bruit, des obligations et des contraintes quotidiennes. L'eau, symbole de la vie, pense-t-elle, de liberté totale, de l'apesanteur des corps, mais aussi gouffre de la mort... Lala monte les marches de l'échelle, sort, saisit l'épaisse serviette et s'essuie. Ralph va se lever bientôt et ils vont déjeuner ensemble, puis le téléphone recommencera à sonner et il faudra retourner à New York.

- Je serai bon pour toi, lui a-t-il dit la veille de leur mariage. Je sais que tu ne m'aimes pas, mais moi je t'aime et cela suffit.

Lala s'était contentée de lui sourire.

« Je ne vous invite pas à mon mariage, avait-elle écrit au père Wiktor, parce que c'est une fausse union, mais je ne peux faire rien d'autre. Je n'ai pas le courage d'accepter votre offre et aller vous rejoindre à Montréal où je ne serai pour vous qu'un autre problème à régler. J'n'ai pas envie d'apprendre le français, de recom-

mencer à étudier et d'être ballottée à nouveau d'un endroit à l'autre. Ce n'est pas beau, ni courageux, mais à vous je ne peux pas mentir. Vous êtes le seul être au monde à qui j'ai toujours dit la vérité. »

Cela fait plus de trois ans qu'elle est mariée et pourtant elle a l'impression que c'était hier. Le télégramme de Tonton Roman lui annonçant que Broniek demeure introuvable, les paroles d'encouragement de Gilbert Gibens et les confidences de tante Dora...

- Quand j'ai épousé Gilbert, lui a-t-elle avoué, j'aimais un va-nu-pieds, un certain Siemion Batyka. Et tu vois, je n'ai pas eu tort. Avec lui, je n'aurais connu que misère et incertitude, ta grand-mère aurait été malheureuse d'une pareille mésalliance et je n'aurais jamais pu sortir de la Pologne à temps. Sois raisonnable. Ralph McGuire est riche et tu ne manqueras de rien. Pour une femme, c'est l'essentiel ! Ta mère et ton père ont assez souffert et tu n'as pas besoin d'être héroïque comme eux. Oublie la Pologne, prends la citoyenneté américaine et impose-toi !

Lala secoue ses longs cheveux qui brillent au soleil, enfile sa robe de plage, blanche et rouge, et pousse la porte vitrée. Ralph vient à sa rencontre. Ses yeux paraissent plus verts dans son visage bronzé, ses cheveux bruns, striés de gris, tombent sur son front et son grand corps musclé remue avec cette aisance particulière aux Américains. Il la prend dans ses bras et l'embrasse. Lala rit, glisse entre ses mains et l'entraîne dans la pièce à côté. À la fois salle à manger et cuisine dotée d'un comptoir qui la cache, elle paraît avec ses plantes vertes qui descendent du plafond bas, parfaitement conforme aux images que publient les meilleures revues de décoration. À travers les États-Unis, il y a des milliers de maisons semblables à celle-là, symbole évident de la réussite, et conformément au slogan *happy*, Lala a fait de son mieux pour ne pas faire preuve d'originalité. Je n'ai rien à me reprocher, pense-t-elle. J'essaie d'être une bonne épouse et Ralph ne cesse de me répéter que je suis plus féminine que ses anciennes amies. Il ne se rend même pas compte que quand il fait l'amour avec moi, je regarde le plafond et j'attends que cela finisse. Il me trouve gentille, docile et bien élevée.

- Ce soir, dit Ralph, nous allons dîner avec des clients importants et je tiens à ce que tu mettes une jolie robe. Je me suis promis de doubler mes ventes cette année et j'ai des chances de réussir. Ah ! que je suis content de ne pas avoir écouté les conseils de mon ami Gilbert ! Comme diplomate, je ne serais maintenant qu'un

fonctionnaire soumis, qu'on peut envoyer n'importe où, n'importe quand et auquel on peut refuser la permission d'épouser une fille née de l'autre côté du Rideau de Fer. Aujourd'hui, je vaudrais dix fois autant que ton oncle, je suis un homme d'affaires prospère et respecté, j'ai mon avion personnel, un beau bateau, trois résidences et une femme que j'aime. Ce n'est pas une réussite, ça ? Oh ! Lala, je voudrais tant qu'on puisse avoir un enfant cette année ! Toi, tu es jeune, tu as tout ton temps, mais moi, à quarante ans, je ne peux plus attendre. Si cela continue comme ça, mon fils va m'appeler grand-père...

Ralph rit, mais dans ses yeux il y a un fond de tristesse. Lala le regarde, puis lui tourne le dos et commence à faire sauter des crêpes dans la poêle.

- Je ne suis pas sûre encore, mais j'irai cette semaine chez le médecin, dit-elle lentement.

- Mon Dieu, crie Ralph, ne te fatigue pas, laisse-moi faire. Pourquoi avoir donné à Josua son dimanche libre, c'est absurde ! Il faut te ménager mon petit.

Sa sollicitude l'exaspère, mais elle s'efforce de ne pas le montrer. Mettre au monde cet enfant, c'est sceller son propre destin. Tant que je ne suis pas mère, pense Lala, tout est encore possible. Si Bronek arrive quelque part, je divorcerai et j'irai le retrouver, mais avec un bébé dans les bras, je n'oserais jamais me montrer devant lui. Ils terminent le repas et elle commence à s'habiller dans la chambre à coucher. Dans le coffret à bijoux, son collier en or solide scintille. Elle ne le met pas souvent. Trop lourd, il lui fait mal au cou et elle préfère le contempler à l'occasion. Ce n'est pas un bijou délicat, ciselé comme ceux de sa mère, mais une sorte de garantie qu'elle ne se retrouvera pas seule, perdue, et sans un sou en poche. Le collier est vendable au prix de l'or n'importe où et n'importe quand.

- Je te couvrirai de diamants, murmure Ralph en s'approchant de la coiffeuse. Tiens, je vais te signer tout de suite un gros chèque pour ta tante Ola et un autre pour le père Wiktor... Non, attends, je peux faire plus. Veux-tu une bourse pour payer les études de tes deux protégés, ce Witek et cette Maryla qui t'écrivent ? Allons, Lala, ne te gêne pas. Je suis si heureux.

- Je ne suis pas sûre, Ralph, se défend Lala, attends que le médecin me dise que...

- Oh ! je t'en prie. Laisse-moi être heureux. Tant pis si cela doit se terminer par une déception. Pour le moment, je crois dur comme fer que je vais avoir un fils. Allons, de quoi rêves-tu pour toi, petite fille ?

- D'un défi, dit Lala, mais cela c'est quelque chose que tu ne peux pas comprendre avec ta mentalité d'homme. D'une affaire à moi et à moi seule.

- Tu ne vas quand même pas ouvrir un club polonais à New York, comme ton Tonton Roman à Londres. Cela serait mal vu par mes relations d'affaires. On a beau être démocratique dans ce pays, la femme de Ralph McGuire trônant au milieu d'un restaurant et surveillant les serveurs serait d'un ridicule consommé ! Si tu y tiens absolument, je te trouverai un gérant. Il y a des gens capables chez nous, auxquels on peut faire confiance.

- J'ai pensé à une galerie de peinture...

- Accordé, mais attention, pas tout de suite ! Quand le bébé grandira un peu, quand tu auras établi certains contacts, je te promets que tu l'auras ! Tu veux bien faire confiance à ton homme d'affaires de mari ?

Excité, Ralph ne tient pas en place, signe des chèques, tourne comme une toupie en cherchant des enveloppes et quand ils partent finalement, il conduit de façon saccadée et nerveuse. À l'entrée de New York, l'embouteillage le force à ralentir et Lala soupire d'aise parce qu'elle a eu peur. Des deux côtés, le ruban des voitures se déroule sur le pont Washington, image de puissance et de richesse, de confort et d'abondance. Certes, les quartiers qu'ils traversent par la suite lui semblent tristes avec ces gens qui prennent le frais, assis sur les escaliers en fer noir et ces rues où le vent disperse les déchets empilés par endroits, mais Lala habite en bordure de Central Park. À Londres, elle ne pouvait que regarder les grosses autos noires, ici elle est habituée à conduire une longue décapotable, une Studebaker verte, et il lui semble que tous et chacun peuvent en arriver là. Ralph stationne et va chercher les journaux. Lala monte, se met à choisir sa robe du soir, traîne un peu, fait ses ongles, essaie une nouvelle coiffure et enfle le fourreau noir qui moule son buste et ses hanches. J'ai maigri, constate-t-elle avec plaisir, mais si je suis vraiment enceinte, je vais engraisser à nouveau. Autant ne plus y penser ! Il lui reste un peu de temps et elle en profite pour expédier les chèques à Maryla.

« Je suis désolée, écrit-elle, que votre bienfaiteur et grand ami, Monseigneur Charbonneau, archevêque de Montréal, soit malade. Veux-tu aller à Victoria lui

rendre visite ? Je t'envoie, ci-joint, un chèque pour toi et un autre pour Witek. J'ai aussi une grande nouvelle ; vos études seront payées par mon mari et vous ne serez plus obligés de dépendre de personne. Ce n'est pas un cadeau. J'attends en échange les relevés de vos résultats, ainsi que des renseignements concernant votre installation. Vas-tu habiter à l'école des infirmières ? Witek sera-t-il logé dans une résidence ? Ne décide rien sans consulter le père Wiktor. Montre-lui cette lettre et réponds-moi aussi rapidement que possible. Je t'embrasse. »

Lala relit sa missive, la trouve atrocement impersonnelle et la glisse dans l'enveloppe. Je devrais aller au Canada, les rencontrer, établir un véritable contact, pense-t-elle, mais au fond elle sait que jamais ce voyage n'aura lieu. À l'idée d'affronter le regard clair du père Wiktor, Lala éprouve une sorte de panique. Dès le premier moment, il saura qu'elle a mauvaise conscience et le sentiment d'être devenue un objet... Quand j'aurai une galerie, se promet Lala, j'irai ! La porte d'entrée claque et Ralph arrive aussitôt dans sa chambre.

- Comment te sens-tu ? Veux-tu m'accompagner ou préfères-tu te reposer ?

La sollicitude, la tendresse, ou la crainte de perdre cette occasion unique de s'affirmer comme mâle en donnant son nom à un autre être tout neuf ? Dora prétend qu'il vaut mieux être aimée que d'aimer sans retour, pense Lala et au même moment, elle réalise qu'elle peut retirer des avantages de sa situation de femme enceinte.

- J'ai le vertige, dit-elle, et je voudrais bien rester à la maison, si cela ne te dérange pas.

La dernière soirée passée avec des clients de marque a été catastrophique. Ralph parlait de sa femme qui a vécu l'enfer des camps de concentration, comme si elle n'était pas là en personne. Au début, il s'agissait des camps soviétiques, mais petit à petit, le vin aidant, ils étaient devenus allemands. Forcément, cela paraissait à Ralph et à ses amis plus normal, plus naturel en quelque sorte. Les Américains tiennent à ce que les drames finissent de façon morale par la punition des coupables et par la récompense des victimes. Hitler était mort, l'Allemagne, divisée en deux, payait ses lourdes dettes à l'humanité que la cruauté des fascistes ne cessait d'indigner. Les survivants des camps de concentration étaient considérés, à juste titre, comme des héros. À Nuremberg, les juges ont condamné les criminels de guerre ! Au début, Lala essaya de protester, parla de Katyn, mais il y

avait trop de bruit et comme personne ne savait exactement de quoi il s'agissait, elle ne pouvait l'expliquer en détail. Gênée, elle avait fini par se taire. Ralph commença à discuter des prochains contrats dont la signature était imminente et, complètement isolée dans son coin, elle eut la pénible impression d'avoir trahi les siens. Non, décide Lala, autant écouter de la musique et rêver, au lieu de recommencer une pareille expérience.

Au cours des mois qui suivent, entourée, protégée, Lala vit à sa guise, lit beaucoup, visite les galeries de peinture, écrit de longues lettres à Tonton Roman, au père Wiktor, à Maryla et à sa tante Ola en Pologne, achète des vêtements et des meubles pour le bébé et tricote avec Dora.

- Je ne serai pas sa grand-tante, répète-t-elle entre deux silences imposés par la nécessité de compter les mailles, cela me vieillirait inutilement. Il va m'appeler Dora, je préfère cela. C'est amical et direct. Nous deviendrons de grands amis. Avec toi, c'est difficile parce que tu as de drôles de réactions, ma petite, tandis qu'avec lui, ça sera différent. Il sera simple, spontané et je saurai deviner ses moindres désirs. Je connaîtrai son passé, son présent et j'aurai une influence sur son avenir. Je veillerai à ce que tu ne le gâtes pas trop. Je ne suis pas d'accord avec ces théories américaines selon lesquelles il ne faut jamais contrarier les enfants et je me souviens encore assez bien de ma propre enfance pour savoir qu'un peu de discipline ne fait pas de mal. Un être en pleine évolution a besoin de balises, sinon il se transforme en un cheval fougueux qui ne supporte aucune contrainte.

Lala ne proteste pas et ne s'aperçoit même pas que sa tante Dora devient encombrante. Dangereusement disponible, elle arrive à l'improviste et passe de longues soirées avec Ralph qui se montre ravi de ses conseils. Ses parents sont morts, il est enfant unique et il a l'impression ainsi d'avoir une famille. Assez curieusement, Gilbert Gibens voyage de plus en plus et paraît rajeuni, bien qu'il se plaigne volontiers des multiples fatigues que cela lui impose. En automne, Lala le rencontre par hasard, non loin de l'Empire State Building. New York a, ce jour-là, un petit air de fête. La foule se déverse sur les trottoirs, le soleil délicat se mire dans les surfaces vitrées des gratte-ciel et le vent apporte l'odeur de la mer. Alourdie, mais en forme, Lala qui marche d'un bon pas, voit Gilbert se diriger vers le restaurant où une jeune fille l'attend devant la porte. Avant d'entrer, ils échangent un sourire particulier, lumineux, comme s'ils étaient seuls au monde. Le soir même,

Dora lui raconta au téléphone que Gilbert se trouvait depuis une semaine à Paris et ne devait rentrer que le lundi suivant. Elle l'écouta, raccrocha et se roula en boule dans son lit. Quand cela m'arrivera, se dit-elle, je ne souffrirai pas. Je suis bien contente de faire chambre à part et je ne demande pas mieux qu'à continuer après mon accouchement. Ralph peut bien chercher des compensations à son bureau ou ailleurs, cela m'importe peu... En fait, je suis anormale. J'éprouve plus de sympathie pour Gilbert Gibens, un étranger, que pour ma propre tante, la seule parente qui me reste, et l'unique personne dans mon entourage qui connaît ma langue.

Peu après les fêtes de Noël, un ouragan secoua sa torpeur. À la suite de son invitation, Roman arriva avec Pamela, s'installa à demeure et fit la conquête de Ralph. Plein d'énergie, enthousiaste, il lui fit rencontrer les Polonais de New York, ceux du Congrès des Polonais des États-Unis et ceux de la Fondation Kosciuszko. Du jour au lendemain, la maison fut pleine de monde. Roman ouvrait un club à New York, ayant confié l'administration de celui de Londres au caporal Stern, cherchait des commanditaires, découvrait des jeunes talents, montait une nouvelle pièce satirique et forçait Lala à assister aux répétitions. Il lui refusait le droit d'être fatiguée, de suivre des cours de gymnastique destinés à lui faciliter l'accouchement et l'empêchait de rêvasser dans sa chambre. Pamela taquinait Ralph à cause de son accent américain, Roman récitait des poèmes, installé dans des poses avantageuses devant le foyer, ou encore jouait du piano pendant des heures et Lala, perdue dans son propre appartement, s'efforçait d'enseigner à Josua l'art de cuisiner des plats polonais. Chaque soir, la salle à manger se remplissait d'invités, d'immigrants de fraîche date, de ceux d'autrefois qui ont déjà réussi à avoir des situations enviables, de femmes et d'hommes parlant un polonais hésitant, comme de ceux qui ne cessaient de s'en moquer. Tante Dora ne se préoccupait plus des voyages de Gilbert, trop soucieuse de jouer, dans la prochaine pièce de Roman, le rôle de la Reine-mère. En mars, Lala accoucha d'un garçon auquel on donna les noms de Witold et de Henry, en souvenir de ses deux grands-pères défunts. Le bébé était chauve, laid et son visage se plissait drôlement, mais Ralph le trouva beau et Josua s'en occupa à perfection. Un mois plus tard, Roman présentait sa pièce dans son club, ouvert depuis peu, et Lala s'identifiait à la jeune soubrette, héroïne comique et touchante que le public ne manqua pas d'applaudir à tout rompre. C'est ainsi qu'elle découvrit que le rire peut exorciser la peine et

commença à s'organiser une vie à elle où le théâtre occupa tout le temps dont elle pouvait disposer.

* * *

- La famille de Kitchener a téléphoné. Ils exigent qu'on vienne chercher Maryla. Elle pourrait fort bien revenir seule en autobus, mais ils prétendent que c'est un trop gros risque et qu'ils ne veulent pas d'une pareille responsabilité.

Le père Lucjan est nerveux et fatigué.

- Je n'ai plus l'âge de m'occuper de cent cinquante jeunes dispersés un peu partout, ajoute-t-il. Pauvre Maryla...

- Je vais y aller, décide le père Wiktor.

Jean Caron et Marcel Dostaler, les deux prêtres canadiens qui ont appris le polonais pour mieux communiquer avec les orphelins, sont absents, mais ils ont laissé leur voiture. Le père Wiktor cherche les clefs, rassure de son mieux le père Lucjan, promet de téléphoner et s'en va. En chemin, il passe prendre Witek au Collège de l'Assomption. En cette période estivale, il est libre et peut l'accompagner. Au collège, les pères le reçoivent à bras ouverts, la cuisinière lui prépare un panier de victuailles pour la route, on le plaint, on lui donne des conseils et midi approche quand enfin on le laisse partir. Tout en conduisant, Wiktor Janaga observe du coin de l'oeil Witek assis à côté de lui. Avec ses cheveux blonds, très clairs, et ses yeux verts, il doit plaire aux filles, mais il semble très sérieux et comme replié sur lui-même.

- Tu n'as pas changé d'idée, lui demande-t-il, tu veux toujours être architecte ?

- Je suis premier de classe. - Ce n'est pas une réponse, mais plutôt une façon de narguer ceux qui osent douter de sa détermination. - L'année prochaine, j'aurai mon baccalauréat et ensuite je m'inscrirai à l'Université de Montréal.

Derrière le visage de Witek, derrière ses traits fins mais durs à cause des rides qui se creusent sur le front haut, le père retrouve la frimousse ronde du petit garçon qu'il avait pris par la main, il y a des années de ça, dans une autre vie, où il avait faim et où le froid paralysait ses jambes enveloppées dans des torchons. Le père Wiktor soupire. La vie normale, le quotidien, ont imposé à Witek et à Maryla une sorte de retenue qui n'est pas de leur âge. Étrangers, différents, ils ont su

s'adapter et ils progressent, tandis que pour d'autres jeunes de leur groupe, cela semble impossible. Pourquoi ?

- Te souviens-tu encore de tes parents ? demande le père Wiktor.

Surpris Witek réfléchit un instant, puis constate d'une voix monocorde que, quand il se retrouve avec sa soeur Maryla, ils essayent de comparer leurs souvenirs.

- Mon père était un brave paysan qui ne savait ni lire, ni écrire, constate-t-il, tandis que ma mère devait être plus éduquée. Je crois que nous allons être les premiers, Maryla et moi, à avoir des diplômes. Maryla se rappelle que, quand maman nous a emmenés au camp de l'armée polonaise, elle lui a dit que quoi qu'il advienne, elle voudrait qu'elle aille à l'école aussi longtemps que possible. À ce moment, notre mère tenait à peine debout et pourtant c'est de cela qu'elle lui avait parlé. À l'école, je l'ai raconté à un des professeurs, celui qui nous enseigne le français, mais il ne m'a pas cru. Selon Maryla, il vaut mieux se taire. Les autres, ceux d'ici, sont très bons pour nous, mais ils s'imaginent parfois qu'on leur ment.

- À votre âge, dit le père, ce n'est pas une solution. Les jeunes ont besoin de s'extérioriser. Plusieurs garçons de ton groupe sont agités, nerveux et difficiles à supporter ; s'ils pouvaient raconter ce qui les préoccupe, cela irait mieux. Dernièrement encore, j'ai passé un long moment avec Zenek et je t'avoue que j'ai eu du mal à le comprendre.

- Zenek est un bon élève, constate Witek avec fierté. Le père Lucjan craint qu'il ne perde le sens de la réalité et le psychiatre qui l'a examiné veut le soigner, mais nous, qui sommes ses amis, nous savons qu'il est tout simplement différent. Il préfère lire que faire du sport et, très souvent, s'enferme dans sa chambre seul pour réciter à haute voix des poèmes. Le professeur lui reproche de lire des livres défendus.

Ils sont tous différents et trop adultes pour leur âge, pense le père Wiktor, et il est difficile de savoir où se situe la limite entre leurs particularités et la normalité. Pour les libérer de leur passé, il faudrait peut-être qu'ils se racontent sur papier, simplement avec leurs mots. Je vais essayer de préparer un concours, décide-t-il, destiné à tous ces jeunes, dispersés dans le monde, au Québec, en Australie, en Nouvelle-Zélande, et dans les divers pays de l'Amérique latine. Leurs professeurs

vont certainement accepter de participer en les aidant à rédiger et moi, de mon côté, je me chargerai des corrections et d'une publication éventuelle...

- Je ne sais pas ce qui a pu arriver à Maryla, dit Witek, mais je serai content quand elle sera avec nous. Elle m'a envoyé une carte de Kitchener. La famille polonaise chez laquelle elle passe ses vacances lui donnait beaucoup de travail.

- Ah ! s'étonne le père Wiktor. Pourtant elle est leur invitée.

- Ils ont douze enfants...

- Tiens, je ne le savais pas. La mère nous a parlé au téléphone de sa solitude et de son désir de recevoir une jeune fille qui veut pratiquer des sports.

- Nous avons assez d'argent, constate Witek, pour nous louer un appartement. Pourquoi cela n'est-il pas permis, mon père ? On vivrait enfin ensemble, on continuerait à étudier et on recevrait nos amis.

- Vous n'êtes pas majeurs ni l'un ni l'autre, cela serait mal vu.

- Mais mon père, normalement les frères et les soeurs vivent ensemble et cela n'étonne personne !

- Oui, avec leurs parents, une tante, quelqu'un de leur famille, mais pas seuls.

- La majorité, soupire Witek, parfois, j'ai l'impression que nous ne serons jamais libres.

- C'est pour votre bien, constate le père sans conviction.

- On dit cela, mais je me pose des questions. Vous ne nous faites pas confiance et pourtant vous nous connaissez mieux que quiconque.

Wiktor Janaga ne répond pas, puis s'efforce de changer de sujet. Witek a raison, pense-t-il, mais je ne peux l'admettre ouvertement. Les gens normaux, prêts à faire des sacrifices pour aider les enfants venus d'ailleurs, ne leur reconnaîtront pas pour autant le droit de mener une existence différente de ce qui est communément admis. Dans les milieux de l'immigration, cela soulèverait un tollé et les Québécois s'étonneraient de voir Maryla et Witek recréer, à deux, une vie de famille.

- Est-ce un péché que de vouloir habiter avec sa soeur ? demande Witek à voix basse.

- Bien sûr que non, proteste le père Wiktor ! Les humains aiment assimiler leurs traditions et leurs tabous à la morale chrétienne. Ils se forgent ainsi une sorte d'image globale de la société aux dépens, s'il le faut, des principes prêchés dans les Évangiles. Notre Église n'est pas gardienne de certaines coutumes laïques et pourtant on profite de chaque occasion pour invoquer son autorité quand il s'agit de les protéger et de les préserver.

Witek hoche la tête. Ce qu'il retient de tout cela, c'est qu'il n'obtiendra jamais l'autorisation de s'installer avec Maryla. Ils sont condamnés à la vie en internat, entrecoupée d'invitations chez des étrangers où, pendant quelques jours, ils peuvent avoir une chambre et oublier les dortoirs.

Ils passent la nuit dans un motel au bord de la route et, le lendemain matin, repartent très tôt pour arriver à Kitchener dans l'après-midi. La maison est située dans les champs, de l'autre côté de la ville et, quand la voiture s'arrête devant le porche, les chiens se mettent à aboyer.

- Enfin, vous voilà, crie en anglais l'homme qui vient à leur rencontre, la valise de Maryla dans sa main. Tenez, voici ses affaires. Je m'excuse de ne pas vous inviter à l'intérieur, mais ma femme est malade et moi je ne parle pas polonais. Allons, j'ai été bien content de faire votre connaissance.

Maryla, le visage défait, se glisse sur le siège arrière, Wiktor Janaga allume le moteur et les voilà en train de rouler en sens inverse. Elle sanglote à présent et cela est à ce point inhabituel chez cette fille calme et pondérée que le père ne sait trop comment réagir et décide d'attendre, tandis que Witek tend à sa soeur une tablette de chocolat qu'il sort de sa poche.

- Tiens, dit-il, j'ai pensé à toi. Cesse de pleurer. C'est fini. Nous sommes là.

- Pour fêter les retrouvailles, enchaîne le père Wiktor, nous allons dîner dans un bon restaurant.

Inquiet, il essaie de ne pas le montrer. J'aurais dû, pense-t-il, discuter, exiger des explications, connaître leur version des faits. Ils sont capables de l'accuser de n'importe quoi, cette pauvre Maryla. On a beau vérifier et revérifier les motivations des gens qui invitent nos filles et nos garçons, cette famille est pour le moins étrange. Qu'est-ce que je vais faire s'ils communiquent avec le père Lucjan pour lui annoncer que Maryla est une voleuse ?

- Écoutez, décide-t-il, vous allez descendre ici, commander ce que vous voulez, commencer à manger et moi, je vais vous retrouver dans une heure. D'accord ?

Habitué à obéir, le frère et la soeur entrent dans le restaurant et le père Wiktor s'en va. Quand il revient, ils sont sagement assis à table, l'un en face de l'autre et ils dévorent de grosses crêpes au sirop d'érable.

- Bon, c'est réglé, annonce le père. J'ai une lettre signée dans ma poche. Quelle histoire stupide ! Oublions cela. J'ai faim moi aussi.

Intérieurement, il tremble d'indignation, mais il parvient à le cacher bien que les paroles de l'homme lui sonnent encore dans les oreilles.

- La fille criait dans la nuit, lui a-t-il raconté. Ma femme m'a expliqué que dans son sommeil, elle s'imagine être encore en Sibérie et que c'est pour cela qu'elle crie. J'ai eu pitié et j'ai voulu la calmer. Ma femme s'était réveillée au moment où j'entrais dans la chambre de la petite et j'ai eu droit à une scène de ménage, puis le matin elle a téléphoné pour qu'on vienne la chercher. Vous savez le reste.

Wiktor Janaga rédigea sur la table de cuisine un certificat où l'homme et la femme déclaraient que Maryla leur avait rendu de multiples services sans être payée. Ensuite, derrière son dos, la femme bafouillait des excuses, les chiens jappaient et les enfants qui se cachaient dans ses jupes paraissaient effrayés, mais au lieu de leur sourire, selon son habitude, le père était monté dans la voiture et sans un mot s'était mis à rouler sur la grand-route.

- Je suis désolée de vous causer tant de problèmes, dit Maryla, mais je ne pouvais pas prévoir. On ne peut pas se contrôler dans son sommeil. Le jour, je fais très attention à ce que je dis, mais la nuit, quand je dors...

Maryla tient ses paupières baissées, mais dans les yeux de Witek, il y a de la haine.

Dois-je négocier pour eux cette autorisation de s'installer dans un appartement ? se demande le père Wiktor. Proposer ma surveillance discrète ? Cela va créer des difficultés avec les autres, ceux qui n'ont reçu d'argent de personne... Comme c'est bête, Lala a voulu les aider, mais est-ce vraiment une bonne chose ?

Le père Wiktor mange, plaisante, parvient à dérider Witek et à calmer Maryla, mais au fond de lui-même, il se sent mal à l'aise parce qu'il a l'impression soudain qu'il n'y a pas une seule justice, mais plusieurs. À côté de lui, Maryla se met à raconter, sans raison aucune, son arrivée à Drummondville.

- Vous savez, mon père, dit-elle, quand nos autobus se sont arrêtés, les gens sont sortis de leurs maisons et nous ont apporté des tartes au sucre. Nous étions fatigués par le voyage, nous ne comprenions pas leur langue, mais ils nous ont donné à chacun une tarte entière. Pas un morceau, non, une tarte entière... Jamais, nulle part, je ne serai mieux reçue que ce jour-là...

* * *

Il a de beaux yeux, pense Dora en observant Ralph qui, assis en face sur le gros coussin en cuir, vide son troisième verre. C'est un sportif, contrairement à Gilbert et c'est cela qui lui donne un air aussi jeune. Sa façon de se mouvoir, de parler, de sourire et de regarder les femmes est vraiment très séduisante...

- Quand j'ai épousé Lala, dit-il, vous m'avez prévenu que cela serait difficile. Je m'y attendais moi-même et j'étais décidé à l'avance à faire des sacrifices, mais le temps passe et je vous avoue que je ne sais plus comment agir avec elle. Écoutez, vous aussi vous êtes polonaise, mais vous, vous ne pleurez pas à chaudes larmes devant la télévision parce que les tanks soviétiques tirent sur les civils à Budapest.

- Non, dit Dora, j'appartiens à ceux qui ont tourné la page. C'est à la fin de la guerre que la Pologne et la Hongrie auraient dû protester, pas maintenant ! Ils ont eu ce qu'ils méritaient, ces dirigeants des pays de l'Europe de l'Est. Communistes, ils préconisaient et instauraient l'ordre nouveau et ils prenaient le pouvoir sans avoir la formation et la culture la plus élémentaire. Ces primaires se sont emparés des postes de commande en éliminant les rares intellectuels et professionnels qui ont survécu à l'occupation allemande. Rien d'étonnant que cela ne marche pas et c'est tant mieux ! Moi, je hais tous ces parvenus et je ne veux plus remettre les pieds dans mon pays d'origine. Jamais !

Dora se lève, se dirige vers le bar, prépare un whisky, fait tinter les glaçons au fond de son verre et tend l'autre à Ralph.

- Pour Lala, c'est différent. Elle est polonaise et, selon elle, les Polonais ne peuvent avoir tort. C'est aussi simple que cela ! Ce qui compte, c'est de libérer le pays de l'emprise soviétique, le débarrasser de l'Armée Rouge présente sur son sol, et redonner au peuple la liberté des choix démocratiques.

- Subtilités que tout cela, dit Ralph en se levant et en se balançant légèrement sur ses pieds. Ce qui compte pour moi, c'est de savoir si Eisenhower sera réélu et si l'affaire du Canal de Suez sera réglée à notre avantage. Budapest est loin et la Hongrie aussi. Je veux avoir une femme capable de discuter de l'éducation de notre fils Henry, de la nouvelle robe qu'elle veut s'acheter et de l'arrangement des coussins que je me propose de changer dans mon avion. Avec Lala, j'ai constamment l'impression de vivre avec une étrangère, tandis que vous, vous me comprenez.

Tiens, tiens, pense Dora, ce cher Ralph s'apprivoise. Cela serait drôle de rendre Gilbert jaloux. La pendulette dorée achetée à Venise indique plus de neuf heures et il n'est toujours pas rentré. Il passe ses soirées au bureau, voyage beaucoup et j'ai beau changer de coiffure, il le remarque à peine. En fait, j'envie Lala. Ce grand bonhomme, fort séduisant, est incapable de se faire aimer et pourtant il ne cherche pas de consolation ailleurs, tandis que Gilbert me trompe bien que je me donne beaucoup de mal pour lui plaire. Lala se moque de lui, rêve de théâtre, préfère répéter des rôles avec Roman que de s'occuper de son fils et n'apprécie pas le luxe que Ralph lui assure. C'est à se demander si elle est capable d'aimer ? Dora arrange les plis de sa robe d'intérieur qui ressemble à une robe du soir, se rassoit croise ses jambes et sourit légèrement à son reflet dans le miroir suspendu sur le mur du fond. Quand Lala vivait dans cet appartement, je craignais qu'entre elle et Gilbert se tissent des liens inavouables ; j'étais angoissée et irascible et maintenant, quelques années plus tard, tout est changé. Je me plains des absences de Gilbert, mais au fond c'est Lala que j'attends, ses coups de téléphone, ses visites impromptues et les fins de semaine où je peux avoir Henry pour moi toute seule.

Ralph regarde la pendulette, soupire, marche un peu comme pour détendre ses longues jambes, puis s'arrête au milieu du salon. L'alcool fait son effet et le rend agressif.

- Mes affaires vont bien, je gagne beaucoup d'argent et cette femme ne songe ni à me féliciter, ni à m'admirer ! Pourtant, il y a des gens qui se ruinent, j'en

connais et elle sait bien que cela arrive. J'ai l'impression qu'elle ne comprend pas à quel point ma vie est harassante. Ce qui compte pour Lala, c'est son Tonton Roman. Croyez-vous qu'il y a quelque chose entre elle et ce bonhomme ?

- C'est un ami, un oncle en quelque sorte, le dernier homme dans son entourage qui a connu ses parents. Voyons Ralph, vous devez être capable de ne pas mêler les serviettes et les torchons !

Dora a beau trouver drôle sa jalousie, elle est indignée quand même. Ralph n'a pas la finesse de Gilbert, il est beaucoup plus spontané et presque primaire, mais ce n'est pas un imbécile. Il est habitué, il est vrai, à des situations claires. On achète, on vend, on fait de l'argent, ou encore on se trompe et on en perd. En chemin, ceux avec lesquels on s'associe sont honnêtes ou malhonnêtes, mais leurs mobiles sont faciles à analyser avec un peu de bon sens. Ils ne cherchent pas la gloire, la célébrité et la reconnaissance, mais le maximum de rentabilité de leurs investissements. Plus tard seulement, quand ils vieillissent, ils veulent aussi s'imposer dans leur communauté en tant que citoyens respectables et généreux. Ils font des dons aux musées, aux salles de concert, aux bibliothèques publiques et, en échange des plaques gravées, installées en bonne place, font connaître leurs noms dans le public. Personne ne songe à envoyer de l'argent comme ça, dans des enveloppes, comme le fait Lala, à une religieuse polonaise qui ne peut pas avouer publiquement qu'elle le reçoit parce que c'est défendu par les législations de son pays. Dora voudrait expliquer tout cela à Ralph, mais ne trouve pas les mots susceptibles de l'atteindre et commence à se sentir mal à l'aise.

- Je viens de lui acheter un beau bijou, dit Ralph en allumant une cigarette, un bracelet et je n'ai même plus envie de le lui donner. Elle ne sait pas apprécier. Sur sa coiffeuse, Lala n'a pas la photo de notre fils, ou la mienne, mais les cartes postales en noir et blanc, tout à fait horribles, qu'elle collectionne avec son Tonton Roman. Des cartes postales de diverses villes polonaises ! N'est-ce pas ridicule ! Faites-vous la même chose, Dora ? Je suis sûr que non !

- Oh moi ! soupire Dora, J'ai toujours été beaucoup plus soumise que Lala. J'appartiens à cette génération de femmes qui tiennent surtout à faire plaisir aux autres, au mari, à sa famille, à ses amis...

- Gilbert est moins facile à vivre que moi, dit Ralph. Il est obsédé par son travail, sa carrière et ses promotions. Je n'aurais jamais dû épouser une fille aussi

jeune. La différence d'âge entre moi et Lala est trop grande. C'est une femme comme vous que je cherchais et finalement, j'ai l'impression que c'est à cause de vous que j'ai choisi votre nièce. Moi, vieux célibataire endurci, je me suis laissé prendre comme un imbécile.

Il se rapproche, se laisse tomber sur le divan à côté de Dora, prend sa main et l'attire vers lui. J'avais peur que Gilbert s'amourache de Lala, pense Dora au moment où Ralph l'embrasse et me voilà dans les bras de son mari. À mon âge c'est plutôt flatteur ! Sous la lumière tamisée de la lampe, les yeux verts de Ralph ont un éclat particulier. Passionné, il déboutonne sa robe, caresse ses épaules nues, l'écrase sous son poids et allongés sur le divan, ils oublient que Gilbert peut arriver d'un instant à l'autre. Dora vibre de toute sa jeunesse inassouvie et se donne à Ralph comme si elle voulait, en cet instant, se venger de toutes les humiliations subies, de toutes les soirées vides vécues dans ce salon, de ses longues heures d'attente et de cette pénible certitude qu'elle n'est plus qu'une laissée pour compte. Mais quand il se retire et se reboutonne, son visage est dur et c'est en vain que Dora attend un peu de tendresse.

- Je suis désolé, dit Ralph en se passant la main dans les cheveux, j'ai trop bu et vous aussi. Je vous demande pardon. Je n'aurais jamais dû faire cela à Gilbert, mais c'est votre faute, Dora. Vous êtes si féminine, si chaleureuse, si compréhensive... Et puis, autant vous l'avouer. Depuis la naissance de Henry, Lala et moi nous faisons chambre à part. Au début, cela était justifié par son état et puis, par la suite... Bref, ce n'est pas facile dans ces conditions d'avoir une vie conjugale normale. Pour moi, c'est délicat... Comment vous l'expliquer à vous qui êtes femme jusqu'au bout des ongles... Savez-vous Dora, nous avons été éduqués de façon très stricte et quand on veut parler de ces choses-là, c'est bougrement difficile...

Me voilà devenue femme déçue, pense Dora, j'ai commis l'adultère. Autrefois, quand j'étais jeune, cela était considéré dans ma famille comme un péché très grave, alors comment se fait-il que je ne me sens pas coupable ?

- Vous ne raconterez jamais à personne ce que nous venons de faire, demande-t-elle à Ralph. Je vous en prie, jurez-le moi !

- Je le jure, Dora, mais vous, de votre côté, vous ne me chasserez pas et vous me recevrez de temps en temps. Vous êtes la seule avec laquelle je peux parler ouvertement. Vous n'êtes pas fâchée, dites ? J'ai perdu la tête. Il faut me pardon-

ner. - Ralph supplie presque, gêné, comme si brusquement il craignait de ternir sa bonne réputation. - Je vais m'en aller, ajoute-t-il, je ne pourrais pas affronter Gilbert après ce qui vient de se passer entre nous. Je ne suis pas un hypocrite ! Gilbert est mon meilleur ami et j'espère qu'il va le rester...

- Oui, allez, dit Dora en le poussant légèrement vers le hall. Il ne faut pas que Gilbert vous trouve ici.

La porte se referme sans bruit, puis on entend l'ascenseur qui descend. Dora fait couler son bain, parfume l'eau et se plonge dans la mousse. Toujours ce sentiment d'indifférence, de détachement et aussi une sorte de satisfaction inavouable. Pas question d'amour entre nous, pense-t-elle, mais il ne se rend pas compte, Ralph, à quel point, il m'a fait du bien. Moi qui me croyais une femme finie, je me sens brusquement beaucoup mieux. Comme ça, je peux susciter une passion ? Il est vrai qu'il avait bu et qu'il était particulièrement désesparé, mais quand même, il a perdu le contrôle, ce qui signifie que je suis encore désirable et que Gilbert a tort de ne pas le remarquer. J'aimerais presque que mon cher mari découvre que sa très vertueuse femme est capable de le tromper, cela changerait peut-être son attitude à mon égard. Au salon, la sonnerie stridente du téléphone explose comme une incongruité. Dora sort du bain, s'enveloppe dans la grande serviette blanche et court sur ses pieds nus qui laissent des marques mouillées sur le tapis et sur le plancher en marbre. C'est Gilbert. Il s'excuse d'être en retard, mais il a eu une entrevue très importante. Il part du bureau et sera à la maison dans une heure environ. Dora, en épouse compréhensive, le rassure, promet de l'attendre et propose même de lui préparer quelque chose à manger s'il le désire. Surpris, ravi, Gilbert lui dit quelques mots tendres qui lui font plaisir. Cela fait longtemps qu'il ne lui a pas parlé sur ce ton-là et quand il arrive finalement, elle est détendue, élégante dans sa longue robe en velours couleur de pêche, bien maquillée et coiffée avec soin comme si elle devait sortir.

- J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, lui dit-il en l'embrassant sur la joue. La nomination que j'attendais depuis des années vient d'être signée. Si le président Eisenhower est réélu, nous partons pour Paris. Es-tu contente ?

- Oh oui !

Dora entoure son cou de ses bras, se serre contre lui et il lui semble que son histoire avec Ralph n'a jamais eu lieu. Dans sa vie, il y a Gilbert et personne d'au-

tre. Gilbert, son mari, qu'elle a appris à aimer année après année, même si à l'époque de leur mariage, elle rêvait encore à Siemion. Elle ne quittera jamais Gilbert parce qu'il lui est devenu indispensable comme l'oxygène dont elle a besoin pour respirer. Ils s'installent à la cuisine, Dora prépare des oeufs à la polonaise, délicats, légers, des toasts de pain Weston blanc et mou, puis débouche une bouteille de vin blanc.

- Une autre nouvelle, dit Gilbert la bouche pleine. Lala passe une audition à Broadway, si cela marche elle aura un engagement. Elle ne doute de rien, ta nièce ! Elle va jouer la scène d'une pièce écrite par Roman et prétend qu'elle va l'imposer. Strictement entre nous, j'ai communiqué avec mon ami Goldman. Il est du milieu et il sait comment tirer les ficelles. Je lui ai extorqué la promesse formelle que, si Lala a le moindre talent et Roman de son côté un soupçon d'inspiration de dramaturge, il les aidera ! Allons, il est tard et j'ai bien mérité une bonne nuit de sommeil.

Gilbert s'étire, bâille et disparaît dans sa chambre, tandis que Dora éteint les lumières en se promettant de téléphoner dès la première heure à Ralph pour s'assurer une fois de plus de sa discrétion absolue.

* * *

Dans la salle vide, il n'y a, assis au premier rang, que quelques messieurs dont Lala ne peut distinguer les visages dans la pénombre.

- N'oublie pas, lui murmure Roman, tu reviens chez toi et tu découvres que ta mère a été exécutée par la Gestapo. Chaque mot, chaque intonation compte. Bonne chance, petite, et à la grâce de Dieu !

Lala ne tremble plus. Elle a cessé d'avoir le trac. Elle pense à Maryla et à Wiltold, à son père surtout qu'elle a cherché en vain pendant des années et à ce vide qui s'est installé en elle quand Zbigniew lui a appris sa fin. Un faisceau lumineux commence à fouiller le décor. Il glisse sur la table ronde et sur les chaises renversées autour, sur le lit défait, sur la table de nuit dont on a cassé le tiroir et sur la plante verte arrachée de son pot, puis sur les mottes de terre qui jonchent les draps blancs, froissés et tachés de sang à un endroit.

« - Maman, dit Lala, je te demande pardon. Maman, je ne pouvais pas revenir plus tôt, les braves gens n'ont pas voulu me laisser partir, ils disaient qu'il y avait une rafle au village et que nous serions tous pris par les S.S. J'ai essayé maman de leur résister, mais ils m'ont ordonné de rester près des voies du chemin de fer avec les autres maquisards et ils ont accusé de lâcheté ceux qui voulaient désobéir. À les entendre, nous sommes plus précieux que nos familles parce que nous risquons de trahir la cause sous la torture, tandis que toi, tu ne le pouvais pas n'étant au courant de rien... Maman, comme tu devais avoir peur quand ils sont arrivés dans cette chambre, ces brutes, et quand ils se sont mis à tout casser ! Ils espéraient trouver de l'argent et des bijoux que nous n'avions pas, toi et moi. Avant de tuer, il voulaient enrichir le Grand Reich ! As-tu eu le temps de penser à moi, de me pardonner de ne pas être à tes côtés, et de faire face avec toi à la souffrance et à la mort ? Sur les voies où nous étions accroupis le long du remblai, on disait que tu avais pu quitter le village avec d'autres et te cacher dans les bois. On prétendait que toi et tes amis vous vous doutiez que la nuit serait sanglante, mais moi je ne les croyais pas. Je savais que tu ne sortirais pas toute seule de la maison, que tu aurais peur de l'inconnu, du froid et des chiens-loups, et que tu préférerais mourir comme ça, dans ton lit. Je me souviens bien qu'hier encore tu disais que maintenant que papa ne donne plus de ses nouvelles, ta propre vie n'a plus beaucoup d'importance. J'ai protesté, je t'ai suppliée de penser à moi, mais toi tu me souriais tristement et tu disais que papa a dû être exécuté en prison et que tu ne le reverrais plus jamais ... »

« Oh ! maman, est-ce qu'ils ont osé te toucher ? Ce sang d'où vient-il ? Maman, est-ce qu'ils t'ont fait mal avant de te mener sur la grande butte où vous avez dû creuser la fosse commune avant d'être fusillés ? Maman, j'irai sur la grande butte derrière le village et je vais prier pour que Dieu me pardonne ma faute. Maman ... »

À genoux, devant le lit, Lala sanglote. Dans la salle, c'est le silence, puis des applaudissements. Roman l'aide à se relever, des visages souriants se tendent vers elle, mais Lala, tremblante, ne parvient pas à comprendre ce qui lui arrive. Émue encore, elle a du mal à réintégrer la vie normale, le quotidien, à se réjouir parce qu'on la félicite et parce que Roman parle déjà du contrat qu'on signera bientôt au bureau du directeur.

- Lala, c'est fantastique, tu as l'étoffe d'une grande actrice. Je ne pouvais pas deviner, quand tu es arrivée chez nous, que je recevais dans ma maison une fille qui a un talent pareil.

Gilbert est enthousiaste et il y a une telle sincérité, un tel étonnement, dans sa façon de la féliciter que, grâce à lui, Lala retrouve enfin la réalité.

- Vous êtes surprenant, Roman, continue Gilbert. Cela fait longtemps que vous travaillez ensemble et vous vous doutiez, je l'espère, que Lala n'est pas faite pour jouer la comédie, mais le drame. Et puis, expliquez-moi donc, mon vieux, pourquoi vous qui, jusqu'à présent, vous préoccupez surtout de dénoncer le communisme et la soviétisation, vous venez d'écrire une pièce qui traite de l'occupation et des cruautés commises dans votre pays par les Allemands ? Je n'étais pas d'accord avec notre sénateur McCarthy et avec sa chasse aux sorcières, mais il me semble que le moment est propice quand même pour s'intéresser à l'actualité, à l'insurrection de Budapest, à la tragédie vécue par la Hongrie...

- Les liens entre l'art et la politique ne peuvent se tisser qu'à posteriori, dit Roman pensif. Il faut que le temps fasse son oeuvre et qu'on oublie pour retrouver plus tard, beaucoup plus tard, des traces, sorte de cicatrices qui, elles, restent au-delà de l'événement.

- C'est sans doute vrai, intervient Goldman, l'ami de Gilbert, mais nous, les Juifs, nous ne cesserons jamais de raconter les camps de concentration nazis où des milliers des nôtres ont été torturés, tandis que personne ne parlera des cruautés soviétiques. Israël craint de nuire aux Juifs qui attendent des passeports et des visas pour sortir de Russie et, d'une manière générale, Moscou est toujours encore en mesure d'exercer des représailles occultes.

Lala n'écoute plus. Elle est entraînée dans le tourbillon. La voilà au bureau du producteur, le directeur du théâtre place sur la table de longues feuilles et quelqu'un d'autre, qui se dit son agent et défenseur de ses intérêts, négocie les montants des cachets prévus dans le contrat qu'elle doit signer. Roman, heureux, débordé, hoche la tête en paraissant accepter tout à l'avance, puis, au dernier moment, Gilbert prend les choses en main. Il lit à haute voix les clauses du contrat, les commente, pose des questions, proteste et obtient gain de cause parce qu'il devient évident aussitôt pour tout le monde que Lala et Roman ne signeront rien sans lui.

- Venez fêter cela, décide Gilbert dès que Roman appose ses initiales sur le dernier papier qu'on lui présente. Je vous emmène chez Rumpelmayer et ensuite, on dînera à la maison pour ne pas faire de peine à Dora, à moins que... Attendez-moi un instant, j'ai une meilleure idée, je vais juste donner quelques coups de fil.

Lala se déplace comme une automate. Il lui semble qu'elle vient de monnayer ses souvenirs et de vendre ses sentiments les plus intimes qui dorment quelque part au fond d'elle-même. C'est pour cela qu'ils ont bien voulu l'engager, signer un contrat intéressant, accepter de monter la pièce d'un inconnu, d'un étranger... Jusqu'à présent, le Tonton Roman n'a jamais eu la moindre chance de présenter un de ses textes à un public autre que celui des Polonais. C'est Gilbert qui l'a presque forcé à engager un traducteur et à se lancer dans l'aventure, mais Roman ne croyait pas que cela pouvait réussir. Et maintenant brusquement, son passé, transposé il est vrai, est jeté en pâture aux gens qui, comme Ralph, ne s'y intéressent guère. Étrange façon d'honorer l'héroïsme des siens ! Lala n'est pas certaine que ce ne soit pas une trahison et voudrait bien le demander à Roman, mais Gilbert ne lui laisse pas la possibilité d'ouvrir la bouche, alors contrairement à ses habitudes, elle vide un verre après l'autre. Quand Ralph, Dora et Pamela les rejoignent au restaurant du Plaza, elle regarde son mari comme un étranger, tandis que Gilbert s'efforce d'amortir le choc. Ralph est furieux et cache mal son dépit. Il n'a pas épousé une actrice, dit-il, mais une jeune fille décidée à être une bonne épouse et la mère de ses enfants. Cette affaire de contrat lui déplaît souverainement. Plus encore, en tant que mari de Lala, il est prêt à contester la validité de sa signature devant les tribunaux et à faire échouer du coup cette carrière qui s'annonce si prometteuse. Tendus, nerveux, Ralph élève la voix.

- Vous ne pouvez pas aller à l'encontre d'une vocation, objecte Dora, particulièrement belle dans sa robe en lamé qui découvre généreusement son dos, pensez à Roman. Pour lui aussi, en tant qu'auteur, c'est important !

Fine mouche, Pamela se met aussitôt de la partie.

- Vous étiez consentant, mon cher Ralph, à ce que Lala ouvre une galerie de peinture, dit-elle, ce qui demandait un investissement de votre part et des risques financiers, alors pourquoi vous objecter à ce que votre jeune femme, Pamela insiste légèrement sur l'adjectif « jeune », fasse une carrière d'actrice ? Il ne s'agit pas de cinéma, mais de théâtre et c'est d'autant plus honorable ! L'éternel symbolisme

du théâtre est reconnu par l'Église catholique et le rôle qu'elle va jouer est celui d'une jeune fille pure qui ne vous porte pas ombrage. Lala va personnifier l'héroïne de la résistance et vous ne pouvez vraiment pas prétendre que cela va à l'encontre des valeurs qui sont les vôtres.

- Tout à fait d'accord, explose Ralph, mais ce n'est qu'un début. Qui de vous peut m'assurer que, dans un an, ma femme ne jouera pas les dévergondées ? Et puis, nous avons un fils et je ne tiens pas du tout à ce que Henry soit élevé par Josua parce que sa mère passe son existence dans les coulisses. Vos enfants sont grands, Pamela, et c'est pour cela sans doute que tout vous paraît facile !

Ralph évite de croiser le regard de Lala de crainte d'y lire une expression de mépris. Elle se tait et le fixe de ses grands yeux gris. Sa réaction ne l'étonne pas. Le père Wiktor lui-même lui rappelle dans chacune de ses lettres qu'en tant que mère de famille, elle travaille trop avec le Tonton Roman. S'il pouvait être là, avec eux, il défendrait certainement les droits de Ralph, le mari ! Je ne l'aime pas, je n'ai pas menti, il le savait en m'épousant, pense-t-elle, et il n'a pas le droit de m'enfermer à la maison. Avec Bronek, cela serait différent, mais Bronek saurait me comprendre et m'aimer vraiment au lieu de me considérer comme un objet dont on dispose à sa guise.

- Si je ne parvenais pas à gagner assez d'argent, dit Ralph, je ne m'objecterais pas à ce que Lala essaie de travailler de son côté, mais ce n'est pas le cas. La seule carrière que ma femme à moi peut faire, c'est celle d'épouse et de mère. Nous voulons plusieurs enfants, n'est-ce pas Lala ? Tu es d'accord que Henry mérite qu'on lui donne un frère ou une soeur et qu'il est temps d'y voir ?

- Lala n'a pas engagé sa vie entière, constate très tranquillement Gilbert. La pièce sera à l'affiche cet automne, et il est stipulé dans son contrat qu'elle gardera le premier rôle aussi longtemps qu'elle sera jouée. Ne t'énerve pas ! Le grand public est impitoyable et ta femme peut se retrouver à la maison après quelques semaines. Cesse d'être un trouble-fête ! Et puis, changement de propos, Dora et moi nous partons en France. Je suis nommé à Paris et dès l'été prochain, nous serons installés et prêts à vous recevoir tous, y compris Henry.

- Oh oui ! ajoute Pamela en souriant à Ralph. Je serais très heureuse de visiter Paris avec vous en laissant à Lala et à Roman la possibilité de discuter en polonais

des aléas d'une carrière d'actrice et des problèmes d'un dramaturge obligé d'écrire dans une autre langue que le polonais.

Roman ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais Pamela pose sa main sur la sienne et il se ravise comme s'ils n'avaient pas besoin de paroles pour se comprendre. Ils s'aiment, pense Lala, et ils sont heureux ensemble. Entre eux, il n'est pas question de passion, mais d'une camaraderie infiniment plus solide et plus résistante à l'érosion du temps. Pamela n'a pas pu assister au mariage de sa fille Meg, faute d'argent pour payer le voyage, mais elle ne se plaint pas. Elle a tout sacrifié pour Roman, sa famille, ses amis, sa maison qu'elle a été obligée de vendre, et pourtant elle ne cesse de lui manifester une sorte de reconnaissance. Moi, je vais remplacer l'amour par l'ambition. Je travaillerai et je réussirai. Le père Wiktor considère que le travail permet d'atteindre n'importe quel objectif à condition qu'on persiste. Ni Ralph, ni Henry, ni personne ne me forcera à renoncer. Un jour, je verrai mon nom sur les affiches de Broadway. Brusquement, Lala se rend compte que ce nom sera celui de Ralph, puisque le producteur américain considère que Lala Zamska fait trop exotique...

- Tiens, dit-elle à Ralph, je vais prendre un pseudonyme. Cela te permettra de ne pas avouer à tes amis que ta femme fait du théâtre.

- Oh, laisse, proteste-t-il faiblement. Tu feras ce que tu voudras et comme tu le voudras. Je m'incline à l'avance. Allons, viens danser pour que je puisse te tenir dans mes bras. Quand tu seras grande vedette, tu n'auras plus envie d'un exercice aussi futile.

Il paraît fatigué et résigné et cela rend Lala honteuse. Tant qu'il s'insurgeait, tant qu'il protestait, elle était prête à se battre, mais face à cet homme désabusé, elle se sent coupable et éprouve l'envie de tout abandonner. Je n'ai pas le droit de trahir la confiance de Tonton Roman, s'insurge-t-elle aussitôt. L'avenir de sa pièce est lié au mien. Je lui dois beaucoup et je ne peux pas le décevoir...

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 13

Un voyage de noces

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai qu'à les remercier d'être là et de m'attendre, pense Lala et pourtant la foule qui se presse à la sortie du théâtre lui fait peur. Ils sont venus, ils l'attendent, ils crient son nom, et elle a l'impression de ne pas mériter leur enthousiasme. Lala se glisse derrière Roman et monte, aussi rapidement que lui permet sa longue pèlerine en velours rouge, dans la grande limousine dont le chauffeur a réussi à se placer tout près de la porte. Déjà il démarre doucement, les gens s'écartent, Lala agite la main puis se laisse tomber sur les coussins gris et soupire d'aise.

- Ouf, Tonton, c'est fini. Vive les vacances !

- Tu as été merveilleuse ce soir, dit Roman. Sais-tu, je suis un peu triste. Grâce à toi, ma pièce a tenu l'affiche à Broadway deux ans, ce qui est un record ! Je te suis très reconnaissant et en même temps je me rends compte que c'est une époque de ma vie qui s'achève.

- Voyons, proteste Lala. Tu écriras une autre pièce que je vais jouer, si tu veux encore me faire confiance, et on réussira peut-être à la monter ici et à Londres.

- Non, mon petit, inutile de nous leurrer. Mes deux manuscrits ont été refusés. Pour moi, c'est fini. Je vais demeurer l'auteur d'une seule pièce à succès, mais toi tu commences une carrière. Zbigniew, le premier, a voulu te donner le goût du

théâtre. Pour ma part, j'ai continué, c'était tout ce que je pouvais t'offrir. Je ne veux pas employer les grands mots, mais seul l'art peut remplir une vie. L'amour de l'art, l'amour d'un monde factice où tout est possible, où les symboles permettent d'exprimer en peu de mots l'immensité des attentes de l'homme. - Songeur, Roman allume une cigarette, aspire la fumée et regarde Lala. - Tu n'aimes pas le théâtre. Tu joues à perfection et pourtant tu ne te passionnes pas pour tes rôles, ta carrière, ton avenir...

- Je fouille dans mes souvenirs, dit Lala et je trouve le ton juste. Cela est possible quand il s'agit de tes pièces, mais je me sens incapable d'affronter celles des autres. En automne, je commence à tourner. Le cinéma, c'est plus facile. Il paraît que j'ai un bon profil. - Lala se met à rire. - Tu ne comprends rien, Tonton. Il n'y a que deux sentiments qui comptent dans la vie, l'amour et l'ambition. Mon amour est mort puisque je ne retrouverai jamais Bronek et mon ambition est fort simple. Je veux être libre et gagner assez d'argent pour m'assurer toute seule cette liberté-là. Le reste m'importe peu ! Est-ce qu'on peut passer à la maison avant de se rendre à la réception ? Cela ne t'ennuie pas d'être en retard ? De toute façon, suspendue à ton bras, je vais faire une entrée remarquée.

Josua leur ouvre la porte, prend la pèlerine de Lala et sourit à Roman. Il lui dit quelques mots gentils, selon son habitude, plaisante et demande un whisky.

- Viens, Tonton.

Lala l'entraîne dans la chambre de Henry où ils pénètrent sur la pointe des pieds. Le garçon dort, couché sur le dos. Une mèche de cheveux tombe sur son front. Lala se penche, l'écarte délicatement, arrange la couverture puis dépose un baiser sur la joue lisse. À la lumière de la veilleuse, le visage de Henry exprime le calme et une sorte de bien-être indéfinissable. Penchée ainsi à côté de lui, Lala paraît différente, détendue, heureuse et presque belle.

- J'ai quelque chose d'important à t'annoncer, dit Roman, dès qu'ils se retrouvent au salon. Ne m'interromps pas, il faut que je puisse aller jusqu'au bout. C'est assez difficile de t'expliquer ce qui m'arrive. J'ai beaucoup aimé ta mère, tu le sais, et par la suite j'ai voulu te protéger, toi. Remarque, je ne suis pas brillant et mes instincts paternels sont plutôt limités. Et puis, personne ne peut donner plus que ce qu'il a en lui. Moi, je n'ai que la passion des mots qui s'agencent autour d'un rythme, d'une mélodie, et qui parfois finissent par décrire un univers ; celui de

mon pays perdu. Bref, j'ai essayé tant bien que mal de te transmettre ma nostalgie et ma vision du monde, mon sens de l'humour et mes interrogations. Seulement, vois-tu, tant que tu jouais en polonais je pouvais vraiment me considérer comme utile. Je corrigeais ta diction, je t'aidais à prononcer, à respirer, à avoir une voix posée et à comprendre le sens du texte que tu devais communiquer aux autres et rendre crédible. Maintenant c'est fini. Je ne peux plus rien pour toi. Ton anglais est meilleur que le mien et tu es devenue une star.

- Dans ce métier, l'interrompt Lala, on réussit un jour et le lendemain on se retrouve sans engagement. Je n'ai pas d'amis, et en dehors de toi personne, tu m'entends, personne ne tient à ce que je réussisse. À l'automne, je peux fort bien me casser la figure et être exclue de la distribution.

- Tu as ton contrat.

- Oui, mais il stipule qu'on peut me remplacer en me versant un dédit. Remarque que cela rendrait Ralph heureux. Il est comme un chat qui attend que la souris se prenne dans une trappe pour qu'il cesse d'être obligé de courir derrière elle.

- Tu n'es pas attachée à lui, constate Roman en baissant la tête, pourtant il fait ce qu'il peut...

- Veux-tu Tonton, on va parler d'autre chose. Je suis mariée avec un homme qui est un excellent époux. Il ne boit pas, ne trompe pas, gagne beaucoup d'argent et s'occupe de notre fils. J'attends tes révélations...

- Ce n'est pas facile, soupire Roman. Je vais être obligé de parler de moi et d'être sérieux par-dessus le marché, ce que je déteste. Voilà, quand j'ai épousé Pamela, je lui ai imposé des sacrifices. Elle a perdu sa nationalité britannique pour se retrouver avec un sinistre certificat de femme d'un *displaced person*, d'un homme sans patrie, déplacé... Je viens de réparer un peu mes torts. La semaine dernière, nous avons reçu tous les deux notre citoyenneté américaine. Enfin j'ai un passeport, un vrai, sur lequel n'importe quel douanier apposera avec plaisir un tampon ! Je le garde dans ma poche et je l'examine plusieurs fois par jour comme un gosse qui traîne avec lui son premier canif. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

- Oh oui ! s'exclame Lala en levant très haut son verre. À nos passeports et à notre liberté retrouvée d'aller et venir partout sauf dans notre propre pays ! - Elle avale une gorgée de whisky, renverse légèrement sa tête en arrière, puis se penche

vers lui. -La seule différence entre nous deux c'est que, sur ton passeport, il y a ton nom à toi, tandis que sur le mien il y a celui de Ralph...

- C'est normal, tu es une femme mariée, constate Roman pour lequel il s'agit d'un détail sans importance. Donc, maintenant que nous sommes américains, Pamela et moi, j'ai décidé de la ramener en Angleterre. À cause de moi, elle a été obligée de vendre sa maison de Londres, mais elle a pu garder quand même celle de Worthing. C'est là que nous allons nous installer. Le caporal Stern me bombarde de lettres. Il semble que j'aie été pessimiste. Beaucoup des nôtres ont trouvé du travail et sont restés en Grande-Bretagne. Le club va bien et il m'attend pour remonter sa réputation, comme il m'écrit, en organisant à nouveau des soirées littéraires et des spectacles. Certes je vais être obligé de me passer de toi, mon interprète préférée, mais j'ai quelques projets en tête. Et puis, Pamela sera heureuse d'avoir ses filles, ses amis... Elle est très seule ici, bien qu'elle ne se plaigne pas. Je crois qu'il lui est beaucoup plus difficile de s'adapter en Amérique qu'à toi ou à moi qui n'avons pas le choix.

- Tu l'aimes, dit très doucement Lala. Tu l'aimes et tu le dissimules comme s'il s'agissait d'une incongruité...

- Je n'ai plus l'âge de parler d'amour, dit Roman en cachant mal sa gêne. Je suis un vieux monsieur. La soixantaine n'est pas loin, bien que mes cheveux blancs me donnent un petit air sérieux qui plaît beaucoup à ta maquilleuse. Grâce à toi, j'ai un peu d'argent de côté et la possibilité de faire des folies, mais cela ne durera pas.

- Ne renverse pas les rôles, Tonton, proteste Lala, tu sais bien que je te dois tout et que sans toi je vais être complètement perdue...

- Allons Lala, murmure Roman en la prenant par la main. Ne pleure pas, tu vas faire couler ton rimmel.

Il s'efforce de plaisanter, mais il est ému. Une période de sa vie s'achève. C'est la fin de ses rêves et de ses ambitions. Le traducteur a refusé de travailler sur son dernier manuscrit. Il semble qu'il ne soit pas au goût du jour et que la pièce soit trop polonaise pour être comprise du public américain. En somme, sa réussite à New York n'a été qu'un accident, un cadeau du sort, tandis qu'à Londres son public l'attend.

- Je n'ai pas envie de me battre, dit Roman. Je n'ai plus l'âge. Je tiens juste à rendre Pamela heureuse et à laisser de bons souvenirs aux copains. Peux-tu comprendre cela petite ?

- Non, non et non ! s'insurge Lala. Tu n'as pas le droit de me laisser seule.

- Oh si ! constate Roman. Tu vois, malgré ce que nos poètes polonais racontent à ce sujet, il y a l'amour romantique que j'ai éprouvé à l'égard de ta mère et le bon petit amour quotidien que je peux encore offrir à Pamela. De la même manière, il y a le grand art universel et le talent d'amuseur qui me reste. Je suis à un tournant de mon existence où c'est justement celui-là qui me convient le mieux.

Lala se lève, dépose son verre et s'approche du grand miroir. Il lui semble qu'à force de philosopher ainsi, Roman la dépouille de son enfance et la prive par le fait même des forces vives qui la poussent en avant. Je ne veux pas abandonner, m'enfoncer dans le rythme de mon existence et renoncer aux défis, avec ou sans Tonton, je réussirai, se promet-elle.

- On nous attend, et il est tard, dit Roman en déposant son verre vide.

Dans le miroir, la pèlerine rouge met en valeur sa robe noire et ses épaules nues. Ils quittent l'appartement sans échanger un mot et continuent à se taire pendant le trajet. La réception, à l'hôtel Plaza, bat son plein. Ils entrent, les applaudissements fusent, des mains se tendent, Lala sourit aux hommes qui l'entourent, puis il y a Ralph qui la prend par la taille.

- Je commençais à être inquiet, dit-il.

- Je suis passée à la maison embrasser le petit, murmure Lala.

- N'est-ce pas difficile d'être à la fois actrice et mère ? lui demande aussitôt une femme journaliste, une certaine Doly qui connaît tout le monde et sait s'introduire partout. Je trouve cela sublime de votre part ! Un soir de triomphe, la dernière représentation d'une pièce importante qui laissera sa marque dans les annales de Broadway, et au lieu de rejoindre les amis et les producteurs vous préférez retrouver votre fils. Bravo Lala McGuire ! J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'en parler dans ma chronique de samedi. On prétend que vous tenez à protéger votre vie privée, mais dans ce cas-là il s'agit d'un détail qui vous caractérise en tant que femme et qui reflète votre véritable personnalité...

Lala continue de sourire à Doly qui ne la quitte pas d'une semelle, tandis que Ralph disparaît dans la foule. Il tient à éviter les flashes des photographes et la pénible impression d'être devenu, sans savoir quand et comment, le mari d'une vedette.

- L'année prochaine, dit Gilbert qui s'approche en tenant Dora par le bras, Lala deviendra une star d'Hollywood et ne nous reconnaîtra plus dans la rue. Je suis bougrement content pour toi. Quand je pense à ta façon timide de nous parler au début de ton séjour à New York et au chemin que tu as réussi à parcourir depuis, je suis fier !

Dora lui lance un regard mi-amusé, mi-ironique et manoeuvre de façon à rencontrer la journaliste. Aussitôt Lala la présente avec empressement.

- Ma tante Dora et mon oncle, qui est diplomate en poste à Paris, sont à New York pour quelques jours et repartent après-demain.

- En fait, minaude Dora, nous sommes ici pour assister au triomphe de notre petite et nous assurer qu'elle tiendra parole. Nous comptons l'avoir cet été avec nous. Paris est très chaud au mois de juillet, mais nous allons nous organiser pour que le petit Henry puisse le découvrir quand même. N'est-ce pas Lala ?

La journaliste glousse d'aise et regrette de ne pas pouvoir prendre des notes ; Dora, d'un geste protecteur, enlève une minuscule poussière sur la robe de Lala et sous les lustres du grand salon elles forment ainsi, toutes les trois, un joli groupe qu'un photographe bombarde de ses flashes. Tonton Roman partira avec Pamela et je vais rester seule, pense Lala en ressentant un vide dans sa poitrine. Broniek est mort. Ils sont tous morts ! Et moi, je dois continuer à me débattre parmi ces étrangers sans même savoir pourquoi. Au début, Ralph avait peur que je le quitte dès que j'aurais assez d'argent pour ne plus dépendre de lui, mais le voilà rassuré ! Je suis fidèle, aimable et docile. Pourvu qu'on continue à faire chambre à part, il ne me dérange pas. Au contraire, il est très décoratif mon mari et très utile à l'occasion. Il m'évite un tas d'ennuis et, comme homme d'affaires, négocie à perfection mes contrats.

Lala regarde Dora, s'efforce d'être aimable et de se montrer enthousiaste à l'idée de son prochain voyage à Paris, tout en se consolant qu'au retour elle aura une semaine de liberté. Elle ira à Montréal, rencontrera Witek, Maryla et le père Wiktor, et passera avec eux quelques jours. Ralph est d'accord et le père l'attend.

Des vacances, en somme, et une occasion unique de demander de vive voix à Wiktor Janaga de lui expliquer une fois de plus le véritable sens de la vie...

* * *

Roman et Pamela partent par un petit matin blême où la vapeur qui s'élève dans les rues au-dessus des bouches du métro rampe le long des trottoirs au lieu de se dissoudre sous le soleil.

- Nous vous rendrons visite à Londres, crie Ralph au moment où ils montent sur la passerelle.

La sirène du bateau hurle, l'orchestre joue, Lala pense que jamais elle n'ira à Worthing chercher sur les plages balayées par le vent l'ombre de Broniek et elle abaisse la voilette de son chapeau pour mieux cacher ses larmes. Roman peut revenir en arrière, mais pour elle les retours sont impossibles à cause des morts dont il ne faut pas réveiller le souvenir.

- Madame McGuire, puis-je vous demander un autographe ?

Un joli minois, une fille sportive, gaie et un grand garçon qui l'accompagne. Lala écrit un mot aimable penchée sur une feuille de papier qui s'agite au vent comme animée d'une vie propre. Le bateau s'éloigne. La limousine noire et le chauffeur en livrée grise sont devant elle. La voiture roule, Ralph parle de leur propre voyage, Lala a l'impression que les gratte-ciel l'écrasent, puis c'est le cadre familial de l'appartement, Josua qui trotte d'une pièce à l'autre et Henry. Trois mois plus tard, ils prennent l'avion, le décor familial s'efface et la ronde absurde commence. Deux jours à Madrid, la visite du Prado, l'hôtel Ritz, les avenues très larges, les statues trop lourdes, quelques visages frappants, aperçus dans le hall ou dans la rue, l'aéroport, Rome, la place Saint-Pierre et la visite du Vatican. L'ambassade américaine envoie une jeune fille qui s'occupe de Henry et louche du côté de Ralph, ce qui amuse beaucoup Lala. Naples, Pise, Florence, des jardins, un dîner parmi les fleurs, des hommes d'affaires et à nouveau le départ, cette fois-ci pour Venise. Lala voudrait s'arrêter à Monte Cassino, mais ça ne fait pas partie de l'itinéraire et il ne faut surtout pas bousculer les arrangements pris par Ralph avec l'agence de New York, sous peine de gâcher ce « voyage de noces » auquel il tient tant. De grands hôtels, des chasseurs qui s'inclinent en ouvrant les portières des voitures, des mets rares, des cristaux colorés par les vins de prix, des chambres

spacieuses dont les fenêtres donnent sur les parcs, les statues, les canaux, les rivières et les parterres fleuris. Lala rêve des coquelicots rouges, mais les vases sur les coiffeuses sont remplis de roses. Elle dort dans les trains et les avions, se réveille, marche, visite, achète des cartes postales et se demande pourquoi Ralph dépense autant d'argent sans même lui laisser la possibilité de visiter les endroits qui l'intéressent. Une escale exotique, selon Ralph, en Yougoslavie, à Dubrovnik, où le personnel est moins poli et l'hôtel moins luxueux, mais où Ralph abandonne pour une journée entière la lecture de ses guides touristiques, enfile son maillot de bain et part sur la plage en emmenant Henry avec lui. Couchée sur le sable, Lala le voit évoluer sur les rochers. Il est très beau ainsi, son mari. Le torse large, légèrement bronzé, la taille fine, les hanches étroites et des jambes très longues, solides, musclées qui semblent se mouvoir sans effort sur le sentier, abrupt pourtant, qui mène vers la mer. Comme il paraît jeune, pense Lala, fort, bien dans sa peau et séduisant ! Pourquoi ne suis-je pas heureuse avec cet homme qui fait ce qu'il peut pour me plaire ? Suis-je incapable de m'adapter à une existence normale ou est-ce une malédiction que je mérite parce que j'ai trahi Bronek en épousant un autre ? À ses pieds l'Adriatique est d'un bleu clair, brillant et limpide ; aucune comparaison possible avec la Baltique, ombrageuse, vert foncé et parfois, en temps de tempête, presque noire entre la blancheur de l'écume qui surmonte alors la crête des vagues. Maintenant que j'ai mon passeport américain, décide brusquement Lala, je vais aller en Pologne. J'emmènerai Henry à Gdynia et on voyagera lentement le long de la côte, en nous arrêtant à Orlowo, à Jurata, à Jastrzebia Gora, à Kuznica, à Jastarnia... Lala répète tous ces noms à mi-voix et cela lui fait plaisir de savoir qu'elle n'a pas oublié, puis elle essaie de retrouver sous ses paupières fermées le dessin de la carte géographique, l'ordre dans lequel elle pourrait visiter ces villages, lieux privilégiés de vacances et, comme il ne lui paraît pas exact, elle se lève, mécontente, et s'en va nager. Petit à petit le mouvement de ses bras, la fraîcheur de l'eau et la chaleur du soleil lui permettent de cesser de penser. Quand Ralph la rejoint avec Henry, elle est détendue et heureuse de ce bonheur animal que procure le bien-être physique.

Le soir du même jour, pendant qu'ils dînent sur la terrasse, Henry se met à boudier sans raison, Ralph se fâche, les têtes se tournent de leur côté et les gens échangent, en yougoslave et en allemand, des propos qui les concernent. Lala,

gênée, essaie en vain de le calmer et finalement s'en va avec Henry. Je suis une mauvaise mère, se dit-elle, en s'efforçant de ne pas le gronder.

Le lendemain, c'est le départ, les bagages, Henry qui paraît malade et Ralph qui se plaint des lenteurs du service, puis l'avion, un changement d'atmosphère et le luxe de Monte-Carlo.

- Tu comprends, insiste Ralph, Grace Kelly qui était une star a préféré se marier plutôt que de poursuivre sa carrière. Elle est devenue la princesse de Monaco, elle est femme et mère et cela lui suffit.

L'allusion est évidente, mais Lala ne la relève pas. Cette fois-ci c'est le dîner de grand apparat, sa robe longue tombe fort bien, Henry est couché et dort sous l'oeil vigilant d'une gardienne, une dame d'un certain âge, recommandée par le gérant de l'hôtel et en face d'elle Ralph est en train de dévorer un immense tournedos désigné sur le menu par un nom bizarre. Lala s'applique à chipoter dans son assiette, bien qu'elle meure de faim. Son producteur exige qu'elle perde plusieurs kilos avant le début du tournage du film et cet effort constant de manger le moins possible l'épuise. En voyage surtout, il est d'autant plus pénible que Ralph ne cesse de vanter la cuisine européenne et de lui faire honneur en arrosant copieusement chaque bouchée de vins italiens, français, yougoslave ou espagnol. Hypocrite, il ne manque pas non plus de s'enquérir des motifs du manque d'appétit de Lala et de lui proposer des desserts particulièrement originaux qui tous ont une caractéristique commune : ils contiennent beaucoup de calories.

- Nous repartons demain ? demande Lala pour rompre le silence.

- Oui, dit Ralph. Ce soir nous irons au Casino, demain matin je rencontre des hommes d'affaires et ensuite ils mettront à notre disposition une voiture qui nous emmènera à Nice, notre prochaine étape.

- Je suis fatiguée, se plaint Lala. Je voudrais me coucher tôt.

- Très bien, j'irai seul au Casino. Cela te permettra de te reposer.

Une heure plus tard, Lala est installée dans sa chambre devant la fenêtre largement ouverte. Dehors il y a le murmure des vagues, des chuchotements des amoureux qui passent dans les jardins fleuris ou se cachent derrière les bosquets, et la lumière dorée de la lune. Lala écrit des cartes postales. « Voyage magnifique, Henry va bien, nous espérons vous revoir bientôt. Meilleurs souvenirs. » Un mot

en anglais pour Pamela, un autre à l'intention de Gilbert et puis un message vraiment personnel, en polonais, pour Roman. « Je n'ai même pas le temps de relire le scénario. J'espère que, pendant le mois que nous devons passer à Paris avec la tante Dora, je vais être capable de travailler un peu. » La dernière carte est destinée au père Wiktor. « Le monde est beau, écrit Lala, mais je ne sais pas l'apprécier. Je compte les jours qui me séparent du moment où je vais vous retrouver à Montréal. Je suis ingrate et incapable de profiter de ce que j'ai. Pourquoi mon père ? » Elle colle les enveloppes, indique les adresses de façon aussi lisible que possible et se couche dans le grand lit. Confortablement appuyée sur les coussins, elle lit ensuite à haute voix le scénario et commence à réciter son rôle. L'intrigue est mince. Une jeune fille pauvre et honnête se débat pour trouver du travail, rencontre un jeune homme aussi pauvre qu'elle et finit par être engagée avec lui comme figurante dans une comédie musicale.

- Ne t'énerve pas, l'avait rassuré le Tonton. Cette histoire à l'eau de rose va plaire et deviendra un film à succès. Les gens adorent les pauvres qui deviennent riches et célèbres. Tu seras excellente ! C'est un peu ton histoire, penses-y... Petite interprète d'un dramaturge inconnu, tu seras dès l'automne une star de cinéma. Que te faut-il de plus pour sentir ton rôle ?

Je n'ai jamais été ni pauvre ni « méritante », pense Lala. J'ignore le sentiment d'insécurité et d'isolement que vivent ceux qui sont obligés de commencer à gagner leur vie. À New York, quand j'ai voulu quitter tante Dora et me débrouiller seule, j'ai cru me lancer dans une aventure passionnante, mais cela n'a duré que l'espace de quelques heures. En fait, j'ai côtoyé la mort sans connaître le vrai goût de la vie. Mes angoisses, mes craintes, mes ambitions, n'ont jamais été celles de cette jolie héroïne américaine. Pis encore, il m'ennuie profondément ce personnage. Pourtant, selon Tonton, il est plus crédible pour le public américain qu'un personnage qui me ressemblerait à moi. Je n'ai rien d'une Cendrillon. Je dois tout au père Wiktor, à Zbigniew et à Roman. Sans eux, je ne serais qu'une poupée de luxe, un peu trop grosse et un peu trop laide pour mériter un pourvoyeur comme Ralph, ou l'épave d'un monde qui a cessé d'exister. À force de travailler avec eux, j'ai découvert un passé et je me suis forgé un présent, mais désormais me voilà seule. Je n'ai pas le droit de les décevoir, Roman surtout, mais vais-je réussir à prouver comme lui que la vie peut et doit être un continuel dépassement ? Le manuscrit du scénario lui glisse des mains et le sommeil la fait basculer dans un trou

noir, sans rêves, où il n'y a plus ni doutes, ni angoisses. Quand elle se réveille, le soleil inonde la pièce, une table dressée près de son lit l'attend et Ralph, assis en face, lui sourit.

- J'ai commandé des fruits frais, dit-il, j'ai pensé à ta cure. Et puis j'ai de bonnes nouvelles. Je suis rentré tard, mais j'ai gagné beaucoup d'argent au Casino et j'ai décidé de te faire une surprise. Je viens d'expédier un télégramme à ton Tonton pour l'inviter avec Pamela à venir nous rejoindre à Paris. Es-tu contente ?

- Oh oui ! Lala se frotte les yeux. Très contente !

Peu après, Henry arrive dans sa robe de chambre écossaise qui lui donne un petit air anglais. Il grimpe sur le lit, s'installe, plonge ses doigts dans la confiture, boit son chocolat et, impatient, les force à s'habiller. L'image parfaite d'une famille américaine riche et heureuse, pense Lala un peu plus tard en traversant le hall de l'hôtel où elle remarque les regards envieux qui les suivent.

- Tu avais raison, dit-elle à Ralph pour lui faire plaisir. Je vais laisser ici la grosse valise remplie de conserves.

En quittant New York, Lala a été prise de panique. Il lui semblait qu'à nouveau elle allait avoir faim et soif. L'Europe lui faisait peur. Ralph n'a pas protesté et c'était une marque de compréhension de sa part, mais maintenant il ne l'écoute pas, pressé déjà de repartir. Le voyage de Monte-Carlo à Nice se passe bien. Henry dort sur le siège à côté du chauffeur, les deux hommes graves, des Français, assis sur les strapontins en face, discutent avec Ralph des cotes boursières et Lala pense que le panorama magnifique qui s'étend à ses pieds ressemble à la séquence d'un film qu'elle avait visionné avant de partir. À l'hôtel Negresco, quatre chasseurs se précipitent pour prendre leurs bagages, Ralph distribue les pourboires, Lala prend Henry par la main et se dit une fois de plus que Josua a su l'élever à perfection. Il est calme, reposé et paraît s'amuser.

- Au lieu d'attendre la réponse de Roman, propose Ralph, téléphone-lui donc de notre chambre. Cela sera infiniment plus simple. Je te rejoindrai dès que j'aurais signé les papiers que ces messieurs attendent.

Les deux hommes d'affaires s'inclinent devant elle. Ils paraissent ravis de la transaction et s'efforcent en vain de le cacher sous des allures guindées, tout en échangeant entre eux des remarques qui ont quelque chose d'ironique. Lala ne

comprend pas suffisamment le français pour distinguer les mots qu'ils utilisent, mais il lui semble qu'ils se moquent de Ralph et elle le lui dit à voix basse en anglais.

- Tiens, tiens, plaisante Ralph, tu pourrais être une auxiliaire précieuse si tu voulais t'impliquer dans mes affaires au lieu de te passionner pour le cinéma.

- Décidément toute occasion de me critiquer est bonne. Tu ne tolères autour de toi que des gens soumis et dépendants. Roman ne t'intéresse que dans la mesure où tu peux en faire ton obligé en payant ses vacances, mais à New York il te paraissait encombrant parce qu'il me confiait des rôles.

- C'est curieux, constate Ralph en redevenant sérieux, comme tu me connais mal. Allons, à tout de suite, ces messieurs s'impatientent.

Lala monte avec Henry et dès qu'elle arrive dans sa chambre se précipite sur le téléphone pour demander la communication avec Londres. La téléphoniste réagit mal à son français hésitant, puis c'est le silence. Ralph, pense Lala, a peur de me perdre. Tonton a raison, il est jaloux de ceux qui me sont chers et, le sachant, s'efforce de me démontrer le contraire. Le téléphone sonne.

- Ne quittez pas, ne quittez pas, répète la téléphoniste, je vous mets en communication, allez, parlez...

Au bout du fil c'est la voix de Pamela. Roman est parti. Oui, une invitation inespérée. Il est allé en Israël. Sa pièce sera jouée à Tel-Aviv. Son adresse là-bas, c'est... Lala note, remercie et raccroche. Ensuite elle discute longtemps avec la téléphoniste pour obtenir le numéro de Roman, mais cela semble particulièrement compliqué puisque le service de l'information ne répond pas. Énervée, au bord des larmes, Lala insiste. Il lui semble soudain que sa vie dépend de cet appel et qu'il faut absolument qu'elle parle de son scénario avec Roman. Quand Ralph entre dans la pièce, il la trouve dans un état voisin d'une crise d'hystérie.

- Et moi qui croyais te faire plaisir, dit-il. La malédiction de l'argent ! Si je n'avais pas gagné au Casino, je ne t'aurais pas proposé de l'inviter et cela serait préférable peut-être pour nous deux, toi et moi. Je présume que le petit est encore avec la gardienne en train d'attendre que tu daignes t'intéresser à la façon dont il passera l'après-midi. Allons Lala, tu n'es pas raisonnable. Laisse-moi faire...

En appelant Dora, Ralph se venge ! Depuis le début du voyage, il se refuse cette satisfaction bien qu'il soit persuadé qu'elle pense à lui. Puritain, il éprouve un petit pincement au coeur, une sorte de remords, mais en face de lui il y a le visage crispé de Lala et cela passe.

- Je t'attends, dit Dora, et je t'aime de plus en plus.

Ralph couvre l'écouteur de sa main et sourit à Lala. Cela lui fait du bien. Quelqu'un, quelque part, l'attend, lui et personne d'autre. Dora promet de trouver le numéro de Roman, de l'appeler et de se débrouiller pour qu'il communique avec le Negresco. Docile, Lala quitte la pièce, va voir Henry, l'expédie avec la gardienne sur la plage, revient et, couchée sur le lit, écoute Ralph qui lui parle maintenant de ses affaires professionnelles.

- Tu m'entends ? demande-t-il parfois en se tournant de son côté.

- Bien sûr !

Lala s'efforce de paraître calme, mais ne peut s'empêcher de fixer le téléphone et il le remarque.

- Change-toi, je voudrais qu'on dîne tôt, décide Ralph.

C'est sa façon de lui imposer sa volonté et d'affirmer ainsi son autorité et sa supériorité de mari pourvoyeur. Lala enfile sa robe du soir, cherche ses bijoux, s'assoit devant la coiffeuse et se maquille. Au moment où elle prend son sac, le téléphone sonne. Leste et rapide, elle devance Ralph et saisit le récepteur.

- Tonton, c'est moi, écoute, on veut t'avoir avec nous, j'ai besoin de toi ! Qu'est-ce que tu fais en Israël ?

- Je découvre un univers, crie Roman pour surmonter les craquements sur la ligne. On me reçoit de façon princière. Je suis l'ami de Zbigniew, un héros décoré à titre posthume. Shlomo, son ancien commandant est à côté de moi. Un homme remarquable ! Un Polonais. Tu sais ce que c'est ce pays ? C'est l'intelligence et le sens de l'humour juif, le courage polonais et le patriotisme qui tire sa force de l'Ancien Testament... C'est unique au monde ! Shlomo fait du théâtre, pilote des avions et récite de mémoire des extraits de la Bible. On commence à jouer ma pièce demain soir. Ton rôle sera tenu par une vraie Sabra.

- C'est quoi une Sabra ? hurle Lala.

- Qu'est-ce que tu dis ? Je ne t'entends pas ! Va voir le capitaine Rawicki. Il est à Nice. À la maison de retraite. Il est très seul...

- Roman, répète Lala, Roman !

- Votre temps est écoulé, c'est terminé, intervient la voix de la téléphoniste.

Lentement, Lala raccroche. Tonton est heureux, il n'a plus besoin d'elle, leurs liens sont rompus ! Lala se redresse, arrange ses cheveux, serre les dents et sourit. Je deviendrai une star, pense-t-elle, envers et contre tous. À force de travail et d'entêtement je réussirai ! Pendant le dîner, elle domine sa fringale de nourriture, se contente d'une salade, remporte la victoire quotidienne sur sa faim, évite de s'attendrir sur elle-même en pensant une fois de plus qu'en Russie elle rêvait d'avoir un morceau de pain tandis que maintenant il lui faut éviter de tendre la main vers la corbeille posée sur la nappe blanche, et raconte sur un ton neutre à Ralph sa conversation avec Roman. Leur séjour à Nice doit se terminer dans deux jours et pour une fois elle décide d'en profiter, dès le lendemain, à sa guise. Le chasseur de l'hôtel ne sait pas où se trouve la maison de retraite des anciens combattants polonais, mais elle finit par se renseigner auprès du chauffeur de taxi qui l'y emmène. Le capitaine Rawicki la reçoit très cérémonieusement, embrasse sa main, la trouve belle, la présente à ses collègues qui flânent dans le petit parc devant la maison blanche et qui lui manifestent aussitôt cette admiration, un peu artificielle qui revalorise pourtant celles auxquelles elle s'adresse. Cela lui rappelle l'époque où elle vivait à Londres et où elle ne côtoyait que des Polonais. Mais là-bas, ils étaient en uniforme, combattants d'une grande cause commune, héroïques et admirés, tandis qu'ici à Nice, plusieurs années plus tard, leur façon de se conduire paraît désuète. Leurs costumes trop clairs, gris pour la plupart, sont fripés et leurs allures faussement sportives cachent mal une sorte de grisaille qui se reflète sur leurs visages, comme s'ils ne pouvaient plus capter les rayons de soleil.

- Je vous enlève, plaisante Lala en prenant par le bras le capitaine Rawicki. Je tiens à ce que vous puissiez rencontrer mon mari.

- Vous partez déjà, proteste un des officiers, mais vous reviendrez ? Vous allez rester certainement quelques jours à Nice ? Est-ce que votre Américain de mari parle polonais ? Et votre fils ?

Lala hoche la tête, plaisante, échange des banalités tout en se sentant mortellement triste, puis s'en va avec le capitaine Rawicki et ils marchent jusqu'à la

Promenade des Anglais. Le capitaine se tait et elle raconte. Parfois il l'interrompt pour lui demander si elle a des nouvelles d'un tel ou d'un tel autre, hoche la tête, déçu, quand elle avoue ne plus avoir de contacts et, à nouveau, l'écoute avec attention.

- Et vous ? demande Lala.

- Oh moi ! soupire le capitaine. Je mène une existence végétative. Remarque je n'ai pas à me plaindre. Je ne m'ennuie pas. Je donne quelques cours de polonais aux enfants d'immigrants qui habitent dans les environs et qui m'aiment bien. Moi j'ai le gîte et le couvert, mais eux doivent s'habituer à être ouvriers dans des usines de parfum, ce qui en soit est assez pénible. Je les aide comme je peux. Te souviens-tu du lieutenant Karski ? Il a été promu capitaine, mais selon les dernières nouvelles il est manutentionnaire aux Halles, à Paris. N'oublie pas de lui faire signe quand tu y seras. Cela lui fera plaisir. Ah, oui, Antek, le grand blond qui s'intéressait à tes beaux yeux est rentré en Pologne juste après ton départ de Londres. En arrivant au pays, il a été arrêté à Okecie, à la descente de l'avion. Des amis l'ont vu. Fort heureusement, depuis, il y a eu l'amnistie et il a été libéré. Il m'écrit parfois. Il travaille comme mécanicien et compte faire un diplôme d'ingénieur, mais ce n'est pas facile parce qu'il fait vivre sa vieille mère. Pauvre gars, il est jeune encore et pourtant il se plaint de ce que les rhumatismes qu'il a attrapés en prison le font souffrir. Le père Wiktor est au Canada. Ça tu le sais ?

- Oui, constate Lala, qu'un sentiment de remords rend silencieuse, je le verrai à mon retour. Je passerai une semaine avec lui et avec Maryla et Witek. Ils ont terminé tous les deux leurs études. Elle est infirmière et lui a son diplôme d'architecte.

- C'est bien, c'est mérité, se réjouit le capitaine, mais aussitôt il change de sujet. Te souviens-tu de l'aumônier Krasinski ? Il est mort, le pauvre. Un accident ; il a été écrasé par une voiture. Cela s'était passé l'année dernière à Londres. Il n'y avait pas de témoins. À toi, je peux bien le dire. Le capitaine se penche et murmure à l'oreille de Lala : c'est un meurtre ! Le père Krasinski a été exécuté par des agents soviétiques. Ils ont fouillé sa chambre et ils ont volé ses papiers. Juste comme ça, le jour même de sa mort. Il parlait trop l'aumônier. Il a eu tort de raconter qu'il écrit ses mémoires et qu'un éditeur est prêt à les faire publier en anglais.

Lala regarde la mer, les gens couchés sur la plage, les enfants qui jouent en lançant leur ballon dans l'eau et tout cela lui paraît soudain immoral. Elle a honte de ses ambitions, de ses projets, de ses bijoux et de cet hôtel de grand luxe où il lui faudra, dans un instant, imposer au capitaine Rawicki la réalité de son existence.

- Moi aussi, j'ai parfois l'impression d'être suivi, dit lentement le capitaine, mais moi je ne parle pas. J'essaie d'être prudent. Crois-tu que je pourrais trouver du travail aux États-Unis ? Je ne suis pas difficile, tu sais, j'accepterais n'importe quoi. Je me rends bien compte qu'à mon âge mes chances sont minces.

- Vous viendrez chez moi, dit Lala avec empressement. Dès mon retour à New York...

- Je ne veux pas être à ta charge, proteste le capitaine Rawicki. Seulement... Enfin, autant te le dire. Notre situation ici est très précaire. Il est de plus en plus question de fermer la maison et de nous expédier, nous, les vieux, dans des hospices.

- Vous viendrez chez moi, je vous le promets...

Lala serre légèrement le bras du capitaine. Il lui est aussi proche en ce moment qu'un parent très cher et elle ne sait trop comment le manifester.

- Ton mari ne sera pas content, objecte le capitaine Rawicki. Tu n'es plus le vaillant petit soldat en jupon, mais une mère de famille et tu as épousé un étranger. Il ne peut pas comprendre.

- Mais si, je vous assure et puis autant vous l'avouer, je travaille et je gagne de l'argent.

- Ce n'est pas normal, constate le capitaine. Ton Américain est-il incapable de te faire vivre ?

- J'aime ce que je fais et je tiens à être indépendante.

Le capitaine s'arrête et la dévisage. Il y a de l'étonnement dans ses yeux, puis de la réprobation.

- Le Nouveau Monde, dit-il... Une drôle de civilisation où au lieu de s'occuper de leurs enfants, les femmes passent leurs journées au bureau.

- Je suis actrice et je vais tourner cet automne mon premier film.

Au diable les remords, pense Lala. Pour lui, je ne suis qu'une dévergondée, mais son opinion n'a pas d'importance. Ce n'est qu'un vieil homme que j'aiderai malgré lui s'il le faut.

- Actrice, répète comme un écho le capitaine. Ah ! votre génération n'a pas fini de payer les erreurs commises par nos alliés à la fin de la guerre. Ma pauvre fille... Si tes parents vivaient, ils ne seraient pas contents et...

- Voyons capitaine, l'interrompt avec véhémence Lala. C'est très prestigieux aux États-Unis d'être actrice. Ne me regardez pas comme ça. J'ai joué dans les pièces de Tonton Roman et j'ai obtenu des engagements. Quand vous viendrez à New York, vous me servirez d'impresario. Je vous l'offre très sérieusement. Voyez-vous en dehors de tante Dora, je n'ai personne là-bas avec qui parler polonais...

- Tu es très charitable ma petite, soupire le capitaine Rawicki, mais tu oublies que je ne connais pas le milieu et que mon accent en anglais vaut ce qu'il vaut. Je suis vieux, Lala. Vieux et trop fatigué pour entreprendre quoi que ce soit.

Lala proteste, le fait entrer dans le hall de l'hôtel, l'emmène sur la terrasse, commande des apéritifs et évite pendant tout ce temps-là de le regarder sachant qu'il est mal à l'aise et que sa conduite le choque. Finalement, pour échapper à ce tête-à-tête qui l'humilie, elle cherche Ralph et Henry, fait les présentations et, ensemble, ils s'en vont à la salle à manger.

- Pourquoi n'as-tu pas appris le polonais à ton fils ? demande le capitaine Rawicki à voix basse.

Lala ne veut pas avouer qu'elle n'ose pas imposer à Henry une autre identité en dehors de celle que lui vaut le hasard de sa naissance et que Ralph tient à ce que son enfant soit un vrai Américain, fier de l'être.

- Tenez, quand vous viendrez chez nous, vous lui enseignerez le polonais, plaisante-t-elle. N'est-ce pas une raison suffisante pour accepter mon invitation ?

Le capitaine se tourne du côté de Ralph, l'interroge sur ses affaires et son mode de vie, boit beaucoup et semble oublier la présence de Lala. Parfois il sourit à Henry, caresse ses cheveux et s'étonne que le garçon ne soit ni gêné, ni intimidé. Le ballet des serveurs se déroule selon son rite habituel, le capitaine Rawicki tra-

duit en français les commandes de Ralph, discute avec le maître d'hôtel et paraît de plus en plus à son aise.

- Avant la guerre, raconte-t-il, je voyageais beaucoup. Je suis venu ici à plusieurs reprises, seul, puis avec ma jeune femme. Nous avons fait notre voyage de noces en Italie, mais nous nous sommes arrêtés en chemin à Nice. Ah ! à cette époque c'était une autre ville ! Les Russes blancs étaient là. Ils se ruinaient avec passion et avec panache. Le champagne coulait à flots, ils distribuaient des pourboires énormes et on entendait partout des orchestres parce qu'ils tenaient à avoir des musiciens autour d'eux. Les riches Britanniques qui venaient sur la Côte oublier les brumes de leur hiver, étaient scandalisés. Depuis, les Russes blancs sont disparus et les Anglais n'ont plus les moyens de quitter leur île à cause du contrôle des changes. C'est à se demander si la Grande-Bretagne a vraiment gagné la guerre ! Autres temps, autres gens, autre clientèle !

- Nous sommes en train de les remplacer avantageusement, nous les Américains, constate Ralph, mais le capitaine Rawicki, plongé dans ses souvenirs, ne le relève pas.

La gardienne vient chercher Henry et ils prennent leur café et leur cognac au salon à côté. Le vin aidant, le visage du capitaine est maintenant plus coloré et il paraît plus jeune, bien que différent de celui que Lala cotoyait autrefois à Londres, à l'hôtel Rubens. Il semble avoir vécu avant la guerre une existence qu'elle ne soupçonnait pas et il est plus familier avec le luxe qui les entoure que Ralph. En comparant leurs réactions, Lala s'aperçoit que son mari ne sait pas apprécier à sa juste valeur le décor, le service et l'atmosphère, tandis que le capitaine Rawicki, cet officier retraité, menacé de dépendre bientôt de la charité publique, y est parfaitement à l'aise.

- Voulez-vous nous faire visiter Nice ? demande Ralph, fasciné par son interlocuteur.

- Avec joie, dit le capitaine.

Ils montent dans la voiture, le capitaine s'installe à côté du chauffeur et, surprise, Lala découvre la vieille ville, le marché merveilleusement coloré, le petit bistro dont le patron reçoit le capitaine comme un habitué, un monde en somme où les beautés des paysages comptent moins que les contacts avec les gens. Pour la première fois depuis son départ de New York, elle a envie de connaître un pays,

de le visiter, d'apprendre sa langue et de pénétrer ainsi cette culture française, vivante et quotidienne, dont son père lui parlait autrefois en lui lisant des extraits de certains livres. Bribes par bribes, des souvenirs lui reviennent et l'assaillent. Mais oui, sa grand-mère a déjà passé un été à Nice. Cela serait amusant de retrouver les endroits où elle avait vécu à l'époque... Et puis son père et sa mère rêvaient de l'emmener en France. « Quand tu seras un peu plus grande », disait son père...

Ils terminent la soirée dans une boîte de nuit. Lala danse avec le capitaine Rawicki, l'orchestre joue pour eux une valse, les gens s'écartent, les regardent et applaudissent. Quand le capitaine embrasse sa main avant de la reconduire à leur table, Ralph s'informe de l'origine de cette coutume polonaise, annonce qu'il va l'adopter et décide, avec sa spontanéité habituelle, d'inviter le capitaine à New York.

- Vous allez venir nous voir, insiste-t-il. Je vais vous montrer ma ville. Oui, j'y tiens ! Vous ne connaissez pas l'Amérique et vous la jugez mal, j'en suis sûr. C'est la caractéristique de tous les Européens cultivés.

- Tu vois, dit le capitaine à Lala en polonais, je ne suis plus un va-nu-pieds, un displaced person, un pauvre hère qui doit se présenter tous les six mois à la préfecture de police pour renouveler sa carte d'identité, mais un Européen ! C'est une promotion, ma chère, et jamais je n'oublierai ces moments passés avec vous. Quoi qu'il advienne, je penserai avec attendrissement à toi et à ton mari. Sans le savoir, vous m'avez rendu ma jeunesse. C'est un cadeau merveilleux...

Le jour se lève quand ils se séparent. Le capitaine Rawicki ne veut pas qu'ils le reconduisent et au moment où la voiture démarre, il reste sur le trottoir, silhouette solitaire dans la grisaille du matin.

- Dès notre arrivée à Paris, je demanderai à Gilbert de lui obtenir un visa, se promet Ralph. Ton capitaine, dont je ne parviens pas à prononcer le nom, est absolument charmant et il est temps qu'il découvre l'Amérique ! Les Européens sont nombrilistes et cela m'agace. Nous, les Américains, nous ne savons pas être aussi dithyrambiques quand il s'agit de notre propre pays bien qu'il ait beaucoup plus à offrir et à des prix infiniment plus abordables. Cette boîte de nuit était plutôt chère. Je n'ai jamais réglé une addition pareille ! Le champagne est hors de prix, sans parler du whisky et du repas lui-même.

- Tu n'aurais pas dû commander le dîner. Aux autres tables, les gens ne mangeaient pas, constate Lala en bâillant.

Ils se couchent peu après et ne se réveillent qu'à midi, quand on frappe à la porte. Le garçon apporte une douzaine de roses blanches et rouges avec un mot du capitaine Rawicki. Ralph cherche, en jurant, la monnaie pour le pourboire et Lala, émue, place les fleurs dans le vase. Où a-t-il trouvé l'argent pour payer tout cela ? se demande-t-elle.

- Fais les bagages, dit Ralph, nous partons pour Paris après le déjeuner.

- Je voudrais lui envoyer un cadeau, un petit souvenir, murmure Lala.

- Je m'en occupe, décide Ralph.

C'est en arrivant à Paris que Lala apprend qu'il avait expédié, à l'adresse qu'elle lui avait donnée, une caisse de champagne.

- C'est ce qu'il y avait de plus facile et j'étais pressé, se justifie Ralph. Le chasseur a arrangé l'affaire en un tour de main. Je n'avais qu'à payer.

Dora et Gilbert habitent, avenue Foch, un appartement dont les fenêtres s'ouvrent sur la large allée bordée d'arbres. Henry court d'une pièce à l'autre, Lala embrasse Dora, Gilbert prépare des verres et fait tourner un disque. Des fauteuils de style Louis XVI, durs et inconfortables, un salon immense au plafond haut, un cadre digne de la vieille Europe auquel Lala s'habitue déjà en appréciant le fait qu'il est différent de celui qu'elle a appris à aimer en Amérique. Et puis tout cela lui importe peu. Impatiente de découvrir Paris, elle écoute poliment tante Dora qui, enjouée et souriante, explique à Ralph le genre d'existence qu'elle mène en tant que femme de diplomate. Ils semblent heureux de se retrouver et se conduisent comme s'ils étaient seuls. Ralph sera très occupé par ses affaires, tante Dora et Gilbert paraissent avoir des horaires chargés et je vais retrouver ma liberté d'aller et venir, pense Lala.

« N'oublie pas, lui avait recommandé le capitaine Rawicki de marcher dans les rues, de te perdre dans les quartiers populaires et de fréquenter des bistros dont les touristes ignorent l'existence. Essaie de vivre au rythme des braves gens en prenant un café crème sur le zinc, tôt le matin, quelque part du côté de la Bastille, ou de la Villette, va à l'École des Beaux-Arts assister à la sortie des cours, traîne sur les quais de la Seine du côté de Neuilly où il y a encore des péniches et des pê-

cheurs à la ligne... Londres est une ville secrète et il faut beaucoup de temps pour la découvrir et l'apprécier, tandis que Paris ressemble à une belle femme qui n'est pas farouche et s'offre volontiers à qui veut la courtiser. Oh ! j'oublie ma pauvre que tu n'es pas un homme et qu'il te sera difficile de te promener seule... Enfin, arrange-toi pour contacter le lieutenant Karski. Il n'est pas drôle, mais il connaît Paris et te montrera de beaux coins qui ne figurent pas sur les cartes postales. »

- Tu ne veux pas te coucher un peu ? demande Dora.

Lala sursaute, l'assure qu'elle n'est pas fatiguée, discute avec la dame engagée pour s'occuper de Henry de l'emploi de sa journée et, pendant un court instant, la docilité avec laquelle son fils accepte de suivre cette étrangère lui fait de la peine. Peu après cependant, Gilbert l'emmène en voiture. Il se rend à l'ambassade, et lui dit que le chauffeur sera à sa disposition toute la journée. Elle n'aura qu'à venir le chercher au bureau vers six heures.

- Nous dînerons ensemble, dit-il. Dora et Ralph nous rejoindront au Fouquet's. J'espère que ton cher mari sera en forme.

Lala a l'impression de déceler de l'ironie dans sa façon de parler de Ralph et se sent obligée de le défendre. Elle évoque les rendez-vous, les rencontres avec des hommes d'affaires, les difficultés de comprendre leur anglais qui le rendent nerveux, et s'étonne parce que Gilbert la dévisage comme si elle était en train de dire des insanités. Gênée par son expression ironique, Lala baisse sa vitre. Dehors, il y a le rond-point des Champs-Élysées, le Grand Palais, les fleurs, les fontaines, les agents de police qui ressemblent aux personnages d'un théâtre de marionnettes, une femme aux yeux expressifs qui traverse la rue, juste là devant eux, puis la foule de passants qui attendent le changement des feux de circulation.

- Tu te rends compte, j'espère, dit lentement Gilbert, que ta tante Dora et Ralph...

- Est-il nécessaire d'en parler ? l'interrompt Lala. Votre femme aime beaucoup mon mari, voilà tout.

- C'est contre nature...

- Ah ! et pourquoi donc ? N'avez-vous rien à vous reprocher de votre côté ?

- Je suis un homme, et puis ta tante a l'âge de raison.

- Elle est plus jeune que vous.

- C'est une femme, c'est différent, explose Gilbert en oubliant que le chauffeur peut les entendre.

- Simple convention sociale, constate tranquillement Lala. Femme ou homme, je ne vois pas la différence. Ralph a des excuses. Il n'est pas heureux avec moi. En ce qui concerne ma tante Dora, je ne tiens pas à me mêler de ses secrets qui sont aussi les vôtres. À quoi bon en parler entre nous, soyons hypocrites, c'est préférable. Notre séjour ici sera plus court que prévu. Je vous le promets. Ensuite... New York est loin de Paris et Ralph est un homme très occupé.

- Le cynisme de votre génération me paraît ignoble, murmure Gilbert. Tu n'es même pas capable d'être indignée. Je comprends que tu ne l'aimes pas, mais c'est le père de ton enfant et il me semble que tu devrais réagir.

- Je ne le trompe pas, dit Lala. Êtes-vous certain que vous pouvez en dire autant en ce qui vous concerne ? Allons, laissez-moi descendre. Je me suis promis de découvrir Paris à pied. À ce soir et, de grâce, soyez moins vindicatif. Bientôt, vous serez à nouveau seuls, vous et tante Dora et personne ne vous empêchera alors de regagner son affection. Ma tante vous aime. Il vous suffira de lui prouver que vous aussi vous tenez à elle plus qu'aux jeunes secrétaires avec lesquelles vous sortez à l'occasion.

- Le milieu du théâtre a réussi à te transformer, bafouille Gilbert. Tu ne ressembles plus à la jeune fille tendre, timide et puritaine qui est arrivée dans mon salon par une belle matinée...

- Elle est morte celle-là, constate Lala, morte et enterrée. Vous m'avez mariée, vous avez assuré mon avenir, comme vous disiez et, obéissante, je compte bien l'assumer jusqu'au bout. Henry est très attaché à son père, c'est l'essentiel. Pour le reste, je m'arrange de mon mieux. Est-ce assez explicite ? - Lala embrasse Gilbert sur la joue. - Allez, ne vous en faites pas comme ça. Ce n'est pas un drame, mais juste un marivaudage sans lendemain.

Lala descend, la voiture tourne et disparaît, et elle se frotte les yeux qui la brûlent drôlement. Elle devinait quelque chose, mais ne se doutait pas que les relations entre Ralph et Dora étaient à ce point intimes. Elle a beau se persuader que cela lui importe peu, elle ressent néanmoins une sorte de pincement au fond de sa

poitrine qui ressemble à de l'humiliation. Alors fièrement, elle se redresse et décide de se replonger dans le passé pour mieux effacer le présent. Dans son carnet, le capitaine Rawicki a inscrit plusieurs adresses : la bibliothèque polonaise, sur l'île Saint-Louis, le club, rue Legendre, l'association des étudiants polonais, rue de l'Odéon, et puis celle du lieutenant Karski, aux Halles. Le taxi roule. Le chauffeur se retourne de temps en temps comme pour s'assurer que sa passagère a vraiment les moyens de lui payer une pareille course. Aux Halles, il y a une foule sur les trottoirs, des hommes lourdement chargés circulent entre les camions remplis de caisses en bois d'où s'échappent parfois des fruits mûrs, juteux, des pêches surtout qui dégagent une odeur de fleurs. Le dénommé Karski, le « Polonais », comme on l'appelle dans l'entrepôt devant lequel elle s'arrête, n'est pas là. Il travaille de nuit. Lala repart. Sur l'île Saint-Louis, elle fait quelques pas devant le vieil hôtel particulier, frappe aux portes, mais la bibliothèque est fermée et n'ouvrira que le soir. Déçue, Lala demande au chauffeur de l'emmener rue de l'Odéon. Une belle porte cochère, une cour, l'entrée de l'immeuble, des escaliers en bois ciré et, au deuxième étage, la concierge qui est en train de balayer.

Lala s'efforce de prononcer avec soin les quelques mots de français appris par coeur et pour mieux se faire comprendre, glisse cinq francs dans la main de la femme. Elle est gentille, la concierge. À l'aide de gestes, elle lui explique que l'association a cessé d'exister et que l'appartement a été loué à des particuliers.

Dehors, il fait chaud et beau. C'est stupide de ma part, pense Lala, au lieu d'admirer la ville fantastique où il y a tant de beauté à découvrir, je fais la chasse aux spectres. C'est la dernière tentative ! Comme je n'ai pas d'autres adresses, je n'aurai plus ni remords, ni regrets... De larges avenues, des arbres, le parc Monceau où la statue de Chopin rêve dans une allée, l'image fugitive de l'album feuilleté à New York qui lui revient à la mémoire, et voilà l'étroite maison grise où se trouve le club. Elle paye la course au chauffeur qui refuse de l'attendre, pousse la porte et monte au premier. Tout d'abord, il y a les odeurs de son enfance, puis le bruit des voix, le sourire d'une femme, des tables, des nappes blanches, des gens qu'elle ne connaît pas, mais qui parlent polonais et lui paraissent proches par le fait même. Il n'y a plus de place libre et la dame qui fait le service l'installe en face d'un vieux monsieur qui aussitôt se lève cérémonieusement et se présente.

C'est le major Sulkiewicz. Cheveux blancs, yeux verts, silhouette mince et très droite, comme moulée dans le corset de la discipline militaire. Lala savoure le

goût des plats connus depuis toujours et jamais oubliés, des pâtisseries faites à la maison et du thé infusé avec soin. Le major se raconte. La guerre, quatre années de captivité dans un camp de prisonnier en Allemagne, la libération, l'armée du général Maczek, la démobilisation à Paris et le poste de professeur de mathématiques au lycée polonais de Lésageux.

- Vous comprenez, explique-t-il, je suis content d'exercer mon ancienne profession, de former des jeunes, d'être utile et de vivre dans un milieu où on n'a pas le temps de ressasser des regrets. Ce qui importe le plus, c'est le recrutement. Les parents tiennent à ce que les enfants sachent le polonais, mais aussi et surtout à ce qu'ils s'intègrent en France. Les autorités françaises nous tolèrent et nous aident financièrement, mais le gouvernement polonais proteste et demande qu'on cesse de reconnaître nos diplômes. Les familles craignent que leurs jeunes obtiennent des baccalauréats dont on contestera la validité quand ils arriveront à l'université. L'atmosphère se détériore et devient invivable. Et puis, sans trop m'en apercevoir je deviens un vieil homme inutile, qui doit laisser sa place aux autres. Non, ne protestez pas ! J'ai gardé un mi-temps, mais c'est difficile. Je n'ai pas de famille. Ma femme et mes deux enfants sont à Varsovie. Elle a demandé le divorce et j'ai été obligé de le lui donner. Que voulez-vous, les années passent et comme je n'ai toujours pas les moyens de la faire venir ici, elle a préféré se remarier au lieu d'attendre indéfiniment un changement de situation. C'est la vie. Autant vous l'avouer franchement ; je suis très seul.

Le major Sulkiwicz est intarissable. Ce qui l'intéresse, c'est de se raconter. Il ne pose pas de questions, ne s'informe pas de ce que Lala peut faire dans l'existence et visiblement cela lui importe peu. Il lui présente quelques amis qui viennent à leur table le saluer, puis l'entraîne au parc Monceau où ils marchent dans les allées jusqu'à la tombée du soir.

- Je dois partir, dit Lala.

- Si vous voulez de moi, propose la major, nous pouvons nous retrouver ici demain matin. Je vous montrerai Paris. C'est la plus magnifique ville du monde. Voyez-vous, dans les moments de découragement ce qui me console c'est justement cela. Le plaisir de pouvoir vivre dans cette ville où on n'a pas besoin d'argent pour profiter de ce qu'elle est capable d'offrir. Ailleurs, je ne serais qu'un solitaire, ici j'ai l'impression d'être un privilégié par le simple fait que je peux me

promener dans ses parcs et dans ses rues, visiter le Louvre, aller à Versailles ou encore rêver devant la statue de Chopin. Et puis, j'ai beaucoup d'amis. Nous nous retrouvons au club de la rue Legendre et à la bibliothèque où l'on donne des conférences et où l'on organise des soirées de poésie. De temps en temps, je vais aussi rendre visite à des anciens camarades qui habitent Maisons-Alfort. J'ai une existence vide, mais enrichissante quand même par certains côtés. À chaque pas, je retrouve ici la grande tradition polonaise et notre histoire, liée à l'épopée napoléonienne...

Lala ne l'écoute plus. Elle fait signe à un taxi qui s'arrête, le major baise sa main, et la voiture repart. Au diable les vestiges historiques, pense-t-elle, la culture et les souvenirs de la Grande Émigration, des Potocki et des Lubomirski, de leurs hôtels particuliers et de leurs soirées littéraires. Le monde a changé ! J'ai beau être reconnaissante à ce major de conserver autant d'attachement pour le passé, je ne suis pas faite pour cela.

Quand elle arrive avenue Foch, elle trouve sa tante Dora seule au salon. Ralph et Gilbert sont en train de se changer pour le dîner et elle-même s'apprête à en faire autant. Ils ont réservé une table au Fouquet's et il vaudrait mieux être ponctuel. Lala s'enferme dans la salle de bains, remplit l'antique baignoire, s'allonge dans l'eau chaude parfumée aux violettes et ferme les yeux. Elle est bien, mais en même temps il lui semble que quelque chose est en train de mourir en elle et que c'est là un appauvrissement qu'elle n'est pas certaine de pouvoir compenser.

- Tu sais Lala, lui crie Ralph à travers la porte, notre voyage est fascinant, mais je réagis comme Henry. Ton fils vient de m'avouer qu'il rêve d'un vrai Howard Johnson et d'un hot-dog.

- Ne le répète pas à tante Dora, lui répond Lala sur le même ton enjoué, elle sera déçue et elle va le traiter de petit rustre.

Ralph ne sait pas dissimuler. Il pousse la porte, la regarde un instant et lui dit qu'il l'aime, puis baisse la tête comme un collégien pris en faute et disparaît.

* * *

- Oh ! mon père, comme je suis contente !

Wiktor Janaga n'a pas changé. Dans ses yeux, il y a une sorte de jeunesse propre à ceux qui, ayant vécu des drames collectifs, gardent un insatiable appétit de vivre pleinement. À côté de lui, un grand blond aux yeux verts lui tend un bouquet de fleurs des champs et, surprise, Lala les prend en se demandant qui est cet inconnu.

- Je te présente monsieur l'architecte, plaisante le père, un dénommé Witek, le frère de Maryla !

Le père Wiktor rit de bon coeur, mais Lala se sent brusquement très vieille. La marche du temps lui apparaît dans toute sa brutalité. Vingt ans, c'est bien cela, le petit Witek est devenu un homme de vingt-six ans, ce qui signifie qu'elle-même n'a plus grand-chose en commun avec cette autre Lala qui, autrefois, avait poussé deux enfants vers le camion rempli de femmes-soldats.

- Maryla s'excuse, dit Witek, mais elle est de garde à l'hôpital des Vétérans où elle travaille. C'est à Senneville, un peu en dehors de la ville. J'ai promis que nous irions la chercher cet après-midi. Êtes-vous d'accord ?

Il l'observe à la dérobée. Il a dû lui en vouloir de payer ses études sans jamais songer à l'inviter à New York. Une autre occasion stupidement manquée, pense Lala. Comment lui expliquer que je n'ai pas osé, à l'époque, imposer à Ralph sa présence et celle de sa soeur ? Elle respire l'odeur des fleurs, sourit, monte dans la voiture et écoute parler le père Wiktor. Tout va bien, raconte-t-il, mais depuis le départ de Monseigneur Charbonneau ce n'est pas la même atmosphère. Certes, les jeunes se débrouillent et n'ont plus besoin d'aide, mais certains exigent plus de sollicitude que d'autres. Zenek, l'ami de Witek, un mathématicien très doué, a une conduite étrange. Cela provient de ses insomnies sans doute, mais on refuse de l'admettre et les Frères chez lesquels il habite prétendent qu'il devient fou. Ils veulent le faire enfermer dans un hôpital psychiatrique, Saint-Jean de Dieu, et malgré les interventions du père Lucjan ils persistent dans leur décision.

- Je gagne assez d'argent pour vous aider à payer un bon médecin, dit Lala et aussitôt elle regrette d'être aussi directe, mais il est trop tard.

Ils roulent vers Montréal et Witek lui explique par où ils passent. Ensuite, c'est la ville et comme, selon la décision de Ralph, sa chambre est réservée à l'Hôtel Windsor, ils s'arrêtent devant le petit parc qui fait face à la cathédrale. Quand ils pénètrent à l'intérieur, Lala éprouve une certaine gêne en les invitant à déjeuner

dans la salle à manger luxueuse et vieillotte où les serveurs les entourent aussitôt. Witek et le père Wiktor se taisent en examinant le menu dont les prix leur paraissent exorbitants et pour justifier ce luxe dont ils n'ont pas l'habitude, Lala se met à raconter l'histoire de sa carrière. Sur un ton mi-sérieux, mi-badin, elle parle de la pièce de Roman, du contrat qu'elle vient de signer et du film qu'elle tournera à l'automne.

- Et ton fils, demande le père Wiktor, comment va-t-il ?

Lala montre la photo de Henry, puis inconsciemment reprend le fil de son récit et avoue que l'importance du rôle qu'elle va jouer lui fait peur.

- Tu réussiras, dit le père Wiktor. Cesse de te torturer. Ceux qui ont signé ton contrat savaient ce qu'ils faisaient. J'espère voir ton film à Montréal et je suis certain qu'il sera plus convenable que beaucoup d'autres productions américaines dont on nous abreuve ici. Allons, petite, il ne faut pas avoir peur. Tu as du talent et, avec l'aide du Bon Dieu, on arrive toujours à condition de travailler.

Pour le père, l'essentiel est dit et il n'est plus question de l'avenir de Lala, mais de celui de Witek qui lui paraît de toute évidence, beaucoup plus important puisque les hommes sont destinés à avoir une famille et à gagner leur vie, tandis que les femmes sont faites pour être épouses et mères.

- Maryla doit se marier bientôt, annonce-t-il joyeusement, et son fiancé est un brave garçon. C'est un Polonais, fraîchement arrivé au pays et je compte bien lui faciliter les démarches pour trouver du travail. Je te le présenterai demain. Je tiens à te faire visiter Montréal et il en profitera par la même occasion. Ce n'est pas l'Europe, mais il y a beaucoup de choses dignes d'intérêt. Tourne-toi donc un peu et regarde comme la cathédrale est belle dans cet éclairage !

Lala baisse la vitre, se penche et le vent chaud fait danser ses cheveux autour de sa figure. Pendant un instant, il lui semble déceler l'odeur des tilleuls, semblable à celle qu'elle avait respirée autrefois, il y a bien longtemps, à Lwow. Witek fait demi-tour. Des rues larges, beaucoup moins encombrées qu'à New York, des vitrines de magasins, quelques maisons qui ressemblent à des hôtels particuliers, la longue montée de la Côte-des-Neiges, l'imposant bâtiment de l'Oratoire Saint-Joseph et puis la route qui les ramène du côté de l'aéroport de Dorval. Le petit village de Senneville dort au soleil. Ici, il y a encore le magasin général, comme dans les campagnes, où ils s'arrêtent pour acheter des chocolats et des cigarettes

que le père veut apporter aux malades. Ensuite, c'est une allée bordée d'arbres, l'entrée, un parc et, au fond, des baraques en bois.

- Ce sont des installations temporaires, explique le père Wiktor, comme s'il se sentait personnellement responsable du fait qu'elles datent de la guerre et paraissent tristes. On doit construire bientôt un hôpital moderne, mais pour le moment c'est tout ce dont on dispose pour loger les vétérans, invalides et incurables.

Devant les baraques, quelques malades se chauffent au soleil. Certains jouent aux cartes, d'autres fument en silence, d'autres encore essaient de se promener en s'appuyant sur des cannes ou sur des béquilles. Ils se ressemblent étrangement, jeunes et vieux, à cause de cette indifférence sans doute avec laquelle ils les regardent. Ils sont comme des épaves que la vie a rejetées là, solitaires et abandonnées. Ils n'attendent plus rien, ni personne.

- Je crois que c'est ici, dit Witek en les entraînant vers la baraque de droite, cachée derrière le feuillage d'un gros érable.

Lala entre la première. Deux rangées de lits, des tables de chevet et au bout, près de la fenêtre, un homme mi-couché, mi-assis, dans un fauteuil roulant à côté duquel s'affaire une infirmière. Lala s'arrête, clouée sur place.

- Bronek, hurle-t-elle, Bronek, c'est moi !

L'homme ne réagit pas, comme s'il ne pouvait ni l'entendre, ni la voir. Lala avance, s'agenouille devant lui, saisit ses mains entre les siennes et se met à les frotter parce qu'elles lui paraissent étrangement froides, tout en répétant sans cesse son nom. Derrière elle, il y a le père Wiktor qui ne comprend pas ce qui se passe et Maryla qui recule pour les laisser s'approcher.

- C'est incroyable, dit le père en forçant Lala à se relever. Tu as raison, c'est bien lui, c'est Bronek !

Sans se rendre compte de ce qu'elle fait, Lala saisit Bronek par les épaules et le secoue jusqu'à ce qu'il se redresse légèrement et la fixe de ses yeux vides.

- Cela fait des années qu'il est ici, explique Maryla. Quand il est arrivé, il marchait paraît-il, mais ne pouvait pas parler et communiquait par gestes. Il s'énervait tellement, en croyant que le personnel ne voulait pas le comprendre à dessein, que les infirmières ont commencé à avoir peur de lui et à prétendre qu'il était dange-

reux. Il a fallu l'isoler. Le docteur Wilbroad l'a sauvé. Il a refusé de le transférer dans un hôpital pour malades mentaux.

Lala continue à se tenir devant Bronek, son regard accroché au sien et soudain, une sorte de lumière s'allume dans ses pupilles, puis des larmes se mettent à couler sur ses joues. Avec des gestes délicats, Lala les essuie jusqu'à ce que, gêné, il se penche un peu en avant et sa tête touche presque son épaule.

- Je veux voir le médecin, dit Lala, sur un ton sans réplique, tout en retenant Bronek dans ses bras.

- Il est en train de faire ses visites, dit Maryla, heureuse de pouvoir lui rendre service. Je sais où il se trouve en ce moment. Je vais le chercher !

Quand le docteur Wilbroad arrive, Lala est assise sur un tabouret, à côté de Bronek et de son bras entoure ses épaules. Le médecin, un vieil homme grand et gros dont le nez proéminent et violacé trahit son goût immodéré pour la bouteille, se plante devant elle et la toise.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? demande-t-il. Qui êtes-vous ?

Le père Wiktor essaie de s'interposer, mais il lui tourne le dos, hésite un instant, puis fait signe à Lala de le suivre. Le bureau du docteur Wilbroad, situé dans le pavillon de l'administration, est minuscule.

- Vous voulez boire quelque chose ? lui demande-t-il en s'asseyant derrière la table encombrée de papiers, j'ai soif.

- Je prendrais bien un whisky, dit Lala en s'efforçant de cacher le tremblement de ses mains.

Et pendant qu'il lui tourne le dos en préparant les deux verres, elle se met à raconter à cet étranger sa vie, celle de Bronek et celle de son père, le docteur Zebrzycki, Lwow, l'occupation soviétique, la déportation et la brève rencontre à Londres.

- Assez, l'interrompt brusquement le médecin. J'ai fait la guerre. J'ai été à Dieppe et à Caen. J'ai l'air vieux et stupide, mais je n'ai pas oublié. Votre bonhomme peut s'en sortir à condition qu'on le traite avec beaucoup de patience et d'amour. Ici, cela n'est pas possible. Il est seul, il ne comprend pas la langue et il n'a plus envie de continuer. Au lieu de réagir, de faire un effort de volonté, il ré-

gresse. Depuis deux semaines, il refuse de manger. C'est sa façon à lui de chercher la mort et je le comprends, ce pauvre diable. Dans son dossier, je n'ai pas beaucoup d'indications sur ce qui lui est arrivé, mais cela ne devait pas être drôle. Tenez lisez vous-mêmes !

Un formulaire jauni et froissé et des descriptions sèches à travers lesquelles Lala découvre comment Bronek a pu parvenir jusque-là, jusqu'à cet hôpital des vétérans.

« Trouvé à moitié étouffé dans un camp de concentration allemand. Selon les registres du camp, pilote allié dont l'avion a été descendu par les Allemands. Devait être envoyé dans un camp de prisonniers de guerre dès que son état de santé le permettrait. Sur recommandation du commandant britannique, pris en charge par l'unité sanitaire mobile canadienne ... »

Le docteur Wilbroad boit son whisky tout en feuilletant le gros dossier.

- En principe, ces lettres et ces documents sont confidentiels, dit-il, mais en pratique ils n'ont plus d'importance ni pour lui, ni pour vous, ni pour moi.

- J'habite New York, dit Lala, et je voudrais l'emmener avec moi.

- Impossible, soupire le docteur Wilbroad. Cela va demander beaucoup de temps et de démarches. L'accord du ministère est exigé et comme vous n'êtes pas parents, ils refuseront et ils auront raison. Le malade ne peut pas se débrouiller tout seul et je n'ai aucune garantie, en dehors de votre parole, que vous n'allez pas l'abandonner. Croyez-moi, ce n'est pas facile de vivre au jour le jour avec un homme qui est incapable de communiquer !

- Je vous en supplie docteur, comprenez-moi, dit Lala, je ferai l'impossible pour le sauver !

- Allons, allons, répète le docteur Wilbroad, ne vous énervez pas ! Buvez votre whisky et écoutez-moi plutôt. Vous vous arrangerez pour lui rendre visite régulièrement et moi, de mon côté, je vous promets de refaire certains tests et de vous communiquer les résultats. Ensuite on avisera ce qu'il convient de faire dans son intérêt. Vous m'entendez bien, dans son intérêt et pas dans le vôtre !

Les idées les plus folles se pressent dans l'esprit de Lala. Tout abandonner. Ne plus retourner à New York. Demander à ce médecin assis en face qu'il l'engage comme femme de ménage afin qu'elle puisse rester dans cet hôpital avec Bronek...

- Non, ne pleurez pas, dit le docteur Wilbroad. Je déteste les femmes qui pleurent. La mienne éclatait en sanglots chaque fois qu'elle me voyait arriver. Ce n'est pas pour rien que j'ai divorcé ! Donnez-moi donc votre nom et votre adresse, et voici en échange mon numéro de téléphone chez moi. À nous deux, nous allons le sortir du trou. Faites-moi confiance... Autrefois, il y a longtemps remarquez, j'étais considéré comme un bon médecin...

Le docteur Wilbroad avale le reste de son whisky et dépose son verre vide sur un coin de sa table. Un instant encore Lala parvient à se retenir, puis éclate en sanglots, alors il s'approche, se penche et dit très doucement :

- Ne vous en faites pas. J'ai beau être mécréant, je crois qu'il y a un Dieu pour les femmes qui savent aimer comme vous un homme qui n'a plus rien, même pas le pouvoir de les prendre dans ses bras et de les embrasser sur la bouche. Il faut avoir confiance. Je vous ai promis que je vous aiderai et vous pouvez compter sur ma parole...

Ils se sont connus à Lwow. ROMAN.

Chapitre 14

La Polonaise

[Retour à la table des matières](#)

La roulotte de « la Polonaise » comme l'appellent les machinistes sur le plateau est remplie de fleurs. Il y a des bouquets partout, sur les tables, par terre, dans les coins et devant le divan sur lequel Lala est allongée. D'un geste brusque, elle se redresse, dépose sur le tabouret le télégramme de félicitations de Ralph et dévisage son agent qui ressemble à un poisson sorti de l'eau avec son visage glabre, couvert de sueur, et sa façon de chercher sa respiration.

- J'ai besoin d'argent, dit-elle. Débrouille-toi comme tu le voudras, mais obtiens-moi des contrats qui rapportent. Des contrats de courte durée pour la télévision.

- Mais Lala, proteste Peter Zukin, tu es en pleine gloire, tu commences à tourner ton troisième film en janvier, prends des vacances cet été et repose-toi... Laisse donc, aux petites débutantes et aux vieilles célébrités qui essaient d'effectuer un retour, les téléromans et les annonces publicitaires. Ce n'est pas bon pour ta carrière.

- J'ai besoin d'argent, répète Lala que son air buté, dur, rend laide.

Sa large robe flotte autour de son corps, elle balance ses pieds nus dans le vide, puis elle éprouve de la pitié pour le gros homme et se lève pour ouvrir la fenê-

tre. Dehors, c'est le printemps. Dans la roulotte d'en face, son partenaire agite la main dans sa direction.

- Ce soir, on fête la fin du tournage à New York et je compte bien que tu m'accompagneras. N'oublie pas, tête de linotte. J'irai te chercher chez toi vers huit heures.

- Je serai prête, répond Lala en aspirant l'air frais à pleins poumons.

- Tu as quand même un mari et Ralph est riche, dit Peter derrière son dos.

- Et après... Est-ce que je te demande si ta femme a les moyens de te faire vivre ? Mes affaires ne concernent que moi. Laisse donc mon mari là où il est. Ce n'est pas un conseil que je te demande. Si tu ne veux pas t'occuper de mes affaires, je peux chercher un autre agent. Notre contrat se termine et il me suffira de ne pas le renouveler.

- Voyons Lala, soupire Peter, tu es comme un chat. Tu ne t'attaches à rien ni à personne. Est-ce que tu te rends compte que cela fait plus de cinq ans que nous travaillons ensemble ?

Visiblement, il essaie de l'amadouer, mais l'expression du visage de Lala ne change pas. Au cours des cinq années de sa fulgurante carrière, Lala a appris la signification des mots, des gestes et des attitudes. Naïve et crédule au début, elle se conduit désormais d'une façon différente. Derrière le sourire affable, il y a la méfiance, le calcul et l'art de négocier, péniblement appris, une sorte d'hypocrisie qui lui sert de bouclier.

- Je t'aime bien Peter et tu le sais, constate Lala, n'empêche qu'au début tu hésitais à t'occuper d'une fille qui connaissait mal l'anglais et dont les gros plans soulignaient les rondeurs. Allons, dans ce métier, c'est normal ; mais ne prétends pas maintenant que je suis ingrate.

Pendant un court instant, Lala revoit la scène. Peter était installé dans son bureau et elle, tremblante, attendait dans l'antichambre. Plus tard, beaucoup plus tard, il lui a avoué que c'était sa façon d'« amollir » les débutants en quête d'un engagement. Peter est un bon agent et je n'ai pas intérêt à me brouiller avec lui, pense Lala et, avec un joli geste très étudié, elle lui tend le bouquet de fleurs qu'elle sort d'un vase.

- Va et laisse-moi me changer, dit-elle. Bien des choses de ma part à ta femme et à ce soir.

Peter Zukin soupire, prend les roses et sort en faisant trembler légèrement le plancher. Prestement, Lala enlève sa robe d'intérieur, enfile un pantalon et un chemisier, met ses lunettes noires et jette un regard circulaire pour s'assurer qu'elle n'a rien oublié. Au dernier moment, elle glisse le télégramme de Ralph dans sa poche. Pas de traces de sa vie personnelle dans la roulotte. Jamais ! Cela ne regarde personne ! Tant pis pour les journaux à potins et pour les commères. Elles n'ont aucun besoin de savoir que Ralph voyage beaucoup pour ses affaires, qu'il boit sec et que ses courts séjours à la maison se terminent invariablement par des scènes.

- Je me suis marié pour avoir une femme à moi, lui a-t-il crié lors de son dernier passage. Toi, tu veux tout avoir. Un métier, une carrière et le beau rôle de bon Samaritain auprès d'un incurable que tu as aimé autrefois. Il marche ton Bronek, mais jamais il ne réapprendra à parler et jamais il ne redeviendra un homme. Il est vrai que cela t'importe peu ! Tu es froide, inhumaine, incapable de te donner et d'aimer. Tu es une femme frigide !

Devant Ralph, à moitié soûl, Lala a su garder son calme. Il est vrai que ses injures ne la touchent plus, mais quand il lui parle de Bronek, elle a envie de le gifler et ne se retient qu'à cause de Henry. Le garçon est très attaché à son père...

Lala sort de la roulotte, traverse la pelouse, tourne à droite et marche jusqu'au stationnement où sa voiture est placée juste à côté de la sortie. Il est tôt encore, mais elle est pressée parce que Henry l'attend et qu'elle lui a promis d'être de retour avant onze heures.

Depuis qu'il a quitté l'univers protecteur sur lequel régnait Josua, depuis qu'il a commencé à fréquenter à l'école les autres enfants de son âge, les problèmes se succèdent et se multiplient. Le petit garçon gai et espiègle est devenu un adolescent sensible, nerveux, renfermé et souvent pénible. Ses résultats scolaires sont uniformément mauvais il traîne à la maison en pantoufles et il prétend qu'il veut devenir musicien, mais refuse de suivre des cours. Sa chambre, remplie d'instruments divers qui servent à faire de la musique électronique, ressemble à un entrepôt. Il s'y enferme pendant des heures, ne pratique aucun sport et s'amuse à remplir le silence du salon de bruits que même Josua, malgré sa patience à toute

épreuve et son amour inconditionnel pour Henry, supporte mal. Ralph a beau affirmer que ce n'est qu'une période passagère, Lala est inquiète ! Cet adolescent grandit trop vite, lui paraît vivre à son propre rythme qui lui est parfaitement étranger parce qu'il ne ressemble en rien à ce qu'elle a été elle-même à son âge. Parfois, elle essaie de discuter avec lui, mais son mutisme la blesse à un point tel qu'elle abandonne très vite pour ne pas le renvoyer brutalement. Il répond par des monosyllabes à ses questions, bâille à se décrocher la mâchoire ou fixe un point invisible sur le plafond comme pour mieux lui indiquer qu'elle l'ennuie. Dans ses lettres, la tante Dora lui conseille de le mettre pensionnaire dans un bon collège, mais Ralph s'y oppose. Il est persuadé que Lala quittera à son tour la maison pour s'installer quelque part avec Bronek et il sait, il devine, que c'est à cela qu'elle pense constamment sans oser l'admettre.

Lala arrête la voiture devant la maison, donne les clefs au chasseur et monte. Dès qu'elle quitte l'ascenseur, Josua, selon son habitude, se tient déjà dans l'embrasure de la porte avec son joli sourire, ses mains tendues prêtes à l'aider et cette façon unique qui lui appartient de manifester silencieusement la joie de la revoir.

- Vous devez être fatiguée, marmonne-t-elle en l'accompagnant au salon, mais on vous attend. C'est le prêtre qui est déjà venu chez nous l'année dernière. Je n'ai pas osé le renvoyer et lui demander de revenir dans l'après-midi.

- Tu as bien fait, Josua, merci.

- Père Wiktor, comme je suis contente, dit Lala en entrant.

- Désolé de te déranger, s'excuse Wiktor Janaga, mais je n'ai pas pu te téléphoner. Tout s'était passé si brusquement... Demain je dois être à Chicago où je vais avoir la charge d'une paroisse polonaise. Non, ne t'inquiète pas, ajoute-t-il en la regardant dans les yeux. Maryla, son mari et Witek s'occupent de Bronek. Ils lui rendent visite à tour de rôle. J'ai aussi de bonnes nouvelles pour toi. Grâce aux recommandations de docteur Wilbroad, il sera transféré dans quelques jours à la clinique Mayo près de Boston. Tes démarches ont donné des résultats. Ils l'acceptent et veulent bien tenter l'expérience d'une thérapie spéciale qu'ils sont en train de mettre au point.

- Mes démarches, soupire Lala avec un sourire ironique, c'est beaucoup dire. Je me suis contentée de payer à l'avance, voilà tout. Le docteur Wilbroad a fait le

reste. Je n'ose pas croire que Bronek sera enfin envoyé à cette clinique. Cela fait plus de deux ans que je me bats sans résultats !

- Tu es ingrate, murmure le père Wiktor. Bronek marche, se sert de ses bras et c'est déjà beaucoup.

Josua entre et pose sur la table la cafetière et la théière en argent pour le père, mais au lieu de le servir, Lala s'appuie contre les coussins et ferme les yeux. Elle a beau ne pas le montrer, elle est profondément secouée par la nouvelle que Bronek sera bientôt aux États-Unis et qu'elle pourra le voir à sa guise pendant l'été sans être gênée par la présence de Witek, Maryla et du père Wiktor dont elle sait qu'il n'approuve pas sa conduite... Pour lui, la place de la femme mariée et mère de famille est au foyer. Il a du mal à admettre que Lala est différente, qu'elle fait du cinéma et qu'elle voyage librement seule. Ses visites deux fois par mois à Bronek, un célibataire, son ancien fiancé, le choquaient, bien que son sens de l'esprit chrétien ne lui permettait pas de la condamner. Comme s'il devinait ses pensées, le père Wiktor la prend par la main.

- Va te reposer un peu petite, dit-il.

- Ce n'est rien, proteste Lala, je suis solide, c'est juste la joie. Je n'espérais plus, mon père. J'hésite à vous parler de Bronek, je ne veux pas vous déplaire, mais vous devinez n'est-ce pas, que je n'ai jamais cessé...

- C'est très beau et très charitable ce que tu fais pour lui, l'interrompt le père Wiktor.

- Ce n'est pas de la charité, crie Lala, c'est de l'égoïsme. Je l'aime !

- Tu es mariée Lala et les liens du mariage sont indissolubles, dit le père Wiktor. Il ne faut pas confondre la pitié avec l'amour. La camaraderie, l'amitié, la fidélité à notre passé commun te pousse à agir et c'est très bien ainsi.

Autant ne pas le détromper, pense Lala. À quoi bon lui faire de la peine. Il a vieilli, le père Wiktor, il a ses propres problèmes et il est très attaché à moi, mais comment peut-il faire semblant de ne pas savoir ce qui se passe en moi, lui qui m'avait vu là-bas, à cet hôpital de Senneville quand je m'agenouillais devant Bronek qui paraissait ignorer ma présence et me regardait avec des yeux vides jusqu'à ce que...

- Vous souvenez-vous mon père, dit Lala, de cette journée où nous étions seuls avec lui dans la baraque, vous et moi ? Il y avait du soleil partout. C'était l'été. J'avais l'impression de répondre à un appel. Je me suis levée, j'ai reculé et je lui ai tendu les bras. Vous vous souvenez ? Il ressemblait à un somnambule quand à son tour, il a réussi à s'arracher de son fauteuil et à faire quelques pas hésitants dans ma direction, lui qui avait du mal alors à bouger ses jambes. Vous aviez des larmes aux yeux, mon père, et vous m'aviez dit que mes prières ont été exaucées. Était-ce un péché de prier ?

Gêné, le père Wiktor ne répond pas, se frotte les mains comme s'il avait froid et demande finalement à voir Henry. C'est alors que Lala se rappelle sa promesse et sort chercher son fils, puis revient toute souriante.

- Il est parti acheter des disques, dit-elle. On mangera un peu plus tard si vous n'avez pas très faim. Parlez-moi de vous. Pourquoi quittez-vous Montréal ?

- J'ai eu des ennuis, dit lentement le père Wiktor. Tu ne connais rien à la hiérarchie de l'Église, mais elle existe et mes supérieurs ont mal jugé certaines de mes actions. Vois-tu, les enfants d'hier sont devenus des adultes, mais pour moi ils sont toujours encore des jeunes qui ont besoin d'aide. Cela a été mal perçu par les autorités. Bref, j'ai sorti Zenek de l'hôpital psychiatrique, je l'ai gardé avec moi et on m'a signifié qu'il serait préférable de... Pourtant Zenek a été parfaitement calme et je réussissais à lui faire faire un peu de travail. Je ne pouvais pas le quitter et le renvoyer à Saint-Jean-de-Dieu, où il régressait et devenait violent. Avec moi, à la maison, il lisait, écrivait et recommençait même à s'intéresser aux problèmes mathématiques, sa grande passion d'autrefois. J'avais beau expliquer, raconter l'exode, la Sibérie, on m'a défendu de continuer à habiter avec lui dans le petit appartement que j'ai loué. Monseigneur Charbonneau n'est plus là et son remplaçant... Enfin... Il ne faut pas critiquer. L'esprit dans lequel j'ai été rabroué est parfaitement légitime pour des ecclésiastiques qui ont toujours vécu une existence normale dans une société normale. Pas de jugements à l'emporte-pièce et pas de révolte, ma fille, cela me déplairait.

- Où est-il en ce moment, ce Zenek ? demande Lala d'une voix sourde.

- Tu me connais, répond le père Wiktor en arborant un large sourire. Je ne cède pas facilement. Nos braves religieuses polonaises ont fait des arrangements et

il viendra à Chicago. Là-bas, dans une paroisse polonaise, cela sera plus facile. Après tout, ce sont des compatriotes et ils doivent être capables de comprendre.

- Plusieurs sont nés ici et n'ont pas la moindre idée de ce que peut signifier la déportation et la guerre, objecte Lala. Un de nos machinistes est d'origine polonaise, mais il n'a jamais été en Pologne. Je l'évite comme je peux parce qu'il me pose des questions qui prouvent que nous n'avons pas grand-chose en commun.

- Laisse-moi mes illusions, petite, proteste Wiktor Janaga. En vieillissant, il en faut d'autant plus que, sans cela, on se sent déphasé. Je n'aime pas penser que je ne sais pas évaluer correctement les appuis sur lesquels je peux compter. Avant de disparaître, je tiens à rendre à Zenek le sens du réel et la capacité de retourner dans la société, voilà tout. Sais-tu, c'est un beau garçon, plein de force et de santé, mais la nuit, quand il se réveille, il se croit toujours encore avec des hommes du N.K.V.D. qui le torturent. Cette illusion est à ce point forte que des marques rouges apparaissent sur son visage et sur son corps. À l'hôpital, les infirmiers étaient obligés de l'attacher parce qu'il se sauvait et courait dans les corridors ; moi, j'ai appris comment lui parler et le calmer.

Le père Wiktor a visiblement envie de continuer à raconter sa façon de soigner Zenek, mais se retient.

- Je t'ennuie, dit-il. Oublie cela.

- Moi je sais, dit lentement Lala, que Bronek peut guérir complètement et le docteur Wilbroad partage mon avis. Selon lui, avec beaucoup d'attention et d'amour, Bronek réapprendra à s'exprimer. Il faut juste qu'il reprenne goût à la vie ! Il a été sauvé par miracle et ne doit-on pas reconnaître que Dieu a voulu qu'il vive ?

Le père Wiktor ne répond pas. Quelque part, dans les profondeurs de l'appartement, une horloge se met à sonner, puis il y a des pas dans le corridor, Henry entre dans la pièce et parfaitement à l'aise, s'installe dans un fauteuil en lançant un vague « Hello ». Lala le gronde, l'embrasse sur la joue, puis hésitant, contrairement à son habitude, le père Wiktor s'approche à son tour.

- Vous allez encore discuter en polonais entre vous, dit Henry boudeur.

- Mais non, proteste Lala. On va manger ensemble comme je te l'avais promis et on t'écouterà.

- Aimerais-tu apprendre le polonais ? demande le père Wiktor, cherchant visiblement à établir un contact avec le jeune garçon qui tient sa tête baissée.

- Et oui ! pourquoi pas, rétorque-t-il. Mais je ne tiens pas à ce que ma mère s'en occupe, elle n'a pas assez de temps pour moi.

- Il y a une colonie de vacances près de l'endroit où je vais travailler, dit le père. Les garçons sont installés au bord du lac et il paraît que c'est un bel endroit où ils peuvent nager et faire du canoë.

- Est-ce que c'est loin de New York ? demande Henry.

- Tes parents pourront te rendre visite, dit le père Wiktor évasif.

- Je ne veux pas de leurs visites, dit Henry. Si c'est très loin d'ici, je veux bien y aller.

Lala croise le regard du père Wiktor et il lui semble lire dans ses yeux une condamnation qui lui fait de la peine.

* * *

Le parc est grand, ombragé et descend par paliers vers la mer grise, houleuse et folle par moments, comme prise d'un accès de rage. Par temps clair cependant, les vagues se calment, lèchent le sable juste en bordure, comme ça, en passant, et l'immense étendue d'eau qui s'étend à perte de vue ressemble alors à un lac.

C'est un des miracles de la nature, cette faculté de redonner un aspect rassurant et tranquille aux éléments capables de détruire la vie, pense Lala en regardant les grosses mouettes blanches qui volent vers le large, reviennent, se posent un instant, picorent, puis battent des ailes et remontent vers le bleu du ciel. Contrairement aux propriétés voisines, le parc et la plage sont soigneusement clôturés, ce qui assure aux oiseaux une oasis de paix et de liberté totale. Ici, personne ne vient les déranger et comme s'ils le sentaient ils prennent leurs aises en sautillant sur le sable. Allongée sur sa grande serviette rouge, Lala évite de bouger de crainte de les effaroucher et de gâcher leur plaisir. Il lui semble qu'une communication s'établit ainsi entre elle et ces oiseaux blancs dont les yeux sont vides comme ceux de Broniek.

Lala se tourne sur le ventre. Assis un peu plus loin, dans un fauteuil en bois, Bronék fixe la mer et il ressemble ainsi, avec son corps bronzé, immobile, et son profil très pur, à une statue coulée dans le bronze. C'est merveilleux de vivre avec lui, enfermés dans la belle maison blanche de style colonial qui s'élève sur la butte avec ses colonnes, ses persiennes qu'on ne ferme jamais et son balcon d'où on domine le paysage. Bronék mange, boit, marche sur la plage et parvient même à nager un peu à côté d'elle, mais son visage demeure immobile et n'exprime ni joie, ni peine, comme si ses muscles ne répondaient à aucune impulsion intérieure. Parfois seulement, il se fâche contre lui-même, quand malgré plusieurs essais, il ne réussit pas à enfiler sa chemise ou à boucler la ceinture de son pantalon. Son front se plisse alors, sa bouche se tord dans une sorte de rictus méchant et, de ses deux poings fermés, il se frappe la poitrine avec une violence telle qu'il y laisse des marques rouges et bleues. Contrairement à l'avis du docteur Wilbrod, les spécialistes de la clinique Mayo prétendent que son état restera stationnaire et qu'il ne retrouvera pas l'usage de la parole, mais Lala refuse d'y croire. Ne lui a-t-elle pas réappris à lire malgré les doutes manifestés à ce propos par ces savants médecins ? Bronék émet des sons étranges, guturaux, qui effraient la vieille bonne, mais qui, pour Lala, demeurent le signe qu'il s'intéresse au monde extérieur et qu'il s'efforce de communiquer avec elle à sa façon. Et puis, dès qu'elle s'éloigne un instant, il la cherche et cela lui fait plaisir de penser qu'il ne peut plus se passer de sa présence. Justement, il lui fait signe qu'il a faim en portant sa main à sa bouche ouverte, mais Lala fait semblant de ne pas comprendre pour l'obliger à dire : « Viens. »

Debout devant lui, elle appuie ses dents supérieures contre sa lèvre inférieure, accentue le mouvement, prononce, divise le mot en deux syllabes et, infatigable, le répète à plusieurs reprises. Bronék l'imité de son mieux, mais un peu de sang se met à couler de sa lèvre, fendue sous la pression de ses dents et Lala se précipite pour l'essuyer. Elle a honte de son insistance, de cet acharnement qui la pousse continuellement à imposer à Bronék des exercices divers et, pour la première fois, se demande si, sous prétexte de l'aider, elle ne satisfait pas en fin de compte ses propres fantasmes. Dans ses rêves, Bronék parle d'amour et elle voudrait le retrouver tel qu'il lui apparaît alors, enjoué, détendu et parfaitement capable de s'exprimer à sa guise.

- Allons, dit Lala en esquissant un pâle sourire. Il commence à faire froid. On va se changer et on va dîner. Entends-tu le chant des vagues ?

Bronek hoche la tête. A-t-il compris ou manifeste-t-il ainsi sa honte d'avoir cédé à un mouvement d'impatience ?

- Ce soir, tu vas travailler seul parce que moi je dois lire le scénario de mon prochain film, poursuit Lala en enfilant son chemisier.

Lentement, ils remontent la côte. Bronek boite, se corrige pour ajuster son pas à celui de Lala, s'arrête, respire profondément, recommence jusqu'à ce que de grosses gouttes de sueur se mettent à couler sur son front et c'est alors que Lala l'entoure de ses bras.

- Bronek, murmure-t-elle, je t'accepte tel que tu es. Je veux que tu guérisses, mais il ne faut pas te torturer. Je suis si heureuse d'être avec toi !

Elle se penche vers lui, cherche son regard, mendie un geste, un signe quelconque, mais immobile, il ne réagit pas et Lala recule, gênée.

Un peu plus tard, quand ils se retrouvent à la bibliothèque, grande pièce où les rayons remplis de livres s'élèvent jusqu'au plafond sur lequel la lumière du lustre en cristal jette des ombres, Bronek devient étrangement agité. Il va d'une fenêtre à l'autre, déplace les fauteuils comme pour mesurer ses forces, puis prend les feuilles posées sur la table en marqueterie.

- C'est le scénario, dit Lala. Tu peux le lire, mais fais attention de ne pas égarer des pages. Je n'ai pas d'autres copies.

Bronek s'approche, lui tend le gros cahier ouvert et, du doigt, lui montre les premières phrases. Il veut qu'elle récite devant lui son rôle et Lala accepte comme par jeu. C'est une scène d'amour, mais préoccupée surtout par le souci de lui montrer comment il convient de prononcer, elle ne se rend pas compte au début du sens du texte.

- Depuis toujours, depuis notre première rencontre, je n'ai jamais cessé de penser à toi, récite Lala. Répète Bronek. Depuis toujours...

C'est ainsi que Zbigniew et plus tard Roman m'enseignaient à prononcer nettement chaque syllabe, pense-t-elle. Je leur dois tout. Grâce à eux, j'ai appris le métier d'actrice, cet étrange et merveilleux métier qui m'a permis de devenir un

être autonome, capable de ne plus dépendre de personne, ni de tante Dora et de Gilbert, ni de Ralph. Je suis libre ! Totalement, entièrement libre !

Bronek la tire par la manche et grogne. Lala le regarde surprise, ne parvient pas à deviner ce qu'il veut, puis se rappelle qu'il ne connaît pas l'anglais. En polonais, les mots sont différents, prennent une dimension plus familière et Lala se laisse gagner par l'émotion. Cela fait deux mois qu'elle vit avec Bronek dans la grande maison vide, sans oser lui dire qu'elle l'aime parce qu'elle craint qu'il ne ressente plus à son égard qu'une reconnaissance de malade pour la femme qui le soigne. Grâce à ce scénario, il lui suffit de changer les noms et le long monologue exprime parfaitement ce qu'elle ressent. Bronek l'écoute avec une attention telle que les jointures de ses mains, crispées sur l'appui-bras du fauteuil, deviennent blanches, puis remue ses lèvres, ouvre la bouche et pousse un cri.

- Depuis toujours je t'aime, toi et toi seul... répète Lala en s'approchant et brusquement Bronek se met à balbutier, la respiration courte et sifflante.

- Encore, essaie encore, dit Lala. Ça va, je te comprends, répète !

Épuisé, le souffle court, Bronek recommence, mais au même moment la vieille dame que Lala a réussi à engager dans le village voisin entre pour annoncer que le dîner est prêt.

- On va manger, décide Lala et on reprendra plus tard.

Assis aux deux bouts de la longue table, ils se regardent, mais le visage de Bronek paraît moins immobile. C'est comme si ses muscles commençaient à retrouver un peu de leur souplesse. Lala lui sourit et il esquisse une grimace qui lui paraît semblable à un sourire. Après le repas, ils s'installent au salon, Bronek derrière le petit bureau et Lala couchée devant le foyer dans lequel flambent des bûches. Elle répète son rôle à haute voix, mais elle a du mal à se concentrer et ses répliques sonnent faux. Impossible de travailler en pensant à autre chose ! Impossible de tricher dans ce métier se dit Lala en repoussant le manuscrit. Elle se lève d'un bond, cherche une cigarette, l'allume et regarde Bronek. Je dois lui parler, se décide-t-elle. Cela ne sert à rien d'attendre jusqu'au dernier jour ! Le docteur Wilbroad lui a recommandé de ne pas le brusquer, d'éviter de l'énerver, mais il n'y a pas d'autre solution.

- Bronek, dit-elle, après-demain je dois retourner à New York, organiser la rentrée scolaire de Henry qui revient de son camp de vacances et reprendre le tournage de mon film. J'ai de la peine de te laisser ici avec une infirmière et la vieille bonne. On ne pourra plus se parler qu'au téléphone, mais je vais me débrouiller pour venir en fin de semaine. Cela sera toujours préférable à ces visites à Senneville où nous n'étions jamais en tête à tête, mais ce n'est pas une solution. Je vais voir si, à la longue, tu ne pourrais pas avoir un pied-à-terre à New York, mais essaie de comprendre. Je ne veux pas que les journalistes finissent par découvrir ton existence et par exploiter notre histoire à leur manière. Je n'ai pas le droit de te faire courir le risque d'être photographié... Les petits journaux à potins s'en donneraient à coeur joie... Comprends-tu Bronek ?

Il laisse le livre qu'il déchiffre mot par mot et la regarde de ses yeux vides. La soupire et écrase sa cigarette dans le gros cendrier en cristal. Je n'ai pas le droit de ridiculiser Ralph, pense-t-elle. Il ne le mérite pas ! Des potins sur Bronek et moi pourraient avoir des répercussions dans le milieu des affaires où déjà on l'appelle le « mari de la star ».

Autour, tout est calme et silence. La bonne est partie chez elle. Sur la terrasse, « Prince », le chien-loup, jappe un peu puis se tait. New York paraît loin avec son agitation, ses foules, ses affiches et ses idoles, dont elle commence à faire partie. Lala se retourne et c'est alors qu'elle s'aperçoit que de grosses larmes coulent sur la figure de Bronek. Il est pathétique ainsi, dans son impuissance à manifester autrement son désespoir et elle se précipite, le prend par la main et le force à s'asseoir à côté d'elle sur le divan. La tête appuyée contre son épaule, il l'entoure de ses bras et se serre contre elle, comme un enfant. Doucement, Lala enfonce ses doigts dans ses cheveux bouclés, parsemés de fils d'argent. Au fond d'elle-même, quelque part dans le creux de son bas-ventre, ses muscles se tendent à lui faire mal. Elle voudrait lui appartenir, vivre avec lui une nuit d'amour et elle est là, face à cette immense tendresse, immobile et émue.

- Je t'aime, murmure Lala. Je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je suis si heureuse d'être avec toi... Ne pleure pas. Tu verras, tout va s'arranger. Tu guériras. Je suis sûre que tu guériras.

Bronek caresse maladroitement son cou, ses doigts engourdis glissent sur ses épaules et Lala ferme les yeux. Ils se rejoignent, ils sont unis, ils n'ont plus besoin

de livrer leur lutte quotidienne pour se fondre l'un dans l'autre et respirer enfin au même rythme, Le temps passe. Dans le foyer, le feu s'éteint et il y a juste les braises qui rougeoient encore dans la pénombre, mais sous les paupières de Lala se dessine un visage oublié, et soudain elle voit distinctement l'homme à la barbe rousse, l'inconnu qu'elle avait soigné autrefois, il y a très, très longtemps. L'image du mort s'impose à un point tel que Lala se met à hurler dans son demi-sommeil. Réveillée par le son de sa propre voix, elle repousse Bronek, profondément endormi et glisse sur le tapis. Agenouillée, elle le regarde ensuite, ne sachant pas très bien où elle se trouve et pourquoi, puis s'allonge et s'endort à côté de lui d'un lourd sommeil sans rêves ni cauchemars. C'est là que les trouve le lendemain matin la vieille bonne et, gênée comme une collégienne, Lala se sauve dans sa chambre. Ensuite, le téléphone sonne. C'est Peter Zukin qui l'appelle pour s'assurer de la date de son retour à New York. Il plaisante, selon son habitude, mais il est inquiet. Lala le rassure et s'en va déjeuner avec Bronek sur la terrasse, mais à peine réussit-elle à prendre une gorgée de son café que déjà le téléphone sonne à nouveau. Cette fois-ci, c'est la voix de Ralph. Il est pressé et veut juste lui poser une question.

- Accepteras-tu de divorcer ? demande-t-il. J'ai rencontré quelqu'un. Une jeune fille. Elle prétend m'aimer et je me sens coupable à son égard. C'est certainement une folie de me remarier à mon âge, mais peu importe ! Parfois, il vaut mieux perdre la tête que demeurer raisonnable... Tout dépend en somme de toi.

- Et Henry ?

Lala a la bouche sèche au point d'avoir de la difficulté à articuler distinctement les mots. De sa place elle voit Bronek, son visage impassible, et ses yeux qui la fixent, ses grands yeux verts dans lesquels elle cherche en vain un éclair, un peu de compréhension, une réaction... L'entend-il sur la terrasse où le vent apporte le murmure de la mer ?

- Non, dit dans l'écouteur la voix de Ralph, étrange, métallique et dépourvue de ses intonations enjouées qu'il adopte généralement quand il lui parle au téléphone. Cela va te paraître cruel, mais je veux le garder avec moi. Tu n'as pas assez de loisirs pour t'occuper de ce garçon. Tu as ta carrière, tes amis et tes obsessions. C'est mon fils, je tiens à en faire un homme et les juges me donneront raison. Je te rappellerai dès ton retour à New York pour régler les détails les plus

urgents, en attendant essaie d'être sage. Lala veut protester, mais il raccroche et le bruit résonne dans ses oreilles.

- Mon mari demande le divorce, dit-elle à Bronek. Il veut garder mon fils. Jamais je ne pourrais accepter un arrangement pareil ! Il voyage plus que moi et jusqu'à présent il paraissait ne pas se préoccuper outre mesure de son éducation... C'est insensé ! Ralph prétend que devant les tribunaux il va avoir gain de cause. Forcément, c'est un homme et un homme riche. J'ai peur...

Lala saisit la main de Bronek et l'appuie contre sa joue. Elle oublie en cet instant qu'il ne peut l'aider et cherche inconsciemment à lui imposer le rôle de son protecteur. Il n'y a plus personne dans ma vie en dehors de lui, pense-t-elle. Roman est loin et le père Wiktor désapprouve ma conduite. Téléphoner à Paris, à tante Dora et lui demander son intervention ? Jamais ! D'ailleurs Dora doit souffrir à sa manière de cette subite passion de Ralph pour une autre femme et, si elle accepte de lui parler, cela ne sera que par dépit. Lala se ressaisit, recule un peu et secoue ses longs cheveux noirs.

- Bronek, dit-elle, j'ai mon travail, ma liberté, mon propre présent et mon propre avenir. Je lutterai jusqu'au bout. Tu peux être tranquille, je garderai Henry.

À nouveau maîtresse de son destin, Lala retrouve sa combativité, se précipite, téléphone à son avocat, lui explique la situation et lui donne ses directives.

- Et n'hésitez pas, ajoute-t-elle avant de terminer la conversation, de faire comprendre à l'avocat de mon mari que Lala McGuire a son public. Je n'hésiterai pas à raconter cette histoire aux journalistes et à présenter mon cher mari comme le bourreau qui ose arracher son enfant à une femme. Cette cause sera célèbre dans les annales de la justice américaine et je la gagnerai !

Bronek se lève, s'approche, l'écoute, puis se penche et de ses lèvres dures effleure sa joue. À contre-jour, il paraît très jeune et, soudain, Lala a l'impression que son visage exprime quelque chose d'indéfinissable qu'elle ne parvient pas à saisir et à comprendre.

* * *

- Bravo Lala, bravo...

Sur le plateau, les acteurs applaudissent pendant que les opérateurs reculent les projecteurs et les éteignent. Lala revient à la réalité, frotte ses mains moites contre sa robe, remercie et se sauve comme une débutante pour s'enfermer dans sa roulotte. Elle est vidée, épuisée et n'a envie d'écouter ni les éloges, ni les commentaires aigres-doux. La journée a été particulièrement pénible. Très tôt, le matin, Henry est venu l'embrasser avant de partir rejoindre son père. Ralph l'attendait dehors pour l'emmener passer les fêtes de Noël à la campagne.

- Avant de commencer les procédures de divorce, lui a-t-il dit au téléphone, je tiens à ce que ma future femme connaisse Henry un peu mieux.

Conformément aux conseils de son avocat, Lala n'a pas protesté. Il lui a recommandé de se montrer souple et d'éviter de s'absenter de New York. Il espère parvenir à une entente à l'amiable.

- Arrangez-vous, lui a-t-il dit, pour que votre fils choisisse librement de rester avec vous.

Depuis, Lala fait ce qu'elle peut, achète à Henry tout ce qu'il lui demande, mais ses notes à l'école ne s'améliorent pas et, à la maison, l'existence est invivable parce que le garçon se conduit de plus en plus mal. Désagréable, effronté, il la nargue et seule Josua parvient à le contrôler. Il lui manifeste de l'attachement et c'est pour ne pas faire de la peine à Josua qu'il rentre le soir avec sa bande de copains qui transforment le salon en un champ de bataille.

Pourquoi est-ce que je tiens tant à lui ? se demande Lala en avalant une tasse de café. Des liens mystérieux existent-ils vraiment entre une mère et son fils ? Vais-je demeurer indéfiniment son esclave ? Cela fait plus de trois mois que je n'ai pas vu Bronek et que je me contente de ses grognements informes au bout du fil. Combien de temps vais-je supporter une situation pareille ?

Lala étend la crème sur son front, frotte légèrement et au fur et à mesure que l'épais maquillage s'efface, ses traits nus, luisants, lui paraissent dans le miroir avec une acuité pénible. J'ai mauvaise mine et je vieillis, pense-t-elle. À ce rythme-là, je vais être condamnée bientôt à chercher les rôles des mères sacrifiées et à laisser aux plus jeunes la place de vedette. Oh ! tant pis, je me débrouillerai, s'insurge-t-elle aussitôt en jetant dans un coin sa serviette mouillée. Je ne suis pas une beauté et pourtant j'ai réussi, ce qui signifie que tout est possible !

Lala enfile son pantalon en cuir, prend le manteau en renard blanc qu'elle vient de s'acheter et demande par intercom qu'on avance sa limousine. Le chauffeur arrive peu après, lui ouvre la portière, s'assure qu'elle est bien installée et ils partent. Sur l'autoroute, ils rejoignent le flot des voitures et au même moment, une neige légère commence à tomber.

Je n'ai pas le droit d'être malheureuse, se dit Lala. Je n'ai ni faim, ni froid, je vais passer le réveillon dans ma maison au bord de la mer, assise devant un feu de foyer avec l'homme que j'aime et si Bronek se sent assez bien, nous irons ensemble à la messe de minuit. Ma pauvre mère, quand elle avait mon âge, était en train de mourir dans un wagon à bestiaux, tandis que mon père qui l'adorait et dont elle était sans nouvelles, vivait seul ses derniers instants. Je suis une privilégiée du sort qui ne sait pas apprécier sa chance d'être une femme libre dans un pays libre ! Ralph... Brusquement, le souvenir des armoires vides lui revient à la mémoire. Il n'y restait que l'odeur de son eau de Cologne, un album de photos prises pendant leur voyage et la montre en or qu'elle lui avait donnée quand elle avait reçu son premier cachet d'actrice. Pourquoi ai-je pleuré au juste ?

Lala allume une cigarette, fouille dans ses poches, sort la petite boîte soigneusement enveloppée par Josua, cadeau destiné au chauffeur, descend à l'aéroport et, quand il la quitte en lui souhaitant un Joyeux Noël, la glisse dans sa poche. Les gens qui se pressent autour de l'étroit passage réservé aux voyageurs de marque la reconnaissent malgré ses lunettes noires et lui demandent des autographes. Elle signe son nom sur des feuilles qu'on lui tend, ne remarque pas les visages, sourit machinalement, se montre enjouée, éprouve la pénible sensation d'être traquée et saisit le bras du policier qui l'aide à passer par la porte au-delà de laquelle ils ne peuvent plus l'atteindre. Ensuite, grâce à l'aide des stewardesses, elle monte dans l'avion, en première classe où il n'y a personne. Le steward prend son manteau, lui apporte des bonbons et, peu après, l'avion décolle et s'élève dans le bleu du ciel, au-delà des lourds nuages gris qui cachent la terre. Pour éviter le traditionnel champagne et une nouvelle série de demandes de signatures venant celles-là du capitaine, du co-pilote et de la petite hôtesse de l'air qui la regarde avec des yeux émerveillés, Lala fait semblant de dormir et finit ainsi par trouver le sommeil. À l'atterrissage, elle se réveille en sursaut avec une sensation de joie. Bientôt elle sera avec Bronek, elle pourra le toucher et il la regardera avec cet air indéfinissable dont le souvenir la poursuit partout ! Fort heureusement, l'équipage s'arrange

pour la faire sortir par de longs couloirs vides, réservés à la police de l'aéroport et peu après, elle s'engouffre dans la limousine qui l'attend.

- Tout va bien à la maison ? demande-t-elle au chauffeur.

- Oh oui ! madame. Ce matin, pour la première fois depuis que je suis au service de madame, monsieur a réussi à me dire bonjour ! L'infirmière bafouillait d'énervement et de stupéfaction !

Piotr, l'ancien chauffeur de taxi, un immigrant d'origine polonaise qu'elle a réussi à engager, parle polonais avec un accent américain.

Énervée, excitée, Lala lui demande de raconter ce merveilleux événement en détail, puis le supplie de se dépêcher, mais il continue de rouler avec une lenteur désespérante. Une lourde brume enveloppe la route. Impatiente, Lala baisse la vitre et se penche, mais elle a beau essayer d'évaluer la distance déjà parcourue, elle ne s'y retrouve pas. Par moments, quelques arbres émergent des voiles laiteux, mystérieux et étranges, puis disparaissent pour faire place à une sorte de mur blanc, mouvant et pourtant opaque. Quand Piotr s'arrête enfin, Lala lui demande si la voiture est tombée en panne et ne se rend pas compte qu'elle est devant sa maison. Aussitôt, elle descend, monte les marches, pousse la lourde porte et pénètre dans le hall où la vieille bonne et l'infirmière viennent à sa rencontre.

- Monsieur est parti, dit l'infirmière, une grande femme sèche que Lala n'aime pas, mais qui lui a été chaleureusement recommandée par le médecin de la clinique Mayo. Cela fait plus d'une heure qu'on le cherche... Je n'ai pas osé appeler la police. J'ai pensé que vous ne voudriez pas... Ce n'est pas une bonne publicité pour une actrice... Elle prononce le mot « actrice » d'une façon particulière, mi-admirative et mi-ironique, qui déplaît à Lala.

- Je me moque des journalistes, crie-t-elle. Où est-il ? Il faut fouiller le parc, la plage... Avec cette brume, il a dû se perdre...

Piotr part déjà en avant avec sa grosse lampe de poche de l'armée et elle le suit tant bien que mal en se tordant les chevilles, puis, d'un geste brusque, elle enlève ses chaussures à talons hauts et continue de courir pieds nus. Son beau manteau de fourrure en renard blanc la gêne et pèse sur ses épaules et sans s'arrêter, Lala le laisse tomber par terre entre les arbres. La voilà au bord de la mer, seule en face de la masse grise des vagues qui balayent la plage. Ici la brume est moins épaisse

et elle voit distinctement au bout, juste devant elle, le fauteuil en bois qu'on a oublié de ranger.

- Bronek, hurle Lala, c'est moi, attends, je te promets que tu guériras, attends !

Piotr qui a réussi à la dépasser, revient et essaie de lui barrer le chemin.

- N'y allez pas, là-bas, dit-il. La mer est mauvaise. Il n'y a personne. Le fauteuil est vide.

Lala le repousse, ses jambes s'enfoncent dans le sable mou, elle trébuche à côté du fauteuil, le bouscule et il se renverse. Une vague plus forte l'inonde de la tête aux pieds et, trempée, échevelée, elle est aveuglée par la montagne liquide, verdâtre, qui vient à sa rencontre. C'est alors que des bras forts la saisissent et la soulèvent. Piotr, le fidèle chauffeur proteste, bougonne et, oubliant sa réserve habituelle, l'emporte tremblante de froid et de peur en la serrant contre lui. Persuadée que Bronek est resté là-bas, derrière eux, victime de cette mer folle, Lala sanglote désespérément.

* * *

La maison est pleine de monde. Les policiers fouillent la chambre de Bronek, tandis que deux détectives en civil interrogent Lala au salon. Le téléphone sonne. C'est Ralph.

- Je voudrais juste te souhaiter un joyeux Noël, dit-il. Est-ce qu'il fait beau au bord de la mer ?

- Bronek est parti, dit Lala d'une voix blanche. On le cherche partout. La police est là. On est en train d'organiser une battue.

- J'arrive, dit Ralph et, sans lui laisser le temps de répondre, il raccroche.

- Ce Bronek Zebrzycki avait la citoyenneté américaine, dites-vous, insiste le plus âgé des deux détectives, pouvez-vous nous montrer ses pièces d'identité, quelque chose qui prouve que...

Lala fouille dans les tiroirs, ses mains ne lui obéissent pas et sa robe mouillée colle à son corps. Petit à petit, elle a l'impression de se transformer en une coupable, une meurtrière qui a assassiné l'homme qu'elle aimait.

Dans la pièce à côté, l'infirmière explique que madame McGuire n'était jamais là et qu'il était difficile de surveiller cet étrange malade qui pouvait marcher, se nourrir, mais n'était pas capable de communiquer. Elle décrit avec un luxe de détails les scènes qu'il faisait quand on ne satisfaisait pas immédiatement le moindre de ses désirs et marmonne quelque chose sur la vie dissolue des vedettes de cinéma, tandis que le détective qui l'interroge, insiste pour qu'elle précise ce qu'elle entend sous le terme de « désirs ». La vieille bonne fait visiter la maison aux policiers en maugréant parce que ses jambes lui font mal.

La nuit se traîne. Aux petites heures, une meute de journalistes campent dans le parc et Piotr demande aux policiers de l'aider parce qu'il a du mal à les empêcher de pénétrer dans la maison. Énfoncée dans le sofa du salon où Bronek s'asseyait souvent pour regarder les bûches flamber dans la cheminée, Lala prie en polonais sans même se rendre compte qu'on l'écoute.

- Je suis le lieutenant Wheel du F.B.I., dit l'homme qui se tient devant elle et lui montre son insigne. J'ai quelques renseignements à vous demander. Vous êtes d'origine polonaise, n'est-ce pas et votre ami aussi ? Expliquez-moi où vous vous êtes rencontrés ? C'est important ! L'hypothèse d'une incidence politique n'est pas à écarter dans cette affaire.

Lala a l'impression de se mouvoir dans la brume et le lieutenant Wheel lui apparaît comme une sorte de silhouette lointaine, bien qu'il s'installe tout près et que ses genoux touchent le rebord du divan sur lequel elle est assise.

- Lwow, dit Lala, l'odeur des tilleuls en fleurs, le soleil...

Elle a une migraine épouvantable, mais assez curieusement cela lui fait du bien de raconter son histoire à cet étranger. Jamais encore elle n'avait dit autant sur sa vie, son passé et ses proches. Craignant de susciter la pitié, Lala avait choisi de se taire et voilà que soudain elle éprouve l'envie d'aller jusqu'au bout, comme ça, pour son propre plaisir. Le lieutenant prend des notes, lui jette de temps en temps des regards dubitatifs, comme s'il doutait de la véracité de ses paroles et puis ses questions se font plus précises. Ce Bronek avait-il une mission d'espionnage ? Est-il possible que quelqu'un, un agent d'une puissance ennemie ait eu intérêt à le faire disparaître ?

Quand Ralph arrive, Lala fait une crise de nerfs. Debout, au milieu du salon, elle crie en polonais qu'elle n'a pas tué Bronek, qu'elle n'est ni criminelle, ni es-

pionne et demande à Piotr de lui apporter un revolver pour qu'elle puisse tirer sur les policiers qui l'entourent. Le vieux chauffeur la retient de son mieux et lui parle à voix basse, mais elle ne semble pas l'entendre. Ralph prend Lala dans ses bras, la soulève, la porte en haut dans sa chambre, la couche sur son lit et lui fait avaler de force un calmant.

- Vous, restez avec elle, ordonne-t-il au chauffeur qui se tient silencieux sur le seuil. Je reviens tout de suite.

Énergique et hautain, il discute ensuite avec les détectives qui aussitôt paraissent gênés. Le plus âgé surtout, change de ton. C'est un petit homme, rond et jovial que Ralph domine de sa haute stature et pousse progressivement vers la porte où l'attend l'avocat qu'il a amené avec lui.

- Ma femme et moi avons besoin de paix, dit-il. Maître Goldstein répondra avec plaisir à toutes vos questions et n'hésitera pas à vous accompagner jusqu'à la plage s'il le faut. Ah oui ! je compte sur vous, mon cher lieutenant, pour évacuer le parc, éloigner les journalistes et demander aux photographes de détruire les clichés qu'ils ont pris. Ils sont prévenus qu'ils seront dédommagés pour cela. Rendez-moi service ! Ordonnez donc à vos policiers de reconduire l'infirmière et la bonne chez elles. J'ai vu que vous avez plusieurs voitures à votre disposition qui, au lieu de continuer les recherches, sont en stationnement dans le parc. Autant les utiliser !

Comme par magie la maison se vide, puis le son de la sirène de police haut et strident, s'introduit dans le salon et la porte d'entrée s'ouvre toute grande pour laisser le passage aux quatre policiers qui portent une civière.

- Il a été écrasé par un chauffard, dit l'officier du F.B.I. qui les suit. Est-ce que vous pouvez reconnaître le corps, monsieur ? Les hommes viennent de le trouver sur la route. Forcément, avec cette brume, ce n'est pas facile, ajoute-t-il comme pour s'excuser, et puis ils cherchaient surtout du côté de la mer...

Lentement, Ralph s'avance jusqu'à la civière, se penche et d'un geste délicat ferme les paupières de Bronek sur ses yeux largement ouverts qui n'expriment rien, ni peur ni étonnement. J'ai lutté contre un vivant, pense-t-il, un pauvre hère malade, à la fois héros et victime, et maintenant me voilà face à ce mort que jamais je ne parviendrai à oublier !

Derrière son dos, il y a les officiers de police, le lieutenant du F.B.I. et « Prince », le gros chien-loup, qui se met à lécher la main de son maître. Il a été le premier à découvrir le corps sur le bord du chemin secondaire qu'on emprunte pour se rendre à l'aéroport...

* * *

Lala émerge d'une longue nuit de sommeil. Sa chambre est remplie de fleurs. Qu'est-ce que j'ai eu au juste, se demande-t-elle en essayant en vain de se lever. Des mots décousus lui reviennent à la mémoire : méningite... Lala se tourne sur le côté et regarde les roses blanches et rouges posées sur la petite table devant la fenêtre. À côté il y a une longue enveloppe sur laquelle on a écrit son prénom. Elle tend la main, la prend et sort la feuille couverte d'une écriture fine, mais précise, qui lui rappelle quelqu'un, sans qu'elle sache qui exactement.

« Je n'ai jamais aimé que toi, lit-elle à voix basse. J'ai tout essayé. J'ai voulu te rendre heureuse, mais je n'ai pas réussi, alors j'ai lutté de mon mieux pour éveiller quelque chose en toi, ne serait-ce que de la jalousie. J'ai échoué, Lala. Je n'ai plus la force de recommencer. Je suis heureux que tu sois guérie. S'il te reste un peu d'amitié, de camaraderie, un goût de me revoir, je te promets que tu ne le regretteras pas. Tu sais, j'ai été trop fier pour te le dire, mais j'ai besoin de toi, de ta présence, de ton sourire et du bruit de tes pas dans notre maison, mais je ne veux pas de ta pitié. Henry restera avec toi, si tu le désires. Ne crains rien ! Ce n'était qu'un jeu de ma part. Un pauvre jeu risible. J'espérais que tu me reviendrais et je me suis trompé. Maintenant c'est fini. Je n'ai plus le goût et le courage de te mentir. J'attends un signe, voilà tout. »

La porte s'ouvre, une infirmière entre et prend sa température.

- Je vais bien, dit Lala et j'ai faim.

L'infirmière explique qu'elle a été très malade, que cela fait deux mois qu'elle est à l'hôpital et que son mari qui vient tous les jours a été très inquiet. Elle ajoute ensuite quelques mots savants que Lala ne comprend pas et disparaît. Peu après, deux médecins arrivent, l'examinent, la félicitent comme si elle venait de remporter une victoire sur la maladie et sur la mort et s'en vont.

Lala s'étire, prend une profonde respiration et se sent bêtement heureuse parce qu'elle se souvient bien que, pendant longtemps, quelque chose l'avait empêchée de respirer de cette manière-là. J'ai faim, pense-t-elle. C'est bon d'avoir faim, de pouvoir bouger et de pouvoir réfléchir. Une fois encore, elle relit la lettre de Ralph, la plie, la glisse sous son oreiller, et à nouveau s'endort.

À l'autre bout de la ville, Ralph McGuire est en train de tempêter dans les bureaux du consulat d'où il sort en claquant les portes.

- Il reposera dans le sol américain, ce Broniek Zebrzycki, dit-il au père Wiktor qui l'attend dans la voiture. Décidément, ce fichu consul n'a pas cessé de manifester sa mauvaise volonté. Je m'excuse, mon père, j'ai fait ce que j'ai pu. C'est à croire qu'ils ont autant peur de recevoir dans leur pays des Polonais morts que vivants ! Allons à l'hôpital rendre visite à Lala. J'ai reçu cet après-midi le téléphone de son médecin. Dans quelques jours, elle sera sur pied.

- Vous ne voulez pas qu'on passe chercher Henry ? demande le père Wiktor. Il me semble qu'après cette longue maladie, où elle a été inconsciente la plupart du temps, cela lui fera plaisir de revoir son fils.

- Henry est allé à la manifestation, dit Ralph sur un ton ironique. Mon fils ne fait que cela ! Il manifeste pour la paix ! Selon lui nous tous qui avons dépassé la vingtaine, nous voulons la guerre.

- Les jeunes ont besoin d'un idéal et...

- Oh ! je vous en prie mon père, vous êtes un incorrigible romantique. Ces mouvements des pacifistes sont organisés, agités et infiltrés, et les jeunes ne sont que les dindons de la farce. À vous, je peux bien l'avouer. Henry rentre à la maison les poches bourrées de drogue. Il est payé en nature, ce garçon, pour ses dons de bon marcheur. Tôt ou tard, il faudra que je me décide de rapporter tout cela à la police, mais compte tenu de notre situation, à Lala et à moi, j'hésite.

- Je vais lui parler, promet Wiktor Janaga.

Il fait froid. Le vent du nord balaye les rue. Le père Wiktor pense qu'à Lwow, en cette saison, le vent qui souffle de l'est est plus froid encore mais n'ose pas le dire parce qu'il craint que Ralph trouve incongrue une pareille réflexion. Il n'a aucun sens des nuances et certains symboles vont toujours demeurer hermétiques pour lui, mais il a beaucoup de coeur et d'énergie, ce qui excuse bien de choses.

Wiktor Janaga s'appuie contre les coussins. Ses rhumatismes le font souffrir et il a du mal à se tenir droit. Pendant un instant, il lui semble qu'il est de retour à Lwow et que l'église qu'ils sont en train de dépasser, c'est Marie-Madeleine où il était curé. Une immense tristesse l'envahit.

- Lala est très faible, dit Ralph. Sa convalescence sera longue. Je vais essayer de l'emmener au soleil. Est-ce que je peux compter sur vous pour la persuader de passer un mois quelque part dans le Sud ?

Le père Wiktor retrouve la réalité et le sourire complice qu'il échange avec Ralph le rassure parce qu'il est amical, chaleureux et espiègle, comme celui d'un enfant qui espère obtenir, grâce à sa bonne conduite, un objet dont il rêve...

Montréal, mai de l'an de grâce 1985.